N° 382 — Tome CIII 16 Mai 1913

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-quatrième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



FERNAND BALDENNE, EDMOND BARTHÈLEMY, MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, JACQUES DAURELLE, HENRY-D. DAVRAY, L. DUGAS, GEORGES DUHAMEL, ANDRÉ GIRARD, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN, MADAME LAFARGE, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, M. NELKEN, GEORGES PALANTE, RACHILDE, SAADI (FRANZ TOUSSAINT *trad.*), FERNAND SÉVERIN, JEAN VALÈRE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIII

SOMMAIRE

—

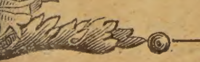
N° 382. — 16 MAI 1913

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.



MERCVRE DE FRANCE

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

DIANE DE POITIERS

TRAGI-COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

MAURICE DE FARAMOND

LE VIEUX ROI

TRAGÉDIE NOUVELLE

PAR

REMY DE GOURMONT

POÈMES ET PROSES

DE

GEORGES PÉRIN, FERNAND DIVOIRE, HENRY SPIESS

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER :

(*LE ROI SANS COURONNE, drame,* fin.)

CONSTANTIN BALMONT (A. DE HOLSTEIN, RENÉ GHIL, *trad.*)

FERNAND BENOIT

PAUL ÆSCHIMANN, ALGERNON-CHARLES SWINBURNE

(H. DU PASQUIER, *trad.*)

HUGUES REBELL, PAUL FORT

A NOS ABONNÉS

TOME XXXII

Huitième année

JANVIER FÉVRIER-MARS 191

15, *RUE RACINE, PARIS*

Dépositaire général : E. FIGUIÈRE, ÉDITEUR, 7, *rue Corneille*

LA TIMIDITÉ DE CHATEAUBRIAND

Chateaubriand timide ! Qui l'eût cru? Mais c'est lui qui le déclare, et il ne se serait pas gratuitement chargé d'un ridicule ou d'une inélégance. Sa timidité d'ailleurs est relative : d'abord il n'en laisse voir que ce qui lui fait honneur, que ce qui forme un piquant contraste avec ses qualités brillantes, sa renommée établie, sa gloire, que ce qui accuse ou révèle le côté naïf et bon enfant de sa nature ; ensuite, cette timidité avouée (et dont l'aveu même marque la belle assurance d'un homme qui peut tout oser et n'a rien à perdre) a d'éclatantes revanches, est compensée par ce qu'on appellerait chez tout autre un magnifique aplomb. Cependant la timidité de Chateaubriand est réelle et, pour l'établir, les preuves qu'il donne peuvent amplement suffire.

Son éducation l'eût rendu timide, s'il n'avait pas été enclin à l'être par tempérament. On sait qu'il eut une enfance malheureuse, contrainte. « Le caractère de mon père, dit-il, un... des plus sombres qui aient été, a influé sur mes idées en effrayant mon enfance, contristant ma jeunesse... Taciturne, despotique et menaçant dans son intérieur, ce qu'on sentait en le voyant, c'était la crainte (1). » Sa mère était plus tendre, mais c'était comme si elle ne l'avait pas été. Elle apportait « chez elle une humeur grondeuse, une imagination distraite, un esprit de parcimonie qui nous empêchèrent d'abord de

(1) Toutes les citations, sauf indications contraires, sont extraites des *Mémoires d'outre-tombe*.

reconnaître ses admirables qualités. Avec de l'ordre, ses enfants étaient tenus sans ordre ; avec de la générosité, elle avait l'apparence de l'avarice ; avec de la douceur d'âme, elle grondait toujours ; mon père était la terreur des domestiques, ma mère le fléau. »

Il n'y a qu'un enfant timide, fermé, pour arranger ainsi ses parents. Sa timidité fait encore qu'il s'aigrit, se croit persécuté, méconnu. Comme on n'entre pas dans ses sentiments, on ne sait pas juger ses fautes, en démêler les motifs vrais, les réduire exactement à ce qu'elles sont. Je passais, dit-il, « pour un vaurien, un révolté, un paresseux, un âne enfin. Ces idées entraient dans la tête de mes parents : mon père disait que tous les chevaliers de Chateaubriand avaient été des fouetteurs de lièvre, des ivrognes et des querelleurs. Tout enfant que j'étais, *le propos de mon père me révoltait ;* quand ma mère couronnait ses remontrances par l'éloge de mon frère, qu'elle appelait un Caton, un héros, *je me sentais disposé à faire tout le mal qu'on semblait attendre de moi.*» Ces révoltes d'un cœur ulcéré doivent être mises sur le compte de la timidité : l'enfant ne sait pas s'ouvrir, est mal jugé, pris à rebours ; traité injustement, il devient injuste, boude ses bons sentiments, pervertit sa nature.

Quand une tête travaille ainsi et se monte, si on ne sait pas détourner et diriger le cours de ses pensées, il faut l'occuper. Or « on me livra, dit Chateaubriand, à une enfance oisive... Je croissais sans étude dans ma famille. » Cette vie aurait dû lui convenir, étant celle des enfants de son âge. En fait, il polissonna avec délices. Cependant il souffrait de n'être qu'un polisson ; il s'en sentait humilié ; cela le déclassait. Chateaubriand n'est pas pour donner tort à ceux qui font dériver la timidité de l'amour-propre. Il fut un gamin plein d'orgueil. Il voulait bien frayer avec les petits voyous de Saint-Malo ; il avait leurs goûts, il partageait leurs jeux ; mais il n'eût pas voulu être confondu avec eux par la mine et l'habit ; il prétendait rester M. le Vicomte.

Ecoutons-le.

Les polissons de la ville étaient devenus mes plus chers amis... Je leur ressemblais en tout ; je parlais leur langage ; j'avais leur façon et leur allure ; j'étais vêtu comme eux, déboutonné et débraillé comme eux ; mes chemises tombaient en loques ; je n'avais jamais une paire

de bas qui ne fût largement trouée; je traînais de méchants souliers éculés, qui sortaient à chaque pas de mes pieds ; je perdais souvent mon chapeau et quelquefois mon habit. J'avais le visage barbouillé, égratigné, meurtri, les mains noires. Ma figure était si étrange que ma mère, au milieu de sa colère, ne pouvait s'empêcher de rire et de s'écrier : « Qu'il est laid ! »

J'aimais pourtant et j'ai toujours aimé la propreté, même l'élégance. La nuit j'essayais de raccommoder mes lambeaux ; la bonne Villeneuve et ma Lucile m'aidaient à réparer ma toilette, afin de m'épargner des pénitences et des gronderies ; mais leur rapiécetage ne servait qu'à rendre mon accoutrement plus bizarre. *J'étais surtout désolé quand je paraissais déguenillé au milieu des enfants, fiers de leurs habits neufs et de leurs broderies.*

De beaux habits et de l'argent ! Voilà ce que Stendhal demandait pour n'être pas timide. C'est précisément ce qui a manqué à Chateaubriand et ce qui l'a rendu de bonne heure fier et ombrageux. Il fuyait les « assemblées » ou pardons. « J'étais, dit-il, le seul témoin de ces fêtes qui n'en partageât pas la joie. *J'y paraissais sans argent pour acheter des jouets et des gâteaux.* Evitant le mépris qui s'attache à la mauvaise honte, je m'asseyais loin de la foule auprès de ces flaques d'eau que la mer entretient et renouvelle dans les concavités des rochers. Là je m'amusais à voir voler les pingouins et les mouettes, à béer aux lointains bleuâtres, à ramasser des coquillages, à écouter le refrain des vagues parmi les écueils. » Déjà ! la mélancolie, la rêverie seraient-elles donc liées à la timidité et ces songeries au bord de la mer, loin des flonflons d'une fête de village, d'un enfant boudeur et honteux, feraient-elles pressentir le mal de René, en seraient-elles les premières atteintes et la première forme ? Je le crois.

En tout cas il est certain que, dans la timidité de Chateaubriand, entre et domine l'orgueil, orgueil mesquin, puéril, qui tire vanité de beaux habits (1), orgueil de caste, morgue de gentilhomme, enfin et surtout orgueil de tempérament et de race. N'a-t-il pas écrit : La « hauteur était le défaut de ma famille ; elle était odieuse dans mon père ; mon frère la poussait jusqu'au ridicule... Je ne suis pas bien sûr, malgré mes

(1) Chateaubriand relève comme une marque de l'ardeur de sa foi que, le jour de sa première communion, il ne sentit pas ses « *petites humiliations accoutumées : mon bouquet et mes habits étaient moins beaux que ceux de mes compagnons ;* mais ce jour-là tout fut à Dieu et pour Dieu. »

inclinations républicaines, de m'en être complètement affranchi, bien que je l'aie toujours soigneusement cachée. »

Cet orgueil, je ne dis pas commun à tous les timides, mais qui se rencontre chez beaucoup, lui vient de l'idée ou lui suggère l'idée qu'il est un être à part, singulier, unique. Au lieu de se plaindre de son éducation, il lui sait gré d'avoir sauvegardé ou assuré son originalité, de lui avoir donné des sentiments qui n'appartiennent qu'à lui. « J'ignore si la dure éducation que je reçus est bonne en principe...Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle a rendu mes idées moins semblables à celles des autres hommes ; ce qu'il y a de sûr encore, c'est qu'elle a imprimé à mes sentiments un caractère de mélancolie née chez moi de l'habitude de souffrir à l'âge de la faiblesse, de l'imprévoyance et de la joie. » Comment, ayant conscience de différer à ce point des autres et de n'en pouvoir être compris, n'eût-il pas été timide ?

Mais la timidité peut être le caractère des êtres d'exception. On peut donc l'avouer, même en tirer orgueil. Ce que fait Chateaubriand. Aussi bien peut-il parler de ses timidités. Elles lui ont bien passé ! Et il s'étonne de les avoir eues ! Il était bien bon de les éprouver ! Il jouit par souvenir d'en être délivré, et de sentir à quel point il avait tort de s'y laisser aller, combien il était jeune, naïf et fou en ce temps-là ! Il prend sa revanche de ses humiliations passées, en les racontant, d'autant qu'il y trouve matière à de beaux récits amusés et attendris, où le pittoresque et la drôlerie de la scène sauvent le ridicule de l'acteur. Il y a aussi une façon de présenter les circonstances où le timide s'est couvert de confusion, comme autant d'occasions où il n'eût tenu qu'à lui de se couvrir de gloire et de s'emparer de la fortune qui venait à lui tout droit, les mains pleines et ouvertes. Cependant l'art de Chateaubriand nous rassure contre les mensonges où l'exposerait sa vanité. Cet art lui permet d'être vrai et lui commande de l'être. Il saura tout faire entendre en ne disant que ce qu'il veut. Il nous fera connaître sa timidité d'une façon précise, avec son caractère et ses nuances propres.

Il la présente sous deux aspects : galant et mondain, dans ses rapports avec les femmes et dans les relations de société. La supposition de Pierre Mille, que « presque toujours la timidité a des origines sexuelles », paraît vraie de Chateaubriand.

Chateaubriand a la hantise et l'effroi de la femme. « Ma timidité, dit-il, déjà excessive avec tout le monde, était si grande avec une femme que j'aurais préféré je ne sais quel tourment à celui de demeurer seul avec cette femme. Elle n'était pas plus tôt partie que je la rappelais de tous mes vœux. »

On sait par les *Mémoires* ce que fut chez lui la crise de la puberté. Elle dura deux années, deux années de délire, à la suite desquelles il tente de se tuer, tombe malade, est six semaines en danger, puis guérit. Son imagination romanesque, ses lectures, l'influence de sa sœur Lucile, sa malheureuse amie, névropathe et voyante, l'éveil de l'amour, tout alors le trouble, l'exalte et l'affole. Ses pensées prennent un cours presque morbide. Dans la troisième année de son séjour au collège de Dol, le hasard ayant fait tomber entre ses mains un *Horace* non châtié et une *Histoire des confessions mal faites*, ses idées furent bouleversées par ces deux livres ; il lut encore le IVe livre de l'*Enéide* et le *Télémaque*, les sermons de la *Pécheresse* et de l'*Enfant prodigue* de Massillon, trouvant là un aliment à ses rêveries érotiques. Une aventure banale acheva de lui tourner la tête. Un jour, à Combourg, une jolie femme, qui ne le voyait pas, voulant aller à une fenêtre, se pressa contre lui. Là-dessus le voilà parti. « L'ardeur de mon imagination, ma *timidité*, la solitude firent qu'au lieu de me jeter au dehors je me repliai sur moi-même ; faute d'objet réel, j'évoquai par la puissance de mes vagues désirs un fantôme qui ne me quitta plus. Je ne sais si l'histoire du cœur humain offre un autre exemple de cette nature. » Cette dernière remarque pourrait faire sourire ; il faut la prendre au sérieux ; elle revient sans cesse, dans *René* et ailleurs ; le « fantôme » de la femme, fantôme né de son imagination, poursuivra Chateaubriand (le roman de la Floridienne), se mêlera à ses amours vraies. Ses plus belles amours, ses pires débauches furent toujours en imagination.

Je ne parlerai que de sa timidité amoureuse. Ce qu'il veut bien nous en apprendre se réduit à des enfantillages charmants en eux-mêmes ou par le récit qu'il en fait.

Sa première aventure ou mésaventure est avec Mme Rose, amie d'un de ses parents de Rennes, qu'on lui donna comme compagne de route, quand il quitta Combourg pour aller rejoindre son régiment de Cambrai. Mme Rose était une

marchande de modes, leste et désinvolte, qui se prit à rire en me

regardant... A minuit les chevaux arrivèrent et nous partîmes. Me voilà dans une chaise de poste, seul avec une femme, au milieu de la nuit. Moi, qui de ma vie n'avais regardé une femme sans rougir, comment descendre de la hauteur de mes songes à cette effrayante vérité ? Je ne savais où j'étais, je me collais dans l'angle de la voiture, de peur de toucher la robe de Mme Rose. Lorsqu'elle me parlait, je balbutiais sans lui pouvoir répondre. Elle fut obligée de payer le postillon, de se charger de tout, car je n'étais capable de rien ! Au lever du jour, elle regarda avec un nouvel ébahissement ce nigaud dont elle regrettait de s'être emberloquée... Au matin, quand je me vis dans un pays nouveau, je tombai dans un abattement profond, ce qui augmenta le mépris que Mme Rose avait de moi. Je m'aperçus du sentiment que j'inspirais, et je reçus de ce premier essai du monde une impression que le temps n'a pas complètement effacée. J'étais né sauvage et non vergogneux ; j'avais la modestie de mes années, je n'en avais pas l'embarras. Quand je devinai que j'étais ridicule par mon bon côté, ma sauvagerie se changera en une timidité insurmontable. Je ne pouvais plus dire un mot : je sentais que j'avais quelque chose à cacher et que ce quelque chose était une vertu ; je pris le parti de me cacher moi-même pour porter en paix mon innocence...

Enfin nous entrâmes dans Paris. Je trouvais à tous les visages un air goguenard : comme le gentilhomme périgourdin, je croyais qu'on me regardait pour se moquer de moi. Mme Rose se fit conduire rue du Mail, à l'*Hôtel de l'Europe*, et s'empressa de se débarrasser de son imbécile. A peine étais-je descendu de voiture qu'elle dit au portier : « Donnez une chambre à ce monsieur ; — votre servante », ajouta-t-elle en me faisant une révérence courte. Je n'ai, de mes jours, revu Mme Rose.

Voilà la moins glorieuse posture dans laquelle Chateaubriand consente à se montrer. Si lestement qu'il conte l'anecdote, on sent qu'il a eu la sueur froide à l'écrire. Comme il a souffert dans son amour-propre de ce « mépris de Mme Rose » ! Comme il en souffre encore et voudrait s'en laver, distinguant la « sauvagerie » et la honte, la « modestie » et « l'embarras » parlant des bons côtés, de la vertu, que sa timidité cache ! Comme il en veut toujours à Mme Rose de l'avoir méconnu, de n'avoir pas deviné en lui le futur don Juan du siècle, le grand tombeur de cœurs ! On remarquera que cette page de Chateaubriand paraît être détachée des *Confessions* de J.-J. Rousseau. C'est le même ton, le même esprit, la même déclamation et la même grâce, parce que c'est le même sentiment qui l'inspire.

Chateaubriand s'étend avec complaisance sur un autre accès de timidité dont finalement il triomphe et se tire à son honneur. A son arrivée à Paris, on l'emmène chez une certaine

Mme de Chastenay... Elle me reçut bien, tâcha de me mettre à l'aise, me questionna sur ma province et sur mon régiment. Je fus gauche et embarrassé ; je faisais des signes à mon cousin pour abréger la visite. Mais lui, sans me regarder, ne tarissait point sur mes mérites, assurant que j'avais fait des vers dans le sein de ma mère et m'invitant à célébrer Mme de Chastenay. Elle me débarrassa de cette situation pénible, me demanda pardon d'être obligée de sortir, et m'invita à revenir le lendemain matin avec un ton de voix si doux que je promis involontairement d'obéir.

Je revins le lendemain seul chez elle ; je la trouvai seule, couchée dans une chambre élégamment arrangée... Je me trouvais pour la première fois au bord du lit d'une femme qui n'était ni ma mère ni ma sœur. Elle avait remarqué la veille ma timidité ; elle la vainquit au point que j'osai m'exprimer avec une sorte d'abandon. J'ai oublié ce que je lui dis ; mais il me semble que je vois encore son air étonné. Elle me tendit son bras demi-nu et la plus belle main du monde, en me disant avec un sourire: « Nous vous apprivoiserons. » Je ne baisai pas même cette belle main ; je me retirai tout troublé. Je partis le lendemain pour Cambrai. Qui était cette dame de Chastenay ? Je n'en sais rien ; elle a passé comme une ombre charmante dans ma vie.

Ne nous y trompons pas ! Cette histoire, que Chateaubriand rapporte d'un air détaché, sans en omettre pourtant aucun détail glorieux ou flatteur, est à ses yeux un de ses plus beaux triomphes. Comme il sait gré à cette bonne et belle Mme de Chastenay, qu'il n'a jamais revue, dont il n'a retenu que le nom, d'avoir pris de lui une opinion si avantageuse : « Nous vous apprivoiserons ! » Il a été pour elle l'humble « passant », mais le passant qu'elle a remarqué, qui sait ? dont elle s'est peut-être secrètement éprise, dont elle aura gardé au moins un souvenir attendri : Zanetto ! « Elle (même) a *passé* comme une ombre charmante dans ma vie ! »

Chateaubriand est tenté de bénir sa timidité, lorsqu'elle ne fait, comme ici, qu'attendrir les femmes sur son compte et lui fournir l'occasion d'un succès... d'estime. Il la regarde encore comme un bienfait en tant que préservatif contre la débauche. « J'étais trop timide d'un côté, trop exalté de l'autre pour me laisser séduire à des filles de joie. » Il rêve de

romans de cape et d'épée, d'aventures à la Bassompierre et se console par là de n'avoir point d'amours vulgaires.

Nous en aurons fini avec ses confidences d'amoureux timide, quand nous aurons rapporté encore les deux traits suivants :

A Fougères,

une agréable laide attira mes admirations : je n'aurais pas été assez téméraire pour élever mes vœux jusqu'à la beauté; ce n'est qu'à la faveur des imperfections d'une femme que j'osais risquer un respectueux hommage (1).

« Respectueux hommage » est d'une délicieuse ironie.

Voici qui est plus innocent : aussi l'objet des hommages est-il nommé.

M. Monet, directeur des mines, et sa jeune fille venaient quelquefois troubler ma sauvagerie : Mlle Monet se plaçait sur le devant de la loge ; je m'asseyais, moitié content, moitié grognant, derrière elle. Je ne sais si elle me plaisait, si je l'aimais ; mais j'en avais bien peur. Quand elle était partie, je la regrettais, en étant plein de joie de ne la voir plus. Cependant j'allais quelquefois, à la sueur de mon front, la chercher chez elle, pour l'accompagner à la promenade : je lui donnais le bras, et je crois que je serrais un peu le sien.

Chateaubriand paraît ici, comme Rousseau et tant d'autres, avoir la coquetterie de sa timidité : il sent qu'elle est une grâce, une sorte de pudeur, qu'elle est faite pour toucher, pour inspirer à ceux et surtout à celles qui ont bon cœur l'idée d'aller à son secours, de la rassurer ; qu'elle peut d'ailleurs être interprétée comme le discret hommage d'un cœur épris, violemment troublé. En fait elle n'est pas (Chateaubriand lui-même l'a prouvé) un obstacle au succès.

Elle est bien pourtant aussi une infirmité gênante, et n'a pas non plus toujours les vertus qu'on lui prête. Ainsi la timidité amoureuse en particulier peut fort bien être une réserve suspecte : celui qui l'éprouve est parfois un polisson qui se connaît

(1) Pierre Mille citait dernièrement (chronique du *Temps*, 15 mars 1913) un trait analogue.

« Je me souviens d'une femme qui n'était point des plus jolies et qui fut épousée sans dot. Au déclin de ses jours, heureuse, entourée d'enfants, reposée, elle dit à son mari avec reconnaissance, comme étonnée elle-même des faveurs de la vie :

— Ah ! comme je voudrais savoir pourquoi c'est moi, entre toutes, que vous avez choisie !

— Je vais vous le dire, répliqua-t-il franchement. Je vous ai demandée parce que je n'eusse jamais osé en demander une autre...

Et il y a beaucoup d'hommes comme celui-là : mais n'est-ce point un bienfait de la Providence ? »

et se juge, qui a le sentiment de son indignité; l'âge même n'est pas ici une garantie d'innocence, exemple : Chérubin; timidité n'est pas synonyme de pudeur, mais plutôt d'impudeur, au moins en pensée, d'impudeur consciente, qui se trahit par le soin même qu'elle met à se cacher.

Quand la timidité ne viendrait que d'une préoccupation constante, exclusive, d'une hantise de l'amour, elle serait déjà déplacée et morbide, et il y a de cela dans celle de Chateaubriand et de Rousseau. Chateaubriand par exemple fourre l'amour partout, où l'on s'attend le moins à le voir, et il a une façon bien étrange de le concevoir. Dans *le Génie du christianisme* trouve place l' « examen de la virginité dans ses rapports poétiques ». Dieu même est « vierge » et appelé comme tel « le grand solitaire de l'Univers, l'Eternel célibataire du monde », mauvais goût relevé par Ginguené dans sa critique du *Génie du christianisme* et que Chateaubriand a fait disparaître dans les éditions corrigées.

Sainte-Beuve, à qui j'emprunte ces détails, remarque que Chateaubriand et Rousseau n'ont pas « le sentiment du ridicule », ce sentiment « que possédait jusqu'au bout des ongles, dit-il, ce libertin de Voltaire (1) ».

C'est justement pourquoi, dirons-nous, ils ont si fort la peur du ridicule : ils n'ont pas les moyens de l'éviter, ne voyant pas où il est. Leurs sentiments sont faux, raffinés, chimériques ; ils le sentent vaguement, et c'est la raison pour laquelle ils s'en défient et n'osent les suivre. Là est la tare des timides, là est aussi l'origine et la signification, j'allais dire : la justification, de la timidité. Si l'amour du timide était sain, naturel et vrai, surtout sincère et profond, il aurait sans doute sa pudeur, mais il n'aurait pas cette pudeur inquiète, affolée, maladive, qui s'appelle la timidité amoureuse. Chateaubriand aurait pu nous dire comment on guérit de cette timidité par le succès, par une représentation plus saine, une mise au point plus juste, des choses de l'amour, mais il ne lui a pas plu de nous faire là-dessus de confidences. Sur ce chapitre il est resté secret par une sorte de timidité ou de gêne persistante sans doute.

Car la timidité était le fond de sa nature. Il était timide en tout, et non pas seulement en amour. Il l'était avec tout le

(1) Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, 5e leçon, p. 148.

monde ; il n'y avait que sa sœur Lucile qu'il crût capable de le comprendre et à laquelle il s'ouvrît. Le mal de René, la « solitude », c'est la timidité. Son orgueil, c'est sa façon de la dissimuler et de s'en défendre. Il est distant : quand il arriva au régiment, on ne se risqua pas à user envers lui de brimades. « Je ne sais pourquoi, on n'osa pas se livrer avec moi à ces enfantillages militaires. »

Il raconte avec beaucoup de grâce et d'esprit les mauvais tours que lui joua sa timidité à la cour et il analyse son émotion avec une grande finesse psychologique.

Son frère, qui lui avait fait obtenir « le rang de capitaine de cavalerie, rang honorifique et de courtoisie », voulait le présenter à la cour. Il lui écrivit à ce sujet en Bretagne, où il était retourné après la mort de son père.

Ce fut

comme un coup de foudre : retourner à Paris, être présenté à la cour, — et je me trouvais presque mal quand je rencontrais trois ou quatre personnes dans un salon! Me faire comprendre l'ambition à moi qui ne rêvais que de vivre oublié !

J'écrivis pour refuser, mais on m'arracha ma lettre et, toujours faible quand il s'agit de moi, je mandai à mon frère que j'allais partir.

Je partis en effet : je partis pour être présenté à la première Cour de l'Europe, pour débuter dans la vie de la manière la plus brillante et j'avais l'air d'un homme que l'on traîne aux galères ou sur lequel on va prononcer une sentence de mort.

D'abord on gagna du temps. Mon frère, soit qu'il fût embarrassé de mes manières, soit qu'il eût pitié de ma timidité, ne me mena point dans le monde et ne me fit faire connaissance avec personne.

Mais enfin le jour fatal arriva ; il fallut partir pour Versailles plus mort que vif... Je me rendis seul au château... La chose alla bien tant que je n'eus qu'à traverser les salles des gardes : l'appareil militaire m'a toujours plu et ne m'a jamais imposé. Mais quand j'entrai dans l'Œil-de-Bœuf et que je me trouvai au milieu des courtisans, alors commença ma détresse. On me regardait ; j'entendais demander qui j'étais. Il faut se souvenir de l'ancien prestige de la royauté pour se pénétrer de l'importance dont était alors une présentation. Une destinée mystérieuse s'attachait au débutant... Qui sait si ce débutant ne deviendra pas un favori du maître?

Lorsqu'on annonça le lever du roi, les personnes non présentées se retirèrent ; je sentis un mouvement de vanité : je n'étais pas fier

de rester, j'aurais été humilié de sortir. La chambre à coucher du roi s'ouvrit ; je vis le roi, selon l'usage, achever sa toilette, c'est-à-dire prendre son chapeau de la main du premier gentilhomme de service. Le roi s'avança, allant à la messe ; je m'inclinai ; le maréchal de Duras me nomma : « Sire, le chevalier de Chateaubriand ». Le roi me regarda, me rendit mon salut, hésita, eut l'air de vouloir s'arrêter pour m'adresser la parole. J'aurais répondu d'une contenance assurée : ma timidité s'était évanouie. Parler au général de l'armée, au chef de l'Etat me paraissait tout simple, sans que je me rendisse compte de ce que j'éprouvais. Le roi, plus embarrassé que moi, ne trouvant rien à me dire, passa outre.

... Nous courûmes à la galerie pour nous trouver sur le passage de la reine, lorsqu'elle reviendrait de la chapelle. Elle se montra bientôt, entourée d'un radieux et nombreux cortège ; elle nous fit une noble révérence ; elle semblait enchantée de la vie...

Si mon frère avait obtenu de moi un sacrifice, il ne dépendait pas de lui de me le faire pousser plus loin. Vainement il me supplia de rester à Versailles, afin d'assister le soir au jeu de la reine. « Tu seras, me dit-il, nommé à la reine et le roi te parlera. » Il ne pouvait pas me donner de meilleures raisons pour m'enfuir. Je me hâtai de venir cacher ma gloire dans mon hôtel garni, heureux d'avoir échappé à la Cour, mais voyant encore devant moi la terrible journée des carrosses du 19 février 1787.

Ce joli récit, évocateur d'une société et d'une époque, dans lequel Chateaubriand a mis tout l'esprit qu'il aurait voulu avoir, le jour de l'événement qu'il détaille, a une suite : après la présentation à la Cour à Versailles vint une chasse à Saint-Germain avec le roi.

Le duc de Coigny me fit prévenir que je chasserais avec le roi dans la forêt de Saint-Germain. Je m'acheminai de grand matin vers mon supplice en costume de *débutant*... On bat aux champs : mouvement d'armes, voix de commandement. On crie : *Le roi !* Le roi sort, monte dans son carrosse, nous roulons dans les carrosses à sa suite... Nous arrivâmes au point de ralliement. Là spectacle pittoresque : carrosses arrêtés, gardes, chiens, chevaux, bruit des cors. Vient la chasse. J'étais trop plein de mes lectures pour ne pas voir partout des comtesses de Chateaubriand, des duchesses d'Etampes, des Gabrielle d'Estrées, des la Vallière, des Montespan. Mon imagination prit cette chasse historiquement et je me sentis à l'aise : j'étais d'ailleurs dans une forêt, j'étais chez moi.

On me donne une jument ombrageuse qui s'emballe. Je faillis renverser une femme. Première aventure. Un coup de fusil part. Ma

bête tourne court « et me porte juste à l'endroit où le chevreuil venait d'être abattu : le roi paraît... Je saute à terre, d'une main poussant en arrière ma cavale, de l'autre, tenant mon chapeau bas. Le roi regarde et ne voit qu'un débutant arrivé avant lui aux fins de la bête ; il avait besoin de parler, il me dit avec un ton de bonhomie et un gros rire : « Il n'a pas tenu longtemps. » C'est le seul propos que j'aie jamais obtenu de Louis XVI. On vint de toutes parts ; on fut étonné de me trouver *càusant* avec le roi. Le débutant Chateaubriand fit du bruit par ses deux *aventures ;* mais, comme il lui est toujours arrivé depuis, il ne sut profiter ni de la bonne ni de la mauvaise fortune...

... On reprit le chemin de Versailles. Nouveau désappointement pour mon frère : au lieu d'aller m'habiller pour me trouver au débotté, moment de triomphe et de faveur, je me jetai au fond de la voiture et rentrai dans Paris, plein de joie d'être délivré de mes honneurs et de mes maux. Je déclarai à mon frère que j'étais déterminé à retourner en Bretagne.

On me demandera ce que devint l'histoire de ma présentation. Elle resta là. Vous ne chassâtes donc plus avec le roi ? — Pas plus qu'avec l'Empereur de la Chine. — Vous ne retournâtes donc plus à Versailles ? — J'allai deux fois jusqu'à Sèvres ; le cœur me faillit et je revins à Paris. — Vous ne tirâtes donc aucun parti de votre position ? — Aucun. — Que faisiez-vous donc ? — Je m'ennuyais. — Ainsi vous ne sentiez aucune ambition ? — Si fait : à force d'intrigues et de soucis, j'arrivai à la gloire d'insérer dans *l'Almanach des Muses* une idylle dont l'apparition me pensa tuer d'espérance et de crainte. J'aurais donné tous les carrosses du roi pour avoir composé la romance : *O ma tendre musette !* ou : *De mon berger volage.*

Propre à tout pour les autres, bon à rien pour moi : me voilà !

Il ne faut pas accepter sans critique les conclusions de Chateaubriand sur sa timidité, sur les torts qu'elle lui cause et les vertus qu'elle lui donne ; il faut se défier de ses jugements comme de ses récits. Tout timide, — et lui plus qu'un autre, — est tendancieux, plaide sa cause. Il est comme le chasseur, comme le chauffeur, qui avoue ses ratés ou ses pannes, mais en les justifiant, en les mettant sur le compte des circonstances : il reconnaît le fait, non la faute, ou, s'il avoue la faute, il l'excuse et sauve l'honneur.

Surtout il ne faut pas généraliser le cas de Chateaubriand. Sa timidité est très spéciale ; mais elle n'en est que plus significative. D'abord elle est inattendue, stupéfiante. S'il est une faiblesse dont il semblait que dussent l'exempter ses qualités

brillantes, son éloquence, tous les dons son esprit, c'est de celle-là. Ses défauts mêmes, par exemple son orgueil, ne l'annoncent point. Son style, — autant que le style, c'est l'homme, — en écarte l'idée ; il a toutes les hardiesses, voire toutes les témérités. Mais le même raisonnement s'applique à Rousseau, autre timide avéré. En fait les apparences ici sont trompeuses. Le style pompeux, solennel, guindé, dénote la timidité, loin de l'exclure. On se crée une manière, un genre, pour mieux déguiser sa nature ou pour se donner le courage de la montrer à travers ce déguisement. On ne livre pas sa pensée ; on la découvre de façon indirecte, par allusion. « La plupart de mes sentiments, dit Chateaubriand, sont demeurés au fond de mon âme ou ne se sont montrés dans mes ouvrages qu'appliqués à des êtres imaginaires. » De même on adopte le style impersonnel, pour livrer le moins possible de sa personne,ou le plus contraire à son caractère,pour mieux donner le change. Ainsi, plus un homme est grave dans son attitude et ampoulé dans son style, « plus il a de chances, comme dit Taine, de contenir un gamin ». Le gamin persistait chez l'auteur du *Génie du christianisme* et celui-ci en en était gêné, en avait honte, s'appliquait à le cacher.

La timidité de Chateaubriand s'explique en partie par la diversité des personnages qu'il prétend soutenir et n'arrive pas à accorder. Il ressemble au sujet de Morton Prince, la sage et modeste Miss Beauchaup, qui porte en elle je ne sais combien de personnalités différentes, entre autres un démon, Sally, toujours prêt à la compromettre par les écarts imprévus, les impulsions et explosions de sa nature espiègle; il a, lui aussi, plus d'un rôle à jouer, plus d'un tempérament à satisfaire et d'un instinct à combattre, et il vit dans l'appréhension et la répression continuelles de ses propres mouvements. C'est un être très compliqué,que le public connaît mal, qu'il ne soupçonne, n'entrevoit même pas, que peu d'intimes seulement ont « bien connu et pénétré sous sa triple et quintuple peau de serpent, *clipei septemplices orbes* » (1). C'est un libertin et un dévot. « Il y avait un Chateaubriand secret, aussi lâché et débridé de ton que l'autre l'était peu. » C'est un grand homme solennel et un joyeux vivant, un « bon garçon» aimant les enfantillages et les farces d'écolier. « En 1812,

(1) Sainte-Beuve, *op.cit*, t. II, p. 396.

quand on allait le surprendre à son ermitage de la Vallée-aux-Loups, il quittait aussitôt son travail, fourrait sa plume sous son papier ou sous un certain coussin de canapé, comme un écolier qu'on délivre (il n'avait pas encore de secrétaire), et faisait gaiement, le reste du jour, des promenades où il se montrait tout à fait *bon garçon* (1). » A Champlâtreux, « Chateaubriand jouait quelquefois comme un écolier ; le soir, en montant se coucher, c'étaient des cris dans les corridors, des combats à la porte des chambres, on se jetait des pots à l'eau à la tête. Chateaubriand et un M. Julien étaient les boute-en-train (2) ». Mais Chateaubriand redoutait les excès de sa nature impétueuse et ne s'y livrait jamais entièrement, sans arrière-pensée. C'est en cela que consistait sa timidité. Sainte-Beuve a bien démêlé ces oscillations qui ont l'air de contradictions. « Quelle *manière* gâtait tout cela ! Comme il arrivait vite à se guinder ! Et puis il redevenait enfant, naïf par moments ; et puis tout aussi il s'apercevait qu'il l'était et il affectait de l'être (3). » En somme il avait beaucoup de peine à être naturel : il avait trop à faire pour être lui-même, étant trop complexe.

Si encore, à chacun de ses avatars, il avait réussi à être lui, il aurait réalisé au moins, comme tant d'autres, des personnalités momentanées et successives. Mais non ! il était l'instabilité même, « capricieux, mobile, prompt au dégoût,... étalant ses ennuis, dévorant ses plaisirs, moins sensible à ce qui doit le combler qu'à ce qui peut lui déplaire et, à peine arrivé, ne visant qu'à repartir (4) ».

Enfin la vanité complique et aggrave ces faiblesses humaines. Il dissimule aux autres, il ne veut pas s'avouer à lui-même les infirmités de sa nature. Il a senti ce qui lui manque : l'unité. « Il s'est dit : Je *veux avoir de l'unité*, et il en a eu, mais toute d'affiche et de montre,... une unité d'artiste, unité factice,... faite de pièces et de morceaux, une vraie marqueterie. Républicain, royaliste, pêle-mêle et tour à tour, il est féal et rebelle, champion de l'autel, champion du trône, aidant à le renverser et, quand il l'a mis à bas, lui demeurant fidèle ; le tout selon que l'occasion, le talent et le cœur l'y poussent...

(1) Sainte-Beuve, *op. cit.*, t. II, p. 385.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 396.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid*, t. I, p. 388.

O l'unité en effet unique et singulière !.. Ce n'est pas là l'unité vraie; celle-ci est une harmonie qui naît du fond même et qui sort de l'ensemble d'une vie et d'une âme, qui s'y répand insensiblement et le revêt d'une égale lumière (1). »

La timidité ne serait-elle pas précisément la conscience de la difficulté qu'une personnalité éprouve à se constituer, à réaliser son unité, à organiser ses tendances, ou simplement à les suivre, à accepter sa nature ? Ne proviendrait-elle pas d'une imagination inquiète, qui ne sait où se prendre, où se fixer, dépassant toujours le désir, déconcertant la volonté, détachée du présent, redoutant l'avenir et regrettant le passé ? Ne serait-elle pas, en un mot, l'impossibilité d'être, à aucun moment, pleinement soi-même et le dépit qu'on en éprouve? Telle paraît être, en tout cas, la timidité de Chateaubriand, liée à son caractère et à son génie, qu'elle éclaire, qu'elle aide à comprendre, comme la maladie décèle le tempérament.

L. DUGAS.

(1) Sainte-Beuve, *op. cit.*, t. II, p. 396.

FRAGMENT INÉDIT DU « DE PROFUNDIS » D'OSCAR WILDE

Les 17, 18, 21 et 22 avril, ont eu lieu à Londres, devant le tribunal « King's Bench Division », présidé par « Mr Justice » Darling, les débats du procès en diffamation intenté par Lord Alfred Bruce Douglas à Mr Arthur Ransome et au *Times Book Club*. Le plaignant reprochait à Mr Ransome de l'avoir diffamé dans deux passages de son livre : *Oscar Wilde, a Critical Study*, et au *Times Book Club* d'avoir vendu ce livre.

Au cours de son étude, Mr Ransome avait été amené à parler de la conduite de Wilde après qu'il eut quitté la prison de Reading ; cette conduite, il l'expliquait d'après un document qu'il décrit ainsi :

« La lettre, un manuscrit de quatre-vingts pages de fine écriture, sur vingt grands doubles feuillets, n'était pas adressée à Mr Ross, mais à un homme à qui Wilde estimait qu'il devait en partie sa disgrâce publique. Elle commençait par des reproches à cet ami, dont les actions, même après le procès, avaient causé à Wilde un chagrin considérable. »

Mr Ransome établissait que Wilde « avait quitté la prison dans un état de santé amélioré, et puisque à présent il était capable de se remettre au travail, on pouvait espérer qu'il ne risquerait pas de perdre cet avantage en renonçant à cette vie de simplicité relative. Tout à coup, cependant, il jeta de côté tous ses plans et résolutions, en déclarant désespérément que sa folie était inévitable.

« Les instances réitérées d'un homme dont l'amitié lui avait déjà coûté plus qu'elle ne valait, et un sentiment soudain de solitude à Berneval réduisirent à néant ses résolutions. Cédant à son inquiétude, il s'en alla à Rouen où la pluie continuelle ajouta à sa dépression ; puis il revint à Dieppe. Quelques jours plus tard, sans se soucier de terminer son poème, il était à Naples, partageant une magnificence momentanée avec l'ami dont il avait condamné la conduite, dont il avait redouté l'influence. »

Du reste, en décembre 1897, Oscar Wilde écrivait à Robert Ross :

« Les faits concernant Naples sont fort simples. Pendant quatre mois, par de constants mensonges, Bosey (nom familier de lord Alfred Douglas) m'offrit un foyer. Il m'offrit amour, affection, soins, et promit que je ne manquerais jamais de rien. Au bout de ces quatre mois,

j'acceptai son offre, mais quand nous nous retrouvâmes en route pour Naples, je m'aperçus qu'il n'avait ni argent ni projets, et qu'il avait oublié toutes ses promesses. Sa seule idée était que je devais trouver l'argent pour nous deux. Je réussis à obtenir 120 livres. Sur cette somme Bosey vécut parfaitement heureux. Quand le moment vint de rembourser sa part, il se montra terriblement malveillant et parcimonieux, sauf pour ce qui concernait ses plaisirs, et quand ma pension cessa de m'être versée, il me quitta.

« Pour ce qui est des 500 livres qu'il prétend être une dette d'honneur, il m'a écrit qu'il admet cette dette d'honneur, mais, dit-il, des quantités de gentlemen ne paient pas leurs dettes d'honneur, c'est une façon d'agir tout à fait ordinaire et personne ne les en juge plus mal. J'ignore ce que vous avez raconté à Constance, mais le fait tout simple, c'est que j'acceptai l'offre d'un foyer et m'aperçus qu'on s'attendait à ce que je fournisse l'argent, et quand je n'en puis plus fournir, on me laissa me débrouiller.

« C'est la plus amère expérience d'une vie amère. C'est un coup épouvantable. Cela devait être, mais je sais qu'il vaut mieux que je ne le revoie jamais. Je ne le désire pas et la seule idée de le revoir me remplit d'horreur. »

La plainte malencontreuse de lord Alfred Douglas a donné l'occasion de rappeler devant la cour, et dans la presse, les circonstances détaillées du regrettable procès où Wilde succomba jadis. Et pour cela seulement, il eût mieux valu qu'elle ne fût pas déposée, d'autant plus qu'après quatre audiences, le plaignant fut débouté et condamné aux dépens. Mais pour la justification des deux passages incriminés, les défendeurs furent admis à donner lecture du document dont Mr Ransome avait eu connaissance. Cette longue lettre avait été déposée, par Mr Robert Ross, exécuteur testamentaire de Wilde, au British Museum qui ne devait la rendre publique qu'en 1960. Wilde la destinait à la publication et elle faisait primitivement partie du manuscrit de *De profundis* (1), d'où, pour éviter de fâcheuses controverses, Mr Robert Ross avait estimé devoir la distraire. Nul ne se plaindra de la connaître dès aujourd'hui.

Prison de Sa Majesté, Reading.

Cher Bosie,

Après une longue et vaine attente, j'ai résolu de vous écrire autant pour votre bien que pour le mien, mais je n'aurais jamais cru demeurer deux longues années en prison sans

(1) *De Profundis*, précédé de *Lettres* écrites de la prison par Oscar Wilde à Robert Ross, suivi de la *Ballade de la Geôle de Reading*, traduits par Henry-D. Davray, *Mercure de France*, 3.50, 12e édition.

jamais recevoir de vous un seul mot, ni même aucun message, si ce n'est des nouvelles qui pouvaient me peiner.

Notre fatale et lamentable amitié s'est terminée pour moi dans la ruine et l'infamie publique; pourtant, le souvenir de notre ancienne amitié est souvent présent à ma mémoire, et la pensée que le dégoût, l'amertume et le mépris s'installent à jamais dans mon cœur, à la place qu'y occupait l'amour, m'attriste profondément ; et vous-même, je pense, éprouverez en votre cœur qu'il serait meilleur de m'écrire, dans la solitude de ma prison, que de publier mes lettres sans ma permission ou de me dédier des poèmes sans mon agrément, — même si le monde doit ignorer quelles paroles de douleur ou de passion, de remords ou d'indifférence, il vous plaît de m'adresser comme réponse ou comme appel.

Dans cette lettre qu'il me faut écrire au sujet de votre vie et de la mienne, du passé et de l'avenir, des choses douces changées en amertume, et des choses amères qui pourront se transformer en joie, je ne doute pas qu'il n'y ait une grande partie qui doive blesser au vif votre vanité. S'il en est ainsi, lisez cette lettre et relisez-la jusqu'à ce qu'elle tue votre vanité. Si vous y trouvez quelque chose dont vous penserez que vous êtes injustement accusé, rappelez-vous qu'on doit être reconnaissant qu'il y ait des fautes dont on puisse être injustement accusé. S'il s'y rencontre un seul passage qui amène les larmes à vos yeux, pleurez comme nous pleurons en prison, où le jour, non moins que la nuit, est mis à part pour les larmes. C'est la seule chose qui puisse vous sauver. Si vous allez vous plaindre à votre mère (comme vous l'avez fait à propos du mépris que j'ai témoigné à votre égard dans ma lettre à Robbie) pour qu'elle vous cajole et vous endorme à nouveau dans votre amour-propre et votre complaisance envers vous-même, vous serez complètement perdu. Si vous vous forgez une fausse excuse, vous en trouverez bientôt cent, et vous resterez ce que vous étiez auparavant. Croyez-vous encore, comme vous l'avez dit à Robbie dans votre réponse, que je vous attribue « d'indignes motifs »? Ah! Vous n'aviez pas de motifs dans l'existence, vous aviez seulement des appétits. Un motif est un but intellectuel.

Notre amitié date réellement de la lettre où, de la façon la

plus pathétique et charmante, vous me demandiez mon aide dans une situation effroyable pour tout le monde, et qui l'était doublement pour un jeune étudiant d'Oxford. Je vous vins en aide, et finalement, en usant de mon nom et en me disant votre ami, vous me faites perdre l'amitié de Sir George Lewis, — une amitié de quinze ans. Privé de ses conseils, de son aide et de sa considération, je fus privé aussi de la grande sauvegarde de ma vie.

Vous soumettez à mon appréciation un aimable poème de débutant; je réplique par une lettre de haute fantaisie littéraire; la lettre est comme un passage des sonnets de Shakespeare transposé un ton au-dessous... J'exhibe moi-même l'original, à l'audience, pour démontrer ce que c'est réellement. L'avocat de votre père la dénonce aussitôt comme une insidieuse tentative pour corrompre l'innocence. Finalement, elle est jointe au dossier d'une inculpation criminelle. Le parquet s'en empare; le juge base dessus tout son exposé, avec son peu de savoir et sa grande moralité. Pour conclure, elle me fait envoyer en prison. Voilà le résultat de vous avoir écrit une lettre charmante...

Vous étiez « très jeune » quand notre amitié commença? Votre défaite n'était pas que vous connaissiez si peu de choses de la vie, mais que vous en connaissiez tant. L'aube de l'enfance, avec son délicat épanouissement, sa belle et pure clarté, sa joie d'innocence et d'espoir, vous aviez laissé tout cela loin derrière vous. D'un pied très rapide, en courant, vous aviez passé du romanesque au réalisme. Le ruisseau et ce qui s'y vautre avaient commencé à vous fasciner. Ce fut l'origine des ennuis dans lesquels vous avez recherché mon aide, et moi, imprudemment, selon la sagesse du monde, par pitié et par bonté, je vous l'accordai. Lisez cette lettre jusqu'au bout, il le faut, même si chaque mot devient pour vous comme le cautère ou le bistouri du chirurgien qui brûle ou taille la chair délicate. Rappelez-vous que le sot aux yeux des dieux et le sot aux yeux des hommes sont très différents. Celui qui est entièrement ignorant des formes sous lesquelles l'art se révèle ou des caprices de la pensée humaine, de la pompe des vers latins ou de la musique plus riche du vers grec aux belles voyelles, de la sculpture toscane ou de la poésie du temps d'Elisabeth, peut être plein cependant de la plus parfaite sa-

gesse. Le véritable sot, dont les dieux se moquent ou qu'ils persécutent, est celui qui ne se connaît pas lui-même. Trop longtemps j'ai été celui-là ; trop longtemps, vous avez été celui-là. Ne le soyez plus. Ne craignez rien. Le vice suprême, c'est d'être superficiel et futile. Tout ce qui est compris complètement et à fond est bien. Rappelez-vous aussi que tout ce qui vous est une misère à lire est pour moi une misère plus grande encore à écrire. Les Puissances invisibles se sont montrées très bonnes à votre égard. Elles vous ont permis de voir les formes étranges et tragiques de la vie, comme on voit des ombres dans un cristal. La tête de Méduse, qui pétrifie les vivants, il vous a été accordé de la voir dans un miroir seulement, et vous avez marché libre parmi les fleurs, mais le monde superbe de la couleur et du mouvement m'a été arraché, à moi !

Je veux commencer par vous dire que je me blâme horriblement. Assis dans cette cellule sombre, en vêtements de détenu, ruiné et déshonoré, je me blâme. Pendant les nuits d'insomnie et d'angoisse, pendant les longues et monotones journées de douleur, c'est moi-même que je blâme. Je me blâme de souffrir qu'une amitié intellectuelle, une amitié dont le but primordial n'était pas la création et la contemplation de choses belles, domine entièrement ma vie. Dès le début, il y eut entre nous une brèche trop grande. Vous avez été paresseux à votre école, pire que paresseux à votre université. Vous n'avez pas compris qu'un artiste, et spécialement un artiste comme moi, c'est-à-dire un artiste chez qui la qualité de l'œuvre dépend de l'intensification de la personnalité, a besoin d'une atmosphère intellectuelle, de quiétude, de paix et de solitude. Vous admiriez mon ouvrage quand il était fini ; vous preniez plaisir au brillant succès de mes « premières », et aux brillants banquets qui les suivaient ; vous étiez fier, et bien naturellement, d'être l'intime ami d'un artiste si distingué ; mais vous n'arriviez pas à comprendre quelles conditions sont requises pour la production d'une œuvre artistique. Je n'emploie pas ici des phrases d'une rhétorique exagérée, mais des termes d'une exacte vérité, conforme aux faits, quand je vous rappelle que pendant tout le temps que nous fûmes ensemble je n'ai jamais écrit une seule ligne. Que ce soit à Torquay, à Goring, à Londre , à Florence ou ailleurs, ma

vie, pour aussi longtemps que vous étiez à mes côtés, fut entièrement stérile. Et, à de rares intervalles près, vous fûtes, j'ai le regret de le dire, toujours à mes côtés.

Je me souviens, par exemple, d'avoir, en septembre 1893, loué un appartement dans l'unique but de travailler sans être dérangé, puisque je n'avais pas tenu mon engagement avec John Hare à qui j'avais promis d'écrire une pièce et qui me pressait de m'exécuter. Pendant la première semaine vous vous êtes tenu à l'écart. Non sans raison, nous avions différé d'opinion sur la qualité de votre traduction de *Salomé*, et vous vous êtes contenté de m'envoyer de longues lettres à ce sujet. Pendant ces quelques jours, j'écrivis et achevai dans ses moindres détails, tel qu'il fut joué plus tard, le premier acte d'*Un Mari Idéal*. La semaine suivante, vous revîntes et il fallut renoncer à tout travail.

Je me rendais à Saint-James's Place tous les matins à onze heures et demie afin de penser et d'écrire sans être interrompu... mais mon effort fut vain. A midi, vous arriviez en voiture et vous restiez à fumer des cigarettes et à bavarder jusqu'à une heure et demie, après quoi il me fallait vous emmener déjeuner au Café Royal ou au Berkeley jusqu'à trois heures et demie. Puis vous alliez passer une heure chez White. A l'heure du thé, vous reparaissiez et demeuriez là jusqu'au moment de s'habiller pour dîner. Vous dîniez avec moi soit au Savoy, soit à Tite Street. Nous ne nous séparions guère, en général, avant minuit. Un souper chez Willis couronnait ces journées enchanteresses qui constituèrent mon existence pendant trois mois — tous les jours, sauf les quatre jours où vous fûtes absent à l'étranger : et encore, naturellement, me fallut-il aller à votre rencontre jusqu'à Calais pour vous ramener. Pour une nature et un tempérament comme les miens, la situation était à la fois grotesque et tragique...

Des effroyables résultats de mon amitié avec vous, je ne dis rien à présent. Je pense seulement à sa qualité tant qu'elle dura. Elle fut intellectuellement dégradante pour moi. Vous aviez les rudiments d'un tempérament artistique en germe. Mais je vous ai rencontré ou trop tard ou trop tôt, je ne sais lequel. Quand vous n'étiez pas là tout allait

bien pour moi. Au début du mois de décembre de l'année en question, j'avais réussi à persuader à votre mère de vous envoyer hors d'Angleterre...

Votre présence continuelle auprès de moi fut la ruine absolue de mon art et, pour vous avoir permis de vous dresser avec persistance entre mon art et moi, je m'adresse le blâme le plus complet et j'en ai les plus profonds regrets. Vous étiez incapable d'apprécier, de savoir et de comprendre. Je n'avais aucun droit de m'attendre à ce que vous en fussiez capable. Vous n'aviez de souci que de vos repas, de vos humeurs. Vos désirs avaient simplement pour but des amusements, des plaisirs ordinaires, ou peu ordinaires, ceux qui étaient nécessaires à votre tempérament ou que vous lui croyiez nécessaires sur le moment. J'aurais dû vous interdire ma maison et mon appartement, excepté sur invitation spéciale. Je me blâme sans réserve pour ma faiblesse : c'était simplement de la faiblesse. Une demi-heure avec l'Art fut toujours plus pour moi qu'un cycle d'heures avec vous. A aucune période de ma vie, rien réellement ne me fut jamais de la plus minime importance, en comparaison de l'Art. Mais dans le cas de l'artiste, la faiblesse n'est rien moins qu'un crime, quand c'est une faiblesse qui paralyse l'imagination...

Je me blâme de vous avoir laissé me conduire à la ruine financière complète et déshonorante. C'est une joie, de temps à autre, d'avoir sa table dressée avec du vin et des roses, mais vous avez été au delà de tout goût et de toute modération. Vous avez demandé sans grâce et vous avez reçu sans gratitude...

Quand je vous dirai que, depuis l'automne de 1892 jusqu'à la date de mon emprisonnement, j'ai dépensé avec vous et pour vous une somme de cinq mille livres sterling en argent comptant, sans parler des billets souscrits, vous pourrez vous faire une idée du genre de vie que vous exigiez... Mes dépenses pour une journée ordinaire à Londres, déjeuner, dîner, souper, amusements, voitures et le reste, allaient de douze à vingt livres sterling, et les dépenses de la semaine, naturellement en proportion, de quatre-vingts à cent trente livres. Pendant nos trois mois de séjour à Goring, mes dépenses, loyer compris, se montèrent à treize cent quarante livres.

Pas à pas, avec le liquidateur (Bankruptcy Receiver), j'ai repassé tous les détails de ma vie.

Ce fut horrible. « Une vie simple et de hautes pensées » était, certes, un idéal que vous n'auriez pu apprécier, à cette époque, mais une pareille extravagance fut une honte pour nous deux. L'un des dîners les plus délicieux dont je me souvienne est celui que nous prîmes, Robbie et moi, dans un petit café de Soho, et qui nous coûta à peu près autant de shillings que mes dîners avec vous coûtaient de livres. De ce dîner avec Robbie, provient le premier et le meilleur de mes dialogues. L'idée, le titre, la mise en œuvre, le ton, tout cela fut découvert à une table d'hôte à 3 fr. 50. Des dîners excessifs avec vous, rien ne reste que le souvenir qu'on but et qu'on mangea trop. Je n'aurais pas dû céder à vos exigences, c'était mauvais pour vous et vous le savez maintenant. Cela souvent aiguisait votre avidité, vous rendait parfois peu scrupuleux, désagréable toujours. En beaucoup trop d'occasions, il y avait peu de joie ou peu d'honneur à être votre hôte. Vous oubliiez, je ne dirai pas la courtoise formalité d'un merci, car ces formalités courtoises font violence à une amitié étroite, mais simplement la grâce d'une agréable compagnie, le charme d'une plaisante conversation et toutes ces délicates urbanités qui rendent la vie aimable, et en sont un agrément, au même titre que le serait la musique, qui maintient les choses dans le ton et remplit de mélodie les instants que prendraient le silence ou la discordance. Il peut vous paraître étrange que, dans la position terrible où je me trouve, j'établisse une différence entre un opprobre et un autre ; cependant j'admets franchement que la folie de jeter tout cet argent sur vous et de vous laisser gaspiller ma fortune pour votre grand dommage, comme pour le mien, cette folie, à mes yeux donne un caractère de vulgaire dépravation à ma ruine et m'en rend doublement honteux. J'étais fait pour d'autres choses...

Par-dessus tout je me blâme pour l'entière dégradation morale à laquelle je vous ai laissé me réduire. La base du caractère, c'est la volonté, la faculté de vouloir, et ma volonté devint entièrement assujettie à la vôtre. Cela paraît grotesque à dire, mais ce n'en est pas moins vrai. Ce fut le triomphe de la plus petite nature sur la grande. Ce fut un exemple

de cette tyrannie que le faible exerce sur le fort et que quelque part, dans l'une de mes pièces, je décris comme « la seule tyrannie qui dure ». Et c'était inévitable. Dans les relations qu'on a, au cours de l'existence, avec autrui il faut trouver le *modus vivendi*.

J'avais toujours pensé que le fait de vous céder dans les petites choses ne signifiait rien ; que, lorsqu'une occasion importante se présenterait, je m'affirmerais à nouveau, ma volonté reprendrait sa supériorité naturelle. Il n'en fut pas ainsi. Quand vint l'heure, ma volonté me fit complètement défaut. Dans la vie il n'y a vraiment ni grandes ni petites choses. Toutes choses sont d'égale valeur et d'égale dimension. Mon habitude, — due surtout d'abord à l'indifférence, — de vous céder en toute chose était insensiblement devenue partie de ma nature. A mon insu, elle devait façonner mon tempérament sous une forme permanente et fatale. C'est pourquoi, dans le subtil épilogue de la première édition de ses essais, Pater déclare que « le mécompte c'est de contracter des habitudes ». Les gens obtus d'Oxford estimèrent que cette phrase était une inversion voulue du texte rebattu de l'éthique aristotélienne, mais il s'y dissimule une vérité merveilleuse et terrible. Je vous avais permis de saper ma force de caractère, et cette habitude ainsi contractée ne fut pas seulement un mécompte, mais ma ruine. Moralement, vous avez été pour moi plus néfaste, plus désastreux que vous ne l'aviez été pour ma vie artistique...

Autant que je me rappelle, tous les trois mois, régulièrement, je mettais un terme à notre amitié, et chaque fois, par des supplications, des télégrammes, des lettres, l'intervention de vos amis et des miens, vous réussissiez à me persuader de vous permettre de revenir... La frivolité et la folie de notre existence me devint même intolérable...

La citation une fois lancée, votre volonté dirigea tout ; alors que j'aurais dû être à Londres, prenant de sages conseils et examinant calmement l'odieux piège dans lequel je m'étais laissé prendre — l'attrape-nigaud, comme votre père le dit encore aujourd'hui, — vous avez exigé que je vous emmène à Monte-Carlo, cet endroit abominable sur la terre de Dieu,

afin que jour et nuit vous puissiez jouer tant que le Casino restait ouvert. Quant à moi, pour qui le baccarat n'avait pas de charmes, j'étais abandonné seul à moi-même. Vous refusiez de discuter même pendant cinq minutes la situation à laquelle vous et votre père m'aviez réduit.

Mon utilité consistait à payer vos notes d'hôtel et vos pertes. La moindre allusion à l'épreuve qui m'attendait était considérée comme une importunité. Une nouvelle marque de champagne qu'on nous recommandait vous intéressait davantage. A notre retour à Londres, ceux de mes amis qui voulaient réellement mon bien me suppliaient de me retirer à l'étranger et de ne pas affronter un procès impossible. Vous imputiez leurs conseils à de mesquines raisons et vous jugiez une lâcheté de les écouter. Vous m'avez forcé à rester pour payer d'effronterie à la barre, si possible, par d'absurdes mensonges. A la fin, je fus arrêté et votre père fut le triomphateur.

Les péchés d'un autre furent inscrits à mon débit. J'aurais pu, si je l'avais voulu, à l'un et à l'autre procès, me sauver aux dépens de cet autre, m'épargner, non pas la honte, certes, mais l'emprisonnement.

Si je m'étais soucié de démontrer que les témoins à charge, — les trois plus importants, — avaient été soigneusement chapitrés par votre père et ses solicitors non pour des réticences seulement, mais pour des assertions, pour le transfert absolu, délibéré, comploté et répété, des faits et gestes d'un autre à mon compte, j'aurais pu les faire chasser de la barre, par le juge, plus sommairement encore que ne le fut ce misérable parjure Atkins.

J'aurais pu sortir de la salle d'audience la tête haute et les mains dans mes poches, libre. On exerça sur moi la plus vigoureuse pression pour m'y résoudre. Je fus avec ferveur exhorté, prié, supplié d'adopter cette tactique, par des gens qui n'avaient d'autre souci que mon bien et celui des miens, mais je refusai, je ne voulus pas agir ainsi. Même pendant les plus amères périodes de mon emprisonnement, je n'ai jamais un seul instant regretté ma décision. Une pareille conduite aurait été au-dessous de moi. Les défaillances de la chair ne sont rien ; ce sont des maladies dont la guérison est laissée aux médecins, si toutefois elles sont guérissables. Seules les défaillances de l'âme sont dégradantes. Obtenir mon acquitte-

ment par de tels moyens aurait été une torture de toute la vie.

Mais croyez-vous réellement que vous étiez digne de l'amour que je vous témoignais alors, ou que je vous en aie jamais un seul instant jugé digne ? Je savais que vous ne l'étiez pas. Mais l'amour ne brocante pas sur la place du marché et ne se sert pas de balances de mercanti. Sa joie, comme la joie de l'intellect, est de se sentir vivant. Le but de l'amour est d'aimer — ni plus, ni moins. Vous étiez mon ennemi, un ennemi tel qu'aucun homme n'en a jamais eu. Je vous avais donné ma vie, et pour satisfaire les plus basses et les plus méprisables des passions humaines : la haine, la vanité, la convoitise, vous l'avez gaspillée. En moins de trois ans, vous m'avez complètement ruiné à tous les points de vue...

Je ne puis vous permettre de passer à travers la vie chargé du fardeau d'avoir ruiné un homme comme moi. Vous arrive-t-il parfois de songer dans quelle affreuse position j'aurais été, pendant ces deux dernières années où j'ai accompli ma peine, si j'avais dû compter sur vous pour tout ami ? Y pensez-vous parfois ? N'éprouvez-vous jamais aucune gratitude envers ceux qui, par une bonté sans restriction, un dévouement sans limites, avec gaieté et joie à être généreux, ont allégé mon noir accablement, ont arrangé ma vie future, m'ont visité à maintes reprises, m'ont écrit de belles lettres pleines de sympathie, ont disposé de mes affaires, m'ont défendu et soutenu en dépit des quolibets, des affronts, des sarcasmes, des injures même ?

Chaque jour, je remercie Dieu qu'il m'ait donné d'autres amis que vous, des amis à qui je dois tout. Les livres même de ma cellule ont été payés par Robbie sur l'argent de ses menus plaisirs. De la même source viendront les vêtements que j'endosserai à ma levée d'écrou. Je n'ai pas honte de prendre ce qui m'est donné par amour et affection ; j'en suis fier. Mais pensez-vous jamais à ce que des amis tels que More Adey, Robbie, Robert Sherard, Frank Harris et Arthur Clifton ont été pour moi en me donnant réconfort, aide, affection, sympathie ?

Je sais que votre mère rejette tout le blâme sur moi. Je l'ai appris, non pas de gens qui vous connaissent, mais de gens qui ne vous connaissent pas et ne désirent pas vous con-

naître. On m'en parle souvent — et de l'influence exercée par l'aîné sur le plus jeune. C'est l'une des attitudes favorites dans la question et c'est un appel aux préventions et à l'ignorance populaire qui réussit toujours. Je n'ai pas besoin de vous demander quelle influence j'ai eue sur vous ; vous savez que je n'en ai eu aucune. Vous vous en faisiez gloire.

Qu'y avait-il en vous sur quoi j'aurais pu avoir de l'influence? Votre cerveau ? Il n'était point développé. Votre imagination? Elle était morte. Votre cœur? Il n'était pas encore né. De tous ceux qui ont traversé ma route dans cette vie, vous êtes le seul sur qui il m'ait été impossible d'exercer une influence en quelque sens que ce soit...

Le lendemain matin, je reçus de vous, à Tite Street, un télégramme long de dix ou onze pages. Vous arguiez que, quels que fussent vos torts envers moi, vous ne pouviez pas croire que je décline absolument de vous voir. Vous me rappeliez que, dans le seul but de me voir, ne serait-ce qu'une heure, vous aviez voyagé à travers l'Europe pendant six jours et six nuits sans vous arrêter en chemin. Vous m'adressiez un appel très pathétique, je l'admets, et vous terminiez par ce qui me parut être une menace de suicide, à peine voilée.

Vous-même m'aviez souvent raconté combien il y en avait de votre race qui avaient teint leurs mains de leur propre sang — votre oncle, certainement; votre grand-père apparemment, parmi d'autres de la mauvaise et folle lignée dont vous descendez. Un sentiment de pitié, mon affection déjà ancienne pour vous, les égards dus à votre mère à qui votre mort dans de si tragiques circonstances aurait porté un coup trop violent pour qu'elle le supportât, l'horrible idée qu'une vie si jeune, qui, en dépit de ses fautes prématurées, avait encore en elle des promesses de beauté, pût aboutir à une fin si révoltante, tout cela, si des excuses sont nécessaires, fut mon excuse pour consentir à vous accorder une dernière entrevue...

Lorsque j'arrivai à Paris, vos larmes coulèrent à maintes reprises au cours de la soirée, et elles ruisselaient sur vos joues, comme une pluie, pendant le dîner chez Voisin et le souper chez Paillard. La joie sans feinte que vous manifestiez à me voir, me prenant la main chaque fois que vous le pouviez, comme un enfant docile et repentant, votre contrition si simple

et si sincère alors me firent consentir à renouer notre amitié.

Votre appétit de vie luxueuse ne fut jamais aussi vif. Mes dépenses de huit jours, à Paris, pour moi-même, pour vous, pour votre domestique italien approchèrent de cent cinquante livres sterling, Paillard absorbant à lui seul quatre-vingt-cinq livres...

Deux jours après notre retour à Londres, votre père vous vit déjeuner avec moi au Café Royal; il vint s'asseoir à ma table, but de mon vin, et cet après-midi-là même, par une lettre qu'il vous adressa, il commençait ses attaques contre moi...

Las de Worthing, et plus encore, je n'en doute pas, de mes efforts infructueux pour concentrer mon attention sur ma pièce, vous exigez d'être emmené au Grand Hôtel, à Brighton. Le soir de votre arrivée, vous êtes tombé malade de cette abominable fièvre qu'on appelle sottement influenza. Je n'ai pas besoin de vous rappeler comment je vous prodiguai mes soins et veillai non seulement à ce que vous soyez comblé du luxe de fruits, de fleurs, de présents, de livres, etc., que l'argent peut procurer, mais aussi de cette affection, cette tendresse et cet amour que, quoi que vous pensiez, on ne se procure pas à prix d'argent. A part une promenade à pied le matin pendant une heure, et une autre heure en voiture dans l'après-midi, je ne quittais pas l'hôtel. Je fis venir de Londres des raisins spéciaux à votre intention, j'inventai tout ce que je pus pour vous plaire, je demeurai auprès de vous ou dans la chambre contiguë, passai avec vous chaque soirée pour vous tranquilliser ou vous amuser...

Au bout de quatre ou cinq jours, vous étiez guéri. Je louai un appartement meublé, afin d'essayer de terminer ma pièce, et naturellement vous ne me quittiez pas. Le lendemain du jour où nous nous installâmes, je me sentis extrêmement souffrant. Le docteur constata que j'avais attrapé de vous l'influenza... Il n'y a pas de valet pour mon service, pas même pour envoyer un message ou aller chercher les remèdes que le médecin ordonne; mais vous êtes là, je n'éprouve aucune alarme. Pendant les deux jours qui suivent, vous me laissez entièrement seul, sans compagnie, sans rien. Ce n'était pas une question de raisin, de fleurs, de présents charmants; c'était une question du strict nécessaire. Et après m'avoir laissé

sans rien à lire pendant toute une journée, vous m'affirmez calmement que vous m'avez acheté un livre et que le libraire avait promis de l'envoyer — affirmation que, par hasard, le lendemain, je découvris être fausse d'un bout à l'autre.

Pendant tout ce temps, naturellement, vous vivez à mes dépens, vous promenant en voiture, dînant au Grand Hôtel, et n'apparaissant dans ma chambre que pour demander de l'argent. Le samedi soir, alors que, depuis le matin, vous m'avez laissé complètement seul, je vous demande de revenir après le dîner me tenir compagnie; avec un ton inimitable et des manières peu gracieuses, vous me le promettez. Je vous attends jusqu'à onze heures et vous ne paraissez pas. A trois heures du matin, incapable de dormir et torturé de soif, je me dirige dans l'obscurité et le froid jusqu'au salon dans l'espoir de trouver un peu d'eau. C'est là que je vous découvre. Vous déversez sur moi les plus hideuses injures que l'ébriété peut dicter à une nature indisciplinée et intraitable, et, par la terrible alchimie de l'égoïsme, vous transformez en rage votre remords.

Vous m'accusez d'égoïsme parce que j'espérais de vous que vous resteriez avec moi pour cette raison que j'étais malade, vous me reprochez de m'interposer entre vous et vos amusements, de vouloir vous priver de vos plaisirs.

Vous m'avez dit, et je savais que c'était parfaitement vrai, que vous étiez rentré à minuit simplement pour quitter votre habit et sortir à nouveau avec d'autres vêtements.

Je remontai plein de dégoût et demeurai sans sommeil jusqu'à l'aube. A onze heures, vous entriez dans ma chambre. J'attendais, curieux d'entendre quelles excuses vous alliez me faire et de quelle façon vous me demanderiez ce pardon qui, comme vous le saviez dans votre cœur, vous attendait invariablement, quoi que vous ayez fait.

Mais bien loin de cela, vous avez recommencé la même scène avec une emphase plus grande et de plus violents reproches. A la fin, je vous ordonnai de sortir de ma chambre. Vous avez feint d'obéir, mais quand je levai ma tête, de l'oreiller dans lequel je l'avais enfouie, vous étiez toujours là; avec des ricanements de brute et un transport de rage, vous vous êtes avancé soudain vers moi. Je fus saisi d'horreur, sans en comprendre la raison, mais je me levai immédiate-

ment de mon lit, et, pieds nus et tel que j'étais, je descendis deux étages jusqu'au salon, que je ne quittai que lorsque le propriétaire, que j'avais sonné, m'eut assuré que vous n'étiez plus dans ma chambre et qu'il eut promis de rester à portée d'un appel en cas de besoin.

Au bout d'une heure, vous reveniez sans bruit, vous preniez tout ce que vous trouviez d'argent sur la table de toilette et la cheminée, et vous partiez avec vos valises. Ai-je besoin de vous dire ce que j'ai pensé de vous pendant les deux misérables journées de solitude et de souffrance qui suivirent?

Est-il nécessaire d'ajouter que je compris clairement que ce serait un déshonneur pour moi de continuer même de simples relations extérieures avec l'être que vous vous étiez révélé?...

Après la mort de votre frère aîné, au retour du lieu où la tragédie s'était déroulée et où l'on vous avait appelé, vous vîntes tout de suite à moi, très simplement et gracieusement, dans vos vêtements de deuil, et vos yeux obscurcis par les larmes. Vous veniez, comme le ferait un enfant, chercher la consolation et le réconfort. Je vous ouvris ma maison, mon foyer, mon cœur. Je fis mienne votre douleur, pour que vous fussiez soulagé. Jamais, par un seul mot, je ne fis allusion à votre conduite à mon égard, aux scènes révoltantes et à l'odieuse lettre...

Les dieux sont étranges. Ce n'est pas seulement de nos vices qu'ils font des instruments pour nous châtier. Ils nous mènent à la ruine par le moyen de ce que nous avons en nous de bon, de doux, d'humain, d'affectueux. Sans ma pitié et mon affection pour vous et les vôtres, je ne pleurerais pas à présent dans ce lieu terrible...

Il est, je le sais, une réponse à tout ce que je vous ai dit, et c'est que vous m'aimiez, que, pendant ces deux années et demie où le destin tissait en un dessin vermeil les fils de nos vies séparées, vous m'aimiez réellement...

Mais vous aussi, comme moi, avez eu une terrible tragédie dans votre vie, bien que d'un caractère tout opposé à la mienne. Voulez-vous savoir ce qu'elle fut? C'est que la haine, en vous, fut toujours plus forte que l'amour.

Tout peut alimenter la haine. Pas une coupe de champagne que vous buviez, pas un riche mets que vous mangiez, pendant

toutes ces années, qui ne contribuât à nourrir votre haine et à la bouffir. Pour la contenter, vous avez joué ma vie, comme vous jouiez mon argent, avec insouciance et témérité, indifférent aux conséquences. Si vous perdiez, la perte, vous imaginiez-vous, ne serait pas vôtre ; si vous gagniez, vous saviez que vous auriez l'exultation et les avantages de la victoire...

N'ayez pas peur du passé. On prétend qu'il est irrévocable : n'en croyez rien ! Le passé, le présent et l'avenir ne sont qu'un moment aux yeux de Dieu, en la présence de qui nous devrions nous efforcer de vivre.

Mois après mois, j'ai attendu de vos nouvelles. Si même je n'avais pas attendu, si j'avais fermé les portes contre vous, vous auriez dû vous souvenir que nul ne peut fermer à jamais les portes contre l'amour. Le juge inique de l'Ecriture se lève à la fin pour rendre un jugement équitable, parce que la justice revient chaque jour heurter à sa porte ; et aux heures ténébreuses, l'ami dans le cœur de qui ne palpite aucune amitié cède cependant à l'ami qui l'importune. Il n'est pas de prison, dans aucun monde, où l'amour ne puisse entrer de force. Si vous n'avez pas compris cela, vous n'avez rien compris à l'Amour....

Ecrivez-moi, avec une pleine franchise ; parlez-moi de vous, de votre vie, de vos amis, de vos livres. Tout ce que vous aurez à dire de vous-même, dites-le sans crainte. N'écrivez pas ce que vous ne pensez pas. C'est assez. S'il y a dans votre lettre quelque chose de faux ou d'artificiel, le ton me le fera découvrir tout de suite. Ce n'est pas pour rien, ni sans profit que, par toute ma vie vouée au culte de la littérature, je me sois fait « non moins avare des sons et des syllabes que Midas de son argent ».

Rappelez-vous aussi que j'ai encore à vous connaître ; peut-être avons-nous encore à nous connaître mutuellement. Pour moi, je n'ai plus qu'une dernière chose à dire...

Le temps et l'espace, la succession et la durée sont simplement des conditions accidentelles de la pensée. L'imagination peut les dépasser et se mouvoir dans une sphère libre d'existence idéale. Les choses aussi, dans leur essence, sont ce qu'il nous plaît de les faire. Une chose existe selon l'aspect sous

lequel nous la considérons. « Où les autres, dit Blake, ne voient que l'aube montant par-dessus la colline, je vois les fils de Dieu poussant des acclamations de joie. » Mon avenir, selon que le monde et moi-même le concevaient, fut perdu irrémédiablement lorsque je me laissai convaincre, à force d'excitations, à engager le procès contre votre père, — et il était perdu en réalité, je puis le dire, bien avant cela...

Quel passé se déroule à mes yeux? Il me faut à présent m'habituer à le regarder avec des yeux différents, faire aussi que Dieu le voie avec des yeux différents. Je n'y parviendrai pas en feignant d'ignorer ce passé, de le dédaigner, de m'en enorgueillir, ou de le nier. Je n'y réussirai qu'en l'acceptant pleinement comme une part inévitable de l'évolution de ma vie et de mon caractère ; en baissant la tête devant tout ce que j'ai enduré. Combien éloigné suis-je encore de la véritable égalité d'âme, cette lettre vous l'indiquera clairement avec son humeur incertaine et changeante, ses indignations et son amertume, ses aspirations et son impuissance à les réaliser. Mais n'oubliez pas à quelle école terrible j'accomplis ma tâche.

Incomplet, imparfait comme je le suis, vous pouvez cependant avoir encore beaucoup à gagner de moi. Vous êtes venu à moi pour apprendre le plaisir de la vie et le plaisir de l'art; peut-être suis-je choisi pour vous enseigner quelque chose de beaucoup plus merveilleux : le sens de la douleur et sa beauté.

Votre ami affectionné.

OSCAR WILDE.

La gravité émouvante de ces fragments, leur accent de profonde et douloureuse sincérité ont paru aux douze jurés un témoignage suffisamment probant et ils ont décidé que Mr Arthur Ransome ne s'était rendu coupable d'aucune diffamation. Les trois juges de la Cour d'appel, devant qui sera prochainement porté le procès, ne sauraient manquer d'être du même avis.

HENRY-D. DAVRAY.

L'ORGUEIL HUMAIN

ODE

—

Quel regret vous laissez dans l'âme inassouvie,
Jours de force où la chair frémit, où le cœur bat,
Jours heureux qui doublez l'ivresse de la vie
De toute l'ardeur d'un combat !

C'est vous qui m'arrachiez à mes langueurs plaintives :
Mon être tout entier palpitait, exalté,
Lorsque vous déchaîniez les forces primitives
Autour de sa fragilité.

Les torrents montagnards qu'avait gonflés l'orage
M'accueillaient dans leur lit, avide et frémissant ;
Je luttais jusqu'au soir contre le flot sauvage,
Moins tumultueux que mon sang.

Je m'épanouissais sous votre âpre caresse,
Grands souffles dont la voix grondait dans la hauteur,
Vents fougueux ! Et mon cri délirant d'allégresse
Se perdait dans votre clameur !

L'océan m'enivrait de son puissant arome ;
Si jamais, excédé d'un énervant repos,
J'ai connu le péril et l'orgueil d'être un homme,
C'est dans l'écume de ses flots.

Je n'étais tout entier qu'emportements sublimes !
Ma vie était pareille au furieux torrent
Dont le fracas, grossi par l'écho des abîmes,
Montait vers le ciel fulgurant.

Ainsi se prodiguait ma force vagabonde ;
Et maintenant que l'âge éteint mes yeux hardis,
J'entends gronder en moi, plus grave et plus profonde,
L'ardeur qui m'enflamma jadis !

Je suis resté celui dont la jeunesse exulte,
Le héros, palpitant d'un espoir ingénu,
Qui se dresse parmi la nature en tumulte,
Dans la fierté de son corps nu !

Les noirs nuages fuient, en déroute. La terre
Se déroule, dans les profondeurs du soir pur,
Avec ses bois, ses eaux, ses monts et le mystère
De ses grands horizons d'azur.

L'ombre envahit les champs rafraîchis par l'orage ;
Cependant on ne sait quel poudroiement vermeil
S'attarde au loin sur le tranquille paysage
Que n'éclaire plus le soleil.

Dans les hauteurs flotte un reflet d'apothéoses ;
Tous les rayons dardés en un long jour d'été
Semblent confusément irradier des choses
En une rêveuse clarté.

Elle se pose, ainsi qu'une aurore illusoire,
Sur les champs, les rochers, les feuillages profonds ;
C'est elle qui là-bas couronne d'une gloire
Le faîte bleuâtre des monts.

Le soir monte. Les prés s'argentent de rosée.
Le feuillage houleux s'endort, comme enchanté ;
Heure miraculeuse où la force, apaisée,
Va s'épanouir en beauté !

Le calme de la nuit est sur la solitude.
Mais parfois un frisson vous trouble, bois épais,
Et l'on pressent soudain l'auguste plénitude
Qui bouillonne sous cette paix.

Tout est vivant. Au fond des ténèbres ruisselle
Un flot mystérieux d'immortelle vigueur;
Et je sens palpiter la vie universelle
Dans le battement de mon cœur.

FERNAND SÉVERIN.

LE JARDIN DES FRUITS

FRAGMENTS

—

Traduction dédiée à Claude Silve.

PRÉFACE

Au nom du Dieu qui a créé notre âme. Au nom du Dieu qui nous a donné la parole!

Au nom du Dieu clément qui daigne jeter un voile sur nos fautes et écouter nos sanglots de repentir!

Au nom du Dieu puissant, du Dieu glorieux, qui nous a tracé des voies dont nous ne pouvons nous écarter, sous peine de tomber dans la honte et le malheur!

Tous les rois de l'univers baisent avec humilité le parvis de Son temple. Pour lui, l'Océan n'est qu'une goutte de rosée, et la terre qu'un grain de sable. Dieu est le Sultan des étoiles. Cependant, Il abaisse Son regard jusqu'à nous!

Dieu a paré la terre de fruits et de fleurs. Il a voulu que la terre soit une immense table où tous les hommes peuvent s'asseoir. Au sommet du mont Kaf, le Simoûrg, l'oiseau gigantesque, trouve même à se rassasier.

Dieu sait pourvoir à la nourriture des êtres les plus faibles. Dieu ne laisserait pas mourir de faim un serpent ou une fourmi. Et sa gloire est telle qu'Il peut mépriser les adorations des génies et des hommes. Tout ce qui respire, hommes, oiseaux, fourmis, obéit à Ses lois. Il est la Puissance. Il est l'Unité. Il est la Justice. A cet inconnu, Il donne un royaume. Ce roi, Il le détrône. A certains, Il confère la couronne du bonheur, à d'autres, Il envoie le cilice du malheur.

Lorsque Dieu brandit le sabre de Sa colère, les anges sont terrifiés et se taisent. Mais, quand Il fait annoncer que les hommes et les Chérubins peuvent s'approcher de la table de Ses délices, Azazîl lui-même, le Réprouvé, accourt.

Le Seigneur connaît les secrets de l'avenir. Tous les êtres

vivants Lui obéissent, et tous ceux qui naîtront dans le cours des siècles. Il est l'Eternel.

Dans le sein de cette jeune mère, Il a tracé, avec le pinceau du destin, une image incomparable, et, chaque jour, Il ajoute à la beauté de cette image. Connaissez-vous quelqu'un qui serait capable de transformer ainsi une goutte de sang, qui serait capable de peindre sur du sang?

Il guide le soleil et la lune entre l'Orient et l'Occident. Des eaux tumultueuses, Il a fait émerger la terre, et les montagnes sont les clous qu'Il a plantés dans son écorce, pour la fixer.

Il a incrusté des émeraudes et des rubis dans les profondeurs des rochers. Il a posé les rubis des fleurs dans l'émeraude des verdures. Dans l'immense Océan, Il laisse tomber la goutte d'eau de la pluie, et, dans le sein de la femme, la goutte de la semence qui crée: une perle lumineuse naît de la première, une créature svelte et noble naît de la seconde.

D'une seule parole, Dieu a formé le monde. Il plonge les créatures dans le néant et les y laisse jusqu'au jour glorieux de la Résurrection.

Nous ne pouvons définir Dieu, mais il nous est possible de chanter Sa divinité.

Nos pensées ont beau prendre leur vol, elles ne se rapprocheront jamais du souverain Maître. Des milliers de navires ont sombré dans cet abîme... De tant de naufrages aucun souvenir n'est resté. Les nuits que j'ai passées à frissonner devant cet infini, je ne les compte plus. L'homme, voyez-vous, ne peut marcher longtemps sur cette route sans terme! Il doit jeter ses armes et fuir. Si, par hasard, un coureur réussit à pénétrer dans la Cité des mystères, les portes se referment sur lui, et il ne revient pas. Dans les coupes qui circulent entre les convives de ce banquet, on a versé les philtres de l'extase et du vertige... Personne n'a encore admiré les trésors de Karoûn, ou, si quelqu'un les a vus, cet homme n'a jamais reparu vivant!

O mon frère! toi qui médites de te lancer sur cette route, renonce à revenir et coupe les jarrets de ton cheval!

Penche-toi sur le miroir de ton cœur : tu goûteras une félicité parfaite. Alors, peut-être, un parfum céleste t'enivrera. Alors, peut-être, tu ne songeras plus qu'à tes devoirs envers

Dieu... Et ton âme, ailée d'amour, finira par atteindre les prodigieux sommets où la Vérité déchirera, de ses mains de lumière, le voile de ton intelligence.

Seul, le Prophète a eu l'audace de tourner la proue de sa nef vers le large de la mer qui engloutit les navigateurs présomptueux. Sache bien cela, Saâdi ! Si tu veux sauver ton âme, engage-toi dans le chemin qui garde les traces des pas de Mohammed.

O Mohammed! Aucun homme n'a été son égal en noblesse et en bonté. Tes prophéties ont enflammé des peuples! O Mohammed, confident du Seigneur, tu as intercédé auprès de Lui pour les humains, tu as prédit la Résurrection, tu nous montres le chemin à suivre, et tu nous verras comparaître devant le tribunal de Dieu! Comme Moïse, tu as vu la face du Seigneur, mais ton Sinaï est le ciel. Toute lumière vient de toi! Sous le choc de ton glaive terrible, la lune s'est fendue. Tu as renversé les idoles, tu as supprimé le Pentateuque et l'Evangile!

Maintenant, grâce à toi, ô Prophète, nous ne sommes plus les esclaves du péché. Comment te remercier!

O Seigneur, mon Seigneur, je me prosterne devant ta majesté, je prononce les noms sacrés des enfants de Fatima! Je te supplie de permettre que je meure en murmurant : La illa ill Allah! *Tu peux mépriser ma prière ou l'exaucer... je resterai toujours ton esclave.*

Prophète! Dans les Jardins du Paradis, ta gloire serait-elle diminuée, si quelques obscurs mendiants étaient admis à goûter aux délices éternelles? Dieu t'a comblé de ses bienfaits, Gabriel a baisé tes pieds et l'éclat de ta gloire a terni l'éclat du soleil. Quand l'homme n'était pas encore sorti du limon, tu existais! Mais je renonce à célébrer ta grandeur, car je n'y réussirais jamais! Et les chants de Saâdi sont tellement imparfaits! A toi mon salut et mes brûlantes prières, ô Mohammed!



J'ai parcouru les pays les plus lointains, j'ai vu les peuples les plus divers; maintenant, de toutes les moissons que j'ai faites, il me reste de splendides gerbes.

J'ai parcouru les pays les plus lointains, et je puis dire que

je n'ai trouvé qu'à Chirâz (que Dieu protège cette ville !) des cœurs nobles et droits. Chirâz, comme il faut t'aimer, pour oublier la Syrie et Roûm ! « Les voyageurs qui reviennent d'Egypte, pensais-je, rapportent à leurs amis du sucre de ce pays... Moi, qui sors d'un si beau jardin, puis-je revenir vers mes amis, les mains vides ? Je ne leur offrirai pas du sucre, mais des récits de cette savoureuse douceur que les savants trouvent aux livres. »

Je dédie ce Jardin à la Sagesse, et tu pourras, lecteur, y pénétrer par dix portes.

J'ai achevé ce livre au cours d'une année heureuse, entre deux fêtes, un jour que la température était douce. Dans ce précieux écrin, j'ai amoncelé des bijoux. Cependant, je baisse la tête avec honte, car je sais que la mer recèle à la fois des perles et d'affreux coquillages.

Lecteur intelligent et sage, je te rappelle que l'homme doit s'abstenir de critiquer à la légère. Une robe de soie ou de brocart a toujours une doublure. Si tu estimes que cette robe-ci n'est pas de soie, ne te mets pas en colère, et cache sa doublure avec bienveillance. Je ne m'enorgueillis point de mon mérite... Au contraire, je sollicite ton indulgence.

On assure qu'au jour de la Résurrection Dieu pardonnera aux méchants, en faveur des justes. Donc, si tu blâmes quelque chose dans mon livre, imite la bonté du Créateur. Si tu n'aimes qu'un seul de mes vers, je m'estimerai heureux. Ces poèmes, je le reconnais, seront sans doute aussi appréciés en Perse que le musc au Khoten... De même qu'il faut entendre de loin les roulements des tambours de guerre, je gagnerai à ce que mon nom soit prononcé au delà de ma patrie. Avec les années, aussi, les défauts de cet ouvrage s'atténueront.

Saâdi a la présomption d'ajouter des roses au rosier, du poivre aux poivriers de l'Indoustan... Son livre est une datte délicieuse, qui ne contient qu'un noyau.

L'AMOUR

Un homme vit une jeune fille admirablement belle, et, aussitôt, l'amour embrasa son cœur. Comme la rosée emperle les feuilles d'une plante printanière, une sueur glacée ruisselait

sur les joues de cet homme. Hippocrate, qui passait à cheval, s'informa des causes de son malaise.

Quelqu'un lui dit :

— L'infortuné que tu contemples est un saint derviche. Jusqu'à ce jour, il vivait dans la solitude et la prière, mais une jeune fille a volé son cœur et l'implacable Amour a jeté un voile sur ses yeux. Lorsque nous lui reprochons de céder ainsi à la douleur, il nous répond avec colère : « Taisez-vous ! J'ai raison de me plaindre, car la beauté de cette jeune fille m'a rendu fou. »

Le célèbre Hippocrate dit alors :

— Le langage de notre frère est loin d'être aussi admirable que son ancienne vertu. Dieu a-t-il créé une femme si belle uniquement pour que ce derviche s'abandonne aux ivresses de l'amour ? Pourtant, son admiration pouvait aussi bien aller à un nouveau-né... La beauté d'un enfant à la mamelle vaut la beauté d'une jeune fille. Tout homme sensé reconnaît qu'un dromadaire est une créature aussi parfaite que les ravissantes danseuses de la Chine et du Turkestân.

Si, comme Saâdi, tu n'as des maîtresses qu'en songe, tu es à l'abri des chagrins et des désillusions.

LA FATUITÉ

Un soûfi, fort pieux, habitait le Caire et ne prononçait jamais un mot. De tous les pays, les hommes les plus éminents venaient visiter ce religieux, comme les papillons se précipitent vers une flamme.

Une certaine nuit, notre soûfi remémora le dicton fameux: *Le langage permet à l'homme de se faire apprécier*. Il estima qu'il ne pouvait plus se taire, sous peine de se nuire.

Il parla, et tous ses amis furent unanimes à déclarer qu'ils ne connaissaient pas de plus grand sot. Non seulement on n'alla plus le visiter, mais on le tourna en ridicule. Et il quitta le Caire, après avoir gravé ces lignes sur le mur d'une mosquée : *J'ai eu le tort de ne pas lire dans mon intelligence comme dans un miroir ! Si j'avais fait cela, je ne serais pas maintenant la fable de la ville. Je devais ma renommée à mon silence... J'ai parlé, ma renommée est partie, je pars aussi.*

Vois comme la plume de roseau garde secrets les desseins du sultan ! Elle ne parle que sous les morsures du couteau qui la taille.

JAMAIS

Je me rappelle avec mélancolie ces vers que j'ai composés pour une jeune fille de Damas. Elle me les avait demandés, un soir, et je partais pour Bagdad, le lendemain. Les voici.

Je n'emporte même pas le souvenir des baisers que tu m'aurais donnés. Je ne te reverrai jamais. Lorsque tu liras ces vers, lorsque leurs humbles mots t'auront dit combien je t'ai aimée, combien je t'ai désirée, je serai loin, et tu gémiras vainement. Tu diras : « Si j'avais su !... » Penché sur l'encolure de mon cheval, je murmurerai : « C'est mieux ainsi. Le cœur que je lui offrais n'était pas digne d'elle ! » Les baisers que tu ne m'as pas donnés, une autre me les donnera, diras-tu encore... Non ! ne sois pas jalouse de cette jeune fille qui n'existe pas, car, s'il y a plus d'une rose entre Bagdad et Chirâz, celle que j'aurais cueillie pour la respirer jusqu'à ma mort ne se trouve qu'à Damas.

L'INDIGNATION

Un voleur, qui arrivait du désert, pénétra dans la ville de Sedjestân et courut au bazar. Un marchand l'ayant frustré d'une demi-obole, notre homme hurla aussitôt :

— Seigneur ! ne précipite plus en enfer les brigands qui pillent les caravanes pendant la nuit, puisque les habitants de Sedjestân volent les gens en plein jour !

LE SOMMEIL

Je n'avais jamais eu d'instants plus délicieux ! Cette nuit, je pressais mon amie sur ma poitrine, et je regardais ses yeux, enivrés de sommeil. Je lui dis : Bien-aimée, ô mon svelte cyprès, ce n'est pas le moment de dormir ! Chante, ô mon rossignol ! Que ta bouche s'entr'ouvre comme une rose s'épanouit ! Ne dors plus, trouble de mon cœur ! Je veux que tes lèvres me versent la liqueur d'amour... » Alors, mon amie me regarda et murmura : « Je trouble ton cœur, et tu me réveilles ? »

L'AVÈNEMENT

Alp Arslân venait de rendre son âme au Créateur de la vie, et son fils avait ceint la couronne.

Un soûfi aperçut le nouveau monarque, et s'écria :

— La singulière chose, qu'un trône placé au bord d'un gouffre! Le père vient à peine de partir, et le fils se met en selle pour le suivre! Telle est la vie... Au même instant, un vieillard meurt, un enfant naît.

Méprise la vie! C'est une courtisane qui va danser, chaque soir, chez de nouveaux convives. T'attacherais-tu à ta fiancée si elle changeait d'amants tous les jours?

L'INGRATITUDE

Un sultan fit une chute de cheval, et les muscles de son cou restèrent paralysés. Il ne pouvait plus remuer la tête. Les plus célèbres médecins se déclarèrent incapables de rendre au cou du sultan sa souplesse primitive. Un sage, qui arrivait de Grèce, réussit à guérir le monarque de cette fâcheuse infirmité. Mais le sultan négligea de récompenser le médecin. Bien plus, le lendemain, lorsque ce dernier revint, l'ingrat ne lui accorda aucune attention. Le Grec, furieux, s'éloigna en murmurant : « Si je n'avais pas eu l'habileté de redresser son cou, il aurait été dans l'impossibilité de détourner la tête, en m'apercevant. »

Cependant le médecin tenait sa vengeance. Il ordonna à un esclave d'aller porter au palais une poudre que le sultan devait jeter sur un brasier, pour en respirer la fumée. Le souverain se conforma à cette prescription, mais il éternua si fort que les muscles de sa nuque se brisèrent.

On courut aussitôt chez le médecin grec, mais en vain. Il avait disparu.

LES LARMES DE LA BOUGIE

Un nuit que le sommeil résistait à mes appels, j'entendis un papillon dire à ma bougie :

— J'aime aimer. Il est donc logique que je me consume sans trêve, mais toi, pourquoi verses-tu ces larmes brûlantes?

— Mon frère, répondit la bougie, un méchant homme m'a séparée du miel, mon doux amant, et je pleure. Mais je m'aperçois que tu es indigne d'aimer! Tu n'as aucun courage,

aucune résignation... Ma flamme ne t'a encore donné qu'un baiser, et tu fuis! Le feu de l'amour n'a fait que frôler ton aile. Regarde comme il m'enlace et me détruit ! Au lieu d'admirer ma résignation passionnée, mes larmes, tu ne t'intéresses qu'à la lumière que je répands. Cependant, je ressemble à Saâdi ! Il sourit, mais le feu de l'amour le dévore...

Quelques instants après, une ravissante jeune fille vint éteindre ma bougie, qui exhala une fumée noire, en disant :

— L'amour finit ainsi. La mort seule a raison de sa flamme. Ne demeure pas à pleurer sur les tombes des vaincus de l'amour ! Lève-toi et dis : « Gloire à Dieu ! Ces victimes étaient des Elus. »

Ne te lance pas sur l'océan de l'amour. Mais, si tu tentes l'aventure, sois hardi et plonge jusqu'au fond de ses gouffres.

LA CHUTE

Un faux dévot fit une chute dans son escalier, et mourut sur-le-champ.

Une nuit, le fils de ce faux dévot vit en rêve son père et le questionna sur la façon dont il avait répondu aux interrogations des anges chargés de le juger.

— Mon enfant, répondit l'autre, je n'ai fais qu'un saut de l'escalier dans l'enfer !

LE NÈGRE ET LA JEUNE FILLE

Un vieillard racontait volontiers cette histoire :

« Un après-midi que je traversais un désert situé au cœur de l'Indoustan, j'aperçus un nègre gigantesque, aussi laid qu'Iblis. Et ce nègre épouvantable emportait une jeune fille dont il baisait les lèvres vermeilles. On pensait à la nuit étreignant le jour... Aussitôt, je m'emparai d'un bâton et criai : « Gare à toi, monstre vil ! » Mes insultes, mes menaces eurent l'effet, comme l'aurore, de séparer l'ombre et la lumière. Pareil à un nuage noir qui vogue au-dessus d'un séduisant jardin, le criminel détala, et la jeune fille m'attendit. Mais, dès mon arrivée, elle se précipita sur moi, en hurlant : « Misérable ! J'aimais cet homme depuis longtemps, et tu viens d'éloigner de ma bouche la succulente friandise que j'allais déguster ! »

Ses gémissements redoublèrent, et elle ajouta :

— « La bonté n'est donc plus qu'un mot ! Tous les hommes sont-ils devenus impitoyables ? Quel généreux inconnu punira ce vieillard qui a eu l'audace de me dépouiller de mes voiles ? »

Tout en m'accablant d'injures, elle me secouait par ma robe. Des gens accouraient. Pour éviter un scandale, je m'évadai de ma robe comme l'ail sort de sa gousse, et m'esquivai, car cette forcenée aurait fini par me tuer.

A quelques jours de là, elle me rencontra :

— Me reconnais-tu ? dit-elle.

— Que Dieu me protège ! lui répondis-je. J'ai juré que je ne m'occuperais plus que de mes affaires, et je te dois d'avoir fait ce serment.

LA MUSIQUE

La beauté d'un adolescent consumait les cœurs, comme des roseaux. Cet adolescent excellait à tirer de sa flûte des mélodies suaves. Un soir, il arriva que son père, fatigué de l'entendre, jeta sa flûte dans le feu. Mais le jeune homme réussit à se procurer un autre instrument. Et son père, qui avait écouté avec attention les accents qu'il en tirait, éprouva, soudain, un grand trouble.

— Voici que le roseau me brûle, à son tour ! dit-il avec une sueur d'angoisse.

T'expliques-tu pourquoi les amants de l'amour convulsent leurs bras, lorsqu'ils dansent ? C'est parce qu'ils voient les portes du Jardin du Paradis... Alors, leurs gestes frénétiques repoussent les choses terrestres.

LA DÉFAITE

Un de mes amis, qui habitait Ispahan, comptait parmi les guerriers les plus courageux et les plus redoutables. Du sang de ses ennemis, il avait rougi souvent ses armes. Les flèches qu'il lançait auraient pu atteindre la constellation Azrâ. Le rosier a moins d'épines qu'il ne hérissait de traits les boucliers de ses adversaires. D'un seul coup de lance, il pouvait percer le casque et la tête d'un combattant. Pour ce terrible cavalier la vie d'un homme ne comptait pas plus que celle d'un moi-

neau. Il n'avait pas son pareil. Cependant, il appréciait les sages... C'est vous dire qu'il me chérissait.

Je fus contraint de quitter Ispahan, où je ne trouvais plus à gagner ma vie, et j'arrivai en Syrie, cette contrée que Dieu a favorisée. Là, tour à tour, l'espérance et le doute, la joie et la tristesse enchantèrent et assombrirent mes jours. Bref, rassasié des douceurs de ce pays, vaincu aussi par la nostalgie de mes montagnes, à nouveau je me mis en route.

Une nuit que je méditais sur mon aventureux passé, le souvenir de mon noble ami me poignarda le cœur. Sans tarder, je partis pour Ispahan, afin de le revoir.

Lorsqu'il parut devant moi, ma surprise fut extrême. C'était maintenant un vieillard. Comme la neige couronne une montagne, des cheveux blancs couronnaient sa tête; mille rides striaient ses joues, et il n'avait plus sa haute stature. Le Destin, de son poing de fer, avait écrasé mon ami, qui ne savait plus que gémir, la tête dans sa poitrine.

— Vaillant guerrier, terreur des lions, quelle maladie a donc fait de toi un renard perclus par les ans ? lui dis-je.

Il eut un sourire triste, et répondit :

— Hélas ! hélas ! Je suis dans cet état depuis la grande bataille que nous avons livrée aux Tartares. Ecoute. Dans la plaine, les lances ressemblaient à des milliers de roseaux qu'auraient incendiés nos rouges étendards. Je renonce à te décrire la mêlée, les nuages de poussière... Je bondissais, je frappais. Mais Dieu m'avait abandonné ! Mon casque et ma cuirasse ne me protégeaient plus, et le cercle des assaillants se rétrécissait ! Lorsqu'un guerrier a égaré les clefs qui ouvrent les portes de la Victoire, son courage ne lui est plus d'aucun secours...

L'ennemi était invulnérable comme l'éléphant. Nous lançâmes au galop nos rapides chevaux arabes, et le choc eut lieu, avec le même bruit que ferait le ciel en s'écroulant sur la terre. Les armes fulguraient dans la poussière, comme les étoiles scintillent dans un firmament ouaté de nuages. Incapables de décocher nos dernières flèches, nous tombions par grappes pourpres... La Défaite venait de nous montrer son visage sinistre, et nos boucliers ne nous protégeaient plus contre les javelots du Destin.

LA QUESTION

Daniad, un jour me dit :

— Toi qui as beaucoup voyagé, pourrais-tu me dire si, dans tous les pays, les jeunes filles qui aiment ont à subir, comme à Chirâz, les remontrances de leurs parents?

Et Daniad, pour attendre ma réponse, se mit à tourmenter la branche de lilas qui ombrageait nos têtes. Cependant, je m'aperçus qu'elle ne laissait pas de se réjouir de l'embarras dans lequel sa question me mettait.

A la vérité, je ne me suis jamais préoccupé des inquiétudes que pouvaient avoir les parents des jeunes filles que j'appréciais. Je l'ai dit, ou je le dirai : il faut cueillir la pêche sans se soucier de l'opinion du pêcher... Les parents d'une belle jeune fille, les parents d'un beau garçon oublient trop facilement qu'ils ont été jeunes et que leur enfant chéri, souvent, est né avant que le cadi ait enregistré leur mariage. Je pourrais épiloguer sur les dons de beauté que reçoivent, la plupart du temps, les enfants qui viennent au monde sans l'autorisation du cadi, mais ceci m'entraînerait trop loin et j'ai peur que Daniad s'impatiente jusqu'à casser la branche de lilas...

— O Daniad, pêche dorée qui es la gloire de mon verger, sans doute j'ai beaucoup voyagé et j'ai connu beaucoup de jeunes filles qui aimaient. Toutes ne me l'ont pas dit, pourtant je m'en suis aperçu, car une jeune fille amoureuse, tu le sais, respire l'odeur d'un thyrse de lilas avec une frénésie particulière. Et ces jeunes filles avaient à subir, comme à Chirâz, les remontrances de leurs parents. Dans nos jardins, les roses n'ont-elles pas quelquefois à subir les morsures des bises glaciales? Elles courbaient la tête, puis elles allaient se réchauffer aux yeux de leur bien-aimé... Regarde-moi, Daniad!

SAADI.

Traduit du persan par FRANZ TOUSSAINT.

LA DÉFENSE DE L'ANARCHISME

—

Quiconque a acquis une certaine compréhension des théories anarchistes a pu être au plus haut point surpris à la lecture de l'article de M. Pierre Germain paru dans le *Mercure* du 16 mars dernier, sous le titre *le Procès de l'Anarchisme*.

Surprise tôt suivie d'un sursaut de protestation.

Quoi! Est-ce donc cela, est-ce cette déformation rapetissée, cette caricature burlesque que M. Pierre Germain, malgré sa préalable promesse d'impartialité, vient offrir aux lecteurs du *Mercure* comme l'étude critique et consciencieuse d'une conception qui s'efforce d'embrasser le problème humain dans toute son ampleur ?

Par quel bout de la lorgnette M. Germain observe-t-il les hommes et les choses ? Ou plutôt quels microscopiques et vermineux recoins de l'humanité prend-il pour l'humanité entière? Vraiment, il a la généralisation facile et prompte ! Et son prétendu *procès de l'Anarchisme*, ainsi instruit, se présente en réalité comme un réquisitoire, avec tous les défauts et les vices des réquisitoires d'audience, partiaux, écartant systématiquement tout ce qui peut être favorable à l'accusé, soulignant, dénaturant, grossissant jusqu'à l'hyperbole tout ce qui lui est contraire, hanté du souci d'accabler plus que de faire jaillir la vérité !

Si, comme il l'affirme au début de son article, M. Pierre Germain s'est efforcé de demeurer impartial, c'est alors qu'il a péché par ignorance ; c'est qu'il n'a jamais su apprendre ou comprendre ce qu'est dans son ensemble la conception anarchiste.

Suivant l'exemple si connu de l'Anglais qui, débarquant en France et voyant des cheveux rouges à la première femme rencontrée, inscrivait sur son carnet d'observations : « Les Françaises ont les cheveux rouges », M. Pierre Germain s'autorise de ce qu'il a été plus ou moins en rapport avec quelques aco-

lytes des « bandits tragiques » pour présenter ces fantoches, les uns grotesques, les autres sinistres, comme les types les plus caractéristiques de l'Anarchisme.

Les anarchistes sont assez habitués à ce genre d'assimilations. Depuis nombre d'années, quiconque règne, gouverne ou commande, magistrats, policiers, ministres, politiciens ou gendarmes, désirant perdre des anarchistes, ne manquèrent jamais de les donner comme d'affreux malfaiteurs. Les anarchistes ont cessé de s'en émouvoir.

Mais quand de semblables confusions s'abritent sous le patronage d'organes de haute tenue, tels que le *Mercure*, elles acquièrent par là une telle importance que la nécessité s'impose d'essayer de les dissiper. Je remercie très sincèrement le directeur de la présente revue d'avoir bien voulu m'autoriser à présenter dans ce procès la défense de l'Anarchisme.

§

J'avais pensé ouvrir cette réponse par quelques réserves ou commentaires sur la méthode critique de M. Pierre Germain. Mais il m'a été impossible d'en découvrir aucune. C'est au petit bonheur, sans souci d'en contrôler l'exactitude, que M. Pierre Germain accumule les affirmations, les généralisations les plus hasardeuses, ayant, au préalable, limité son terrain d'observation à une parcelle exiguë de l'espace et du temps, négligeant les vastes horizons et les lointaines durées dont le rayonnement eût éclairé son jugement d'un tout autre éclat et d'une plus rigoureuse vérité.

Il ne les ignore pas, cependant, puisqu'il écrit : « Même en me limitant au XIXe siècle et en laissant de côté les constructions philosophiques ou poétiques plus ou moins apparentées aux doctrines anarchistes qui vont de la République de Platon à l'Icarie de Cabet, en passant par l'abbaye de Thélème, la cité du soleil de Campanella et l'Utopie de Thomas Morus, l'exposé critique même succinct de l'anarchisme au XIXe siècle nous eût entraînés beaucoup trop loin. »

Comment, « beaucoup trop loin » !... Mais justement, c'est très loin qu'il faut aller quand on veut, à l'égard d'une conception dont si profondes sont les racines, si robuste déjà le tronc et si multiples les rameaux, émettre une critique équi-

table et porter un jugement aussi définitif qu'a prétendu l'être celui de M. Pierre Germain. Trancher ainsi tout lien entre ce passé et son étude, c'est condamner dès l'abord celle-ci à errer à l'aventure, sans boussole, sans directrice, c'est délibérément fausser son appréciation et les conclusions qui en résulteront en leur imposant une fréquente incompréhension des hommes et des faits.

Le procès que M. Germain intente à l'Anarchisme pèche par son principe même. Il établit, pour étayer sa thèse, une assimilation et des rapports directs de cause à effet entre des choses qui n'ont aucun lien immédiat. Il dit : « Et si j'ai choisi comme expression de l'Anarchisme moderne la fraction qui aboutit à la « bande tragique », c'est parce que — et je le montrerai (il ne le montre d'ailleurs pas) — elle m'a paru la plus caractéristique, et que le mouvement anarchiste, conditionné comme il l'était, ne pouvait aboutir à autre chose. »

Pour lui, donc, le type le plus caractéristique de l'anarchiste « moderne », c'est le bandit. Ce qui constitue l'essence même de l'Anarchisme « moderne », c'est le vol à main armée, le cambriolage, l'assassinat. Et à l'appui de cette affirmation, M. Germain invoque « les sympathies et les complicités morales qu'ils ont trouvées auprès de leurs coreligionnaires ».

Quels sont ces coreligionnaires? Faut-il les chercher parmi les collaborateurs des organes qui, périodiquement, exposent, développent, discutent et approfondissent les théories anarchistes, tels que, par exemple, *les Temps Nouveaux* en France, *Freedom* en Angleterre, *der Freie Arbeiter* en Allemagne, *Wohlstand für Alle* en Autriche, *Mother Earth* en Amérique, *le Réveil de Genève*, etc.?

Non. M. Germain a trouvé sur son chemin — fort à propos — « un doux philanthrope », « anarchiste scientifique, *capitaliste et rentier* », qui lui a expliqué « que les employés de la Société Générale tués à Chantilly ne méritaient aucune pitié, parce qu'ils étaient les serfs et les chiens de garde de ces maisons de vol que sont les banques ».

Cela lui suffit. Quant aux appréciations des mêmes faits émises dans les organes précités, M. Germain les laisse de côté — involontairement, sans doute, mais d'une telle omission résulte une très grave lacune. Qu'il me permette de

lui en signaler quelques-unes; peut-être à leur lecture son opinion sera-t-elle modifiée (1).

Par là se révèle la fragilité de l'argumentation de M. Pierre Germain, l'indigence de sa documentation. Dans toute l'étendue de son article, sauf deux phrases de Stirner, on rencontre quatre citations, et les signataires en sont: Paraf-Javal, Mauricius, Jacob, Lanoff. Quand l'Anarchie a toute une bibliographie, composée d'une multitude d'œuvres appartenant à toutes les branches de la pensée humaine : sciences, philosophie, morale, économie, littérature, poésie, arts, et que l'on prétend faire le « procès de l'Anarchisme », n'avoir à citer que quatre sottises de ces fantoches, c'est peu !

Sans doute, assez exacte est sa satire de certains milieux interlopes, où fréquentent fort indistinctement de jeunes gobeurs dévoyés, des profiteurs de leur crédulité et des agents provocateurs. Mais, parce que dans ces milieux l'anarchisme, mis à toutes les sauces, sert de prétexte et de couverture aux actes les plus baroques, aux préoccupations les plus byzantines, aux extravagances les plus folles, à la satisfaction des instincts les plus vils même parfois; parce que, dans ces milieux, par exemple, on estime qu'il est très scientifique et très anarchiste, faisant l'économie de ses mouvements, de ne pas serrer la main d'un ami parce que c'est un geste inutile; de circuler les pieds nus dans des sandales, de ne pas fumer, d'être végétarien et abstème, de vivre de la prostitution sous prétexte que le travail salarié est une prostitution, alors sans doute que la prostitution simple n'en est pas une; de pratiquer l'estampage —de préférence celui des camarades, parce que moins dangereux en ses conséquences, — le chapardage et le vol clandestins pour la circonstance baptisés « reprise », la délation et le mouchardage quand l'épanouissement intégral du « moi » y trouve son compte, etc. ; parce que, dis-je, il plaît aux habitués de ces cercles de déséquilibrés, de pédants ou de fripouilles d'invoquer l'anarchie pour justifier des actes qui n'ont rien de commun avec elle, M. Pierre Germain est-il en droit, lui aussi, de porter de pareilles erreurs ou exagérations au

(1) Cf. *Les Temps Nouveaux* ; 17e année, n° 36 : Equivoque ; 18e année, n° 1 : Dénouement ; n° 3 : La Sélection continue ; n° 6 : Correspondance ; n° 11 : La Question ne sera pas posée ; n° 45 : La Fin d'une équivoque ; nos 42 et 45 : Leur procès; n° 52 : Leur mort ; *le Réveil* (Genève), 1er mai 1913. Après l'exécution.

compte de l'Anarchisme et de voir là la caractéristique même de la conception?

Il prévoit le reproche et s'en défend en disant : « Je ne crois pas qu'on puisse leur (aux théoriciens) attribuer la paternité, même morale, de toutes ces insanités. » Mais il n'en persiste pas moins à faire le procès de l' « Anarchisme », sans distinction ni démarcations, en limitant strictement la source de son argumentation et de sa critique à ces seules insanités. Il pense se justifier d'un tel manquement à la logique et à l'impartialité en déclarant : « Il serait facile de montrer, d'ailleurs, que la doctrine anarchiste tout entière n'est qu'un tissu d'outrances et de paradoxes que leurs auteurs ont jetés à tous les vents et dans toutes les oreilles, par amour du scandale et de la réclame, et qu'ils ont dû prendre au sérieux et suivre jusqu'au bout pour soutenir leur réputation. »

« Il serait facile ! » Pas si facile, faut-il croire, puisque, aussitôt après, M. Pierre Germain invoque l'exemple d'Hervé, lequel ne fut jamais anarchiste, et dont les outrances et les paradoxes furent bien peu pris au sérieux par les anarchistes, si l'on en juge par la fortune que trouva parmi ceux-ci le sobriquet, à lui décerné par l'un d'eux, de « général Girouette. » Sans doute, peut-on constater dans la langue parlée ou écrite de nombre d'anarchistes une certaine fougue, un certain emportement dans l'expression de leur pensée ; mais il n'y a là rien de spécial aux anarchistes ; c'est simplement l'indice d'une foi ardente et d'un tempérament passionné, choses dont les anarchistes n'ont pas le monopole et qui se rencontrent communément dans toutes catégories ou groupements dont se compose le genre humain. M. Pierre Germain préfère la cruauté froide et l'implacable pondération des économistes. C'est affaire de goût.

D'un bout à l'autre de son argumentation, M. Pierre Germain fait preuve d'une légèreté inconcevable. Tout ce qui le gêne, il l'écarte ; toute assimilation spécieuse qui peut, par une extension, une déformation outrées, paraître justifier une identification, prend aussitôt, grâce à lui, une importance de premier plan. Nous l'avons déjà vu prétendre que, dans un procès de l'Anarchisme, « faire un exposé critique *même succinct* de l'anarchisme au XIXe siècle » l'entraînerait trop loin. Il récidive plus loin : « On perdrait son temps à vouloir démê-

ler, dans ce tragique imbroglio d'événements que nous avons eus sous les yeux, la part et l'origine des responsabilités; et, en remontant en arrière des effets aux causes, je ne vois pas où l'on s'arrêterait. » M. Pierre Germain trouve plus commode d'établir d'emblée ces responsabilités si difficiles à rechercher et de les rejeter sur une conception qui n'en peut mais.

Cependant, s'il avait voulu se donner la peine de lire — ou d'en tenir compte — ce que pensent des actes qui l'occupent ceux qu'il appelle les théoriciens — durant la période 1891-1894, on avait aussi voulu établir une démarcation entre « théoriciens » et « terroristes », — il eût pu se rendre compte de l'erreur fondamentale de sa thèse. Il eût pu voir que, si ces « théoriciens » ne craignaient pas, durant la période précitée, d'exprimer leur sympathie, voire leur admiration pour le courage et l'esprit de dévouement des « terroristes », en revanche, ils ne craignent pas davantage de manifester leur réprobation d'actes accomplis au nom de la conception qui leur est chère et qui n'a, avec elle, rien de commun. Si, dans les actes des révoltés de 1891-1894, ils reconnaissaient comme l'expression impétueuse, violente, excessive si l'on veut, des aspirations de justice qui bouillonnaient en leur cœur, ils récusent toute parenté entre leur idéal et l'explosion d'appétits exaspérés, l'impatient désir de jouir qui sont le vrai mobile des gestes récents.

Qu'importe que ces gestes se revendiquent de telle ou telle doctrine si les mobiles qui les déterminent sont en formelle opposition avec les principes de cette doctrine? Celle-ci doit-elle quand même les adopter? Doit-elle en porter la responsabilité? « Le cléricalisme n'est pas la religion », disait dernièrement M. Gabriel Séailles dans *le Courrier Européen;* le banditisme n'est pas l'anarchisme, pouvons-nous dire aussi. L'étiquette dont s'affuble une marchandise s'impose-t-elle donc forcément comme article de foi? Et viendrait-il à la pensée de M. Pierre Germain d'incriminer dans ses principes telle doctrine religieuse en raison d'accès de folie mystique venant frapper certains de ses adeptes? le principe républicain en raison de l'improbité ou de l'immoralité de certains républicains? l'amour de la patrie en raison des louches combinaisons financières et des honteux tripotages auxquels il sert de

couverture? Tout parti politique, toute secte religieuse, philosophique ou autre sont affligés de membres véreux. Pourquoi ce traitement spécial à l'égard du seul anarchisme? Est-ce parce que, dans le cas visé, les délinquants le professent?

Il y a de leur part erreur de drapeau. Ce n'est pas à l'anarchisme, c'est bien à la société bourgeoise et à elle seule qu'ils appartiennent, ces jouisseurs effrénés, avides de jouissances immédiates, de vie large, de luxe et de bombance. Ces individualistes sont bien les fils de cette société dont la pierre angulaire est un droit de propriété que la législation définit « le droit d'user et d'abuser ».

Droit d'*abus*, c'est-à-dire droit de profiter, de jouir sans souci du préjudice causé, car l'abus implique nécessairement un tort, un dommage, sinon il cesse d'être abus. Où commence l'abus, commence le crime. Et c'est le crime — certains crimes — que consacre la société bourgeoise en proclamant le droit à l'abus.

Veut-on des exemples? En vertu de son droit, un propriétaire peut, par le déboisement d'une contrée, provoquer les pires catastrophes, favoriser ou aggraver les plus désastreux fléaux : inondations, ouragans, ravinage, éboulement des terres, causant la ruine et la mort de nombreux habitants. Le propriétaire d'une industrie soit malsaine, soit meurtrière, peut acquérir une fortune colossale et mener une vie opulente grâce au travail qui en peu d'années tue les ouvriers qui y sont astreints. En vertu de leur droit d'abus, des brasseurs d'affaires peuvent impunément, par d'habiles et profitables spéculations,plonger dans la misère et pousser au suicide nombre de spéculateurs moins heureux. Des gouvernants peuvent, dans un intérêt personnel et sous le couvert d'intérêt national, faire massacrer des centaines de milliers d'hommes.

Les exemples fourmillent des ruines, des morts, des calamités de toute sorte que, très légalement, peut déchaîner ce droit d'abus.

Tout ce que la société exige de ce droit, c'est qu'il ne s'exerce point hors de certaines formes. Et ce sont de ces formes que, dans l'exercice de leur droit d'abus, les « bandits tragiques » ont eu le tort de sortir. C'est là leur crime. Ce droit d'abus, en vertu duquel l'intérêt d'un seul se satisfait, fût-ce au détriment des intérêts ambiants, la vie d'un seul s'é-

panouit, fût-ce par la mort d'autrui, ce droit qui est une des bases de la société bourgeoise, à tel point que toute une complexe organisation coercitive, l'Etat, a été instituée pour en protéger le libre exercice, ce droit d'abus qui, en récompense du succès atteint, vaut honneur et considération à qui sait habilement l'exercer, ne valut à ces bourgeois illégaux que prison et guillotine.

Simple question de forme, pourtant, dans la pratique. Le fond, le mobile déterminant est identique, en effet, chez ceux-ci et celui-là : prédominance de la jouissance du moi, en dépit des répercussions sur le prochain. Cet égoïsme individualiste, insoucieux des conséquences, qui est une des caractéristiques de l'esprit bourgeois, est aussi un des piliers de l'ordre social bourgeois contre quoi toute atteinte est jugée subversive.

M. Pierre Germain est dur pour ces enfants dévoyés par l'état d'iniquité et d'inégalité consacrées dont la société, du haut en bas de l'échelle sociale, donne le spectacle. Ils sont venus, ces enfants, dans une société où l'opulence, le large bien-être, la joie de vivre, qui sont l'apanage de certaines classes, ne peuvent s'édifier que sur la souffrance, la misère et la mort d'autrui. Ils ont vu que l'antagonisme, la concurrence entre les individus non seulement sévissaient partout, mais étaient érigés en dogme et considérés comme le principal et indispensable facteur du progrès social. Ils ont vu le succès, les honneurs, la considération publique invariablement récompenser l'intrigant, l'habile, ou le combatif, alors que le laborieux, le scrupuleux, le loyal croupit dans la médiocrité.

Eux aussi se sentaient travaillés d'aspirations vers tout ce qui est riche, brillant, fastueux, vers tout ce qui réjouit l'esprit et le corps.

Outre le luxe matériel, rayonnant au loin, qui exerçait sur eux une telle attirance, leur esprit, lui aussi avide de joies, aspirait au luxe du savoir. Pêle-mêle, sans méthode, ils lisaient sans souci des filières nécessaires, des gradations indispensables, brûlant les étapes, d'emblée grimpant au faîte, au risque des vertiges et des chutes fatales. Remarquez que leurs auteurs préférés, Stirner, Nietzsche, Le Dantec, etc., sont de ceux dont l'exacte compréhension exige la plus haute et la plus méthodique culture.

Fiers, comme le dit M. Pierre Germain, « de se mouvoir à

l'aise dans les domaines réservés à l'élite », fiers de cette fierté commune aux parvenus fils de leurs œuvres, inconscients des lacunes inévitables d'une instruction acquise au petit bonheur, ils avaient toutes les audaces, tout le dogmatisme absolu propres non pas tant aux ignorants qu'aux demi-savants.

N'attribuons pas à leurs lectures leur critique de la société. Cette critique est devenue chose banale, aujourd'hui, les vices de la société sautent à tous les yeux, et les mieux disposés à son égard se bornent à la donner comme pis-aller. Mais, ayant pris conscience des mensonges de la morale bourgeoise, en dépit de laquelle, nonobstant ses enseignements d'altruisme, d'abnégation et d'amour du prochain, le champ social donne l'aspect d'un champ de bataille avec toutes les horreurs, les abominations et les implacabilités de la guerre ; n'ayant plus foi en une vie future compensatrice des souffrances de celle d'ici-bas ; dégagés, par l'exemple ambiant et par la systématisation de leurs théories absolues, de tout scrupule dans la lutte pour la vie ; fortifiés, par d'incessantes controverses, dans leur nihilisme social et moral, rien ne restait qui pût contenir la poussée impérieuse de leurs appétits. Il fallait que ceux-ci se fissent jour, quand même, et, à l'exemple de ce qui se passait autour d'eux, par les voies les plus rapides, et à l'aide du moindre effort. Entre les voies légales et les voies prohibées, leur dédain des prescriptions de la loi ou de la morale levait chez eux toute hésitation : ils optaient aussitôt pour les plus aisées, les plus promptes à mener au but.

Anarchistes ? Non, ces jouisseurs impatients, qui, à défaut de l'instrument légal qui permet de « vivre sa vie » en toute sécurité : le capital, eurent recours à l'instrument illégal : le revolver, n'ont d'anarchiste que l'étiquette. Je le répète, ils sont bien les dignes fils de cette bourgeoisie dont l'idéal de jouissance et de luxe fut jadis formulé sous une forme saisissante, si concise et si précise, par l'un de ses plus hauts, de ses plus honorés, de ses plus caractéristiques représentants, Guizot, quand il criait à ses contemporains : « Enrichissez-vous ! »

Pour eux aussi, c'est la richesse, ou du moins les joies qu'elle procure, qui, à l'instar des bourgeois, leurs frères, faisait l'objectif de leurs efforts. Les moyens d'y atteindre ? Peu importait pourvu qu'il fût atteint. « Qu'importe que le geste soit

équivoque, disaient-ils, s'il me rapporte à moi! » « L'exploitation de l'homme par l'homme, dit M. Pierre Germain lui-même, leur paraissait aussi légitime que la domestication des animaux, puisqu'il existait des individus assez vils, assez lâches pour servir les autres. »

Ne reconnaît-on pas là tout le fond de la mentalité bourgeoise, ne retrouve-t-on pas là l'essence du credo bourgeois qui, s'il glorifie dans les mots le travail, réserve en réalité toute sa vénération à l'exploitation de ce travail?

Et cela est si vrai que, malgré toute sa partialité à l'égard des anarchistes, malgré toute la peine qu'il s'inflige pour attribuer à la conception qu'ils professent toute la responsabilité de cet illégalisme égoïste et jouisseur, un aveu échappe à M. Pierre Germain : « Les seuls points, écrit-il, par lesquels ils m'ont paru différer des milieux bourgeois, c'est dans une plus grande intensité des mêmes vices soulignée par la plus parfaite grossièreté de manières que j'aie jamais vue et qu'on chercherait vainement chez les rustres. »

Cet aveu est précieux, et nous l'épinglons avec un soin pieux. N'est-ce pas ce que nous disions à l'instant? Ces individus relèvent de l'ordre bourgeois. Les mobiles qui les mènent sont des mobiles bourgeois — les mêmes vices, avoue M. Pierre Germain ; — leurs gestes, leurs actes ne se distinguent que par la forme — une plus grande intensité, la plus parfaite grossièreté de manières, avoue encore M. Pierre Germain.

§

C'est que l'anarchisme est autre chose, vraiment que tous ces enfantillages pédantesques, ces fanfaronnades prétentieuses, ou ces révoltes d'appétits en furie. L'anarchie, c'est le grand espoir de liberté et de bien-être qui de tout temps plus ou moins obscurément luit au fond de l'âme humaine, dont les multiples racines plongent profondément dans le passé, et dont les innombrables rameaux jaillissent avec foi vers le grand ciel de l'avenir.

Tout autour de son tronc puissant, le masquant plus ou moins, toute une exubérante végétation d'herbes mauvaises a surgi. Entre la brillante frondaison de l'un et la verdure surabondante de l'autre, des confusions furent faites souvent, attribuant à la prolifique extravagance de celle-ci l'essor superbe de celui-là.

C'est une de ces herbes folles que M. Pierre Germain a prise pour un rejeton du grand arbre, alors que, malgré quelque similitude de feuillage entre elle et lui, elle appartient bien à la multitude nocive des ronces parasites.

Une des objections que M. Pierre Germain estime des plus concluantes contre l'anarchisme, c'est de manquer de tradition historique. Quelle plaisanterie ! Aucune conception n'a de tradition plus ancienne, plus perceptible tout le long de l'histoire. Si, au lieu de restreindre sa documentation aux seules élucubrations d'un Lanoff ou d'un Mauricius, il s'était donné la peine de feuilleter la nombreuse bibliothèque où se trouvent développées, commentées les bases de l'Anarchie, s'il avait voulu se rappeler qu'il existe des ouvrages de Bakounine, de Proudhon, de Kropotkine, d'Elisée Reclus, de Marc Guyau, de Jean Grave, pour ne citer que les plus récents et les plus caractéristiques, il eût pu y constater qu'il y est question à tout instant des origines soit historiques, soit philosophiques, morales, politiques, économiques, scientifiques ou esthétiques de l'anarchie. Il eût pu y voir exposer comment et pourquoi l'anarchie est l'aboutissement normal et inévitable de tout le long effort de l'humanité vers sa libération des contraintes artificielles où l'emprisonnèrent son ignorance et son erreur.

L'idéal anarchiste est comme l'armature qui soutint de tout temps l'humanité au cours de sa longue évolution vers le mieux.

Parfois, soit sous la poussée de cette aspiration vers le bonheur, soit pour réagir contre une oppression par trop aggravée, des sursauts agitaient le corps social. Révoltes plus ou moins conscientes des voies à choisir et du but à atteindre, mais toujours orientées vers le même objectif : plus de liberté, plus de bien-être, moins d'hostilité et plus de bienveillance dans les rapports humains.

L'histoire est pleine de ces secousses après quoi s'accélérait la marche de l'humanité vers le progrès. Dans l'antique Rome, combien de fois se posa impérieusement, violemment même, parfois, la question agraire. La question agraire, c'est-à-dire le pain, le bien-être plus sûr, l'expansion plus grande de l'individu. Qu'on se rappelle aussi la révolte des esclaves.

Ne fut-il pas aussi un grand mouvement vers un idéal de fraternité et d'égalité, ce grand mouvement chrétien qui bou-

leversa l'empire romain et instaura un nouvel ordre social sur les ruines de la société païenne? On l'a représenté depuis comme un mouvement purement religieux. Mais, si des croyances religieuses s'y mêlèrent, son envergure était autrement large. La situation morale de la civilisation d'alors était étrangement analogue à celle de notre temps. L'idéal religieux était éteint ; aucun autre ne s'y était substitué. L'exploitation la plus féroce, le mercantilisme, l'affaissement des caractères, la recherche insatiable des jouissances immédiates, du plaisir au jour le jour, telle était la physionomie de l'époque. Comme aujourd'hui, le luxe désordonné et effréné des patriciens s'étalait sans pudeur, insultant à la misère plébéienne ; comme aujourd'hui, la vénalité était d'usage courant en haut comme en bas de l'échelle sociale ; comme aujourd'hui, le parasitisme, l'excès des impôts, affamaient la population, dont on amusait la patience par des promesses de pain et de jeux.

Mais au milieu de la corruption générale, — comme en un jardin, au sortir de l'hiver, surgit, sous un amas de choses mortes et de pourritures, toute une jeune végétation, d'abord invisible et qui, seule, régnera par la suite, — s'élaborait, fécondé par l'invincible force de la vie, un nouvel idéal : l'idéal égalitaire et fraternitaire des chrétiens. Le christianisme fut, à ses débuts, un mouvement de revendications et d'espoirs dans cet avenir social qui de tout temps préoccupa l'humanité, avenir social de rapports fraternels et de réciprocité amicale entre les hommes. Plus tard, l'incompréhension obtuse des Barbares vainqueurs, leurs superstitions puériles ne retinrent, en les accommodant à leur théogonie primitive, que les légendes religieuses et les accessoires mystiques de la conception chrétienne et en rejetèrent toute la partie sociale dont leur mentalité arriérée et brutale était incapable de saisir la beauté. Le mouvement, primitivement social, avorta et aboutit à la civilisation autoritaire et individualiste qui subsiste encore.

Mais l'idéal, momentanément éclipsé, vivait toujours au sein des masses. Après la longue diversion qu'entretint la période des invasions successives, quand la domination des nouveaux maîtres eut pris le temps de bien s'asseoir, la lutte du peuple contre ses oppresseurs reprit plus ardente. Mues par cet invariable idéal de liberté, nombre de communes conquirent, au besoin par la force et l'insurrection, leur droit

d'autonomie. Ce fut pour les communes qui étaient parvenues à s'affranchir une magnifique période de prospérité.

Les révoltés partisans de Jérôme de Prague, les Hussites, les Anabaptistes proclamaient également, outre la liberté de penser, aspect religieux de leurs revendications, la liberté et l'égalité sociales. Les prédications des Anabaptistes notamment étaient fortement imprégnées de l'idéal anarchiste communiste.

A partir du xvie siècle, un grand mouvement d'affranchissement intellectuel s'accentue partout. La Réforme est une revendication de libre critique, une révolte contre l'autorité du dogme. Elle aussi dévia, en imposant d'autres dogmes. Descartes, à son tour, expose sa méthode ; il pose en principe fondamental la nécessité de faire « table rase » des idées et croyances reçues. Pour n'être pas insurrectionnelle, cette déclaration n'est-elle pas d'un anarchisme des mieux caractérisés ? Les guerres de religions furent — tout au moins du côté des persécutés — une des mille formes de la lutte de l'homme pour la conquête de son indépendance, en l'espèce celle de la pensée.

Et toute la philosophie des penseurs du xviiie siècle ne fut-elle pas la préface de la grande commotion de 1789-1793 ? Cette grande révolution, qui substitua l'ordre bourgeois à la féodalité, ne se fit-elle pas au nom de la liberté et de l'égalité ? C'est du moins la formule magique qui avait soulevé l'irrésistible enthousiasme du peuple. A peine deux ans après, les maîtres du nouveau régime fusillaient déjà ce peuple au Champ de Mars ! Les Hébertistes et les Babouvistes revendiquèrent une plus complète réalisation de l'idéal formulé, les premiers en faveur de la liberté, les seconds de l'égalité.

La Commune de 1871 ne proclame-t-elle pas, dès le début, le 28 mars, la commune autonome, à l'exemple des communes du xie siècle ?

Et depuis, toute cette évolution syndicaliste qui s'opère mondialement et internationalement, n'est-elle pas encore plus caractéristique? Ne faut-il pas y voir l'immense organisation du monde du travail qui groupe, coordonne ses forces pour s'affranchir des contraintes multiples qui l'enserrent et l'oppriment?

Sans doute, au cours de tous les mouvements que nous

venons d'énumérer, ne se formulaient pas des programmes identiques quant à leurs détails. Aucun d'eux, même, ne s'élargit jusqu'à l'anarchisme intégral tel qu'il a été développé de nos jours. Suivant les conditions de temps et de lieux, les revendications étaient d'importance diverse, telles ou telles prédominant suivant les cas. Mais dans tous nous retrouvons la même orientation générale, bien nette, vers le bonheur placé dans la plus grande liberté individuelle et dans une diminution des inégalités sociales. Longtemps l'on a cru pouvoir composer avec l'autorité, substituer un « bon » monarque à un tyran, un gouvernement libéral et bienfaisant à un gouvernement despotique et oppressif, arriver à un compromis acceptable entre ces deux antinomies : l'autorité et la liberté. Mais quelle que fût la forme adoptée, bientôt les mêmes abus sévissaient, sous d'autres aspects, mais néanmoins tout aussi lourds. Aujourd'hui on arrive à cette constatation que ce n'est pas sur la forme, mais sur le fond lui-même des choses que doivent porter les modifications, et c'est le principe de domination, de hiérarchie politique et économique, et non plus seulement ses applications, qui est battu en brèche, et dont la négation s'affirme plus radicalement de jour en jour.

Ainsi, peu à peu, s'éveille et s'éduque la conscience de l'être humain, de son enfance à sa virilité, abandonnant une à une ses illusions imaginatives pour prendre de plus en plus connaissance des réalités. L'humanité atteint cette grande crise morale qui éclate plus ou moins tard chez l'individu et souvent décide de sa mentalité et de l'orientation définitive de sa vie.

Et c'est grâce à sa révolte réitérée contre l'autorité qui contrariait son expansion, contre les contraintes économiques que lui imposaient ses maîtres successifs, qu'elle a pu parvenir, malgré les répressions, malgré des défaillances et des accalmies momentanées, à orienter quand même, invariablement, son évolution vers le progrès moral et social.

M. Pierre Germain commet une grave erreur historique, quand il affirme que « chaque fois que l'autorité disparaissait ou même simplement se relâchait dans une nation, il s'ensuivait un état de troubles, de guerres intestines et de violences qui se reproduisait immanquablement dans les mêmes conditions et durait jusqu'à ce qu'une autorité nouvelle ou plus forte que l'autre vînt réorganiser le pays ».

Il n'y a là qu'une apparence, et M. Pierre Germain renverse les propositions. Ce n'est point parce que l'autorité se relâchait que les troubles éclataient. C'est au contraire quand la poussée des idées nouvelles devenait trop impérieuse que l'autorité ébranlée, débordée, n'avait plus la force de maintenir son oppression. Renversée, elle faisait place au nouvel ordre de choses en quoi la masse, confiante et calmée, plaçait son espoir.

Et, contrairement à ce qu'il pense, ces périodes de trouble, de fermentation, furent les plus fécondes en progrès. Je citerai à l'appui de cette affirmation la belle page suivante d'Elisée Reclus, dont la compétence en ethnologie, — M. Pierre Germain voudra bien l'admettre, — égalait celle d'un Mauricius :

Les deux grandes périodes de l'humanité, par le mouvement des découvertes, par l'efflorescence de la pensée, par la beauté de l'art, furent des époques troublées, des âges de « périlleuse liberté ». L'ordre régnait dans l'immense empire des Mèdes et des Perses, mais rien de grand n'en sortit, tandis que la Grèce républicaine, sans cesse agitée, ébranlée par de continuelles secousses, a fait naître les initiateurs de tout ce que nous avons de haut et de noble dans la civilisation moderne : il nous est impossible de penser, d'élaborer une œuvre quelconque sans que notre esprit ne se reporte aussitôt vers ces Hellènes libres qui furent nos devanciers et qui sont encore nos modèles. Deux mille années plus tard, après des tyrannies, après des temps sombres d'oppression qui ne semblaient devoir jamais finir, l'Italie, les Flandres, l'Allemagne, toute l'Europe des communiers s'essaya de nouveau à reprendre haleine ; des révolutions innombrables secouèrent le monde. Ferrari ne compta pas moins de sept mille secousses locales pour la seule Italie ; mais aussi le feu de la pensée libre se mit à flamber et l'humanité à refleurir ; avec les Raphaël, les Vinci, les Michel-Ange, elle se sentit jeune pour la deuxième fois.

Puis vint le grand siècle de l'Encyclopédie, avec les révolutions mondiales qui s'ensuivirent et la proclamation des Droits de l'homme. Or essayez, si vous le pouvez, d'énumérer tous les progrès qui se sont accomplis depuis cette grande secousse de l'humanité. On se demande vraiment si, pendant ce dernier siècle, ne s'est pas concentrée plus de la moitié de l'histoire. Le nombre des hommes s'est accru de plus d'un demi-milliard ; le commerce a plus que décuplé ; l'industrie s'est comme transfigurée et l'art de modifier les produits naturels s'est merveilleusement enrichi ; des sciences nouvelles ont fait leur apparition et, quoi qu'on en dise, une troisième période de

l'art a commencé ; le socialisme conscient et mondial est né dans son ampleur. Au moins se sent-on vivre dans le siècle des grands problèmes et des grandes luttes. Remplacez par la pensée les cent années issues de la philosophie du dix-huitième siècle, remplacez-les par une période sans histoire où quatre cents millions de pacifiques Chinois eussent vécu sous la tutelle d'un « père du peuple », d'un tribunal des rites et de mandarins munis de leurs diplômes. Loin de vivre avec élan, comme nous l'avons fait, nous nous serions graduellement rapprochés de l'inertie et de la mort. Si Galilée, encore tenu dans les prisons de l'Inquisition, ne put que murmurer sourdement : « Pourtant elle se meut ! » nous pouvons, maintenant, grâce aux révolutions, grâce aux violences de la pensée libre, nous pouvons le crier sur les toits ou sur les places publiques : « Le monde se meut et il continuera de se mouvoir (1) ! »

Ce qui constitue la mentalité anarchiste, c'est l'esprit de révolte contre ce qui s'oppose au développement de l'individu. Et cet esprit de révolte, loin d'être un esprit de désordre, est au contraire la force créatrice, essentielle de tout progrès. L'être qui, comme le dit Haeckel, veut vivre et veut croître, se révolte contre son milieu, contre les conditions adverses qui l'entourent, tente de les modifier à son profit, de les adapter à la satisfaction de ses besoins, de s'en assurer le concours à l'extension de sa sphère d'activité. Cette force anarchiste est la force même de la nature. Quelle conception philosophique, quel système politique peuvent prétendre à une aussi profonde, à une aussi universelle tradition ?

L'effort,la lutte ne sont pas le désordre ; l'inaction, l'immobilité ne sont pas l'ordre. Là est la vie, ici est la mort.

M. Pierre Germain invoque l'acception courante du mot « anarchie » qu'on a fait, en le détournant de son sens étymologique, synonyme de désordre et de confusion. « La vie des mots, dit-il, reflète toujours l'histoire des choses. »

La vie des mots reflète bien plus exactement l'erreur des masses. S'il faut, dans les locutions consacrées, chercher le signe de la vérité, devrons-nous, parce que l'on dit communément : « le soleil se lève » ou se « couche », « la nature a voulu», « dans huit jours » pour dans une semaine, devrons-nous, suivant le procédé de M. Germain, croire que c'est le soleil qui tourne autour de la terre, que la nature est une

(1) *L'Anarchie*, pp. 17 et 18 ; édit. *les Temps Nouveaux.*

personne qui pense et formule des désirs, que la semaine se compose de huit et non de sept jours ?

Longtemps l'erreur fut commune de croire qu'en l'absence d'un pouvoir répressif tout ne pouvait être que désordre et confusion. Cette croyance, comme le montre très bien P. Kropotkine dans *l'Anarchie, sa philosophie et son idéal*, était intimement liée à la conception générale que les hommes avaient du fonctionnement de l'univers et du mécanisme des choses naturelles.

Longtemps cette conception fut centraliste : « Prenez, dit Kropotkine, n'importe quel ouvrage d'astronomie de la fin du siècle passé (le XVIIIe) ou du commencement du nôtre. Vous n'y trouverez plus, cela va sans dire, notre petite planète placée au centre de l'univers. Mais vous y rencontrerez à chaque pas l'idée d'un astre central immense, le soleil, qui, par son attraction, puissante, gouverne notre monde planétaire. De cet astre central rayonne une force qui guide la marche de ses satellites et maintient l'harmonie du système. Issues d'une agglomération centrale, les planètes n'en sont pour ainsi dire que des bourgeons. A cette agglomération, elles doivent leur naissance ; à l'astre radiant qui la représente encore, elles doivent tout : le rythme de leurs mouvements, leurs orbites savamment espacées, la vie qui les anime et orne leur surface. Et lorsque des perturbations quelconques viennent troubler leur marche et les font dévier de leurs orbites, l'astre central rétablit l'ordre dans le système ; il en assure, il en perpétue l'existence (1). »

Mais l'étude des infiniment petits, la découverte et l'observation des êtres minuscules et des formes infinitésimales de la nature modifièrent du tout au tout cette conception centraliste. On s'aperçut que les espaces interplanétaires et interstellaires sont peuplés et sillonnés dans toutes les directions de petits « essaims » de matière, de poussières infimes, mais dont les agglomérations constituent des forces toutes-puissantes. « Et c'est à ces poussières, à ces infiniment petits qui sillonnent l'étendue dans tous les sens avec des vitesses vertigineuses, qui s'entre-choquent, s'agglomèrent et se désintègrent partout et toujours, c'est à eux, dis-je, que l'astronome demande aujourd'hui d'expliquer et l'origine de

(1) *L'Anarchie, sa philosophie et son idéal*, p. 8, Stock, édit.

notre système, soleil, planètes et satellites, et les mouvements qui animent ses différentes parties, et l'harmonie de leur ensemble. Encore un pas, et bientôt l'attraction universelle elle-même ne sera plus qu'une résultante de tous les mouvements, désordonnés et incohérents, de ces infiniment petits — des oscillations d'atomes qui se produisent dans toutes les directions possibles (1). »

Dans toutes les branches des connaissances humaines, une évolution semblable se produisit.

En physique, les notions de chaleur, de lumière, de son, de substance, n'évoquent plus l'idée d'entités métaphysiques, existant indépendamment des phénomènes constatés. Elles ne sont plus que des appellations, usitées, pour la commodité du langage, en vue de désigner un ensemble de vibrations, de mouvements atomistiques, dont l'aspect varie suivant les conditions dans lesquelles ces mouvements s'effectuent.

En physiologie, le corps, au lieu d'une entité simple, unique, est reconnu être une agglomération, une colonie de millions d'individus séparés réagissant les uns sur les autres, un véritable *cosmos* à lui seul.

De même en psychologie. Le psychologue ne parle plus de l'homme comme d'un être entier un et indivisible; il voit en lui une « multitude de facultés séparées, de tendances autonomes, fonctionnant chacune indépendamment, s'équilibrant, se contredisant continuellement ». L'homme n'est plus pour le psychologue qu'une résultante, toujours variable de toutes ces facultés diverses, de toutes ces tendances autonomes des cellules, du cerveau et des centres nerveux; comme pour Laplace, l'hypothèse Dieu, l'hypothèse âme devient inutile.

Les moralistes ne voient plus dans la conscience une lumière placée en l'homme par une divinité quelconque ou la Nature, lumière de même intensité chez tous et qui les éclaire également sur leurs devoirs, mais comme une connaissance plus ou moins nettement acquise, grâce aux multiples influences mésologiques, éducatives, physiologiques aussi et héréditaires, des obligations qu'impose envers soi et envers autrui la vie en société. L'acte humain n'est plus envisagé comme un phénomène simple, directement engendré par la volonté, mais comme la résultante d'une infinité de petites causes, un enche-

(1) *L'Anarchie, sa philosophie et son idéal*, pp. 8 et 9.

vêtrement d'influences antérieures ou concomitantes qui le déterminent dans tous ces aspects. La volonté, elle aussi, n'est plus, pour les moralistes, une « faculté de l'âme », mais le rapport entre l'action des mobiles déterminants de l'acte et les possibilités de réaction de l'individu contre ces mobiles. L'énergie de ces possibilités, qui sont variables suivant les individus, intenses chez certains, nulles chez d'autres, est susceptible d'être accrue soit subitement par des circonstances spéciales amenant une exceptionnelle tension de l'être, soit peu à peu par suite des diverses conditions dans lesquelles l'être se trouve placé.

En sociologie, également, déclin de la notion d'un pouvoir central, monarque ou parlement, propulseur et régulateur du fonctionnement social. Celui-ci apparaît au contraire comme la résultante des actions et réactions réciproques des initiatives individuelles. Le pouvoir, dans une telle conception, devient une superfétation, un organisme parasitaire, lui aussi une « hypothèse inutile ».

Et, de cette refonte entière à la fois de la philosophie et des méthodes du savoir humain, s'est dégagé un esprit tout nouveau qui projette sur l'avenir un éclat jusqu'ici inconnu : l'anarchisme.

L'anarchisme, c'est le grand courant moderne, issu de l'apport des innombrables affluents nouveaux de l'activité humaine et qui emporte désormais la Pensée vers un océan insoupçonné, sans cadre et sans limites.

Car c'est partout à la fois, dans les sciences et dans les arts, en morale, en économie, en politique, que cette Pensée nouvelle poursuit avec un parallélisme parfait son évolution.

Voyez tout l'effort intellectuel du XIX[e] siècle. Tandis que Darwin, Haeckel, Buchner font l'historique et formulent les lois de l'évolution et de la transformation des êtres et des espèces ; qu'Herbert Spencer développe sa grande synthèse embrassant successivement les sciences psychique, morale et sociale ; que Marc Guyau jette les bases d'une morale anarchiste sans sanction ni obligation ; qu'Elisée Reclus, après avoir décrit et les peuples et le globe terrestre, donne cette autre synthèse historique, ethnique, philosophique et humaine qu'est *l'Homme et la Terre*, dans les lettres, Balzac, Stendhal, Flaubert, Zola étudient l'homme placé dans son milieu dont

il fait partie intégrante ; Ibsen, Bjœrnstjerne Bjœrnson, Tolstoï posent au théâtre des problèmes moraux dont les solutions se dégagent toujours dans le sens de la révolte contre le mensonge, l'hypocrisie, les obligations extérieures ; Richard Wagner, outre sa conception nouvelle de la collaboration de tous les arts dans le drame, dresse dans sa *Tétralogie* l'héroïque épopée de l'humanité dont la révolte contre les lois, même morales, fait s'écrouler la puissance des dieux ; dans les arts aussi, avec Pissarro, Whistler, Rysselberghe, Maximilien Luce, Constantin Meunier, etc., une vision nouvelle de la couleur, de la forme, une recherche plus exacte de la vie en mouvement, s'épanouissent en œuvres vibrantes de lumière et de vie.

Cet esprit d'analyse, de critique, de décomposition en parties simples, puis de synthèse reconstitutive, généralisant du simple au complexe, procédant de la périphérie au centre, à l'inverse des méthodes antérieures allant du centre à la périphérie, cet esprit, dis-je, négateur des dogmes, des idées *a priori*, des notions métaphysiques, qui caractérise le mouvement intellectuel des XVIIIe et XIXe siècles, c'est l'esprit anarchiste.

C'est autrement vaste et puissant que les mesquines et prétentieuses niaiseries issues des cerveaux troubles sur lesquels M. Pierre Germain s'est penché.

Des hommes qui ont compris et mesuré toute l'ampleur d'un pareil mouvement ont dit : Toute cette critique impitoyable des vieilles croyances, tout cet examen, cette dissection à l'infini des principes, cette nouvelle orientation de la pensée et du savoir humains, cette incrédulité croissante dans les dogmes imposés, ce constant progrès de la confiance de l'homme en soi et de la connaissance de ses propres forces, en le gardant des obéissances irraisonnées et des respects injustifiés, sont le prélude d'un état social jusqu'ici inconnu où, tout cadre limitatif brisé, l'être humain, libéré des contraintes extérieures, ayant pris peu à peu conscience de son rôle social, ne puisant qu'en soi sa loi directrice, pourra atteindre à l'intégral épanouissement de son individualité.

Ce sera le bonheur, affirment-ils avec certitude, car le bonheur réside dans l'expansion de l'être, dans l'exercice et la culture de ses aptitudes. L'homme, affranchi des obligations despotiques auxquelles il est astreint aujourd'hui par ceux

qui en tirent profit, libre d'orienter à son gré son activité, aura la joie du labeur volontairement consenti, de l'édification de l'œuvre rêvée. La disparition des antagonismes, fruits des inégalités factices qu'a créées la domination de l'homme sur l'homme, à cet état d'hostilité permanente qui fait de chaque individu un concurrent, un adversaire, un ennemi de son semblable, substituera l'entr'aide, base normale de toute société.

Chaque faculté, chaque aptitude, chaque virtualité ayant toute latitude pour s'épanouir en tous sens, l'humanité connaîtra une ère de prospérité économique et sociale, de grandeur intellectuelle et morale jusqu'à ce jour insoupçonnée.

Le libre jeu des initiatives individuelles, s'exerçant sans que vienne le fausser une ingérence oppressive quelconque, entretiendra au sein du corps social un état d'harmonie constant, toujours changeant, pourtant, en continuelle gestation d'équilibres nouveaux, de plus hauts perfectionnements ; car, tout cadre limitatif, toute contrainte, hormis les contraintes naturelles, étant abolis, l'horizon du progrès et du bonheur s'ouvrira indéfini devant l'humanité libre.

M. Pierre Germain émet des doutes sur la possibilité d'un tel état social.

Cette possibilité n'est pas en cause. Que cela paraisse ou non réalisable à nos esprits limités, cela est possible, parce que cela sera, parce que cela ne peut pas ne pas être, parce que cela est l'aboutissement, l'épanouissement nécessaire de tout le grandiose mouvement intellectuel, moral et économique des deux derniers siècles.

Comment cela fonctionnera-t-il? L'organisation se fera-t-elle par communes libres, autonomes et fédérées entre elles à l'infini, ainsi que le préconisent quelques-uns ? Par constitution de groupes d'affinités et d'intérêts, s'agglomérant ou se dissociant au gré des besoins ? Par des unions, des fédérations de producteurs assurant la production et la répartition ? On ne peut à l'avance l'indiquer. Il est probable que toutes ces formes se rencontreront, plus ou moins modifiées, plus ou moins combinées, suivant les conditions de temps et de lieu. D'autres, non prévues, naîtront aussi. D'ailleurs, la trame sociale, devenue, grâce à l'absence de toute limitation gouvernementale, d'une merveilleuse souplesse, se prêtera spon-

tanément, sans secousse, sans heurt d'aucune sorte, à toutes les adaptations nécessaires.

Et l'ordre régnera. Non pas cet ordre que beaucoup voient dans le silence et l'immobilité, l'ordre qui régna un jour à Varsovie et que réclame la quiétude des gouvernants, mais l'ordre symphonique qui résulte du concert de toutes les activités, de toutes les forces et de toutes les volontés harmoniquement associées.

Cela sera, je le répète, parce que cela est inévitable. Et les hommes qui ont compris, qui ont senti toute la beauté de cet âge d'or, de cet Eden dont l'éclat illumine notre avenir, ne peuvent pas ne pas consacrer toutes les forces de leur être à en hâter l'avènement. Ils se rient des persécutions, des injures et des travestissements qu'on inflige à leur pensée, et s'écrient avec Elisée Reclus : « En présence de ces évolutions profondes, irrésistibles, qui se font dans toutes les cervelles humaines, combien niaises, combien dépourvues de sens paraîtront à nos descendants ces clameurs forcenées qu'on lance contre les novateurs! Qu'importent les mots orduriers déversés par une presse obligée de payer ses subsides en bonne prose, qu'importent même les insultes honnêtement proférées contre nous par ces dévotes « saintes mais simples », qui portaient du bois au bûcher de Jean Huss! Le mouvement qui nous emporte n'est pas le fait de simples énergumènes ou de pauvres rêveurs, il est celui de la société dans son ensemble. Il est nécessité par la marche de la pensée, devenue maintenant fatale, inéluctable, comme le roulement de la terre et des cieux (1). »

ANDRÉ GIRARD.

(1) *L'Anarchie*, p. 16 ; édit. *Temps Nouveaux*.

UNE HEURE CHEZ UN LETTRÉ DE PÉKIN

Il me semble bien — ô littérature ! — que je songe au fatidique mandarin de Claude Farrère, tandis que mon pousse-pousse m'emmène ce matin, de son trot relevé, vers Kiou-Hsin-pu-kié. D'aimables compatriotes m'ont ménagé un entretien avec l'un des plus intéressants, m'a-t-on dit, parmi les lettrés de Pékin ; et je ne sais pourquoi j'évoque la figure du vieux fumeur d'opium de *la Bataille*, à mesure que nous nous enfonçons dans les boues desséchées, figées en ornières sous les chars, de la Ville tartare. Pourtant M. Yen Fou ne doit rien avoir de commun avec le sage obèse et mystérieux qui énonce des pensées millénaires, entre deux bouffées de sa pipe d'argent, dans le roman de Farrère. L'autre jour, entre Moukden et Tien-Tsin, nous avons fait route avec un de ses parents, directeur de l'école d'agriculture, un mince gentleman qui porte à volonté les soieries célestes avec grâce, ou, sans gaucherie, la draperie anglaise. Quant à M. Yen Fou à qui est annoncée pour ce matin ma visite, c'est un diplômé du Royal College de Greenwich ; il a été le directeur de l'Ecole navale impériale à Tien-Tsin, le fondateur de la *Revue nationale* qui parut quelque temps dans cette ville, et il préside aujourd'hui aux destinées de l'université de Pékin.

Mon véhicule à deux roues quitte la grande rue affairée de Ha-ta-men, pour s'engager dans des voies de plus en plus campagnardes, sans boutiques, sans étalages ni tréteaux en plein vent, avec de longs murs bas joignant des porches de moins en moins rapprochés et laissant passer la verdure de quelques arbres. Un enterrement chinois égrène maintenant, sur plusieurs centaines de mètres, sa pompe déguenillée, enfants porteurs d'emblèmes, palanquins de deuil dont les rideaux découvrent le peigne et le fard de femmes mandchoues à l'air inquiet et vexé, bonzes faméliques et poudreux ornements, tambours d'apparat, disques emmanchés à de hauts bâtons rouges. Le catafalque est épaulé par deux fortes équipes de pauvres diables haillonneux. Tout cela d'ailleurs ne

barre guère le passage au va-et-vient de la chaussée, et mon pousse-pousse me fait zigzaguer au milieu de ce convoi qui s'éparpille, sans beaucoup d'égards pour les figurants du défilé et pour le pauvre mort — défunt sans doute depuis si longtemps !

Un coup de reins plus fort, aux tournants, pour prendre de biais les ornières, profondes comme des sillons de labour et presque aussi rigides que des rails : l'allure de mon « homme-cheval » se ralentit à peine. Des rues, des ruelles, des chemins encore. Nous nous sommes égarés, et il faut demander notre route à des gens accroupis au seuil des portes, à d'autres traîneurs de voitures qui s'en viennent en sens inverse. Il n'y a plus de police visible dans ces quartiers qui semblent annoncer déjà les faubourgs, presque la banlieue, une zone plus rurale de la ville, qui la contient pourtant dans ses murs. Cependant, le drapeau de la République chinoise est arboré à plus d'une maison : tout jeune étendard d'une vieille réunion de peuples, il aligne ses cinq couleurs — rouge, jaune, bleu, blanc, noir — perpendiculairement à la hampe. Elles ont un air factice, ces bandes horizontales, et ne manifestent pas, ce semble, comme nos tricolores, une sorte de cohésion dans la variété. C'est d'ailleurs à propos de cette suture joignant les couleurs représentatives, dit-on volontiers, des principaux éléments de l'empire chinois que l'on colporte ici le mot de l'ancien ministre de Russie : « Au moins comme cela, il ne sera pas difficile de découdre l'assemblage ! »

§

Nous sommes arrivés, et tandis que le pousse-pousse et son camarade de renfort vont s'asseoir à l'ombre, je franchis le seuil de M. Yen Fou. Un domestique me guide parmi les encastrements de la maison chinoise, jardinets, courettes, galeries et kiosques, jusqu'à une pièce d'attente. Est-ce d'une école toute voisine que vient jusque-là une mélopée de voix enfantines ? On les entend qui, par instants, semblent s'exciter et aller accrocher un accent d'émotion ou d'enthousiasme, pour retomber bientôt dans un marmonnement de prière, un long murmure monotone,— du moins c'est mon ignorance qui en juge ainsi. Et j'admire que le directeur de l'université de Pékin ait, chez lui ou tout proche, une classe aussi primaire : on ima-

gine mal une « maternelle » fonctionnant à côté de M. Liard...

Je vais être renseigné : une nouvelle cour à traverser, et je me trouve auprès du maître de céans, dans un cabinet de travail qui donne de plain pied au dehors. Des rouleaux et des livres sur des rayons ; de beaux caractères chinois peints sur des tablettes suspendues : au fond de la pièce, un de ces grands meubles à deux places, avec une table entre elles, qui sont comme des *causeuses* monumentales. C'est là que nous nous installons, moi à gauche, après les politesses du seuil. M. Yen Fou porte le costume chinois ; la langue anglaise qu'il parle avec facilité, ses lunettes qu'il garde, contrairement au vieil usage, sur des yeux singulièrement attentifs sont seuls, avec ses cheveux grisonnants coupés courts, à témoigner d'une influence européenne dans son mode de vie. D'un homme qui a traduit Herbert Spencer et Stuart Mill, Huxley et Adam Smith, c'est une dose fort excusable d'occidentalisme, en somme...

Pour l'instant, il met en chinois *l'Esprit des Lois ;* et le livre de Montesquieu sert de point de départ à notre entretien. Traducteur fidèle, mon hôte éprouve, plus encore que pour *l'Evolution et l'Ethique* ou pour *les Recherches sur les richesses des nations*, la difficulté de faire passer dans sa langue les idées européennes. Quand on songe qu'il a fallu forger ici un mot pour dire *république*, introduire un néologisme composite pour exprimer l'idée de *crédit !* M. Yen Fou, dans sa préface à Huxley, a exposé jadis ses idées en fait de traduction : l'exactitude à rendre les idées lui semble une condition supérieure à l'aisance et à l'élégance, et c'est lui qui, ne trouvant pas l'équivalent chinois du mot *liberté* assez conforme aux notions du libéralisme anglais, intitula sans brièveté sa traduction de Stuart Mill : *Limites des droits de chacun à l'égard des autres.* C'est dire que la définition des divers régimes selon Montesquieu, la théorie de l'équilibre des pouvoirs, suscitent à chaque ligne des difficultés du même genre. Pauvre langue, si riche et si ingénieuse dans ses pittoresques idéogrammes, et qui paraît souvent jouer à cache-cache avec des idées qu'un cerveau européen accueille ou admet de droit fil !

Mais, comme je lui demandais à ce sujet si c'est une école enfantine qui agrémente son voisinage des chantonnements puérils qu'on entendait tout à l'heure :

— Oui et non, me dit-il ; ce sont des enfants qui appartiennent à ma parenté ou à des familles amies, et auxquels je fais apprendre les caractères chinois, jusqu'à l'âge de treize ans. J'ai constaté trop souvent que si nos jeunes compatriotes se mettent trop tôt à l'étude des seules langues étrangères, ils se détournent de la leur propre. L'anglais, par exemple, est si facile et si commode! Ils finiront par se fermer tout le riche passé de leur nation, s'ils ignorent la clef qui leur permet d'y accéder. Et ce n'est pas au-delà des années d'enfance qu'on se met sans répugnance, je le reconnais, à une étude où la mémoire joue un si grand rôle. Comment serait-il mauvais, en revanche, qu'à l'âge où l'être se forme, la dépendance à l'égard du passé tînt une grande place dans l'éducation ? Et l'esprit, désormais, possédera une arme de plus grâce à ces signes antiques et compliqués.

Cette profession de foi m'intéresse d'autant plus qu'elle vient d'un homme qui formula naguère, dans un article de la *Revue nationale*, quelques-unes des idées les plus avancées sur la réforme de l'enseignement et préconisa l'organisation d'une pédagogie nouvelle, à la fois morale, physique et intellectuelle. L'étude des « caractères », il y a quelques années, semblait à M. Yen Fou vraiment insuffisante. S'agirait-il d'un recul ? La révolution récente trahirait-elle les espérances d'un des intellectuels qui avaient paru l'appeler de leurs vœux ? La suite de l'entretien laisse passer un peu de découragement, mais nul regret à l'égard de l'ancien régime aboli.

— Pour les Chinois qui ont été en Angleterre dès avant 1880, comme je l'ai fait, et que la France n'a pas cessé d'occuper, il serait vraiment absurde de parler d'esprit rétrograde et de xénophobie. Et comme j'ai souffert bien souvent de me trouver isolé ici, comme perdu au milieu de mes propres concitoyens ! Mais nos jeunes gens d'aujourd'hui m'effraient, avec leur esprit uniquement pratique, leurs curiosités tout industrielles et économiques. Ils s'imaginent que l'utile seul mérite d'employer les énergies d'un peuple qui se réveille. Croiriez-vous, par exemple, que l'astronomie n'excite que leur sarcasme ? Cette antique science que les Chinois avaient su porter si loin leur semble grotesque et vaine, parce que l'effet des astres sur les choses humaines échappe à nos évaluations. S'agit-il de philosophie ? La morale appliquée et la sociologie sont

seules à les préoccuper ; et ce qui satisfait simplement la curiosité et l'intelligence, l'instinct de recherche et de vérité chez l'homme leur paraît désormais négligeable...

Je reconnais au passage les allusions que peut faire, aux théories les plus retentissantes des Jeunes Chinois, un esprit accoutumé à prendre de plus haut les choses. M. Yen Fou ne s'est pas lassé de mettre en lumière, dans ses travaux, le lien qui rattache le citoyen à la nation, la nécessité qui fait, de la valeur accrue des individus, un principe de progrès pour l'état : or les grandes villes chinoises, en ce moment, ne retentissent que de projets usiniers, métallurgiques et miniers. Ces jours-ci, Sun-yat-sen, le lanceur de la nouvelle République, tient à Pékin discours sur discours ; il enchante la Jeune-Chine d'un vaste projet de voies ferrées, des myriades de kilomètres de rails à poser et qui vont donner par leur simple vertu le renouveau attendu à tout le territoire Céleste. Etudiants de Birmingham ou de San Francisco, techniciens séduits par l'activité industrielle de l'Allemagne, les boursiers ou les voyageurs de tout genre qui, de Canton et de Shang-haï, sont allés s'initier à la vie occidentale et sont revenus dans leur pays cette année, sont américanisés plutôt qu'européanisés, à vrai dire. Le grand développement économique de l'Occident leur semble moins une conséquence et un corollaire qu'un moyen immédiat de régénération et une fin absolument désirable en soi. Puis, ce sont les élèves de l'université même de Pékin dont on dit qu'un médiocre utilitarisme dirige toutes les énergies. Enfin, c'est l'antique corps académique chinois, cette fameuse institution qui présidait à des examens aujourd'hui surannés, qui vient d'être supprimée par décret sans transition ni adaptation de l'ancien formalisme aux remuants espoirs d'aujourd'hui. De la réforme des intelligences et des volontés, ou simplement d'une netteté plus grande en matière d'administration publique, on parle infiniment moins que des postes que de jeunes Chinois pourraient occuper, tout aussi bien que des Anglais et des Français, dans les douanes ou la future gabelle. Et j'imagine un Humboldt, un Mazzini, le Renan de *la Réforme intellectuelle et morale*, partisans des « plus-values individuelles » comme ferment d'amélioration nationale, et qui sans doute auraient éprouvé une souffrance analogue à trouver, en 1806, en 1861, en 1875, leurs idées les plus chères con-

tredites, dans leurs pays, par des impatiences de contremaîtres. Ce réformiste-ci les juge sacrilèges autant que dangereuses.

— Car nul ne dira qu'une civilisation qui a derrière elle tant de siècles d'existence ait le droit de tourner le dos à tout son passé. De ces âges révolus de la Chine, tous assurément ne seraient point, pour l'effort du présent vers l'organisation et la cohésion, d'une égale efficacité. Mais ne conviendrait-il pas de choisir, de trier, avant de tout jeter par-dessus bord, et s'il se peut, le mieux ne reste-t-il pas pour les individus comme pour les nations de s'adapter sans se perdre ? Nos jeunes gens reviendront de leur impatience, j'en ai le ferme espoir, après l'effervescence inévitable de l'heure actuelle.

Viennent alors les doléances prévues sur les besoins d'argent de la Chine ; elles surprennent d'autant moins que l'université de Pékin est obligée, de son côté, d'emprunter presque au jour le jour pour vivre et attendre des temps meilleurs. Et, après des considérations, également usuelles en ce moment, sur les ressources que peut offrir un grand pays :

— Dites-vous bien que la forme républicaine n'a rien qui ne soit conforme à l'esprit de la Chine. Son histoire, si vieille, l'a d'ailleurs fait passer déjà par des phases qui ne sont pas très différentes d'un régime parlementaire. Mais surtout il faut songer que nul pays peut-être au monde n'est, au fond, plus démocratique que le mien. Dans quelle contrée la carrière est-elle aussi ouverte au talent que chez nous? Un fils de paysan, s'il témoigne de dons suffisants, fera toutes les études possibles et arrivera ainsi, d'échelon en échelon, à être préfet, *tao-tai*, vice-roi...

Je hasarde une objection qui semble intéresser mon hôte. Sans chercher d'arguments théoriques dans M. de Bonald, je lui fais remarquer que, dans une ancienne démocratie comme la Suisse, une sorte d'héréditéprogressive s'ajoute souvent aux vertus civiques les plus éminentes, et un apprentissage successif de la chose publique s'opère ainsi. De même dans la France contemporaine soumise constitutionnellement aux pratiques démocratiques, des hommes d'état dignes de ce nom ont derrière eux, visiblement, des ancêtres qui exercèrent dans une sphère restreinte une activité qu'un Jules Ferry, un Waldeck-Rousseau, un Poincaré portent à un plus haut degré dans un

groupe plus étendu de la collectivité. Ces noms, qu'il connaît, fournissent des arguments à une thèse que M. Yen Fou semble goûter, et qui oppose à l'émiettement absolu la persistance malgré tout d'une sorte d'armature secrète et durable, un échevin de bourgade, un maire de village, préparant à sa façon l'aptitude d'un président du conseil ou d'un ministre de l'intérieur.

Mais ceci amène mon hôte à comparer, d'une manière imprévue et sourdement amère, la régénération japonaise de 1868 et les efforts de la Chine actuelle :

— On s'imagine souvent que le Japon doit ses succès nationaux à l'effort subit de tout un peuple, unanime à s'adapter à un nouveau type d'existence ; et on se demande si la Chine, sans cohésion, sans esprit d'unité, sans idiome commun véritable, connaîtra un tel élan. Le problème n'est pas simplement là. La modernisation du Japon est due en grande part à son aristocratie ; ce sont les féodaux qui, délogés de leurs privilèges par la révolution, ont aussitôt tourné leur activité d'un autre côté ; ces hommes du passé, ou qui paraissaient tels, sont devenus des agents de progrès. Mais notre mal à nous est peut-être de n'avoir pas de *samouraïs* qui, leurs deux sabres devenus inutiles, restent des hommes actifs et entreprenants. Nos fils de vice-rois, nos princes, nos grands mandarins, quelle misère ! Ils mettent leur argent en dépôt dans les banques européennes, ou vont à l'étranger vivre de leurs économies ; nulle énergie ne reviendra au pays de leur déchéance politique. Tout ce qui, dans l'extraordinaire mouvement du Japon, a été le fait de son aristocratie dépossédée n'aura sans doute point d'analogue chez nous...

Ne serait-ce pas un effet de cette totale disqualification de la caste militaire en quoi d'assez bons juges ont vu la raison même de la stagnation chinoise ? Je n'ose pas hasarder cette hypothèse devant un lettré éminent, puisque nous sommes dans un des pays du monde qui (soit dispositions naturelles de ses habitants, soit circonstances favorables de son histoire) s'est le plus absolument soumis aux enseignements pacifiques : n'est-ce pas un de ses généraux qui estimait que les combats, quelle qu'en puisse être la nature, sont toujours funestes par quelque côté aux vainqueurs eux-mêmes ?

— L'absence de notions communes dans un pays aussi vaste

que celui-ci, telle est assurément l'une des plus fâcheuses fatalités qui nous entravent. Sur quoi fonder notre unité? Nous ne parlons même pas une langue identique. Vous avez vu, dites-vous, de jeunes Chinois de Nankin et de Canton, venant avec vous d'Europe par le transsibérien, descendre à toutes les stations de la Mandchourie et du Tche-li et entrer en communication, tant bien que mal, avec les moindres coolies désœuvrés sur le quai des gares? Ils avaient bien du mérite! Se faisaient-ils vraiment comprendre, surtout s'ils parlaient politique ? Car notre désir n'est pas près d'être réalisé : posséder une langue qui soit un instrument d'unité, et non pas seulement, comme notre « mandarin »,un idiome administratif qui se superpose au parler local. Voilà à quoi notre civilisation devrait arriver, si elle voulait se fonder sur le même support que les grandes nations de l'Occident. Mais ce sera long, et qui sait ce qui peut advenir dans l'intervalle ?

L'entretien nous amène une fois de plus à l'espèce de sous-entendu qui se pose dès que l'on parle des affaires présentes avec un Chinois réfléchi : unité douteuse, danger d'un morcellement, entreprises de l'étranger. M. Yen Fou aborde la question avec franchise :

— Qui sait si les empiétements de nos voisins sur le territoire de la République chinoise, en dépit de ce qu'ils ont de mortifiant, n'apporteraient pas un bénéfice à ce pays? Nous étions un grand peuple sans posséder Mongolie et Mandchourie, Thibet et Yunnam. Qui vous dit que ces provinces extrêmes, dont les habitants sont si éloignés de nous, ne nous encombrent pas d'un poids inutile ? Réduits à la Chine authentique, nous trouverions peut-être la formule d'unité qu'il est si difficile de supposer à une immense agglomération de peuples qui diffèrent presque en toutes choses. Ne dit-on pas que si les mœurs changent tous les trois cents milles, trente milles suffisent à faire varier les usages ? Un être ne mesure pas sa valeur à sa taille, mais à l'heureux agencement qui l'anime : l'idée de grandeur ne correspond pas nécessairement à l'idée de force, et la masse est d'un moindre prix que l'organisation. Un cheval fait, en somme, meilleure figure qu'un hippopotame...

Je songe au drapeau républicain, à ses cinq bandes juxtaposées dont celles du milieu, la bleue et la jaune, représentent

peut-être la Chine authentique, et dont les deux extrêmes, noir Thibet et rouge Mongolie, sont comme exposées à l'assaut des rafales. Et j'objecte à mon hôte que pour des âges antérieurs de la Chine des provinces avancées étaient sans doute moins indispensables à un pays pacifique, dont les voisins n'étaient pas encore d'impatientes et avides nations.

§

Un domestique aux pas feutrés avait placé entre nous les immanquables tasses de thé. Heureusement qu'il serait contraire à tous les usages que je porte les lèvres à la mienne durant ma visite : ce serait signifier que je suis pressé de partir. Cette tasse d'eau chaude, aromatisée de quelques feuilles et destituée de sucre, se défend d'ailleurs d'elle-même : il s'agirait de filtrer, entre elle ét la soucoupe qui la couvre, ce qui passerait par la mince fissure, et je ne me sens pas assez adroit pour risquer l'aventure. J'en suis vite dispensé. Deux coupes de champagne, qui remplacent le rituel « thé de l'hôte », ne comportent pas les mêmes coutumes, et nous avons pu heurter nos verres et les hausser à nos lèvres sans signifier, aussitôt, par ce geste, mon interlocuteur qu'il m'avait, si j'ose dire, « assez vu », et moi que j'étais pressé de prendre congé de lui.

Il en faut venir là cependant. De courtoises questions, encore, sur Paris et sur la France : tout est si nettement orienté, ici, vers l'Angleterre et vers les Etats-Unis, qu'on est presque touché d'une curiosité que dicte une intention délicate. Quelques politesses, à la chinoise, au moment où je prends congé : un occidental y répond comme il peut, en déplorant après tout de ne pas savoir ériger ses pouces réunis à la hauteur de son visage... Les *rickshaws* se lèvent de la bande d'ombre où ils somnolaient, et où les toits retroussés des maisons voisines dessinent de fantasques profils. Et je regrette, en regagnant les boues figées de l'intérieur et son grouillant va-et-vient, la calme retraite du Chinois aux yeux attentifs que j'ai peut-être enlevé, une heure durant, à sa traduction de *l'Esprit des Lois*....

Pékin, 6 septembre 1912.

FERNAND BALDENNE.

L'ESPRIT DU GRECO [1]

La première opération en histoire consiste à se mettre à la place des hommes que l'on veut juger, à entrer dans leurs instincts et dans leurs habitudes, à épouser leurs sentiments, à repenser leurs pensées, à reproduire en soi-même leur état intérieur, à se représenter minutieusement et corporellement leur milieu, à suivre par l'imagination les circonstances et les impressions qui, s'ajoutant à leur caractère inné, ont déterminé leurs actes et conduit leur vie...

Ainsi les choses passent du réel à l'idéal lorsque l'artiste les reproduit en les modifiant d'après son idée, lorsque, concevant et dégageant en elles quelque caractère notable, il altère systématiquement les rapports naturels de leurs parties pour rendre ce caractère plus visible et plus dominateur...

TAINE, *Philosophie de l'Art*.

Dans ces dernières années, on s'est beaucoup occupé du Greco ; on a beaucoup écrit sur son œuvre, on l'a beaucoup discutée. Je ne prétends pas apporter ici quelque lumière nouvelle sur cet artiste; des écrivains qui lui ont consacré tout leur talent découvrent patiemment, un à un, tous les épisodes de sa vie, toutes les phases de son génie. Je ne veux m'occuper que de « l'esprit du Greco », de l'esprit qui est dans n'importe laquelle de ses œuvres, mais qui règne surtout dans celles qui appartiennent à ce que l'on appelle sa dernière manière, ou manière tolédane, c'est-à-dire la plus intensément castillane.

Cet esprit du Greco est la cause de l'éloignement méprisant où jusqu'à ces derniers temps son œuvre se trouvait confinée.

(1) Plusieurs savants veulent en ce moment en Espagne démontrer que la « manière » du Greco dépend uniquement d'un défaut de son organe visuel, qui lui faisait apparaître tous les corps « en longueur ». Cette opinion fait actuellement l'objet de plusieurs études et conférences — une de celles-ci à l'Athénée de Madrid. Malgré son intérêt incontestable il me semble pourtant que cette hypothèse ne peut avoir de fondement : 1° certaines œuvres du Greco (principalement le saint Basile du Prado) sont à l'échelle normale ; 2° quiconque est un peu familier avec les œuvres d'art sait que la personnalité de chaque artiste le porte à une *manière* accentuée de façon plus ou moins notable d'après l'esprit de cette personnalité; 3° la manière exagérée du Greco — si exagération il y a — s'explique admirablement par son esprit. Par conséquent, étudier et comprendre l'esprit du Greco, c'est réfuter une thèse qui voudrait chercher une raison matérielle à une manifestation toute spirituelle et *hors raison*.

Aujourd'hui encore cet esprit déroute beaucoup de critiques et d'amateurs éclairés : il fait les uns violemment passionnés et d'autres violemment hostiles ; c'est cet esprit enfin qu'on a appelé inconsidérément « l'exagération du Greco » sans s'occuper si cette exagération est ou non motivée. Ce que Taine appelle la première opération en histoire, et surtout l'observation que je me suis permis de placer en deuxième citation au commencement de cette étude, ont été totalement négligés quant à l'œuvre du Greco. Si quelques consciencieux critiques ont suivi ces deux préceptes si importants pour l'étude d'une personnalité artistique, leurs résultats sont demeurés étrangers à la majorité du public s'intéressant à l'art. De là vient sans doute que, malgré l'admiration dont il jouit à présent, le Greco est un des artistes les plus incompris, puisque l'esprit de son œuvre est totalement séparé de l'œuvre même. Pour comprendre que l'esprit du Greco est partie intégrante de la beauté de l'œuvre qu'il anime, que, loin d'être une exagération, il est profondément naturel, il faut remonter aux sources mêmes de cet esprit, car étudier une œuvre d'art ce n'est pas rechercher à quelle date, en quel lieu, et par quels moyens matériels cette œuvre a été exécutée, mais bien *rechercher la cause de sa conception et les moyens spirituels de sa réalisation.*

Ce serait une erreur que de ne voir dans l'œuvre du Greco que l'expression d'une individualité. En la contemplant attentivement, et en élargissant le cadre de nos impressions, nous verrons que cette œuvre est le reflet inconscient de toute une époque, qu'elle est le résultat naturel de la pression morale exercée par cette époque.

Luttes contre les Maures, résistance à la Réforme, oppression du tribunal inquisitionnaire : la recrudescence de foi mystique et extatique qui eut pour cause ces trois grands remuements d'instincts et leur aboutissement expansif, détruisit temporairement l'équilibre moral et sentimental de l'Espagne, déjà fort tendu par les conditions toutes spéciales de race et de climat. C'est aux mêmes sources d'où découle le génie visionnaire de saint Jean de la Croix, celui de sainte Thérèse, qu'il faut rechercher la cause formatrice du génie visionnaire du Greco. Malgré la majoration terrestre de ce dernier génie,

les trois sont parallèles, et encore une fois profondément naturels et inévitables. Un artiste, peintre ou écrivain, à la fin du XVIe siècle, s'il était uniquement espagnol et vraiment sincère, ne pouvait être qu'un exagéré. Tous les artistes qui réagirent contre cette tendance furent artificiels ou tout au moins complexes, et nous savons que, malgré son origine, le Greco était trop intimement espagnol pour suivre un autre courant. Par conséquent, son œuvre exprime non seulement ses sentiments, mais ceux de sa race adoptive, et on ne peut comprendre cette œuvre si l'on perd un seul moment de vue l'époque à laquelle elle fut exécutée et surtout conçue, et on ne peut la comparer à aucune autre œuvre en raison même de la spécialité unique de cette époque.

Pourquoi ne trouve-t-on pas exagéré Michel-Ange et trouve-t-on exagéré le Greco ? C'est qu'on s'est donné la peine de comprendre le premier, tandis qu'on a négligé de comprendre le second. Est-ce que ce monde fantastique créé à la Sixtine existe ? Est-ce qu'il est humain? Michel-Ange a conçu une humanité idéale, des êtres en lutte avec leurs attaches terrestres, un esprit voulant se dégager de la matière, se révoltant contre son joug, et, dans son effort toujours recommencé et jamais vainqueur, tordant, révulsant cette matière. Et, même au repos, ces corps, les voyons-nous ? Ces Ignudi aux muscles tourmentés, *exagérés*, les avons-nous pensés autre part que dans l'Olympe? Mais nous savons que l'artiste, celui qui a du génie, qui recueille en lui toute l'humanité et l'exprime ensuite par sa langue propre, se trouve de ce fait même en dehors de l'humanité, et la conception de ses rêves doit être envisagée à son point de vue, d'après son âme, puisque, pour ultra-humains qu'ils paraissent, ces rêves sont des rêves de l'humanité sentis par une humanité supérieure. Pourquoi n'a-t-on pas appliqué cette compréhension au Greco? Pourquoi cette injustice entre deux génies, si opposés puissent-ils paraître, puisque le génie est toujours le même sous tous les aspects et que tous les génies se rejoignent dans leur source ? Il est même plus commode de pénétrer l'esprit du Greco que celui de Michel-Ange, car celui-ci est profondément subjectif, et par là plus arbitraire, tandis que le premier, prenant toutes ses racines dans l'ambiance, est plus concret et plus apte à l'analyse.

Comme Michel-Ange, le Greco a senti le poids de la matière, mais il ne s'est pas vu emprisonné par elle. Par des pressions dues aux particularités de tempérament, surtout d'ambiance, dans lesquelles il réalisait ses conceptions, au lieu de nous montrer la torture d'une impossible libération de l'esprit, il nous montre l'acceptation résignée de la matière, son complet asservissement, et, par une suprême illusion extatique, la complète séparation de l'esprit et de cette matière. Et n'est-ce pas là tout l'esprit du moyen-âge, tout l'esprit qui dominait encore en Espagne au XVI[e] siècle? Pour qu'un artiste ait pu si prodigieusement le condenser dans son œuvre, il ne se peut pas qu'il l'ait seulement observé; il faut qu'il en ait été pétri comme en étaient pétris les hommes qui, au nom de cet esprit, partaient pour des conquêtes, ou ceux qui renonçaient au monde pour pratiquer, par leur propre existence, sa rigoureuse séparation d'avec la matière.

On dit des œuvres du Greco qu'elles ne sont pas raisonnées; est-ce que les conditions qui les déterminaient l'étaient ? Et d'ailleurs la raison exclut nécessairement la passion, qui est la qualité essentielle d'une œuvre d'art, car une œuvre d'art qui mérite ce nom n'est pas raisonnée, mais sentie. Les tableaux religieux du Greco sont irraisonnés, instinctifs et inévitables, si on les considère dans leur intime vérité, c'est-à-dire comme la prolongation visible de son être intérieur, comme *la synthèse-pensée du chaos de ses instincts et de ses impressions subies.* De la sincérité de réalisation de sa pensée viennent sa force de transmission et son pouvoir de dégagement conservé intact et même accru, après la complète révolution sentimentale et pensive opérée pendant ces quatre derniers siècles.

Le Greco, presque seul à son époque, a compris que la seule reproduction physique ne peut donner qu'une émotion physique, et que l'interprétation, qui est le plus haut signe de l'art, doit, dans l'art religieux, être religieux. L'interprétation, qui est surtout morale (morale par opposition à physique, sans aucun rapport dans l'idée de bien ou de mal), doit par conséquent être intimement liée au moral du sujet traité. Velazquez, dans ses portraits, fait une merveilleuse interprétation de l'âme de son temps, mais dans « le Couronnement de la Vierge » il ne nous a plus donné que des personnages purement extérieurs. Tout son art et toute sa science ne pouvaient

suppléer dans ce sujet religieux au sentiment religieux absent. De même dans la « Descente de Croix » de Rubens, qui traduit de façon inégalable la souffrance physique ; mais simplement la souffrance physique *humaine*. Théotocopuli, en concordance intime avec son ambiance, concevait la vie religieuse comme une perpétuelle souffrance qui, en torturant le corps, ennoblit l'âme ; de là dans ses personnages l'extraordinaire grandeur, la paix ineffable des yeux et des gestes, mouvements visibles de l'esprit. Les personnages des tableaux religieux du Greco étant au-dessus des hommes, il les a représentés ayant souffert plus que des hommes. Et, sachant que chez les hommes les souffrances rétractent et tordent les membres et émacient les chairs, il a *exagéré* chez ses personnages ces signes palpables de douleur ; et ainsi, entraîné par ce sentiment visionnaire, il a exagéré les proportions de la plupart d'entre eux; sa pensée a dépassé les sentiments humains. Tout à sa vision, subjugué par elle, il l'a traduite avec la plus scrupuleuse vérité. Pour atteindre à plus de force, il a donné parfois aux chairs un ton grisâtre d'outre-tombe; cela n'est pas une originalité voulue, c'est la traduction fidèle de sa vision intérieure. Cette peinture ne ressemble pas plus au reste de la peinture que les écrits de sainte Thérèse au reste de la littérature; les œuvres de ces deux génies sont un jaillissement irraisonné du plus profond de la partie pensante et du plus pur de la partie sentimentale de leurs créateurs, et ce sont là les deux génies les plus profondément religieux qui existent, les seuls vraiment religieux, car même les Primitifs n'ont pas cette complète envolée au-dessus du monde.

Ne pas comprendre cet esprit, c'est ignorer l'âme du moyen-âge, c'est ne pas pressentir l'esprit qui régna pendant toute cette époque, et nous savons que le XVIe siècle était en Espagne un moyen-âge attardé. Quant à accuser le Greco de manquer de dessin ou de coloris, c'est comme si on reprochait à Michel-Ange de ne pas connaître l'anatomie. Leurs personnages sont *vrais*, ce qui est très différent d'*exacts;* tandis que l'exactitude est une impuissante servilité, la vérité s'élève au caractère, et un caractère exprimé par un grand artiste devient un symbole représentatif. Personne ne peut dire que la représentation matérielle d'une divinité est menteuse, si cette représentation a le caractère de la divinité. L'œuvre religieuse

du Greco étant la représentation d'un caractère tel qu'on le concevait au moment où la conception de ce caractère avait le plus de force, et cette représentation étant faite fidèlement à sa pensée par un homme qui possédait au plus haut degré le sentiment de ce caractère, cette représentation ne peut être que véridique.

La statuaire grecque est belle non seulement en elle-même, mais parce qu'elle est l'expression la plus véridique de l'Idéal de son époque. L'Art du Greco a l'esprit d'une cathédrale, ce signe le plus haut de l'idéal du monde chrétien. On peut préférer la beauté païenne, mais qui oserait la juger supérieure à la beauté de la nouvelle ère, dans l'intime vérité de chacune?

Poème de la souffrance divine, l'œuvre du Greco est aussi le poème le plus sublime de l'âme humaine, la plus noble expression de sa souffrance et de ses sentiments, car, par la puissance de son génie, le Greco fond étroitement la divinité avec l'aspiration qui élève l'homme vers elle.

De même qu'Henri Heine appelle Rubens *le peintre de la colossale bonne humeur*, on pourrait appeler le Greco *le peintre de la colossale méditation.* En effet, la méditation, le repliement sur soi-même ont créé son œuvre, qui est une ascension de l'âme vers l'extérieur. Malgré ses modèles de chair, on peut dire que ses seuls modèles ont été sa ferveur extasiée et la méditation de cette ferveur. La résignation méditée est un des caractères notables et dominants de cette œuvre et voilà bien une des qualités négatives de son époque ; elle marque bien le sentiment opposé par l'artiste retiré en lui-même aux événements brutaux de son temps dont pourtant il subissait l'empreinte.

Jusqu'ici je ne me suis occupé que de la partie religieuse de l'œuvre du Greco comme étant la plus caractéristique de son esprit. Cependant cet esprit fait tellement corps avec l'artiste qu'il règne même dans les Portraits, dans ce que l'on appelle la partie réaliste de son œuvre. Cet esprit ne se sépare jamais de sa peinture et leur fusion inévitable se voit clairement dans quelques œuvres comme *la Spoliation*, *l'Enterrement du comte d'Orgaz*, *le Songe de Philippe II*, *la Conversion de saint Maurice*, où le réalisme le plus intense est allié si magnifiquement au spiritualisme le plus éthéré.

S'il est à regretter que les tableaux religieux du Greco aient

été pour la plupart enlevés à leur destination primitive (1), les « Portraits d'hommes » sont bien à leur place dans les salles un peu froides du Prado. Les murs gris et lisses conviennent très justement à leur sévère beauté ; ils la rehaussent même par de communes affinités. Ces effigies de théologiens, de savants, d'officiers, autant moines qu'hommes de guerre, nous sont transmises par l'artiste le plus apte à cette tâche, puisque étant vraiment de leur milieu, plus encore, de leur espèce. Ces Portraits montrent que le Greco ne vivait pas uniquement dans le ciel et que lorsqu'il était sur terre il ne s'y trouvait pas avec le dépaysement des visionnaires. Il avait un instinct psychologique extrême, appliqué avec la plus grande acuité. Mais quelque profondément qu'il ait pénétré son modèle, le Greco se mettait lui-même tout entier dans ces tableaux comme dans les religieux, et tous ces Portraits aux yeux largement ouverts regardent en dedans, en eux-mêmes, et y voient ce que le Greco y voyait. Parmi ces Portraits, quelques-uns ont dans la simplicité de la facture une hardiesse inouïe, qui se trouve aussi, mais dans un autre sens, dans les draperies des peintures religieuses. Ces draperies sont dans l'œuvre du Greco sa partie la plus accessible au vulgaire ; le brillant du coloris, sa souplesse, voilà ce qu'admirent ceux qui ne pénètrent pas son esprit et qui, dédaignant sa vraie beauté, ne s'attachent qu'à l'accessoire. Cet accessoire, il est vrai, est d'une supériorité qui suffirait à justifier l'admiration : souvenir du séjour de l'artiste à Venise, qui lui fait égaler les plus grands Vénitiens.

Ces draperies sont le péché du mystique, ce qui, malgré ses extases spirituelles, restait en lui d'exclusivement peintre aimant la couleur pour le plaisir sensoriel. Toute la gamme des tons chauds éclate ici comme une fanfare proclamant le droit à la beauté matérielle ; peut-être que le Greco a mis ces draperies magnifiques autour de ses Saints pour les honorer, par un sentiment de dévotion encore plus étroit. Mais on ne peut s'empêcher de penser, devant ces corps couleur de cadavres ou plutôt de ressuscités, devant ces corps, fragile enveloppe du tout puissant esprit, rapprochés de ces satins aux

(1) Voyez les tableaux qui se trouvent à Tolède, dans les édifices religieux, et même ceux qui sont au monastère de l'Escurial, et comparez la différence d'émotivité qui se dégage de ces peintures conservées dans leur cadre naturel et de celles, également belles et fortes, dont seul un sacrilège a pu faire des tableaux de musées.

plis lourds, aux reflets chatoyants comme des gemmes, à toute la contradiction religieuse du Midi, aux pratiques monacales, aux flagellations ascétiques, aux crucifix d'un réalisme dantesque, et aux processions idolâtres ruisselantes de pierreries, d'ors et de brocarts, tout empreintes de luxe profane et sensuel. Et pourtant, ici encore, dans cet apparat qui écraserait toute œuvre de moindre puissance, se manifeste l'esprit du Greco, toujours plein de lui-même, toujours égal. Ces draperies, il les accorde si intimement avec son sujet qu'il les spiritualise, si on peut dire, et qu'on ne songe pas un instant qu'elles pourraient être indépendantes.

On dit qu'il a reçu l'influence du Titien, qu'il doit ses éclatantes draperies, ses harmonies à l'école vénitienne; on veut par là diminuer sa personnalité, une des plus indiscutables de l'histoire de l'art ; cela est de la mesquinerie. Pour *entier*, pour *isolé* que soit un artiste, il doit toujours quelque chose à ceux qui l'ont précédé; c'est une loi naturelle dont aucun homme, si grand soit-il, ne peut s'affranchir, puisqu'il ne peut empêcher ce qui est d'exister. Le Greco a subi l'influence vénitienne, mais elle n'enlève comme elle n'ajoute absolument rien à son propre mérite, à sa propre originalité; si Titien ne l'avait pas enseigné, il était trop peintre pour ne pas trouver en lui-même des ressources suffisantes; et d'ailleurs, sans l'éclat de son coloris et son harmonie, il occuperait absolument le même rang qu'avec elles, puisque en face du Greco on doit abandonner toute matérialité, puisqu'on ne doit le considérer qu'à un point de vue *spirituel*. Je dis on ne doit, mais en réalité *on ne peut* le considérer autrement sous peine d'erreur grossière. Jamais la phrase *ça se sent ou ça ne se sent pas* ne reçoit une application plus juste que pour l'œuvre du Greco. On l'aime ou on ne l'aime pas. On peut l'aimer peu à peu, à mesure qu'on le pénètre davantage, mais on ne peut le comprendre sans l'aimer, car, dès qu'on le comprend, eût-on les convictions les plus opposées à son idéal, on est subjugué par la hauteur et la noblesse, par la constance inaltérable de cet idéal, et par la vérité intime de sa réalisation.

Le Greco n'a exprimé que ce qu'il ressentait. Voilà par où son esprit, en les dépassant, s'écarte de l'esprit de tous les artistes religieux. Seuls quelques primitifs, Memling, l'Angelico, Giotto, d'autres très rares encore, l'ont approché par la

sincérité de leur effort. De là l'émotivité qui se dégage de son œuvre et *prend* dans le plus large sens du mot le contemplateur. Elle prend avec une force irrésistible, avec une ardeur dont on ne peut pas se libérer, dont toujours on portera l'empreinte.

Je me rappelle qu'une fois, en entendant *la Sonate au clair de lune*, j'ai vraiment senti passer Beethoven. Cette impression de toucher à l'intime vérité de l'art, je ne l'ai plus sentie que très rarement, mais toujours devant le Greco, et c'est par cette phrase peut-être confuse que je crois le mieux le définir. Dans Rembrandt aussi, il y a quelque chose de cela, mais Rembrandt a trop souffert de l'isolement de son âme, il s'est trop replié sur lui-même, il est trop subjectif; et puis il est plus peintre, il masque son âme derrière son tableau. Le Greco, en intime communion avec l'esprit de son temps, est plus libre. Peut-être aussi, de par son sang méridional, a-t-il un besoin plus grand de s'épancher, de se communiquer. Il s'ouvre tout large.

Littérature, diront ceux qui dans la peinture ne veulent plus voir qu'un art extérieur. Littérature, je veux bien, puisqu'il est devenu de mode chez les impuissants de mépriser par ce mot tout effort qui ne tend pas au résultat immédiat. Littérature les cathédrales, littérature Rembrandt, littérature Greco; littérature les Primitifs et toute musique qui n'est pas une simple virtuosité, tout ce qui hausse l'humanité au-dessus d'elle-même. Si l'on met au sommet de la peinture les simples coloriages qui ne remplissent ni la pensée ni le cœur, je réclame hautement ce terme de mépris pour tout l'art consciencieux et vrai, et au sommet de la littérature se trouve le Greco qui nous donne la réalisation la plus étroite de l'Idée, et qui, par la puissance de son génie, fait de cette idée une divine matérialité.

M. NELKEN.

NOSTRADAMUS

On ne peut étudier le XVIe siècle avec indifférence ; sa vie intense, sa soif de connaître, son désir de clarté secouent notre apathie morale,notre paresse intellectuelle et,dans nos cœurs, fait naître le regret de n'avoir pas vécu au temps de la Renaissance.

Quelle aube merveilleuse ! Les esprits, enlisés dans de vieilles croyances et d'anciennes coutumes, secouent leurs chaînes et prennent leur essor. On se met à aimer la vie comme une œuvre d'art belle et bonne, ses phénomènes surprennent tout à coup, et les savants, fermant les livres d'Aristote, en cherchent une explication plus conforme à la vérité. Quel élan universel ! Quelle course immense des peuples à travers les décombres et les superstitions du moyen-âge ! On donne le dernier coup à la féodalité, on discute le dogme, on juge les prêtres ; avec une ardeur sans égale on s'avance en des contrées inconnues, où la raison et le bon sens remplacent la foi aveugle et les croyances absurdes.

Cependant, l'esprit chancelle et tâtonne. Autour de lui ce ne sont que ruines et décombres. Il manque de confiance en ses propre forces ; il cherche un appui et demande sa voie. La religion ne peut les lui fournir, puisqu'il la discute ; la science est à peine née. Alors, sans le savoir, mêlant raison et folie, idées sublimes et préjugés, il s'adresse aux devins, aux sorciers, aux prophètes. Des astrologues surgissent de toute part, chacun les honore, les respecte et les craint ; on redoute le jeteur de sorts, le mauvais œil, l'envoûtement. Le philosophe croit aux sciences occultes, le prince paie des magiciens, les savants eux-mêmes s'inclinent devant eux. Est-ce que Bacon n'a pas assigné une belle place à l'astrologie dans son arbre encyclopédique ? et dans son livre, le *Sylva sylvarum*, ne se montre-t-il pas persuadé de l'importance et du rôle des songes dans la réalité ? Est-ce que Galilée n'a pas cru aux corrélations sympathiques entre les corps ? Le sérieux de la vie se mêle de magie. Comme les astrologues ont beau jeu ! Au XVIe siècle, ils

représentent une large portion de l'humanité, celle qui méconnaît la vraie science et croit aux Paracelse et aux Jérôme Cardan. Leur fortune est surprenante. Chez Nostradamus, le plus célèbre d'entre eux, elle touche au miracle. Ne fut-il pas, durant trois siècles, aussi populaire qu'un vieux saint du calendrier !

Michel Nostredame appartient à une famille juive convertie descendant, croit-on, de la tribu d'Issachar. Il s'en fait gloire d'ailleurs et prétend qu'il en a hérité son don de prophétie : « Ceux de la tribu d'Issachar, dit-il, étaient des hommes sages et expérimentés, capables de discerner et de remarquer tous les temps. »

Il naquit à Saint-Remi en Provence en 1503. Son père était notaire, son aïeul paternel médecin du duc de Calabre. Ce dernier prend soin de son éducation et lui donne le goût de la médecine, des mathématiques et de l'astronomie. Après s mort, Nostredame continue ses études à Avignon, puis à Montpellier. Docteur en médecine, il parcourt la France et l'Italie étudiant les médecins et leurs ouvrages, les mœurs et les coutumes de chaque province. Ses observations lui fournissent la matière de son livre des Fards. Cet ouvrage est, en grande partie, consacré à la médecine. Il y fait l'éloge d'un certain nombre de docteurs du temps : Louis de Serre de Marseille, Joseph Mercurin d'Aix, Vigerchi de Savone, Jérôme Montuus de Vienne en Dauphiné, François Valériole d'Arles.

A Lyon il commence à prédire quelques événements sans importance, et déjà on le considère comme un homme extraordinaire.

Le seigneur de Florinville achève de faire sa réputation. Il avait appelé Nostredame en son château de la Faim, en Lorraine, pour y soigner son épaule atteinte d'infirmités. Un matin, tous les deux se promenaient dans la cour du château, et devisaient sur les présages et les devinations. Le seigneur de Florinville se montrait fort sceptique et plaisantait amicalement le docteur.

— Voyez ces deux cochons de lait, s'écria-t-il tout à coup. Quelle sera leur destinée ?

— Nous mangerons le noir et le blanc sera dévoré par les loups, répondit Nostredame. Secrètement le châtelain ordonna à son cuisinier de faire rôtir le cochon blanc pour le repas du soir.

— Vous mangez le cochon blanc, s'écria-t-il, quand le docteur, assis à ses côtés, se fut servi une tranche de rôti.

— Faites venir le cuisinier, repartit tranquillement le devin.

On appela le cuisinier en grande hâte et celui-ci finit par avouer que le cochon blanc avait été dévoré par un petit loup domestique, et qu'il avait dû faire rôtir le noir.

Le seigneur de Florinville, émerveillé, conta partout cette aventure extraordinaire.

Le docteur se fixe alors à Salon, à portée des grandes villes d'Aix, d'Arles, d'Avignon et de Marseille. Son éloignement augmente son renom. En 1546, on accourt le chercher d'Aix pour traiter une maladie contagieuse ; en 1547, on l'appelle à Lyon. Mais nul n'est prophète en son pays. A Salon, Nostredame est traité d'hérétique et d'imposteur ; aussi s'en venge-t-il en écrivant : « Qu'il était logé entre des gens barbares, ennemis des gens de bien hormis peu ; encore ignorants aux bonnes lettres ; qu'il professait la médecine en un lieu où il était comme parmi des bêtes brutes. »

A cette époque il étudie l'astrologie, mais, se sentant pénétré d'une vertu secrète, il brûle ses livres et se fie à sa seule inspiration. Au début, il écrit ses prédictions en langue ordinaire, mais bientôt il les consigne dans des quatrains obscurs et mal rimés.

Ses premières Centuries, publiées en 1555, sont adressées à César Nostredame, son fils. Dans une longue préface il lui explique comment il fut porté à la connaissance des événements futurs, mais ceci dans un jargon mystérieux et presque incompréhensible. Il signe son ouvrage de son nom « habillé à la latine », suivant l'usage de quelques écrivains du temps.

Le devin est alors dans la force de l'âge. Ses contemporains nous ont laissé de lui un portrait que je rapporte presque en entier. La taille de Nostradamus est au-dessous de la moyenne, sa face est ovale, ses yeux gris et brillants, ses joues vermeilles, ses cheveux châtains, sa barbe longue et fourchue. Son visage tout entier paraît ouvert et riant. Il est naturellement grave, avec un air de grande douceur et d'affabilité. Son esprit vif, pénétrant, fortifié par un jugement profond et solide, est secouru par une mémoire presque divine. Il semble un peu taciturne parce qu'il réfléchit avant de parler et ne répond qu'à bon escient. Il aime le travail et prend à peine quatre ou

cinq heures de repos par nuit. Sa parole est aisée, facile ; volontiers il se raille de ceux qui l'entourent d'une façon fine, délicate, piquante quelquefois. Son attachement pour l'église catholique ne s'est jamais démenti. En ce siècle de doute et d'incroyance il fréquente les prêtres, se rend tous les jours à la messe et participe à quantité de bonnes œuvres. Aussi l'Eglise ne s'éleva-t-elle jamais contre la publication des Centuries.

Ses premières prophéties ont cependant rencontré maints contradicteurs qui ne se gênent pas pour le traiter de sorcier, de songe creux et d'imposteur ; mais quantité de gens raisonnables l'admirent et crient au miracle.

Henri II et Catherine de Médicis, qui avaient entendu parler de lui, le mandent à la Cour. Le devin partit aussitôt. Il arriva à Paris le jour du 15 août, fête de Notre-Dame, et descendit à l'enseigne Saint-Michel, son patron. Nostradamus vit dans ces deux faits un heureux présage, présage réalisé puisque le docteur fut très bien reçu à la Cour, que la reine lui fit don de 200 écus d'or et lui demanda de prédire, à Blois, l'avenir des jeunes princes.

De retour à Salon, Nostradamus publie de nouvelles Centuries. Celles-ci sont adressées au roi. Dans sa préface il déclare « ne lui parler que presque confusément ». Cependant rien de plus obscur. « Si, comme dit un auteur du temps, on n'était pas prévenu que les prophéties sont obscures, on pourrait trouver qu'il s'est moqué du roi. »

A Salon et aux alentours on avait appris son crédit à la Cour. Le monde afflue chez l'astrologue ; on vient le questionner sur le temps, sur la culture, et il se décide à publier un almanach. Ses nouvelles Centuries et son almanach rencontrent encore plus d'un incrédule. Tout le monde connaît ce distique attribué d'abord à Jodelle, puis à Bèze :

Nostradamus, cum falsa damus, nam fallere nostrum est ;
Cum falsa damus, nil nisi nostra damus.

Auquel on répondit par :

Vera damus cum verba damus quæ Nostradamus dat,
Sed cum Nostradamus, nil infi falsa damus.

On publie même les contredits à Nostradamus. C'est alors

que Ronsard reproche à la France ses moqueries à l'égard du devin :

Tu te moques aussi des prophètes que Dieu
Choisit en tes enfants, et les fait au milieu
De ton sein apparaître, afin de te prédire
Ton malheur à venir, mais tu n'en fais que rire.
On sait que du grand Dieu l'immense éternité
Ait de Nostradamus l'enthousiasme excité,
On sait que le démon bon ou mauvais l'agite,
On sait que de nature il ait l'âme subite
Et, outre le mortel, s'élance jusqu'aux cieux,
Et de là nous redit des faits prodigieux ;
On sait que son esprit sombre ou mélancolique
D'humeurs crasses repu le rende fantastique.
Bref il est ce qu'il est, si est-ce toute fois
Que par les mots douteux de sa prophète voix,
Comme un oracle antique, il a dès mainte année
Redit le plus grand part de notre destinée.
Je ne l'eusse pas cru si le ciel qui départ
Bien et mal aux humains n'eût été de sa part.

La mort de Henri II ajoute un nouveau lustre à la gloire du devin. Ne l'avait-il pas annoncée dans un quatrain célèbre :

Le lyon jeune le vieux surmontera
En champ bellique par singulière duelle,
Dans cage d'or les yeux lui crèvera
Deux playes une, pour mourir mort cruelle.

Le lion jeune désigne Henri II, la cage d'or son casque.

Quantité de seigneurs accourent chez l'astrologue pour se faire tirer leur horoscope. Le duc de Crussol, venu pour faire observer les édits de janvier relatifs à l'exercice de la religion réformée, s'arrête à Salon et le devin lui prédit « que sa commission se terminerait à laisser les arbres chargés de nouveaux fruits ». Le comte fit en effet pendre bon nombre de catholiques d'Aix.

Il annonce au duc de Savoie la naissance d'un fils : « Il se blessera grièvement dans la force de l'âge, ajoute-t-il, mais ne mourra que quand un 9 viendra devant un 7. » Le fils du duc se blessa l'année prescrite. Confiant dans la prédiction, il pensa vivre jusqu'à 97 ans. Il mourut à 69 ans, c'était le dernier 9 qui précédait un 7.

Un nouvel honneur attendait Nostradamus. Charles IX vint le voir à Salon avec Catherine de Médicis et Henri de Navarre

qui n'avait encore que sept ans. La reine voulut se faire prédire la fortune d'Henri de Béarn. Le devin fit déshabiller le jeune prince afin de mieux affermir sa prophétie, et déclara qu'en vérité cet enfant serait roi de France. Catherine lui fit don de 200 écus d'or et Charles IX le quitta en l'assurant que tous les ennemis de Nostradamus seraient les siens.

Les derniers mois que vécut l'astrologue furent adoucis par la présence de Jean de Chavigny, son admirateur le plus sincère, son ami le plus dévoué. Jean de Chavigny était venu de Beaune à Salon, comme un pèlerin se rend aux lieux saints, pour ne plus quitter Nostradamus. A sa mort il s'éloigna de Salon et passa les 28 dernières années de sa vie à commenter les Centuries et à écrire la vie de l'astrologue sous le nom de Janus Gallicus.

Le devin mourut treize mois après la visite du roi. La veille de sa mort, il annonça à Jean de Chavigny : « Vous ne me verrez point en vie au soleil levant. » Le lendemain on le trouva mort assis sur un banc, à côté de son lit. Il avait d'ailleurs prédit son trépas :

Du retour d'ambassade, don du roi, mis au lieu,
Plus n'en faira, sera allé à Dieu ;
Proches parents, amis, frères du sang
Trouvé tout mort près du lit et du banc.

Les habitants de Salon reconnurent alors son pouvoir et le pleurèrent. Sur son tombeau, on plaça un buste exécuté par César, son fils, et l'épitaphe suivante :

Ici reposent les os de Michel Nostradamus duquel la plume presque divine a été de tous estimée digne de tracer et de rapporter aux humains, selon l'influence des astres, les événements à venir pardessus tout le rond de la terre. Il est trépassé à Salon de Craux en Provence, l'an de grâce 1566, le second de juillet, âgé de 62 ans 6 mois 16 jours. Ne touchez pas à ses cendres et n'enviez point le repos d'icelui.

Nostradamus avait écrit à son fils, au commencement de la préface de ses premières Centuries, « qu'à cause de son débile entandement qui ne lui permettoit pas de recevoir tout ce qu'il auroit à lui déclarer de ses prophéties il seroit contraint de les finir après sa mort ». Ceci, et la dernière phrase de son épitaphe firent croire que, vivant dans son tombeau, il conti-

nuait à écrire des prédictions. Des éditeurs en profitèrent pour publier grand nombre de fausses Centuries qui furent mélangées aux vraies prophéties. Aujourd'hui on est presque certain de n'avoir pas les Centuries entièrement exactes, les toutes premières éditions étant devenues très rares.

Après la mort de Nostradamus sa gloire ne fit qu'augmenter, on étudia, on commenta, on traduisit ses Centuries plus encore que de son vivant. Sa prédiction était accomplie :

Après la terrienne mienne extinction plus fera mon escrit que mon vivant.

L'œuvre de Nostradamus est un tissu de mots obscurs et dénués de sens :

J'ai retiré ma langue du populaire, avait-il dit, et n'ai déclaré que par obstruses et perplexes sentences les causes futures mêmes les plus urgentes, le tout escrit sous figures nébuleuses plus que du tout prophétiques.

On y découvre tout ce que l'on veut, dans ses quatrains, car ils ne conviennent à rien et à tout. Quelle bonne volonté ont témoignée ses contemporains en donnant un sens à son jargon ambigu ! Il suffit pour s'en convaincre de lire quelques prophéties. L'une des plus célèbres est celle de la Saint-Barthélemy :

Le gros airain qui les heures ordonne
Sur le trépas du tyran cassera ;
Pleurs, craintes et cris, eaux, glace, pain ne donne
V. S. C., paix l'armée passera.

Le gros airain signifie la cloche de la Saint-Barthélemy; trépas du tyran, mort de Coligny; eaux, glace, hiver rigoureux; pain ne donne, disette qui suivit. Quant aux trois lettres V. S. C. elles firent écrire des volumes. On les traduisit de toutes les façons ; le plus souvent on a pensé qu'elles signifiaient vieux sang coulera. L'armée qui passe est l'armée espagnole. Il fallait vraiment désirer trouver un sens à ce quatrain pour arriver à le traduire. Dans le 51ᵉ quatrain de la 7ᵉ centurie, le devin annonce la mort de Marie Stuart :

Le sang du juste à Londres sera faute,
Brulez par foudres de 23 les six,
La dame antique cherra de place haute
De même secte plusieurs seront occis.

Ce dernier quatrain est peut-être parmi les moins obscurs. Il en est d'absolument incompréhensibles; il faut recourir aux

explications données par les auteurs du temps. Témoin celui qui annonce la naissance de Louis XIII :

D'un rond de lis naistra un si grand Prince
Bien-tost, et tard venu de sa Province ;
Saturne en Libra en exaltation
Maison de Vénus en décroissante force
Dame en après masculin sous l'escorce
Pour maintenir l'heureux sang de Bourbon.

Peut-on voir que rond de lis signifie reine? bien-tost, neuf mois après son mariage? que tard venu de sa province doit faire songer au roi Henri IV déjà âgé? que Saturne en Libra signifie certainement Saturne est en exaltation au signe de Libra, c'est-à-dire le mois de septembre est exalté par la naissance du roi ? que maison de Vénus en décroissante force, indique que le Prince n'aura pas d'inclination pour les femmes ? que Dame en après masculin se traduit : princesse qui sous l'habit de femme porte un cœur mâle ; cette dame est la reine d'Espagne, sœur de Louis XIII, c'était une amazone remarquable et elle gouvernait l'Espagne en partie. Quant à : Pour maintenir l'heureux sang de Bourbon, cela se comprend sans commentaires.

Les difficultés de Henri III, les barricades de la Ligue sont prévues par le devin :

D'esprit de règne munismemens descriées,
Et feront peuples esmeus contre leur Roy,
Paix, fait nouveau, sainctes lois empirées
Paris ne fut en si très dur arroy.

Le prince d'Orange a pour sa part plusieurs quatrains. Le quatrième de la première Centurie, par exemple :

Par l'univers sera fait un Monarque,
Qu'en paix et vie ne sera longuement ;
Lors se perdra la piscature barque
Sera régie au plus grand détriment.

Quatrain qu'on a expliqué ainsi : le Prince d'Orange est reconnu roi par la plupart des états européens, son règne sera court et affligé par des guerres continuelles. La même idée est reprise dans un autre quatrain :

Le grand empire sera tost translaté
En lieu petit qui bien-viendra croître,

Lieu bien infirme d'exigüe comté,
Ou au milieu viendra poser son sceptre.

Ce qui signifie : le Prince d'Orange est reconnu par l'Irlande et l'Ecosse fort promptement. Ce prince, natif de Hollande, est comte de Nassau, comte d'un bien petit pays, futur roi d'un grand royaume.

Le seizième quatrain de la troisième Centurie, relatif à Louis XIV, mérite une mention :

La lune au plain de nuit sur le haut mont,
Le nouveau Soph d'un seul cerveau l'a veu,
Par ses disciples estre immortel Semond
Yeux au midi, en sens mains, corps au feu.

La lune c'est la France, le grand Soph Louis XIV, en sens mains la galanterie de la cour, et corps en feu le massacre des Cévennes. Quelqu'un découvrit cela à la fin du XVII[e] siècle!

Les quatrains de toutes les Centuries sont sur le même modèle. On y a trouvé tous les événements de l'histoire européenne, depuis Henri II jusqu'à Louis XVIII ; la Révolution française, les guerres de l'Empire, la chute de Napoléon y sont relatées.

Aujourd'hui les Centuries nous font l'effet d'un fatras de mots assemblés au hasard. Il est impossible qu'au milieu de toutes ces sentences ridicules il n'en soit pas qui cadrent avec les événements du temps, mais ce n'est pas, je crois, la faute de Nostradamus.

Après avoir lu les prophéties, amas de paroles sans liens et dénuées de sens, une question se pose : Est-ce que Nostradamus n'aurait pas abusé de la confiance et de la crédulité de ses contemporains ? Fut-il un imposteur ou un inspiré ?

La plus grande habileté de l'astrologue est certainement d'avoir fait ses prophéties obscures. Comme il avait beau jeu ! On trouvait tout ce qu'on voulait dans ses prédictions, chacun les interprétait à sa guise, jamais elles ne démentaient un événement réel. Le devin avait su éviter l'écueil contre lequel se brisèrent les autres astrologues. Leurs prédictions étaient trop claires, trop nettes ; quand la réalité venait les contredire, ils se couvraient de ridicule.

Gauric avait prédit qu'Henri II vivrait jusqu'à 65 ans, qu'il serait alors menacé d'un grand péril qu'il surmonterait, pour

ne mourir qu'à 69 ans 10 mois. Henri II périt sous la lance de Montgommery et Gauric perdit tout crédit. Cardan, lui, avait annoncé longue vie au roi d'Angleterre. Edouard VI survécut quelques jours à l'horoscope. Cardan assura qu'il s'était trompé dans la supputation des nombres et refit ses calculs ; son renom était sauvé. Malheureusement, il eut l'imprudence d'annoncer l'époque de sa mort; comme elle n'arrivait pas au temps marqué, il se laissa mourir de faim.

Nostradamus fut le seul habile, le seul prudent, mais le fut-il d'une façon bien consciente ? Ses contemporains l'ont traité de sorcier, de magicien. Il le dut, je crois, à la façon dont il s'est dépeint, écrivant ses Centuries dans la nuit, assis sur une chaise d'airain, un bassin sous les pieds, certain rameau d'arbre à la main, une voix qui sortait de sa manche et un éclat de lumière qui l'entourait. Ne dirait-on pas une scène de magie? Ceux qui l'honorèrent dans la suite pensent qu'il a dû parler au figuré.

Nostradamus a vécu retiré, éloigné des grands centres. N'est-ce pas le fait d'un homme habile et réfléchi ? Il attend qu'on vienne le chercher, il attend qu'on l'appelle à la Cour, il attend la visite du roi et celle des seigneurs. Eloigné de tous, ne semble-t-il pas plus précieux, plus indispensable ? L'astrologue aimait certainement la vie simple, mais, parfois, n'a-t-il pas eu une arrière-pensée? Les annales de Salon nous rapportent l'anecdote suivante : Un jour Charles IX et Catherine de Médicis arrivaient à Salon; la ville s'était mise en frais pour les recevoir, le cortège des seigneurs et des notables devait s'avancer au-devant du roi. On demanda à Nostradamus quel rang il voulait occuper dans le cortège : « Je mènerai mon petit train à part », déclara le devin. Il se rappelait trop bien l'impression profonde qu'il avait faite sur la reine-mère et le pouvoir qu'il avait pris sur elle. Les portes de la ville franchies, Catherine chercha son prophète; quand elle le vit seul, à l'écart, elle le fit asseoir auprès d'elle et ne voulut pas s'en séparer tant que dura son séjour à Salon.

Jamais l'Eglise ne poursuivit les écrits de Nostradamus. Pourquoi aurait-elle inquiété un catholique fervent, assidu aux offices, respectueux du dogme et ami des prêtres?

En tout cas un fait est certain. Jamais ses contemporains ne l'ont accusé de mystification. Tous vantent sa vertu, sa bonté,

sa religion ; personne ne le soupçonne d'habileté ; on le rétracte ou on le croit sans lui reprocher d'exploiter la crédulité du moment. Il est vrai que ceux qui le raillent sont crédules en plus d'un point.

Les détails que nous possédons sur la vie de Nostradamus, les témoignages que nous avons de son érudition, de son intelligence, montrent d'une façon irrécusable qu'il n'a rien d'un exalté. Ce fut le plus habile des hommes de son temps, servi admirablement par les circonstances. Il eut la fortune stupéfiante de quelques privilégiés.

Si, au début de sa carrière de prophète, il n'a pas cru en sa propre inspiration, plus tard, enivré d'honneurs et de gloire, peut-être a-t-il fini par se croire chargé d'une mission divine. Nous ne savons rien à ce sujet. Tel qu'il est, sa pensée intime reste une énigme ; son sourire railleur et doux nous poursuit et nous inquiète.

Sans Nostradamus, le XVIe siècle serait incomplet ; il symbolise trop bien le mélange de raison et de folie qui caractérise son époque. Il nous donne une image plus nette et plus réelle de la pensée du temps ; et, dans le fracas des armes, dans le concert des voix érudites et savantes, on aime entendre les paroles prophétiques de Nostradamus qui, pour avoir assemblé de mauvais vers dépourvus de sens, a moissonné plus de gloire qu'un génie de son temps.

JEAN VALÈRE.

LETTRES INÉDITES DE Mme LAFARGE

DE SON ONCLE ET DE SON CURATEUR

UN ÉPISODE JUDICIAIRE

(1843)

L'instant appel que la Presse française et étrangère unanimement, nous a permis d'adresser aux Archives publiques et aux Collections particulières possédant des manuscrits de Mme Lafarge a été entendu. Nous en remercions les cent et mille trompettes du journalisme contemporain, plus puissant à libérer une grande mémoire emprisonnée jusqu'en ses palpitantes pages de supérieure épistolière, que la voix même d'un Virgile chantant jadis les fastes de sa Rome éternelle, sur le clairon épique de Clio qui n'en dépassait pas les murs :

... Si vocem habeam centum oraque centum.

Avec les lettres de Marie Cappelle à l'abbé Brunet que nous avons publiées en quatre récentes livraisons (1), le monde littéraire s'est prononcé sur la valeur de cette plume d'acier infrangible pour guerroyer et résister jusqu'à son dernier souffle de pitié et de pardon, d'oiseau léger pour dépasser à tire d'aile la triste sphère des humaines passions et planer à des hauteurs où les âmes de cette envergure ne sont plus prisonnières. La sentence en est déjà rendue, qui reconnaît en cette femme un penseur et un styliste de la lignée la plus remarquablement française. Mais la criminelle du drame accompli ou la victime de la plus effroyable calomnie attend encore, dans le silence d'une tombe prématurée, les conclusions dernières d'un jugement qui ne lui fit pas grâce et d'une réhabilitation qui compte sur le temps, — ce juge impartial et lent à qui appartient, en toute affaire, le dernier mot.

Le dernier mot va-t-il être enfin prononcé par une documentation inespérée qui sort de l'ombre pour apparaître aujourd'hui, sur ces pages ? Cette ombre était l'étude d'un bon et loyal notaire de Tulle, et ce rayon fortuit dans le dossier inédit qu'il éclaire est l'œuvre d'un neveu de cette honnête famille à qui l'apport spontané de cette part de vérité cachée vaudra le plus louable éloge et la plus digne récom-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 375, 376, 377 et 378.

pense. Pour tracer, de ce notaire probe dont l'histoire du Procès Lafarge a retenu le nom, un portrait digne de son modèle, nous ne saurions mieux faire que d'emprunter la plume même de Marie Capelle qui, dans *les Heures de Prison*, en a écrit :

M. Lacombe, notaire à Tulle, est un des hommes les plus estimés du pays. Il était, depuis longues années, en relation d'affaires avec la famille Lafarge, et même en relation de politesse intime avec quelques-uns de ses membres. A l'époque de mon procès, son étude se trouvait ainsi un des centres de réunion de mes plus cruels adversaires. Il assista donc à toutes les péripéties du drame terrible qui se nouait dans l'ombre contre moi, pour aller se dénouer, contre moi encore, au grand jour de la cour d'assises. D'abord gagné à la cause de la calomnie et me croyant coupable, M. Lacombe usait de son influence pour m'aliéner l'opinion publique et l'intéresser aux espérances haineuses de nos ennemis. S'il ne cachait pas ses répulsions contre l'accusée, il cachait encore moins ses sympathies pour la famille accusatrice.

Mais il arriva un jour où l'honnête homme se trouva de trop dans ces mystérieuses collusions de colères intéressées et de rancunes vénales ; où l'homme de cœur s'indigna des tortures infligées à Emma Pontier, la pieuse enfant qui osait me défendre de toute sa conscience et m'aimer de tous ses souvenirs ; où l'homme de grand sens se révolta des cris d'une mère et d'une sœur, plus soucieuses d'escompter la mort que de la pleurer, plus jalouses d'hériter d'un crime que de sauver leur nom d'un déshonneur. Il arriva un jour où les pensées de M. Lacombe se troublèrent ; où, voulant examiner, approfondir les faits, il fut conquis à la cause de mon innocence et, d'ami des oppresseurs, devint l'ami de l'opprimée. Revenir d'une prévention secrète est chose difficile et rare ; mais abjurer hautement une prévention hautement avouée, défendre ouvertement ce qu'on avait ouvertement attaqué, oser respecter le lendemain ce qu'on avait flétri la veille, c'est d'une conscience ferme, d'un esprit droit. C'est surtout d'un grand cœur.

Tel est le portrait moral que, de M. Lacombe, Mme Lafarge a plutôt sculpté qu'écrit, dans le marbre noir de ses Tablettes *pro memoria*, mieux que sur les pages sombres de ses Mémoires *pro domo*,— ces pages d'essence si humaine et d'expression si française, qui seront un chef-d'œuvre de cœur et de langue quand, sous le clair soleil de la réhabilitation méritée, elles cesseront d'être un chef-d'œuvre d'ingratitude et d'oubli. Que ce soleil de justice attendue nous permette de lui emprunter un rayon, pour éclairer l'intérieur d'étude corrézienne d'où est extrait le dossier qu'on va lire.

Deux hommes y resplendissent dans l'éclat modéré du même panonceau provincial qui les abrita. Ils sont beaux-frères. L'un, grand et svelte de stature, glabre et impénétrable de visage, comme un irréprochable notaire de petite ville dont il représente, parmi les liasses innombrables de ses dossiers intacts, « cent ans d'honneur héréditaire » : c'est maître Lacombe, tuteur légal de Marie Cappelle au

cours des deux fameux procès de Brive et de Tulle où il accepta, parmi ses concitoyens passionnés, la lourde charge de curateur de l'accusée. — L'autre, broussailleux dans sa personne sans manières, indépendant dans son esprit terrible et sans retenue, d'une intelligence si supérieure que ses concitoyens respectueux l'appellent « le philosophe » et que la postérité tardive en ses jugements le comparera, bientôt peut-être, à Joseph de Maistre quand elle voudra lire enfin les *Lettres philosophiques* que ce Timon de Tulle a dédaigné de signer et dont les pages étonnantes sont, dit quelqu'un qui les a bien lues, « le testament le plus terrible et le plus souverainement beau qu'ait conçu et dicté un cerveau humain » : c'est Antoine Roussarie, à qui Marie Cappelle rend un si profond hommage dans ses lettres.

Sur ces deux médaillons trop sommaires de marbre intact que la postérité fouillera à son heure, convient-il de projeter l'ombre du traître qui a noirci tous les débats de Tulle et de Brive et que, depuis 1840, nulle main assez forte n'a pu arrêter et fixer enfin, comme un de ces oiseaux de nuit que nos paysans de là-bas clouent par les ailes filandreuses aux portes de leurs granges, comme l'image maudite et insaisissable de l'impénétrable fatalité? J'ai nommé Denis, qui couvrit de ce prénom d'emprunt les faux témoignages dont la Défense ne put le convaincre à la barre, et qui signa du nom de Barbier les faux billets souscrits par Charles Lafarge, pour éviter une faillite dont la seule générosité de Marie Cappelle accepta de le sauver, au prix de 25.000 francs versés par elle, au bord du lit où le responsable expirait. Et c'est ce même Denis, rencontré par hasard à Paris par Lafarge en quête d'argent et d'un mariage qui lui en procurerait pour réparer sa ruine, et disparu du Glandier et de Tulle aussitôt que le drame consommé eut fait d'une pauvre veuve sa malheureuse et irréparable victime ; c'est encore ce Denis arrêté, en 1843, pour un autre méfait et par un autre Parquet qui le relâcha, à l'heure même où la prisonnière de Montpellier, se reprenant à l'espoir de vivre encore et de prouver son innocence devant le seul coupable de sa condamnation, n'eut que le temps d'assembler ses preuves et de constater que cet effort suprême était encore vain. Car ce même Denis, si improvisamment arrêté, venait d'être aussitôt élargi pour se perdre sans reprise dans l'inconnu, d'où il n'a jamais reparu.

Lisez ces lettres et avouez que, si la Fatalité fut redoutée par les temps antiques, comme une force aveugle à laquelle la faible humanité ne pouvait se soustraire, elle est également redoutable de notre temps où les victimes du Sort en renouvellent, aujourd'hui, aussi irréparablement, hélas ! les anciennes. — Un jour, Marie enfant jouait chez son père, le colonel Cappelle, sur les genoux du général de Bressolles, à regarder courir sur le cadran de montre de son hôte les deux aiguilles qui représentaient deux petits serpents. Etait-ce une

répétition des deux serpents qu'Hercule, au berceau, sépara en jouant de ses petites mains? Et chaque fois que le général revenait chez le colonel, l'espiègle enfant demandait obstinément à revoir marcher « les petites bêtes »... Et tandis que la fille du général de Bressolles, — une des rares survivantes des contemporaines de Marie Cappelle, — me racontait, hier, cette touchante anecdote, j'évoquais la légende ou l'histoire d'Hercule assez fort pour jouer avec des serpents dans son berceau, qui, homme fait et le plus fort de tous, continua de jouer avec les plus terribles dangers que la mémoire des générations étonnées appela ses Douze Travaux, pour achever sa vie d'athlète invincible que le Destin vaincrait pourtant à son heure, sur le bûcher et dans la solitude du mont Æta.

BOYER D'AGEN.

I

Marie Cappelle à Frédéric Lacombe.

Prison de Montpellier, samedi.

C'est moi, c'est votre fille adoptive qui vient, si vous le lui permettez, rappeler son souvenir à votre cœur. C'est moi, Monsieur, dont la reconnaissance veut vous dire qu'elle vous aime, dont le malheur vous demande de l'aimer encore et toujours, en pensées, en actions. Ce dernier mot vous apprend que j'ai besoin de votre affectueuse intervention... que je compte assez sur vous, mon bon tuteur, pour user complètement de mes prérogatives de pupille. Je vais confier à votre noble dévouement peut-être l'avenir et le triomphe de mon innocence. Oh ! je vous connais trop bien, Monsieur, pour ajouter un mot à ces mots de vie et d'honneur pour moi !

Un hasard providentiel m'a mise en relations avec un des premiers avocats de Paris; un homme dont le talent est moins dans la tête que dans le cœur; qui, par sa position de député, de neveu de M. Berryer et d'ami presque intime de la plupart des ministres, peut immensément pour l'avenir de ma cause. Cet avocat (M. Dugabé, de Toulouse) suivit mon procès avec un intérêt singulier et, après ma condamnation, il garda, comme un cauchemar, le souvenir de mon horrible malheur. Cet hiver, il parut un *Recueil des fastes judiciaires* où mon procès fut confié à la rédaction d'un de ses amis intimes, M. Alboise. La famille de Nicolaï veillait et marchandait à prix d'or un opprobre nouveau à jeter sur mon nom, tandis qu'elle

menaçait de procès tout intérêt véridique qui aurait pu me défendre dans les étroites limites de la chose jugée.

M. Dugabé se vit appelé par son ami à concilier l'intérêt de ma défense et les prérogatives de la loi. Il étudia alors tous les éléments du procès et sa conviction devint si ferme, sa confiance en mon innocence si intime, qu'il résolut d'entreprendre la plus noble comme la plus périlleuse tâche, la chose la plus difficile dans notre Code judiciaire : ma réhabilitation enfin.

Ce n'était pas assez d'échanger nos pensées écrites. Un avocat est un confesseur et, dans une affaire comme la mienne, les plus petites vérités peuvent seules conduire à la grande lumière du vrai. M. Dugabé ne calcula pas plus la distance qu'il n'avait calculé la gravité de son projet. Il vint, nous nous vîmes librement et jamais, je vous le jure, plus grand intérêt ne fut confié à plus grand cœur, jamais confiance et reconnaissance sans borne ne répondirent à un dévouement plus noble et plus absolu.

En revenant avec M. Dugabé sur les douloureuses pages de mon passé, votre nom a été prononcé... béni par moi, honoré par lui. C'est vous, Monsieur, qui pourrez, à notre prière, réunir les documents indispensables qui doivent être la base de toutes les démarches à venir. Vous comprendrez, n'est-ce pas, qu'il m'eût été bien difficile de vous épargner ces préoccupations. Votre position de tuteur de la pauvre prisonnière, l'estime qui vous entoure vous faciliteront les moyens d'arriver au but; et ce qui aurait éveillé les manœuvres hostiles de nos ennemis, entrepris par M. Lachaud, dont le nom est si noblement uni à mon malheur, passera inaperçu entrepris par vous, mon prudent et cher croyant !

Vous savez que, dans un cabaret, Denis tint les plus graves propos, dont tous exprimaient positivement *qu'il ne m'avait point donné d'arsenic, et qu'il avait fait cette déposition pour parvenir à me faire condamner !* Plusieurs témoins les entendirent, et l'un d'eux alla les rapporter à M. Passerieu, l'un des jurés qui m'ont absoute. Vous savez que le pauvre et bon M. Passerieu mourut peu de temps après mon jugement; mais, avant de mourir, il avait confié *officiellement* cette déposition grave à M. Rivet, Procureur du Roi à Brive. Mais il l'avait aussi confiée à M. de Lasteyrie, un autre de mes jurés, un cher et loyal croyant. Aussitôt que nous eûmes

connaissance de ces faits par une lettre de M. Passerieu, M. Lachaud s'étant assuré que les faits étaient réels et sachant, de M. de Lasteyrie, que *les témoins présents aux propos de Denis* se les rappelleraient, dénonça ce faux témoignage de Denis au Parquet de Tulle, demandant au Procureur du Roi, M. Soubrebost, un mandat d'amener et une instruction sur ces faits. M. Lachaud écrivit même à M. de Saint-Priest, Procureur général de Limoges, qui avait défendu qu'on prît aucune mesure relative à mon procès sans lui en référer,... et celui-ci répondit par une lettre fort embarrassée et, ne pouvant récuser les élements positifs de la plainte, prétexta de la *chose jugée* et surtout de l'absence de Denis qui, n'ayant plus son domicile dans la Corrèze, ne pouvait être soumis à la juridiction de la Cour royale de Limoges.

Voilà où en sont les choses.

Maintenant, mon cher tuteur, nous aurions besoin de votre prudence, de vos démarches les plus actives et les plus promptes pour avoir :

1° Le *mémoire ou la copie du mémoire* que M. Lachaud adressait, en février ou mars 1841, au Parquet de Tulle pour accuser Denis de faux témoignage ;

2° Les lettres qui pourraient y être jointes et avoir été déposées avec le mémoire ;

3° Il faudrait que vous ayez la bonté de voir M. Rivet, procureur du Roi à Brive, afin de recueillir tous les documents écrits ou verbaux qu'il a dû garder de la déposition de M. Passerieu ;

4° S'entendre avec M. de Lasteyrie pour savoir quels sont les témoins, pour les faire parler, raviver leurs souvenirs. Je ne doute pas que le bon et grand cœur de M. de Lasteyrie ne batte encore pour mon malheur, qu'il ne consente volontiers à venir à Tulle pour s'entendre avec vous des choses à faire, pour recueillir les moindres particularités de ces propos tenus par Denis, et de tous les autres faits qui auraient pu se passer ou se découvrir durant mon absence.

J'ai dit à M. Dugabé par quel retour providentiel je vous avais compté, aimé, béni, parmi les plus chers de mes amis. Je lui ai dit qu'anciennement lié d'intérêt avec MM. Lafarge et Buffière, vous pouviez moins qu'un autre résister à la prévention que leurs injustes accusations faisaient naître contre moi ;

qu'il vous avait fallu un esprit doublement droit et ferme, un cœur doublement noble et bon pour venir à moi si affectueusement croyant et dévoué. Il l'a compris et s'est réjoui avec moi de la valeur de mon enquête. Il m'a chargée de vous demander d'entrer en relations directes avec lui, de vouloir bien lui dire tout ce qui avait dû se passer (ou dans l'opinion ou dans les mauvaises affaires de la famille Lafarge), qui puisse être favorable à mon procès. Enfin je dois vous prier de lui envoyer le plus tôt possible et l'un après l'autre, s'ils étaient trop longs à rassembler, les papiers, dépositions, éclaircissements relatifs au faux témoignage de Denis. Voici l'adresse. Sur la première enveloppe : M. Dugabé, député, rue Royale-Saint-Honoré, n° 25, Paris. — Sur une seconde enveloppe qui recouvrira la première, à Son Excellence Monsieur le Ministre de l'Intérieur.

De cette manière, le secret de la poste ne saurait être violé, et on ne verra pas à quel avocat vos lettres s'adressent. Je n'ai pas besoin de vous demander, noble ami, le silence le plus absolu. Vous comprenez que mes ennemis, qui ont tant d'intérêt à me perdre, en ont plus encore à me faire mourir oubliée. Une réhabilitation serait un triomphe pour moi et les condamnerait à l'infamie. Il ne faut pas que nos marches soient minées par de sourdes manœuvres. Il est déjà si horriblement difficile de nous hasarder en avant, que tout deviendrait impossible avec le voile d'or que les Nicolaï jetteraient sur toutes les lueurs de vérité. Hélas ! il faut compter sur des ennemis peut-être, avant d'arriver au but. Nous avons besoin d'une triple cuirasse de courage, de prudence et de patience résignée par l'espoir du succès. Si vous aviez besoin des renseignements indispensables de M. Lachaud, et qu'il soit encore à Treignac,— ce que je ne crois pas d'après sa dernière lettre,— veuillez, noble ami, lui dire, en les lui demandant, quelles étaient vos raisons pour éviter que son nom parût dans le commencement des démarches à faire au Parquet de Tulle. Je lui écris en même temps qu'à vous, mais à Paris où ma lettre l'attend pour l'instruire de mon espérance de résurrection : dites-le-lui.

Si M. de Gaujal (1) ou M. Régert (2) sont encore à Tulle,

(1) M. de Gaujal, président du Tribunal civil de Tulle.
(2) M. Régert, substitut du Procureur du roi à Tulle.

vous savez combien ils ont été bons pour moi, et vous pourriez peut-être leur demander aide pour avoir la copie des lettres et du mémoire contre Denis, déposés au Parquet. — Dans le cas où ils seraient à Tulle, veuillez porter au bon M. Gaujal l'écho de mon souvenir le plus affectueusement respectueux, et tendre une pensée amie et ma main au bon M. Régert. — Encore une fois, je laisse tout à votre prudence et à votre intérêt sage et dévoué. J'espère que mon bon et bien aimé docteur Ventéjoul garde aussi bien sa santé que celle de ses malades et que, si le jour de la liberté arrive pour moi, nous pourrons pleurer de joie ensemble. Son souvenir est gardé dans mon cœur par la reconnaissance, dites-le-lui bien amicalement pour moi. Ma santé n'est pas bonne, hors ses lois ; je vis, mais je souffre toujours et dans ce moment même où je vous écris, j'ai huit vilaines petites sangsues qui soupent sur mon pied. Voilà de quoi expliquer l'écriture hiéroglyphique de ma lettre.

M. Dugabé voulait que je vous écrivisse, *courrier par courrier*. J'obéis quand même, vous le verrez à ma prose toute décousue.

Mille souvenirs et compliments au philosophe (1). Je n'ose le gronder de ne jamais m'écrire, en espérant qu'il dicte ses volontés à la postérité..... Mille souvenirs aimables à Mme Lacombe et à Mme Roussarie.

J'ai toujours à vous les petits ouvrages que je vous destinais, et que votre vilain Monsieur n'est pas venu prendre, ainsi qu'il le promettait.

Adieu, cher et noble tuteur ! Je vous remercie de m'avoir donné le droit d'être quelque peu à vous, de reconnaissance et de cœur. Mon devoir de pupille est de vous aimer, je n'ai garde d'y manquer.

MRIE CAPPELLE.

Cette lettre porte le cachet de la poste de Montpellier du 22 octobre 1843 et l'adresse de M. Frédéric Lacombe, notaire à Tulle (Corrèze).

II

Ce mercredi.

Mon bon, mon cher tuteur, je ne sais comment me faire

(1) M. Antoine Roussarie, qui a fait plusieurs ouvrages de philosophie, était le beau-frère de M. Lacombe.

pardonner mon silence. Vous faut-il un sourire pour vous rendre indulgent? Vous faut-il une larme pour appuyer une supplique ? Non, sourire et larmes ne sont pas assez. Je vous tends ma main, je penche mon front sous la bénédiction d'un saint baiser de tuteur et je suis pardonnée, n'est-ce pas ?

Enfin je puis vous expliquer mon silence. Votre dernière lettre me parlait de mes espérances, de mes projets. Au moment même où je la recevais, M. Dugabé m'écrivait qu'il tenait Denis sous la griffe déjà entr'ouverte de la police... Le misérable allait être livré, pieds et poings liés, à notre dénonciation par une nouvelle édition de ses vices. Il fallait guetter, attendre, dans un silence d'autant plus profond que nous n'attendons et ne guetterons pas seuls.

Mes ennemis (ceux qui se sont attaqués à mon honneur) me veulent morte. Si un témoignage me ressuscitait, je serais forte de l'opinion publique contre la fortune et la noblesse des forts d'aujourd'hui. Nous savons ce qui se fait avec de l'or. — Denis a été arrêté, il est resté plusieurs mois en prison, sans que la Presse pût le savoir, car M. Dugabé avait obtenu la promesse formelle d'un silence absolu. Sur ma vie, j'avais juré de n'en pas même parler ici à ma famille, et j'avais tenu mon serment.

Vous voyez, n'est-ce pas, que je ne pouvais vous écrire. On ne ment pas à ceux qu'on aime, on ne trahit pas la parole donnée. Je n'attends pas la fin de ce premier acte de mes nouvelles espérances pour vous confier enfin mon secret : quand vous recevrez ma lettre, il sera jugé. La Presse aura enregistré ses turpitudes et répété, je l'espère, le premier cri de mon innocence, et de ma résurrection.—Vous verrez dans les journaux qu'on n'a pu cacher cette arrestation à la Presse jusqu'au dernier jour. C'était légalement impossible.

Que Dieu me vienne en aide! Mes amis, priez pour moi, par vos vœux, par vos espoirs, par vos amours !

M. Dugabé, retenu en ce moment à Paris par des affaires personnelles, m'a envoyé son meilleur ami auquel j'ai déjà appris à vous connaître, et qui vous aime de toute l'estime que lui inspire votre dévouement pour moi. M. Alboin du Pujol me dicte les démarches à suivre. La première s'adresse à votre cœur, la seconde à votre dévouement éclairé et actif. Lorsque la première fois, nous avons déposé au greffe du

parquet de Tulle les pièces relatives au faux témoignage, je n'avais pas de curateur ; par suite, pas de valeur, de nom, d'action légale, j'étais enfin le pauvre zéro que l'injustice avait dépossédé de tous les droits des vivants. Aujourd'hui, la Providence me permet de me retrouver sous la tutelle de votre chère protection. Il faudra donc que, les preuves rassemblées et la minute de notre première demande en poursuite retirée du greffe, il soit fait *un acte* ou *des actes* qui permettent à M. Dugabé de déposer en votre nom ma supplique devant le Parquet de Paris. J'écris et je joins à ma lettre quelques lignes pour M. Régert. Je ne doute pas que, sous ma main, il ne vous instruise de toutes les formalités à remplir. M. Dugabé, qui sait ce qu'il a si généreusement fait et peut-être souffert pour ma cause, me dit que lui seul peut mieux que personne empêcher les pertes de temps pour mesures incomplètes ou mal prises.

J'écris aussi à M. de Lasteyrie afin qu'il ravive les témoignages, et s'en assure indirectement. Je voulais d'abord vous envoyer un de mes grands-oncles du côté paternel, M. Delafont, afin de vous suivre dans ces préliminaires si difficiles, si longs, si ennuyeux. Mais ne serait-ce pas mettre tous les cancans, calomnies, imaginations, nos têtes de la Corrèze en rumeur? Mon bon oncle s'entend merveilleusement à m'aimer, mais très mal aux affaires. Vous êtes aussi habile d'esprit et d'expérience que de dévouement : c'est donc à vous seul que je remets le soin de mes espérances. C'est une question de *vie* ou de *mort* pour moi. Oh ! je suis sans crainte, en vous la confiant.

Mon oncle se mettra en correspondance avec vous pour être à vos ordres, sur quelques-unes des mille questions que les femmes n'entendent guère. J'ai eu, hier, la visite faite pour moi à mon autre bon oncle, M. Collard, par un de vos compatriotes du Limousin, un inspecteur des enfants-trouvés, M. Pottoir, je crois. Il m'a rendue heureuse en me faisant dire qu'à Tulle j'étais restée pleurée, aimée. En apprenant l'arrestation de Denis, il voulut embrasser mon oncle et l'assurer que nul, dans la Corrèze, ne doutait de la valeur des preuves à l'appui du faux témoignage de ce coquin. Dieu le veuille !

Mon intention personnelle et positive est, autant que possible, de mettre en dehors des accusations de la défense la

famille Lafarge. J'ai porté le nom de M. Lafarge, douleur peut-être cruelle et injuste. Le mauvais état de leurs affaires, l'imminence d'une banqueroute frauduleuse ont pu me désigner pour victime à leur désespoir intéressé ou à leurs espérances cupides. Je n'appellerai pas le déshonneur et la flétrissure peut-être sur des personnes qu'un jour j'ai pu regarder comme m'appartenant. D'ailleurs, j'aime Emma Pontier, j'aime le pauvre Raymond, tout bas encore, comme une mère. Je m'attaquerai seule à Denis le faussaire, l'escroc, le prévaricateur. Sa culpabilité suffit pour me sauver. S'il ne m'a pas remis le poison,—et c'est dans ce paquet que j'ai dû puiser l'arsenic du lait-de-poule, les traces qui se sont vues, les petits pots dans les tiroirs non fermés, — s'il ne m'a pas remis ce paquet,ou il s'en est servi lui-même pour simuler le crime, ou il l'a jeté ; la famille Lafarge n'y est pour rien, et moi je suis de toute nécessité innocente; car, n'ayant pas de poison, puisque j'en demandais au *risque de ma tête*, je ne pouvais en mettre *partout*.

De plus, Berzelius, Standin, Dangin, Thénard, l'école de Montpellier en masse viendront confondre Orfila et déclarer qu'il n'y a pas eu empoisonnement. Comment alors incriminer un fait qui n'existe pas ? Je vous dis ces choses afin que si le brave M. Pontier était inquiet, pour l'honneur de sa famille, des nouvelles d'une révision de procès bientôt, sans doute,apportées par la Presse, il puisse apprendre par vous, leur ancien ami, quelles sont mes intentions. J'ai trop cruellement souffert de la calomnie, pour attaquer sans certitudes palpables ou sans qu'on m'attaque moi-même. D'ailleurs,celui qui implore le Dieu de Vérité et de Justice doit se rendre digne des faveurs providentielles, en sachant pardonner.

Avouez, ami, que si cette famille était de bonne foi dans ses accusations dressées contre moi, à l'instigation de Denis, elle aurait maintenant un beau rôle à jouer. Raymond Pontier, ce noble cœur, le comprendrait. S'ils sont hostiles à ma réhabilitation, s'ils ne l'aident pas des vérités qu'ils connaissent, ils sont à jamais déshonorés et perdus dans l'opinion par mon succès. S'ils pouvaient être à la hauteur de cette réflexion !

Nous laissons à votre sagesse d'en faire beaucoup ou de n'en rien faire, selon l'occasion. Pour moi et pour la famille Lafarge, ce serait immense. Jugez l'effet d'une rétractation,

au moment où nous allons attaquer Denis en faux témoignage : attaquer les expériences de M. Orfila et forcer, cette fois, la vérité dans ses derniers retranchements avec unité, force, talent, appui de l'opinion à Paris où elle est excellente, appui d'influences éminentes, appui d'un martyre aussi douloureux que le mien et, j'ose le dire, supporté sans faiblesse une seule fois, pendant une agonie de trois ans. Supposons que la famille Lafarge ne m'ait accusée que par devoir envers son fils, frère, etc. Ne doit-elle pas être la première à reconnaître qu'elle a pu se tromper, devant le faux témoignage de Denis qui ne m'a pas remis le poison, devant l'opinion universelle de tous les chimistes qui démentent les résultats des expériences d'Orfila, devant l'évidence enfin? Cette mère, prête à paraître devant Dieu, ne peut-elle avoir une pensée de justice et de remords? — Ceci est confidentiel ; vous en comprenez l'importance. — Vous seul peut-être êtes dans la position de faire comprendre cette idée à M. Raymond Pontier. M. Dugabé a non seulement une position qui abaissera devant nous les difficultés, mais un coup d'œil qui embrasse tous les moyens, tous les rayons, toutes les ombres d'une affaire. Il trouve cette rentrée dans mon procès admirable et providentielle. « C'est, selon tous les grands avocats du bar-
« reau de Paris, un succès certain et un succès assez beau
« pour faire mourir de joie Mme Lafarge et couvrir de gloire
« son défenseur ! »

Ici, aussitôt qu'on a su l'arrestation de Denis, on a ouvert mes portes au conseil envoyé par M. Dugabé. Dans la ville, on aborde mon oncle. Le peuple crie déjà que c'est un miracle, et le peuple du Midi crie fort quand il aime bien. Dans le monde, on se demande ce que je vais faire. Les journaux le leur diront.

Il était temps, mon ami, — ma poitrine s'attaquait, mon médecin me suppliait à genoux d'accepter ma grâce. Il avait même écrit à M. Dugabé que je pouvais encore supporter un an cette vie de douleur et d'ombre, — mais qu'après ce temps le mal serait plus fort que ses soins. Une grâce! Je n'en voulais pas. Ne pouvant en appeler de l'injustice de quelques-uns à la justice des masses, je me serais confiée à la mort, — première page de toute vérité, — pour sauver mon innocence. A défaut de ma vie, j'aurais eu, du moins, à offrir une mort digne et une mémoire pure à mes amis. Maintenant, j'espère

revenir à vous, m'appuyer avec orgueil sur vos nobles et généreuses affections. J'espère dire bien haut, sans vous compromettre, que vos sympathies furent les inspirations de mon courage, vos amours les anges gardiens de ma douleur. Et à vous, mon cher tuteur, j'espère vous offrir une fille qui essaiera de vous faire comprendre les joies de la paternité. Annoncez notre espoir à notre *philosophe* (1). Je lui serre la main toujours de tout mon cœur, de toute mon admiration, lorsqu'elle est honorée d'une petite tache d'encre, cette main lettrée dont j'aime l'esprit, l'originalité et les boutades même anti-féminines. Dites-lui que je n'ai pas perdu tout mon temps à souffrir. J'ai sérieusement étudié. On dit que George Sand est l'interprète de la philosophie de Pierre Leroux. Notre philosophe ne me donnera-t-il pas, un jour, quelques inspirations et beaucoup de conseils?

Mille affectueux souvenirs à Mme Lacombe. Ce soir, je suis heureuse d'espoir. Ne puis-je pas, avec votre permission, envoyer un baiser de ma main au front de l'excellent docteur Ventéjoul? Amitiés sincères à Mme Maurice. A tous ceux qui se souviennent de Marie, action de grâces et pensées. A vous, cher tuteur, le dernier sourire de ma journée et le plus affectueux battement de mon cœur. Vous recevrez par la diligence une petite partie de moi, mon *ombre*. Ayant été obligée de me servir seule du daguerréotype, elle n'est pas bien faite, mais, dit-on, très ressemblante. Croyez-la bien, si elle vous dit du regard que je vous aime. Elle sera mise à la diligence en même temps que ma lettre à la poste : veuillez la réclamer.

MARIE.

III

Mon excellent ami. — On est parvenu à retarder le procès de Denis pour que la demande en faux témoignage, arrivant à l'audience, ait un plus grand retentissement. — La magistrature nous a été et nous sera, m'assure-t-on, favorable. L'opinion est excellente, le pouvoir d'une bienveillante neutralité. La Presse républicaine promet même son aide. Oh! que la joie est douce au cœur des pauvres exilés d'outre-tombe. En recevant ces nouvelles, j'ai pleuré d'espoir, tout un jour. O

(1) Antoine Roussarie.

vous, mes amis, soyez bénis ! C'est un grand titre auprès de Dieu, que d'aimer et d'être aimée. Vous m'avez sauvée peut-être de la mort.

Voici la marche que nous essayerons de suivre : — Attaquer le faux témoignage de Denis et les fausses expériences de M. Orfila simultanément ; — prouver qu'il ne m'a pas été remis de poison et qu'il n'y a pas eu d'empoisonnement. — Nous rentrons ainsi *de droit* dans le procès. Lisez :

(Code d'Instruction criminelle, livre II, chapitre III, des demandes en révision, paragraphe 5.)

M. Dugabé va se mettre en correspondance avec vous, si votre bienveillante affection pour la pauvre Marie le lui permet. Mon oncle M. Delafont partirait pour Tulle, si cela était utile plus tard. M. de Lasteyrie et de Tourdonnet viendraient bien s'entendre avec vous, s'ils pouvaient rassembler de nouveaux renseignements sur Denis. Je supplie par votre voix tous mes amis de me venir en aide.

Je joins à mon ombre, cher tuteur, deux pavots que j'ai faits pour Mme Lacombe, trois petites plumes — mon ouvrage — pour notre philosophe, M. Régert et le bon docteur, un petit paquet pour M. de Lasteyrie. Une vivante n'oserait envoyer à ceux qu'elle aime ces pauvres petits objets, une pauvre morte use de ses droits et de ses privilèges. On sait que la souffrance affaiblit ses doigts, que les larmes voilent trop souvent son regard, pour qu'elle parvienne à finir une œuvre de labeur et de patience. Depuis six mois, j'ai des écrans commencés pour votre cheminée, et ma méchante tête m'empêche de les finir. Pardonnez-moi ! — Si l'on brodait avec le cœur, nul ne le céderait en force et en talent à Marie travaillant pour ceux qu'elle aime.

Adieu, cher et respecté supplément de ma pauvre nullité. Soyez heureux : mes prières vous gardent. Ne m'oubliez pas : mon espérance est toute en vous.

MARIE CAPPELLE.

La fenêtre contre laquelle mon portrait est appuyé est celle de ma cellule, donnant sur le préau et toute drapée de clochettes et de fleurs semées par moi. Le soleil n'éclairant pas beaucoup mes traits, je suis obligée de déposer la robe noire que je ne quitte jamais, pour un vêtement blanc. Si vous lisez

un sourire dans mes yeux, prenez-le, cher tuteur, il vous est adressé.

IV

Chez tuteur, c'est encore moi, et cependant je ne vous demande point pardon ; car je sens, mon excellent ami, que vous travaillez avec une joie bien intime à l'œuvre de ma résurrection. Vous vous êtes si généreusement identifié avec mon malheur que mon honneur vous appartiendra. Devant Dieu, j'étais digne de votre chère sollicitude. Puis-je bientôt, devant les hommes, être digne de votre amicale adoption? Vivante, je serais indiscrète; — pauvre morte, j'ai les prérogatives de ma position d'outre-tombe. Mes prières vont au Dieu juste et bon, et ma confiance à mes amis, — et si j'espère parce que je suis innocente, j'espère aussi parce que je suis aimée.

Voici, coup sur coup, trois lettres de M. Dugabé, qui me pressent d'agir auprès de vous. Je vous ai écrit, je vous écris encore. Cher tuteur, de l'activité, des démarches que vous allez tenter, dépendent mes espérances; tout est là. Acceptera-t-on notre plainte en faux témoignage ? Des éléments pourront-ils arriver à temps ? Dieu le veuille ! Qu'il vous aide, noble ami, à faire l'impossible pour le possible ! Votre cœur me répond de votre volonté et du succès. L'affaire Denis est peu de chose par elle-même..., mais l'importance que l'opinion publique lui a donnée, en la rattachant au souvenir de mon procès, nous est un premier gage de succès. La remise de l'affaire est une faveur que j'appellerai providentielle, pour ne pas lui donner un autre nom d'une terminaison jumelle (1), mais qu'il serait peu prudent de confier à la poste. — Il ne faut pas faire, encore une fois, d'un grand acte de justice une affaire de parti. *Le Moniteur Parisien* et *les Débats*, organes du Gouvernement, vous diront mon espoir positif et ma pensée. Lisez les n[os] du 9. — A Paris la maladie d'un expert, n'amène ordinairement que la nomination d'office d'un autre expert, ou le changement de rôle des débats dans la même session. Le grand nombre d'affaires, l'encombrement des prisons l'exigent. Cependant, nous avons obtenu six semaines. Mettons à profit ce temps précieux, en rassemblant un faisceau de preuves assez formidable pour motiver un second mandat

(1) Ministérielle, sans doute.

d'amener. — Denis arrêté comme faux-témoin, nous avons passé notre Rubicon. A Paris, la magistrature est au-dessus des influences préventives et calomniatrices. Le Jury (?) est l'expression de l'opinion des masses; on m'assure que cette opinion m'est acquise. Par des relations personnelles ou amicales, la Presse, ou la plus grande partie du moins de la Presse démocrate, me soutiendra avec prudence et avec force, s'il le faut. Oh! ne laissons point pâlir ce beau rayon de salut: c'est la vie ! Une déception serait la folie ou la mort. Je vous dis cela tête à tête, on peut même dire cœur à cœur. Ce sont les secrets de ma défense; mais c'est aussi la source de mon courage, et je veux, mon noble ami, que vous y puisiez des forces comme moi.

Voici ce que désire M. Dugabé :

1° L'envoi de toutes les pièces déposées à Tulle pour l'accusation du faux témoignage, — cet envoi aussi prompt que possible, devançant même les renseignements pris ou à prendre ultérieurement;

2° Votre procuration, afin qu'il puisse agir en mon nom sous *le vôtre;* tout cela, sous formes parfaitement légales, afin que la chicane ne puisse y mordre. Six semaines, c'est un siècle pour l'attente, c'est un jour pour l'action;

3° S'il était possible, un billet en la possession de M. Brossard (1) dans lequel figurerait le nom de Denis.

Ma défense accepterait toutes les conditions pour retirer ce billet. Mais je suis sûre, connaissant M. Brossard, qu'il sera heureux d'être une cause première d'une aussi grande réparation. — Vous comprenez qu'il faut montrer l'intérêt de Denis à incriminer ma conduite et sa fatale influence sur les mauvaises et déloyales affaires qui ont provoqué la banqueroute des forges du Glandier. Si M. Brossard ne consentait pas à cet acte d'humanité envers une pauvre prisonnière, veuillez tenter la même démarche auprès de M. Roque (2), de Brive. En l'indemnisant volontairement, ainsi que je l'ai fait aux dépens de ma fortune, peut-être ai-je conquis le droit de lui demander aide

(1) M. Brossard, banquier à Tulle.

(2) M. Roque, banquier à Brive, à qui Mme Lafarge, veuve depuis deux jours, avait remis 28.000 francs pour racheter autant de fausses valeurs que le défunt avait fait circuler. Des billets, signés par Barbier, étaient souscrits par Denis. « Pour l'honneur du nom que je portais, j'ai signé, en exigeant seulement de M. Roque un silence absolu », écrit Marie Cappelle au chapitre dernier de ses *Mémoires*.

quand il s'agit de ma vie et de mon honneur. Je vous le répète d'ailleurs : notre intention n'est nullement de revenir sur le débat d'argent entamé entre moi et la partie civile. C'est uniquement pour borner à un intérêt personnel le faux témoignage de Denis, que nous voulons trouver son nom parmi les pièces déloyales de la banqueroute. Si on ne l'a pas poussé à cet horrible assassinat moral d'une pauvre femme, il faut nécessairement prouver quelles sont les mauvaises passions qui ont pu l'entraîner dans cette infâme et ténébreuse voie. Rien de plus concluant que la question intérêt. Je compte sur M. de Lasteyrie pour ramener les faits à l'appui des dépositions Lavictoire, etc., etc...

Je lui demande en grâce de se mettre en rapport avec vous. J'adresse aussi la même prière à M. de Tourdonnet. Seriez-vous assez bon pour leur faire parvenir l'adresse de M. Dugabé : rue Royale-Saint-Honoré, 23 *bis*, et aussitôt l'ouverture des Chambres, sous le couvert du Président du Palais Bourbon. Si, avant l'époque du jugement de Denis, ils avaient des renseignements nouveaux qu'ils n'eussent pu vous communiquer à temps, qu'ils les envoient directement. M. Dugabé me charge de vous demander mille fois pardon, s'il ne vous écrit pas lui-même en ce moment parce qu'il est accablé des préoccupations, démarches, etc., nécessitées par mon affaire et une affaire à lui personnelle qui doit se juger le 25 décembre. Sachant mon impatience de recluse, mes angoisses même, il saisit chacune des minutes libres de son temps pour me tenir minutieusement au courant de ses faits et gestes relatifs à ma défense. Il compte, noble ami, que vous lui pardonnerez encore quinze jours son silence, pour l'amour de moi et de mon avenir. Il vous supplie de hâter l'envoi de tous les papiers, mais particulièrement des n^os^ : 1 le *dépôt au greffe*, 2 la *procuration*, 3 le billet de M. Brossard ou Roque. En cas de communications pressées, pour lesquelles un courrier manqué pourrait être préjudiciable, veuillez, mon bon tuteur, adresser vos lettres à M. Alboise du Pujol, Passage de l'Industrie, 11. C'est son meilleur ami, c'est le croyant Messie qu'il vient de m'envoyer avec la bonne nouvelle, ses conseils, ses recommandations. Quelque part et quelque occupé que fût M. Dugabé, il vous ferait parvenir la réponse sur-le-champ.

Je suis si excessivement occupée de souvenirs à transcrire, témoignages à réviser, explications à donner pour l'intérêt présent et futur de ma défense, que mon cœur doit se borner à vous parler sa langue muette à travers tous ces menus détails... Ecoutez-le, mon noble ami, il vous bat son affection et sa reconnaissance ; il aime tous ses chers croyants *tullois ;* il vous prie de lui servir auprès d'eux d'interprète. Salut et adieu pour vous, cher tuteur, et pour eux tous! — Marie se souvient et garde ses plus ferventes prières pour tous ceux qui l'ont protégée de leur sympathie.

MARIE CAPPELLE.

En prison, 22 novembre 1844.

V

Ce 5 janvier 1485.

Mon excellent ami. — Une violente fièvre nerveuse qui me cloue, comme une pauvre martyre dans mon lit, m'a rendue muette, alors que mon cœur battait pour vous plein de reconnaissance.

Quoique mon docteur me défende de fatiguer ma pauvre tête, en écrivant quelques-unes des pensées qui la brûlent, je veux commencer cette année avec vous, — et si je laisse les souhaits à ceux qui savent encore de quoi se compose une vie heureuse, je veux du moins traduire mon vœu en sincère affection, vous dire que je vous aime de toute la reconnaissance et de tous les souvenirs de mon cœur.

Le malheur frappe avec la rapidité de l'éclair. Il faut, au contraire, d'innombrables démarches, des lettres sans fin,des ennemis sans nom, pour parvenir seulement à mettre l'erreur aux prises avec la vérité.

Il me serait impossible de vous dire ce que j'ai éprouvé déjà de contrariétés préliminaires d'autant plus insupportables qu'étant paralysée par la maladie j'étais obligée de dicter les plus petits billets, d'éloigner les plus petites décisions. — Enfin je suis mieux et j'espère que cela marchera.

Vous savez ce que vous disait ma dernière lettre. Des événements en dehors de toutes prévisions vinrent en déranger les projets. M. Dugabé eut un procès politique, qui déchaîna toute la presse de la droite et de la gauche contre lui. En même temps, des mauvais vouloirs de partis le forcèrent à faire

rayer son nom du tableau des avocats de Paris. Déclarer, en ce moment, que mon pauvre ami avait la direction suprême de mes affaires, c'était encore une fois faire intervenir les haines publiques, c'était m'exposer à servir de point de mire aux ennemis blancs ou bleus de M. Dugabé. Alors, il fut décidé qu'on aurait une consultation des meilleurs avocats de Paris, pour décider la marche de mon affaire. Unanimement, ils s'opposèrent à la ligne droite par laquelle nous voulions arriver à nous emparer de Denis. Tous les préliminaires d'une procédure criminelle sont secrets. La mauvaise volonté de quelques hommes aurait pu anéantir ma dernière espérance, déclarer nos éléments d'accusation insuffisants, imparfaits et me fermer l'avenir par un arrêt de non-lieu. Il fut décidé qu'on aurait recours à une procédure civile. Notre faux témoignage en mains, nous réclamerons des dommages-intérêts à Denis, et nous serons alors amenés à plaider tout ce que nous voudrons devant le Tribunal civil, en appelant à l'opinion publique, élargissant assez les débats pour que l'on comprenne que ce n'est pas devant les magistrats seulement, mais devant le monde que nous voulons plaider notre cause et la gagner. On ordonnera une enquête ; cette enquête aura encore la sanction de la publicité. Enfin, nos preuves faites, nous mettrons toutes nos forces, tout notre bon droit, toute la vérité, toute mon innocence dans cette dernière lutte, — et si les juges nous refusaient justice, alors nous aurions du moins produit l'effet voulu sur l'opinion; tandis que si Denis était condamné, le Ministère public, d'office, serait obligé de sévir et de faire arrêter le calomniateur comme faux témoin, ce qui amènerait la cassation de mon procès.

L'acquittement de Denis a été compensé par la représentation de *la Dame de Saint-Tropez*, drame calqué sur mon procès et par lequel Denis est accusé ; tandis que je suis réhabilitée, chaque soir, devant une foule immense et sympathique. D'ailleurs M. Dugabé a pris ses mesures pour que Denis soit sous les griffes de la police.

Je suis sûre, mon excellent ami, que vous aurez bien voulu rassembler tous les matériaux nécessaires. Aussitôt que M. Dugabé aura pu prendre les derniers avis de son oncle Berryer, malheureusement à Nantes pour un procès civil, nous vous les demanderons, et si vous le permettez, mon bien cher

tuteur, je vous mettrai en rapport avec l'avocat auquel j'aurai confié la grande œuvre de mon salut.

Je vous assure que, cette fois, ce ne sera point M. Paillet. Je veux du cœur, une foi entière, un talent entraînant. Si Dieu exauce mes démarches, vous verrez que j'ai noblement choisi. M. Dugabé s'est entendu avec M. Lachaud pour être parfaitement renseigné sur la valeur de nos preuves. Mais les préoccupations que doivent inspirer à notre ami commun la position de son beau-frère m'empêchent de compter sur l'activité de ses démarches. Il ne s'appartient plus, et il faudrait une force surhumaine pour retenir en même temps un édifice qui croule et relever un édifice écroulé. C'est triste, je le plains de tout mon cœur.

Adieu et bon an, mon bien cher tuteur !

Puissent mes regards vous sourire, un jour, comme ma pensée vous sourit aujourd'hui. La reconnaissance de votre pupille vous bénit et son souvenir vous aime.

MARIE CAPPELLE.

Mille et mille remerciements, pour ces pauvres bijoux de famille que vous avez sauvés. Ils viennent de mon grand-père, de mon père bien-aimé, de ma pauvre mère. Ils ne pouvaient m'être plus chers qu'en unissant le souvenir de votre généreux dévouement au souvenir de leur amour. Mes vœux s'envolent vers chacun de mes amis de Tulle et, sous ce pli, j'enferme particulièrement mille pensées amies à l'adresse de Mme Lacombe, du bon docteur et de notre philosophe.

Cette lettre porte le cachet de la poste de Montpellier du 5 janvier 1845 et l'adresse de M. Frédéric Lacombe, notaire à Tulle.

VI

M. Delafont, oncle de Marie Cappelle, à M. Frédéric Lacombe, son curateur.

Montpellier, 22 janvier 1845.

Monsieur,

Je vous fais mille remerciements des choses obligeantes que m'apporte votre lettre du 12 courant, et plus encore de tout ce que vous faites pour votre sainte victime. Persistons et espérons.

Peut-être joindrai-je ici un billet de Marie qui est très souffrante. Dans tous les cas, vous savez que son silence ne fait rien au dévouement, à la confiance et à la reconnaissance qu'elle vous porte, ainsi qu'à ses deux bons amis, MM. de Lasteyrie et Tourdonnet. Si j'osais, j'enverrais mes salutations à ce dernier qui est, de tous les chevaliers de Marie, celui pour lequel je me sens le plus de sympathie.

Une autre fois, nous aurons l'honneur de répondre à tous les articles de vos lettres. Pour aujourd'hui, permettez-moi de me borner à un seul, qui est pressant.

Vous dites que M. Brossard tient à votre disposition des billets faux de Denis. C'est là un point essentiel; mais il est urgent que vous me donniez des détails sur ces billets, car vous savez que, passé cinq ans, il y a prescription pour la poursuite des faux. Il est vrai qu'on pourrait encore en faire usage pour en établir l'immoralité après les cinq ans, mais ce serait bien différent. Ayez donc la bonté de me dire :

Combien il y a de ces billets;

De quel genre est le faux, en quoi il consiste.

Donnez-moi copie d'un au moins, s'il est possible, enfin tous les détails que vous pourrez avoir de l'obligeance de M. Brossard, et tout cela le plus tôt possible, Monsieur, nous vous en prions.

Continuez, Monsieur, à élargir le cercle des amis de l'innocente. Amenez-lui les sympathies des bons et des justes. Faisons de la propagande pour la martyre. A mesure que le fleuve grandira, il faudra bien qu'il finisse par tout entraîner.

Agréez, Monsieur, mes salutations les plus empressées avec mes sollicitations d'une prompte réponse, et croyez-moi votre très humble et très obéissant serviteur.

P. DELAFONT.

VII

Marie Cappelle à Frédéric Lacombe.

Mon cher tuteur, c'est une bien douce providence que celle qui nous garde par le cœur de nos amis. Aussi chaque fois que je relis une de vos excellentes lettres, j'oublie la fatalité et j'espère. N'oubliez donc jamais de m'aimer.

La lettre de mon oncle vous portera ma pensée. Me voyant

un peu souffrante et sachant combien il est des souvenirs dangereux pour mon repos, il a voulu traiter la partie affaire, ne me laissant que le bien grand plaisir de laisser battre mon cœur sous ma plume afin de vous traduire et toute ma profonde reconnaissance et toute mon affection.

Je ne saurais vous dire avec quel triste bonheur je me suis vue, en ouvrant votre triple lettre, entourée des souvenirs de tous mes chers absents. Ma pensée ne savait à qui de vous sourire. D'abord, elle vous donna la bienvenue; puis, elle fit une belle révérence à l'aimable philosophe qui veut bien me garder bonne amitié et bon souvenir, en dépit de ma parenté avec les charmantes petites bêtes qu'on appelle femmes. Enfin, j'ai baisé la médaille de mon cher petit Maurice, je l'ai passée à mon cou, et je me suis sentie bien gardée par la prière de ce bel ange qui (*illisible*) cœur de sa mère avant même de savoir, aimait le malheur et, de ses petites mains, caressait le front brûlant de la triste opprimée.

Aussitôt que j'aurai reçu une réponse positive de Paris, je vous communiquerai nos projets et mes espérances. Je suis bien malheureuse, sans doute, mais je suis tant et si bien aimée que je serais ingrate de me plaindre. La lettre de mon excellent oncle vous aura ouvert mon cœur, et si je ne vous dis pas de quelle immense affection je l'aime, c'est qu'il me semble qu'en lisant sa lettre vous aurez compris tout ce que je lui donne, en apprenant tout ce que je lui dois.

Adieu, mon cher tuteur, je confie mon souvenir à la pensée amie de Mme Lacombe. A vous je tends ma main, gardez-la quelques minutes dans la vôtre et, vous disant que je vous aime, n'oubliez pas d'aimer votre pupille.

MARIE C.

Salut à tous ceux qui me regrettent. Si vous voyez MM. de Tourdonnet et de Lasteyrie, dites-leur que je les bénis et que j'espère encore.

Voulez-vous me rappeler aux bonnes pensées du général de Hainault ? J'ai été profondément touchée de l'intérêt qu'il m'a gardé. C'est une noble sauvegarde pour l'innocence, que la protection d'un homme de courage et d'honneur.

Cette lettre porte le cachet de la poste de Montpellier du 25 janvier 1845, et l'adresse de M. Fr. Lacombe, notaire à Tulle.

VIII

Ce jeudi après Pâques.

Mon cher tuteur, vous serez heureux de la bonne nouvelle que vous je apporte. M. Chaix d'Estanges, — sans contredit le premier avocat criminaliste de France, après Berryer, — a consenti à se mettre en rapport avec moi et mes amis, et à étudier mon affaire dans les plus petits détails, me promettant de se faire une conviction et de se charger de ma défense si, en étudiant ce procès qu'il ne connaît pas, il y puise une ferme croyance en mon malheur et en mon innocence. Je lui ai écrit, et c'est après avoir réfléchi trois jours sur ma lettre qu'il a pris cette résolution de pénétrer les mystères de mon affaire, — résolution qui me comble d'espérance, car il est impossible qu'un homme d'un talent aussi pratique que M. Chaix d'Estanges ne voie pas la trame de toutes ces infamies, ourdies pour me perdre et dont nos faibles yeux n'aperçoivent que les fils. Je vous demande en grâce, mon excellent ami, de vouloir faire légalement toutes les démarches nécessaires pour avoir au Greffe le mémoire anciennement rédigé par M. Lachaud contre *Denis*. Pour le moment, cela suffit, puisqu'il faut convaincre M. Chaix de nos *démens* d'attaque pour une instance en faux témoignage. Aussitôt qu'il aura lu, et j'espère se sera convaincu de mon bon droit, il se mettra en rapport avec vous, et nous indiquera les démarches à faire pour déposer notre plainte devant les tribunaux civils ou criminels, selon la marche adoptée. Car il y a, dit-il, trois moyens :

1° Faire arrêter Denis, comme faux témoin ;

2° Le faire arrêter, comme faussaire ;

3° Lui intenter un procès en dommages-intérêts, provoquer une enquête et forcer ainsi les mauvais vouloirs des magistrats.

J'espère cependant que nous pourrons suivre la route droite. M. Chaix est, par sa double position d'avocat et de député, à même d'en imposer un peu à Messieurs du Parquet. M. Babaud-Larivière, l'excellent ami que vous connaissez, s'est chargé à Paris de la négociation, de concert avec Mme Pauline Chaix et M. Leroy d'Etioles. Maintenant, c'est encore lui qui rassemble tous les documents à consulter, pendant que moi, je fais un double mémoire sur la question des faits et sur les diverses péripéties des expertises de médecine légale.

Seriez-vous donc assez bon pour écrire à M. Babaud, sur-le-champ, les démarches que vous aurez faites pour vous faire donner le mémoire au Greffe? Seriez-vous assez bon, assez affectueux pour votre pauvre Marie, pour vouloir témoigner dans cette lettre (destinée à être envoyée à M. Chaix pour le mettre en rapport avec vous), les sentiments d'intérêt, de croyance, d'affection dont vous avez bien voulu m'honorer? Une amitié aussi paternelle, aussi dévouée que la vôtre est une véritable preuve d'innocence pour votre pupille. Aimé, respecté, estimé de tous pour les grandes qualités de votre caractère d'homme public et les excellentes qualités de votre cœur, le reflet de la considération qui vous entoure plaide la cause de votre Marie, et elle vous doit non seulement de l'aimer, mais encore de lui attirer de nombreuses sympathies.

La croyance de l'homme d'honneur est le plus grand bienfait pour l'opprimée. En vérité, mon bien cher tuteur, je serais honteuse de vous tant devoir et de contracter, chaque jour encore, des obligations nouvelles envers vous, si je ne trouvais dans ma tendresse reconnaissante de quoi payer ma dette. Oh! que je serais orgueilleuse si, un jour, rendue à la liberté et à l'honneur, j'osais me dire tout haut votre pupille, votre amie, votre fille; si je pouvais vous voir un peu fier de la profonde et affectueuse gratitude de votre ressuscitée; si je pouvais vous demander quelque jour l'hospitalité et me promener à votre bras, dans ces lieux où vous m'avez si noblement protégée captive, où maintenant je ne vous rappellerais plus qu'une de vos bonnes, de vos généreuses actions.

Si vous vouliez aussi parler des sympathies que j'ai conservées et même acquises, depuis le procès, dans le pays où je devais être le moins aimée, m'y trouvant étrangère et adversaire d'une famille nombreuse et autrefois considérée, je crois que cela impressionnerait M. Chaix. Une de vos chères lettres a eu l'honneur de changer les préventions du Procureur Général de Montpellier en vive sollicitude pour mon malheur. Il dit à mon oncle, après l'avoir lue : « Quand l'affection qu'on « inspire s'exprime en ces termes et se traduit en un aussi « touchant dévouement, on n'est pas coupable. »

Il serait de la plus haute importance que M. Brossard voulût se dessaisir de l'un de ses billets, afin que M. Chaix puisse l'étudier, en comprendre la gravité et s'en servir enfin avant

qu'il n'y ait prescription : ce qui arriverait, me dit-on, après cinq ans, à partir de l'époque de la signature. M. Brossard comprendra que je lui demande un service qui peut aider à *me sauver* plus que *la vie*. Le billet sera soigneusement conservé et remis entre ses mains; mais, par grâce, qu'il consente à s'en dessaisir jusqu'à ce que M. Chaix l'ait examiné. Les explications peuvent être si fautives dans ces sortes de choses dans lesquelles un mot change la signature en délit ou en crime, et il est si nécessaire de ne rien commencer avant d'être trois fois sûr de réussir et d'être en droit de porter une aussi grave accusation!

Il serait bien utile aussi de rassembler des documents sur les faillites de MM. Lafarge et Buffière, sur l'emploi de la valeur de 25.000 fr. enlevée auprès du lit même du mort; sur la gravité de la position qui devait *naturellement* même influencer d'une manière terrible sur la santé de M. Lafarge, redoubler la violence de ses attaques habituelles d'épilepsie, peut-être même le porter au suicide. Si M. Brossard nous confiait un de ses billets les plus compromettants pour Denis, il me semble que vous pourriez l'envoyer directement à M. Chaix d'Estanges, et en même temps alors lui demander quelle conduite légale vous devez tenir pour obtenir le mémoire, et lui dire que l'on ne doute pas à Tulle de l'évidence du faux témoignage de Denis. Il est impossible, mon cher tuteur, que votre lettre, expression de votre si touchante et si dévouée affection, ne fasse pas un grand effet sur M. Chaix. Il est impossible que l'estime que vous lui inspirerez ne rejaillisse pas un peu sur moi. Dans le cas où vous seriez assez bien pour écrire, il faudrait envoyer la lettre sous enveloppe à l'adresse de Mme Pauline Chaix, rue Tronchet, n° 15. Mon excellente et charmante amie irait la remettre elle-même, et la si jolie messagère en doublerait encore l'effet. Si vous préfériez écrire à M. Babaud-Larivière, son adresse est à Confolens (Charente), rédacteur de *l'Indépendant*.

Je me rappelle à tous mes bien-aimés souvenirs de Tulle, et je leur demande à tous de m'aider par leurs recherches, par la communication de faits qui auraient pu parvenir à leur connaissance, par leurs prières, par leur honorable et touchante sympathie. Je tends la main à notre bon et spirituel philoso-

phe. J'envoie la plus affectueuse de mes pensées voyageuses à Mme Lacombe.

Et à vous, mon excellent, mon bien cher tuteur, je tends mon front qui se trouvera bien, si vous y déposez un baiser.

MARIE CAPPELLE.

Je vous écris malade, comme tous les habitants de Montpellier. Ayant mis 22 sangsues, hier, cette indisposition me force à ne pas écrire à M. de Lasteyrie, comme j'en avais le projet. Voulez-vous le prévenir? — Je ferai écrire par mon oncle à M. de Tourdonnet ou je lui écrirai si la santé me sourit un peu, demain. Mes deux oncles me chargent de vous exprimer toute la part qu'ils prennent à la reconnaissance que je vous dois. — Sait-on ce qu'est devenu le témoin Anna Brun?

Cette lettre porte le cachet de la poste de Montpellier du 29 mars 1845.

IX

M. Delafont à M. Lacombe.

Montpellier, 4 avril 1845.

Monsieur,

En m'occupant des affaires de Marie, j'ai senti la nécessité pour moi de prendre une idée générale de la situation, à diverses époques. Pour cela j'aurais besoin que vous eussiez la bonté de remplir et me renvoyer de suite l'état ci-joint. Pas besoin de recourir à des renseignements. Ceux que vous connaissez doivent me suffire. Il ne s'agit que de valeurs approximatives. Pardon de la peine, Monsieur, mon excuse est toute dans l'intérêt de notre enfant. Il y a peu de jours qu'elle vous a écrit, pour vous annoncer la grande nouvelle de *l'acquisition* de Chaix d'Estanges, et vous prier d'envoyer vos pièces à M. Babaud. Les moments sont bien précieux; n'en perdez pas un seul, je vous en conjure.

Agréez, Monsieur, mes salutations les plus empressées.

P. DELAFONT.

X

M. Lacombe à M. Delafond.

Tulle, le 4 avril 1845.

Monsieur,

J'ai reçu, hier, la lettre dont vous avez bien voulu m'hono-

rer. La veille j'avais reçu celle de Mme votre nièce. Cette lettre m'a fait éprouver la plus douce satisfaction, car je ne doute point que si ce célèbre avocat connaît les faits tels qu'ils sont, il ne se convainque intimement de l'innocence de ma trop malheureuse pupille et ne parvienne à la faire reconnaître aux plus incrédules. Oui, Monsieur, Mme Marie est innocente : elle n'a nullement pris part au crime qu'on lui impute ; elle est victime du crime d'autrui. J'ai étudié l'affaire du Glandier avec soin, je la médite chaque jour et, chaque jour, j'ai à déplorer davantage son malheur. Mme Marie a succombé sous le poids de l'accusation de deux témoins infâmes : du faussaire Denis et de l'impudique fille X... Malheureusement l'immoralité de cette dernière n'était pas encore connue, comme elle l'est actuellement, lors du procès ; alors elle n'avait pas vécu en concubinage avec un certain baron de X...

Je connaissais beaucoup M. Lafarge. J'étais lié avec son père, parfait honnête homme; et cette vieille amitié m'avait inspiré un vif intérêt pour le fils, jeune homme que j'avais toujours vu plein d'honneur, mais incapable d'administrer un établissement. Il avait pas mal d'orgueil et point de jugement. Il avait entrepris des changements considérables dans sa forge, sans fonds, et il avait considérablement emprunté. Il avait compté sur un riche mariage, pour y faire face. Son mariage avec Marie ne put le couvrir. Il eut le malheur de connaître l'infâme Denis. Cet homme exécrable le jeta dans la fausse voie. Il se servit de fausses valeurs, dans l'espoir qu'il lui parviendrait des ressources avant le terme de leur échéance. Les termes approchaient, les ressources ne venaient pas et le crime allait se faire jour. Il était perdu et sans ressource. Que faire alors ? Ce qu'il fit : — se détruire par le poison.

Qui sait, s'il ne laissa point quelque écrit constatant que c'était lui, lui seul qui était l'auteur de son empoisonnement, et si cet écrit ne fut pas soustrait, comme le furent les autres papiers, les vingt-cinq mille francs et d'autres objets précieux, au moment même où il gisait encore sur son lit de mort ? J'aime à croire, dans son intérêt, qu'il avait eu cette précaution.

Mme Marie me demande un des billets de M. Brossard, c'est à dire des billets négociés à ces Mrs. Ils me les confieront ; mais avant de les envoyer à M. Chaix d'Estanges, il faut que

cet avocat m'ait donné la certitude qu'il se charge de notre affaire, ou du moins que Mme Marie m'en ait donné l'assurance, car elle me dit dans sa lettre que M. Chaix d'Estanges a demandé quelques jours pour examiner l'affaire. Elle m'a prié d'adresser à M. Babaud-Larivière la dénonciation en faux témoignage et le mémoire contre Denis. C'est en vain que j'ai fait faire des recherches au Parquet de Tulle. Sur les instructions de M. Chaix, je ferai une demande officielle. Il faudra bien alors qu'on me réponde par écrit. Je dois vous dire que j'ai cru remarquer une grande bonne foi chez M. le Procureur du Roi, dans cette recherche.

J'ai vu, aujourd'hui même, M. de Tourdonnet. Il a des renseignements précieux à fournir ; il a même des écrits. M. Lachaud pourrait nous aider beaucoup. Personne mieux que lui ne connaît notre affaire. Il doit même avoir, devers lui, des écrits qui peuvent nous être d'un grand secours. Madame Marie lui a, sans doute, écrit. Il est temps d'agir. Nous perdons, chaque année, des témoins précieux. Que Mme Marie prie donc M. Chaix d'agir le plus promptement possible et de me donner ses instructions.

M. de Tourdonnet doit voir le Procureur du Roi, de Brive, un de ces jours, pour des renseignements sur le faux témoignage. Il doit m'en donner avis aussitôt. Lui et moi nous écrirons à Mme Marie. Ayez la bonté de le lui dire, en l'assurant bien qu'aujourd'hui son affaire est entièrement la mienne, et que je suis bien disposé à faire tout ce qu'il sera possible pour parvenir à prouver son innocence. Elle a laissé ici une foule d'amis qui partagent ma conviction et qui, comme moi, seront heureux de la voir reconnue par la justice.

J'ai l'honneur de vous adresser l'état que vous m'avez prié de remplir. Soyez assez bon pour prier Mme Marie d'agréer l'assurance des sentiments les plus tendres et les plus paternels de son tuteur, et agréez vous-même l'assurance de ma plus haute considération.

FRÉDÉRIC LACOMBE.

La copie de cette lettre à M. Delafond a été conservée par M. Lacombe et trouvée dans la collection des lettres de sa pupille Marie Cappelle.

XI

Marie Cappelle à Frédéric Lacombe.

Combien je vous remercie de m'aimer encore et de m'aimer si bien, mon cher tuteur ! Je règne un peu sur votre cœur, par *droit de conquête ;* et si jamais conquérant ne fut plus que moi heureux et fier de sa victoire, jamais vaincu ou convaincu ne fut plus que vous noblement dévoué et croyant. Ami de M. Coraly, étant en relations d'affaires et de vieille amitié avec toute la famille Lafarge, vous deviez me détester. Mais votre cœur n'était pas de ceux qui acceptent tout faits les renseignements menteurs de ce monde. Vous avez voulu comparer l'accusation à la défense, vous méfier des forts, vous intéresser au faible. Vous êtes venu à moi, d'abord avec de la pitié, puis avec des doutes, plus tard avec des larmes. Enfin, un jour, je compris que vous étiez un de mes plus fermes croyants, un de mes plus militants amis, et depuis ce jour je vous aimai doublement afin de réparer bien vite ces vilains temps où vous ne m'aimiez pas !

J'ai reçu le papier des « diamants » que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Mais je vous avoue que la langue judiciaire a des paroles si froissantes et des désignations si incompréhensibles, que je n'ai pas trouvé le courage et la patience de traduire ces formules insultantes, de définir ces conclusions énigmatiques. Je crois cependant avoir deviné qu'il y a, parmi ces malheureux bijoux, un gros anneau entouré de turquoises et de perles, qui s'ouvre et dans lequel se trouvent des cheveux blancs. Ce sont les cheveux bien-aimés de mon bien-aimé grand-père... Si vous ne pouvez sauver la bague des *indifférents*, sauvez ces *reliques si chères*, ces pauvres cheveux blancs que j'ai baisés tant de fois, alors que j'étais heureuse. Comprenez-vous que la pauvre Marie ait eu de la joie et des sourires? Hélas ! mon deuil est si profond qu'il s'est étendu sur mon passé, comme sur mon avenir. Je n'ai plus d'espérance, et c'est à peine si j'en ai gardé un souvenir.

Plaignez-moi, ô mes amis! et n'oubliez pas de m'aimer. Les calomnies ont étouffé ma vie ; que l'oubli n'éteigne pas mon cœur, mort pour le monde. Que je vive par vous, comme je vis uniquement pour vous. Vous avez peuplé ma prison de doux et consolants souvenirs. Je vois mon bon docteur me

tâtant le pouls, m'interrogeant le cœur, mettant, pour me guérir, en pilules, ses savantes prescriptions, ses paroles, ses affectueux conseils, s'animant tour à tour d'une sainte colère contre mes nerfs, contre mes ennemis. Ici, le général de Hainault me prêche le courage, au nom de mon père. Là, Mme Maurice me demande de la résignation, au nom de mon innocence et me donne mille preuves d'affection. Le petit Maurice joue à mes pieds : avec son chien. J'ai là, sur ma table, le bouquet de ma bonne Mariette. Ils m'aiment encore : Dieu soit béni! Mon bon tuteur, dites à ces chers absents que ma pensée, que ma reconnaissance, que mon cœur les suit.

Mme Lacombe est bien bonne de me garder son affectueuse sollicitude. Je n'ai jamais eu le...

(La fin de cette lettre manque)

XII

Marie Cappelle à Charles Lachaud.

(En prison.)

Mon ami, je sens que mon silence vous inquiète. Serrez ma main, d'abord, puis laissez-la toucher au Docteur ; vous verrez que j'ai beaucoup souffert, vous verrez que, depuis quinze jours, je suis étendue dans mon lit par une fièvre nerveuse quotidienne, et condamnée au plus rigoureux silence des livres, de la plume et de la pensée, par un crachement de sang dont j'ai fait la conquête par un beau soir d'orage, en ne résistant pas au désir de sentir encore une fois tomber sur ma tête quelques gouttes libres de la pluie du ciel. C'était une imprudence, je l'expie par l'affreux martyre de me soigner.

Me soigner ! Ah ! mon ami, vous ne sauriez comprendre ce que ce mot renferme, pour une prisonnière, d'abnégation et de tortures. Je conçois qu'une femme heureuse garde une vie aimée, coupée de bonheur et d'amour à laquelle vient se désaltérer une seconde existence, une santé pour laquelle un petit enfant prie chaque soir à genoux son bon ange et son Dieu. Je conçois mieux encore le prix attaché à des jours utiles à son pays, à l'humanité, à la science, au malheur. Alors le devoir est facile à remplir. Mais garder le néant d'une

existence comme la mienne, empêcher de s'éteindre le feu d'un foyer impitoyablement recouvert des cendres d'une douleur à perpétuité, mais se sentir inutile au bonheur de ceux qu'on aime, se sentir un sujet de deuil pour leur souvenir, n'appartenir à nul cœur, ne pas être la première dans une seule pensée, puis cependant s'occuper de soi, ajouter volontairement à tant de jours souffrants tant de jours de souffrances, c'est horrible. Et je le *veux*, il le *faut*...

Tout ce qui a été créé, l'a été dans un but. Dans la nature, tout a servi, tout sert ou doit servir. — Qu'ai-je fait, moi ? Hélas ! moins qu'une violette qui, cachée sous sa mousse, a parfumé une brise; — moins qu'une goutte de rosée dans laquelle se serait désaltéré une abeille ou un papillon.

Il faut donc attendre que la volonté providentielle, qui préside à toutes nos destinées, retourne l'humble sablier de ma vie. Vous appelez ce sentiment qui me soutient « la confiance de mes forces »? Je l'appelle, moi, une confiance absolue dans cette suprême cause : *Vérité*, *Intelligence*, *Amour*, dont les effets sont *la Création*, *l'Univers*, *la Vie*, qui anime tous les argiles des mondes et des êtres, l'âme qui spiritualise toutes les intelligences de toutes les humanités.

Pourquoi la souffrance inutile existerait-elle pour l'honneur quand, nulle part, dans les œuvres de la Nature, on ne voit peser le martyre de sa malédiction ? Si les hivers succèdent aux étés, n'est-ce point parce qu'il faut à la sève épuisée une phase de repos, pour qu'elle puisse ressusciter à la vie toutes les plantes mortes après avoir produit une fleur, un parfum, un fruit ?

La mort est, comme le sommeil, un repos, une halte, durant lesquels la vie usée *par l'action* se retrempe *pour l'action*. Mais, point de souffrances inutiles ! Aussi, pas de stériles résignations; mais des souffrances expiatoires, des souffrances régénératrices, des souffrances qui élèvent la créature en l'attachant à la croix, qui la font communier par le dévouement, par l'abnégation, par l'amour, avec l'humanité tout entière.

Tenez, ami, si mon procès sauvait la vie à un seul innocent, ne croyez-vous pas que la Providence n'ait acquitté envers moi sa dette ? Si mon procès obtenait à tous les prévenus le bénéfice des mêmes garanties scientifiques qui lui sont assu-

rées par les lois, ne serais-je pas généreusement, magnifiquement payée de toutes mes angoisses ? N'aurais-je pas *gagné ma vie?* Voilà la croyance qui m'a sauvée de l'anéantissement, du désespoir. Mais, comme je ne suis qu'une faible femme, si j'ai le courage de ne pas murmurer, je n'ai pas celui de porter stoïquement et toujours ma cruelle adversité.

Je pleure devant un rayon de ce soleil si beau, qui ne m'échauffe plus; je pleure, en pensant dans ma tour à une femme aimée, mettant toute sa beauté dans son regard pour être l'orgueil et la joie du regard qui, sans cesse, la protège et la suit.

Votre souvenir seul, ô mes amis, fait resplendir encore les rêves de ma tombe. A vous est ma pensée, — à vous sont mes prières. Mon Dieu! faudra-t-il mourir, sans laisser battre un instant mon cœur à l'unisson de vos cœurs, sans vous dire ma reconnaissance ?

M. B... ! En prononçant son nom, la plus douce action de grâce s'envole vers vous, à qui je dois le superbe présent de cette noble sympathie ! Dans ce pauvre siècle, où Diogène, en allumant sa lanterne, eût trouvé mille copies de l'homme, sans trouver l'homme lui-même, on éprouve un grand, un intime sentiment de joie, en se voyant réuni par la pensée à l'une de ces natures qui ont en elles le foyer de leur vie, qui ont en elles l'éclair de leur intelligence, qui parlent après avoir pensé, et pensent après avoir senti. Le cœur de votre ami, on le sent battre ; et son âme, dont il renie la valeur en lui donnant pour but de sa vie la mort, son âme, je l'ai comprise. Non ! lorsque Dieu donne à un homme le suprême privilège de signer son passage en cette vie par ses œuvres, cet homme doit avoir la religion de l'immortalité. *Envoyé* de la Providence, il ne peut douter sans se dépouiller lui-même de ses précieuses prérogatives. Tout ce qu'il vous dit pour la pauvre prisonnière a reçu mille fois la bienvenue d'un sourire et l'action de grâce d'une larme. Mais « que faire de la liberté, quand on a perdu l'honneur » ? Oh ! de tout mon cœur, je répète avec votre ami : « Heureux les morts ! »

Adieu ! Si vous rencontrez dans vos vallées un rayon de lumière, saluez-le pour moi; il est le messager de la plus affectueuse de mes pensées.

1845, Montpellier.

XIII

Marie Cappelle à Frédéric Lacombe.

Mon cher tuteur, vous avez un de ces nobles et grands cœurs qui croient aux revenants. C'est pourquoi la pauvre morte ose vous envoyer des souvenirs datés d'une tombe... Les oublieux sont, pour la plupart, des égoïstes; ils ne veulent pas se rappeler des douleurs qu'ils n'ont pas su consoler. Mais vous, si généreux et si bon, vous qui avez résigné, en les respectant, les plus amères de mes larmes, vous qui n'avez pas craint d'accepter le titre de protecteur légal de l'opprimé, vous, mon cher tuteur, vous pouvez vous souvenir de Marie Cappelle, comme d'une de vos bonnes actions. Et vous vous en souvenez, je le sens au bonheur que mon cœur éprouve, rien qu'à penser à vous.

Comment avez-vous traversé cette année républicaine, qui n'a pas eu de jours qui se soient ressemblés? Pendant que l'impossible courait les rues de Paris, que se passait-il à Tulle? Avez-vous usé beaucoup de grands honneurs? Avez-vous crié, chanté, voté, banqueté, déployé des drapeaux de toutes les couleurs, dépopularisé des hommes de tous les partis? Avez-vous cru à l'avènement de la liberté, de l'amour, de la justice?... J'y ai cru, moi! C'est vous dire que j'ai beaucoup souffert et que je souffre beaucoup encore. Que de déceptions! En mesurant les fils avec les pères, les colosses révolutionnaires de 1789 et les pygmées révolutionnaires de 1849, mon esprit s'est humilié; j'ai eu des pensées d'un noir aussi foncé qu'en avait *notre philosophe*. Quel singulier pays que celui où, de siècle en siècle, une minorité ardente se brûle les pattes pour tirer du feu les marrons qu'une majorité habile croquera tout à son aise, se reposant et calomniant le feu qui a cuit son dîner!

Ici ceux qui s'étaient réveillés couchés en bonnet de coton, le 27 février, se sont réveillés en bonnet rouge, le 29! D'abord, ce fut une avalanche de républicains. Chacun voulait se faire des titres de civisme. On devenait d'autant plus manant qu'on avait été plus comte. C'était une douleur, que de voir la pauvre liberté ainsi prostituée! Un peu plus tard, le spectacle changea : tandis que les ex-nobles et les ex-riches se faisaient

petits et pauvres, les futurs nobles et les futurs riches arboraient l'orgueil et la suffisance. Ils s'enflaient à vue d'œil, avalant gros et petits emplois, accumulant et additionnant les appointements de ce qu'ils s'étaient fait avec les honoraires de ce qu'ils s'étaient montrés, parlant comme des brutes et agissant comme des roitelets. Plus tard encore, les bonnets rouges redevinrent bonnets de coton et chacun reprit son opinion. Cavaignac, de dieu, passa à l'état de saint, et comme il ne fit pas de miracle on le relégua aux oubliettes.

La mode était aux aigles et aux héros. Pendant deux mois, la France cria : « Vive et revive l'Empereur! » Ce fut du délire. Les épaules d'Atlas auraient plié sous cet enthousiasme qui écrasa le *neveu* de l'*oncle*, et aujourd'hui on en est à regretter et à chercher... Des courants sous-marins se réorganisent et le pays, qui s'ennuyait, doute. Il ne veut plus des hommes dont il a pu prendre la mesure. Il a le mal de l'expérience. Pauvre pays! Pauvre liberté! Pauvres nous!

Bien entendu, mon cher tuteur, que j'excepte du croquis rétrospectif les hommes sincères, convaincus, désintéressés, de toutes les opinions, de tous les partis, de toutes les couleurs. Par exemple votre pauvre morte a trouvé, dans quelques-uns de ces *commissaires* qu'on a tant calomniés, des cœurs excellents, une sympathie vraie et touchante, un respect profond pour le malheur. Ils venaient me tendre la main; ils reconnaissaient que la politique s'était mêlée de mon affaire. Ils me promettaient la cassation de mon procès et la justice qui m'est due pour dix années de captivité imméritée. Raspail a demandé à *la France républicaine* de vouloir l'écouter et me rendre la liberté et l'honneur. Du fond de sa prison, il plaidait encore ma cause. Chaque fois qu'il a transmis la prière d'un pauvre fonctionnaire dont le crime était d'avoir travaillé pour le pouvoir qui le payait, chaque fois (par lui), j'ai été écoutée, et j'ai eu le bonheur de rendre la vie à la famille désolée qui m'avait choisie pour l'avocate de sa cause.

Vous me demandez pourquoi je n'ai pas profité de ces sollicitudes puissantes qui me protégeaient, pour me faire mettre en liberté? Hélas! vous savez que je n'ai su jamais rien demander pour mon malheur et pour moi. Le Gouvernement provisoire était accablé d'affaires, ces affaires étaient celles de la France ; et je croyais, en conscience, que chaque douleur

particulière devait s'oublier jusqu'au lendemain, pour laisser aux « rois des peuples » le pouvoir de ne pas oublier les douleurs et les réclamations du pays. Ceux qui me parlaient de la sympathie aspiraient à la députation... Ils me promettaient de s'occuper de moi, dès leur arrivée à Paris. Je savais que leur cœur tiendrait sa promesse et je me confiais en l'avenir... Ce ne sont pas eux qui m'ont trahie, c'est le sort !

Vous qui avez pesé mes larmes, mon cher tuteur, vous qui savez les noms de mes ennemis et de mes amis, vous avez compris, sans que je vous le dise, que je ne peux rien espérer du ministre qui nous gouverne, à cette heure. D'ailleurs, j'ai si cruellement souffert des déceptions qui m'ont assaillie depuis un an, que ma santé me force à éloigner de moi toutes préoccupations de nature à m'émouvoir. Je quitte mon lit pour mon fauteuil, et il faut qu'on me soutienne pour monter deux marches et aller trouver le soleil. Le médecin de la maison et les professeurs les plus savants de l'école ont écrit au ministre qu'une plus longue captivité me tuerait infailliblement. Je n'ai pas pu m'opposer à cette démarche, mais je sais qu'elle ne peut me mener à rien d'heureux. Le ministre actuel de la Justice ne peut signer ma mise en liberté. J'attends davantage de Dieu qui sait que je voudrais dormir et reposer enfin dans ma vraie tombe. Je crois que la mort donne une liberté bien supérieure à celle dont peuvent disposer les hommes. Je suis prête à partir, car je sens, mes amis, que vous dire adieu de toute mon âme, c'est vous dire au revoir !

Je compte sur votre bonté, mon cher tuteur, pour me donner, avec de vos nouvelles, des nouvelles de tous ceux qui m'ont aimée et que j'aime encore dans votre bonne ville de Tulle. — Je voudrais vous prier d'être assez bon pour m'envoyer par la diligence les quelques bijoux de famille que vous avez retirés des mains de mes cruels adversaires. En les mettant dans une petite caisse et en les adressant à M. Théodore Breniac, ils ne courraient aucun risque, et j'aurais une joie infinie à toucher, à baiser religieusement cet anneau d'émeraudes donné par le général Levavasseur à ma mère pour lui servir d'alliance, cette bague avec des cheveux de mon grand-père qui me rappelle ces temps heureux et bénis de ma triste vie. — Par cette même occasion, mon cher tuteur, priez mes chers croyants de Tulle de m'envoyer un

mot, une caresse de leur souvenir et de leur cœur à mon souvenir et à mon cœur.

Notre philosophe mesure-t-il toujours l'incommensurable et sonde-t-il toujours le néant et l'infini ? Fait-il acte de son intelligence et de sa plume ?... Dites-lui, en lui tendant ma main, que j'ai courageusement étudié et que je commence à faire ma moisson. Je voudrais avoir fait des progrès, car je dédierais mes œuvres nouvelles à mes vieux amis, et tous ils trouveraient leur souvenir religieusement incrusté dans mes ouvrages. — On a reproché à mes premiers Mémoires l'ironie railleuse. Je m'étais trop occupée de mes ennemis, en les écrivant. Cette fois, je les oublie pour reporter ma pensée sur mes amis et leur faire l'hommage du peu de talent que j'ai pu acquérir par dix années d'étude consciencieuse et incessante. Si notre philosophe a imprimé quelques-unes de ses idées, je le supplie de vouloir les joindre aux bijoux. — Mon excellent docteur Ventejoul a-t-il toujours, avec la science qui guérit, la science qui console? Ses filles sont-elles heureuses ? Mme Maurice est-elle encore bonne et aimable ? Je l'aime : m'aime-t-elle ? Voulez-vous lui dire que je l'embrasse et que je la prie de me rendre mon baiser, *par écrit?* Je veux de grands détails sur ses fils. Elle retrouvera dans mes Mémoires le portrait de celui qui était l'ange de mes douleurs, et j'espère que mes prières le gardent bien. — Mariette, la fille du concierge du Tribunal, est-elle toujours la brave fille que j'ai connue ? Que sont devenus MM. de Ganjal et Régert, ces magistrats de cœur que ma reconnaissance cherche souvent ? J'ai serré la main et passé deux jours avec le Commt Collinet quand il a été nommé de Saint-Etienne à Paris. — Avez-vous des nouvelles des excellents Schmitt et de cette noble Marguerite, cœur d'or et âme de feu ? M. Pontier, Emma et ses frères sont-ils heureux? Je suis restée leur, et si l'avènement de quelques-uns de mes amis avait duré, je voulais écrire à mon excellent et loyal oncle pour le prier de disposer de moi, en faveur ses enfants.

Adieu, mon cher tuteur. Si ma plume oublie quelques noms de ceux qui m'ont aidée à porter vaillamment ma croix, ma reconnaissance répare cette involontaire omission et je vous prie de vous en faire l'interprète. Je me rappelle au souvenir de Mme Lacombe et je vous tends bien affectueusement et

mon action de grâce et ma pensée et ma main et mon cœur.

Votre respectueuse pupille,

MARIE CAPPELLE.

Cette lettre qui est datée du 19 mars, doit être de 1851

XIV

Marie Cappelle à Charles Lachaud.

[Sans date]

Une lettre pour vous a été jetée à la poste, hier, mon ami. C'est une singulière sympathie que celle qui m'attire à vous, quand vous vous rapprochez de moi. Votre lettre d'hier à Edmond m'avait donné des espérances. Adèle vient de trouver (*trois mots effacés*) triste. Mon Dieu ! est-ce encore de fausses lueurs d'espoirs que l'on vous a données à Paris ?

J'ai été fort souffrante et je le suis encore plus que je ne l'avoue. Il me semble que l'âme de ma vie s'est éteinte. Rien ne m'attire, rien ne m'attache ; c'est un néant, que mon existence. Vous voir !... mon Dieu ! Vous voir, une heure, et il me semble que le fardeau d'amertume serait soulevé. Que je regrette nos belles heures d'amitié ! Que j'en ai mal profité ! Que de fêtes mon cœur aurait pu vous faire, s'il n'avait pas attendu au lendemain le néant des choses humaines ! L'on est sans cesse tourmenté par des sentiments contraires. Le but le plus désiré a des éclairs qui effrayent. On ralentit le pas, on séjourne dans les sentiers de la route, et le temps détruit l'espérance dans sa fleur. Il faut pleurer des illusions mortes auxquelles on a à peine su (croire)...

Je ne sais ce que je vous dis, — mais je sens que je vous aime. M'aimez-vous encore ? Oui ! oui ! Votre lettre est un trésor qui rassérène mon cœur, dans ses heures de découragement et de doute. A toujours, ami ! et à l'avenir ! Ceux qui (*quatre mots illisibles*) bas de la terre, abordent au ciel.

J'ai brûlé la lettre de Victor. Vous savez que je me fais honneur de le traiter en frère. Il me répondait, comme à son confesseur, et j'ai donné au frère des conseils qui seront demain oubliés. C'est un bon cœur avec une tête légère. Il m'aime, comme une sœur. C'est bien : mais il me faut des preuves, et que sa conduite nous les donne. Nous verrons sa

réponse à mon dernier sermon. Je vous l'enverrai aussi et dorénavant je les garderai pour vous.

Je vous en supplie, soyez fort. Je vous aime tant ! et, si Dieu me prête vie et liberté, je vous le prouverai si bien. On s'occupe de moi, mais je ne suis plus (*illisible*). Il est même des heures où je suis si fatiguée de la vie que je voudrais mourir et que j'adore la mort avec une sorte de passion. Adieu, ami chéri, adieu ! Je vous serre la main mille fois dans les miennes et je suis, d'âme, votre pauvre dévouée

MARIE CAPPELLE.

Je ne sais ce que je dis. L'émotion de vous savoir près m'est douce et pénible. Mon Dieu ! se revoir, ne fût-ce qu'un instant...

Puisque vous vous êtes contraint à blesser les hommes dont vous honorez vous-même le noble caractère, j'espère, mon ami, que vous trouverez qu'il n'y a rien de *trop* ni de *pas assez*. Il est affreux de porter un commentaire vivant de vos sentiments et de vos paroles. Le monde est bien peu regrettable. Mais, mon Dieu ! pourquoi le soleil et le printemps sont-ils si beaux ?

Adieu et à toujours ! Vos lettres sont mes providences [*illisible*] par Marie qui pense à vous et vous aime comme elle vit.

XV

[Sans date.]

Me montrer courageuse, digne, patiente et chrétienne, c'est me gagner autant de titres à votre bien-aimée affection. Comment n'essayerais-je pas de lutter encore, de lutter toujours, pour l'estime de vous, — pour l'amour de Dieu ! Ce que je souffre, depuis huit jours, est indicible. A part l'anxiété morale, j'ai une sorte de fiévreuse angoisse qui semble, d'un souffle brûlant, courber mon être au-devant de la douleur.

N'est-ce pas qu'il est imprudent de dire à une malheureuse captive, sans moyens d'action sur des juges, sans armes, sans pouvoir : « Votre avenir est dans la balance de trente consciences d'hommes inconnus et peut-être ignorants des faits qui plaideront en faveur de la vérité. Ni vous, ni vos amis, ni vos dix années de martyre et de larmes ne seront entendus et pris en considération. Tout vous accusera et pas une voix

providentielle ne s'élèvera pour vous défendre ! » Ces pensées sont cruelles, n'est-ce pas ? Eh bien ! (*illisible*) me les a toutes enfoncées dans le cœur, en m'annonçant que le conseil d'Etat allait s'occuper de mon sort.

Habituée, comme je le suis, à la solitude et à ses enseignements austères, le seul moyen de me donner le courage de souffrir debout serait de me laisser souffrir dans l'isolement et le silence. Je ne veux rien savoir ! Me sentant physiquement faible, comprenant par l'expérience que les paroles irritent et activent le désespoir, loin de le calmer, je demande la grâce qu'on laisse l'épreuve venir doucement et solitairement me frapper, si jamais je l'ai obtenue. Je sens que, cette fois comme les autres, on va me couler sur le cœur le plomb fondu des banales consolations. Cette idée m'atterre, autant que la mauvaise nouvelle.

Vous, qui avez (*illisible*) toutes les fibres de votre pauvre être au vif, vous savez ce que sont les supplices. Cependant, si une crise nerveuse m'ôte la conscience de ce que je voudrais, ô mon ami bien-aimé, si mes douleurs crient trop haut, si on en apporte les plaintes jusqu'à vous, veuillez vous dire que ce n'est pas moi qui suis à blâmer, mais ceux qui se font un devoir de venir étudier sur moi les effets des commotions morales, des angoisses de l'attente, des chocs du désespoir. Je donnerais un mois de liberté, pour que vous ayez pitié de mon état. Et (qu'on) me laisse seule avec mes tristesses désespérées.

Les bonnes nouvelles, arrivées pour vous de Paris, m'ont consolée. Je souffrais tant en vous, mon ami ! j'étais si indignée de vos nobles qualités méconnues et *craintes*, votre grand cœur blessé, votre vie de dévouements et d'épreuves couronnée d'épines, à l'heure même où le *fanatisme de l'ordre*, qui semble l'idée fixe du Gouvernement, leur faisait un devoir de vous récompenser. J'approuve fort votre idée d'aller passer votre congé à Paris.

Nous sommes à la veille d'une catastrophe. La conciliation sauvait tout, on va tout perdre en tendant à l'excès la corde la plus sensible de l'arc. D'un changement de Ministère, nous sommes à un pas ; d'un changement de Gouvernement, à deux. Dieu sauve notre chère patrie !

M. Marcelin est venu me voir, le lendemain de son refus. Il faisait son air le plus « patte de velours ». Je l'ai laissé

longtemps parler, puis je lui ai dit simplement : « J'ai su par M. P..., il y a trois mois, ce que M. (*effacé*) a fait pour moi et ce que vous avez fait vous-même, Monsieur ! J'ai su par l'abbé Coural quelle sollicitude avait présidé à cette démarche. Je ne connais personne au monde que j'estime plus et dont je m'honore plus d'être estimée que M. (*effacé*). Il est donc tout naturel qu'au moment où j'apprends que le Conseil d'Etat avait pris en considération son travail et devait s'en occuper avant tous les autres, il est tout naturel que j'aie voulu le remercier, avec toute la reconnaissance de mon âme, de la démarche tentée en ma faveur. Ne croyant pas au succès, je voulais lui dire mon action de grâce avant l'heure de la déception et des larmes. Je suis sûre qu'un devoir bien implacable devait vous dicter votre refus. »

Adieu, mon ami, et à toujours. Sœur Angèle et Sœur Stanislas veulent que je vous dise les choses aussi aimables de leur part que je vous en dirai de la mienne. Je ne me suis pas engagée à cela et je vous prie de sentir l'abîme qui sépare nos affections pour vous. Adèle vous demande pardon de son billet, elle avait peur de ne pas assez respectueusement vous écrire et l'a fait court à cause de cette peur. Elle vous tend la main dans la mienne, et nous vous embrassons toutes deux. A vous, ma première et dernière pensée de chaque jour.

MARIE CAPPELLE.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

XXVI[e] Lettre à l'Amazone.

Mon amie, je joins encore à ma lettre quelques sonnets. Ils n'achèvent pas encore mon idée, est-il possible de l'achever? Elle est sur le chantier depuis le commencement du monde et le dernier homme en emportera les derniers murmures sur ses lèvres. Mais chaque homme qui pense ou qui rêve est le dernier, comme il a été le premier. Le monde est son œuvre, il le crée, il le sculpte et il le brise, il l'anéantit et le ressuscite chaque jour de sa vie. Sa vanité est de vouloir que sa création soit éternelle, et même éternelles ses négations. Ah ! qu'il serait plus beau de se coucher seul dans la prairie de ses imaginations et d'écraser l'herbe et les fleurs sous un égoïsme ironique. Mais la vanité est plus forte que l'égoïsme même. Elle parle. Il faut qu'elle parle et qu'elle convie les oreilles à sa chanson. Pourtant nul n'écoute. Les rêves sont parallèles : ils ne se rencontrent jamais. C'est la plus grande douleur, et peut-être n'est-elle pas ridicule, quoique la joie soit plus belle. Seulement, elle ne se réalise jamais qu'en les instants si fugitifs qu'on ne voit pas la déesse, mais seulement l'ombre de sa robe immortelle. Aussi, c'est très justement qu'on a douté si elle n'était pas une illusion. Tant pis pour les maladroits ou les distraits. Il faut les laisser à leur scepticisme. Il est noble d'invoquer le bonheur même quand on sait qu'il n'écoute pas et ce sera ma dernière strophe. Un peu de lyrisme est amusant.

Voici donc ces deux fragments :

ELLE A UN CORPS...

— SONNETS EN PROSE —

XIV

Je ne dévoile pas la beauté de mon rêve, je sculpte une hypothèse dans le marbre de la logique éternelle, je remplis avec de la chair nécessaire la cage du thorax, la courbure épineuse des vertèbres, les ailes rigides des grands papillons iliaques et les cavernes

De l'ischion. Il le faut. Je ne t'oublie pas, ô sacrum! ni vous, fémurs! Je dresse l'ossature tout entière et je la lie et je la soude avec le tissu souple des muscles, avec la peau, ce manteau juste qui donne à l'argile la forme extérieure que je veux,

La forme qu'il m'est impossible de ne pas vouloir, car elle est projetée dans mon atelier par les rayons mêmes de tes yeux, le rire de ta bouche et les plis

Que fait ton cou, quand la tête se tourne vers moi pour m'éblouir. La roue d'un engrenage s'appuie sur une autre roue. Le geste qu'on voit ordonne le geste caché.

XV

Je procède du connu à l'inconnu. La tête est la fleur du cou et le cou sort des épaules comme la tige sort des racines, du monde des racines où le secret de la vie s'élabore, mais le corps de la femme forme des racines

Aériennes, comme les figuiers d'Asie. Elles se promènent sur la terre et quelquefois s'attachent à d'autres racines mâles ou femelles et s'y enlacent, dans un beau frémissement. Alors on voit la plante magique, devenue mandragore,

Connaître l'intensité de la vie humaine. Comment ne parlerais-je pas de ces racines merveilleuses? Je ne suis pas de ceux qui voudraient les replonger dans la terre

D'où elles sont sorties. Toute la plante! toute la femme dans son intégrité magnifique, avec toute sa joie, toute sa soie, tout son rêve, toute sa sève, toute sa réalité!

Si j'étais raisonnable, Amazone, errante encore, je cesserais de vous écrire (ah! sous cette forme). Il le faudra bien. Ce me sera un grand crève-cœur, car je me suis habitué à vous adresser ces menus discours et vous, n'est-ce pas, à les lire? Vous êtes la cause chère de pensées qui prennent toute leur valeur de l'être qui les inspire. Une tendresse qui ne fléchit pas y trouve un prétexte à se moduler en variations et il m'est agréable de songer que peut-être un jour nos noms oubliés surgiront tout à coup d'entre les feuillets retrouvés d'un livre. Quelle est donc cette femme, se demandera-t-on, qui fut tant aimée? Et par la même occasion, on dira sur nos ombres beau-

coup de bêtises, car si on connaît mal les êtres vivants, et ceux mêmes auxquels on s'intéresse le plus, que doit-il advenir des disparus? Aussi, plus agréable peut-être serait-il d'entrer tout entier dans le délicieux néant. Vous savez, comme il est écrit dans *les Stèles,* que « la Mort est fort habitable ». Cette pensée vous a plu. Elle me plaît également. Comme c'est plus beau que l'emphase chrétienne, cette cabane dans la nuit et dans le silence, et comme on doit y dévorer avec appétit le pain dur des pensées et y boire avec joie l'eau croupie des rêves sans espoir! Si je ne vous avais plus pour m'écouter et parfois me sourire, c'est là que je me réfugierais. Déjà, j'y fais souvent retraite, comme on disait autrefois. Je suis comme celui qui va essayer une maison de campagne avant de l'habiter définitivement.

Mais voyez comme je suis plein de contradictions, mon amie! J'écris cela et je sais que je ne devrais pas l'écrire, puisque ce n'est pas conforme à ma raison et puisque ma raison n'admet aucune sympathie avec ce qui n'est pas. Il est vain, il est fat, il est peut-être honteux de penser à la mort. Il y a là je ne sais quel égoïsme bourbeux. Elle pense à nous. C'est bien assez. N'ayons pas l'air de nous en apercevoir et tant qu'il y a à portée de notre main un être qui a besoin de nous, est-ce que la vie n'est pas belle? Et quand on aime cet être et qu'on retire des émotions de sa présence et de son absence, de mille choses indéterminées qui tiennent à lui, qui émanent de lui, a-t-on le droit de se plaindre? Et quand même on se ferait des illusions, quand même le sentiment serait plus vif d'un côté et d'une nuance plus accentuée, ce serait encore une source d'occupations fort délectable. Et quand même on serait seul à aimer, quand la vie devrait se replier sur elle-même et devenir tout intérieure, n'y aurait-il pas encore dans ce sentiment solitaire un singulier réconfort? Il y a eu de telles amours que rien ne découragea jamais, ni l'indifférence, ni le dédain même, qui est pire, car chacun apporte là et son tempérament et son caractère: le masochisme est psychologique avant d'être matériel, délicat avant d'être brutal, amoureux de la mélancolie avant de l'être des coups et des clous. Mais je m'égare, comme le dit à chaque pas et si comiquement Stendhal. Il est bon de n'analyser que ses propres sentiments si l'on veut dire des choses valables. Les traités de psychologie me font peur par leur outrecuidance: le contraire de ce qu'ils affirment est aussi vrai que toutes leurs vérités. Il est même si difficile de voir un peu clair en soi-même qu'il vaut peut-être mieux vivre que réfléchir, mais nous ne sommes pas les maîtres de choisir. Nos tendances nous tirent çà et là selon toutes les occasions, mais non sans une certaine logique: à la période d'action succède la période de pensée, à la vie extérieure, la vie intérieure; à la conversation, la méditation.

Adieu, mon amie, vous n'aimerez pas cette lettre, ni moi non plus. Elle me déplaît d'abord, parce que vous la lirez loin de moi, si les hasards du voyage vous permettent de la lire. Et voilà que vous m'avez menacé encore d'une plus longue absence ! Mais je résiste à tout. On me retrouve à la même place, celle où vous m'avez vu d'abord et où, depuis cela, je n'ai cessé de penser à vous.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Tristan Klingsor : *Poèmes de Bohême;* Mercure de France, 3 fr. 50. — Jules Delacre : *Chant Provincial;* chez Henri Gaulon, 3 fr. 50. — Paul Vaillant-Couturier : *La Visite du Berger ;* Edition du « Temps Présent », 3 fr. 50. — Notes statistiques.

Plusieurs jours d'un labeur opiniâtre m'ont été nécessaires pour prendre connaissance des soixante-trois volumes de vers reçus ces temps derniers. Après un dépouillement consciencieux et un classement aussi méthodique que possible, je me décide à parler de trois ouvrages ; je donnerai sur l'ensemble des autres quelques renseignements purement statistiques.

Il en est des livres comme des visages : certains vous sont sympathiques dès l'abord, en dépit de ce qu'ils peuvent réserver d'étranger. M. Tristan Klingsor publie un nouveau recueil de poèmes : **Poèmes de Bohême**. Cet ouvrage m'a été sympathique dès les premières pages ; après lecture faite, je veux reconnaître que M. Klingsor a écrit un livre charmant et, cependant, je me fais de la poésie une idée qui coïncide mal avec l'idée qu'en a sans doute l'aimable auteur des *Chroniques du Chaperon et de la Braguette*.

M. Tristan Klingsor est un musicien ou mieux un ménétrier savant et loquace. Il a fait d'interminables promenades au pays des légendes ; il en a ramené une âme toute parfumée de littérature, toute bourdonnante de noms nostalgiques ; il sait par cœur une foule d'histoires et de refrains ; il arrange les airs célèbres à sa guise et sait raconter vingt fois la même savoureuse anecdocte sans qu'il y paraisse ; il a connu tous les personnages célèbres, tous les héros des romans anciens, toutes les belles filles d'autrefois. Il était présent quand le Prince charmant a réveillé la Belle, au bois dormant. Il a, sur Hérodiade, des souvenirs personnels. Il conserve dans un lacrymatoire une larme tombée des yeux d'Iseult. D'un long séjour au royaume de Thulé il est resté mi-fou, mi-raisonnable. On dit qu'il a joué un joli rôle dans certain songe d'une nuit d'été. Il parle à mots couverts du secret de Mélisande. Il est un peu nécromant, un peu baladin ; il enlumine les albums qu'on lui confie, brode, et fait de la botanique à temps perdu. Pour peu qu'on l'en laisse libre, il tire, d'une boîte en bois des îles, la collection des petits squelettes de toutes les

marionnettes célèbres, et il organise une représentation. Pour paiement il réclame seulement le droit de montrer des *images* et tout le monde y prend du plaisir :

Un écureuil filait sa quenouille en silence
Sous les feuilles d'un hêtre ; une grenouille verte
Sur sa queue assise le regardait filer.

Une jeune fille aux croisées de sa maison
Filait aussi, sa robe d'épousée peut-être
Et le fuseau léger se moquait des aiguilles.

Vint à passer un beau damoiseau : la grenouille
Sauta dans l'eau ; l'écureuil quitta sa quenouille
Et la jeune fille laissa choir son fuseau.

Mais lui sans regarder courait après une oie !
La jeune fille reprit l'écheveau de soie
Et referma sa fenêtre ; l'écureuil preste

Se cacha sous les feuilles tremblantes du hêtre
Et le damoiseau trop naïf à bouche ouverte
Ne vit même pas au coude de la rivière

L'oie blanche qui avalait la grenouille verte.

Par quel miracle M. Tristan Klingsor a-t-il pu transformer en vertus tout ce que je considère comme de graves défauts ? Je l'ignore. Mais M. Klingsor l'ignore sans doute aussi. C'est le hasard ! Ce bon hasard qui seul a pu doser avec exactitude ce mélange de fantaisie, de malice et de candeur qui compose sans doute le sourire de M. Klingsor.

§

Entre toutes les voix dont les accents ont bercé les rêveries de M. Jules Delacre, il en est deux que ce poète a écoutées avec prédilection. Mais que M. Delacre ne trouve point là une critique ! Il goûte Laforgue et il aime Verhaeren. Je ne songe pas à l'en blâmer. Le temps n'est plus où je ne faisais cas que d'une création authentique et totale. J'ai appris à ne pas méconnaître le talent. Et M. Delacre a du talent. Le livre qu'il intitule **Chant provincial** en est un témoignage.

De cet ouvrage je préfère la première partie, précisément parce qu'on y sent plus nettement l'influence bienfaisante de maîtres qu'il est bon, et même indispensable, d'avoir fréquentés. De tous les chemins qu'un poète peut suivre pour aller à la découverte du monde, celui qu'a frayé Verhaeren est un des plus sûrs ; le tout est de savoir l'abandonner au moment opportun. Et M. Jules Delacre est trop bien parti pour manquer à cette destinée d'indépendance.

On peut choisir au hasard et non sans bonheur quelques strophes dans les premiers poèmes de ce livre :

Çà et là, des maisons semblent sortir de terre,
D'un bloc humide et solitaire,
Avec leurs pignons nus qui vainement appellent
Des mitoyennetés neuves et fraternelles !...

Passe un ouvrier noir, d'un pas qui se balance,
Trimballant sur son dos son sac et sa gamelle ;
Et sa femme le suit en silence,
Portant un grand paquet pauvre et informe,
Son enfant dans un châle et son ventre énorme...

S'en vont aussi les terrassiers couleur d'argile,
Et leur groupe, écrasé de silence, pénètre
Dans ce cabaret bleu qui n'a qu'une fenêtre.

M. Jules Delacre écrit d'abondance (c'est presque écrire avec facilité; mais ce n'est pas tout à fait la même chose). Il s'en suit que lorsque l'inspiration du poète s'amenuise, il n'en prend pas toujours prétexte pour cesser d'écrire. Je n'ose pas m'en plaindre, car M. Delacre sait parfois, avec un vers heureux, s'évader des aventures bénignes où d'autres pourraient s'oublier. Je donne à titre démonstratif un court poème dans lequel M. Delacre fait montre, avec une égale complaisance, de ses mérites et de ses faiblesses :

Le marronnier blanc, le marronnier rose,
En rond balancés, fleuris et dolents,
Le jardin captif et la porte close,
L'averse invisible où le long mur blanc
    En bleu se transpose.

Le parfum caché des lilas penchants,
Et les détritus qui se décomposent
Dans le terrain vague où tu vas, rêvant...
Et les pigeons bleus, et les pigeons blancs,
    Et la lune rose.

Et toi, seul ici, dans l'oubli du temps,
D'un cœur sans raison dont le soir dispose,
Suivant la poussière, équivoque et lent,
Et sans autre espoir, sans autre tourment,
    Que celui des roses.

§

J'ai fait de si misérables lectures tous ces jours-ci que je suis presque reconnaissant à M. Paul Vaillant-Couturier de me rappeler, avec son livre **la Visite du Berger**, le poète que fut Francis Jammes à ses débuts. — J'entends que M. Paul Vaillant-Couturier

s'est assez constamment inspiré du rythme, des objets et des accents chers à l'auteur de *Clara d'Ellébeuse*.

M. Vaillant-Couturier a fait un livre juvénile et ardent, ce dont il faut le féliciter. Tous les thèmes poétiques y sont traités, avec une impétueuse volubilité. L'amour des parents, l'amitié, l'amour de la femme, le respect du sol patriarcal, tout est là. Un mélange continuel et ingénu de sensualité et de mysticisme, de paganisme et de foi catholique. Vraiment, cela ne fait-il pas songer au Jammes d'il y a quinze ou vingt ans?

Notez que M. Vaillant-Couturier écrit un vers libre tantôt rimé, tantôt assonancé, rarement tyrannique, élastique plutôt, et sans trop d'apprêt :

> L'air vrille un refrain sec au fond de la nuit claire.
> Vous auriez aimé, ma grand' mère,
> Ce piano mécanique avec naïveté,
> Vous vous seriez assise là, pour l'écouter
> Mêler son chant à ceux des bêtes de l'été,
> Après tout un jour où, sans s'arrêter,
> Vous eussiez dépiqué sur l'aire.
>
> Vous étiez de Prat, Prat, pays des prés;
> Etiez-vous de Prat ou de Castagnède?
> Castagnède aux blonds châtaigniers,
> Vallée où meurent doucement les côtes raides.
>
> Partout hennit la Salat vaste qui sent bon.
> Avec le chien joueur, vous gardiez vos moutons.
> Vous connaissiez les jeux des plantes et des pierres,
> Les rires des mulets, et les sauts des poissons,
> Petite fille, au bord de la grande rivière.

C'est bien là le livre qu'on peut écrire à l'aurore d'une carrière littéraire. M. Paul Vaillant-Couturier fait songer à la joie confiante des départs. Il m'a en outre, et à plusieurs reprises, donné une véritable envie de m'en aller à la campagne ; c'est une chose à quoi je suis toujours sensible.

§

Et maintenant, passons aux notes statistiques. L'examen des soixante volumes de vers publiés dans ces dernières semaines ne laisse pas sans renseignement sur la petite production poétique.

La poésie patriotique, chose curieuse, subit une baisse notable : je ne découvre pas un seul ouvrage de pur lyrisme patriotique dans le lot qui m'est actuellement proposé. Par contre, la poésie régionale est en progrès et j'ai là quatre ouvrages à tendances nettement décentralisatrices. Les poèmes guerriers sont rares à notre époque ; je mets cependant de côté un recueil spécialement inspiré par Bellone.

L'amour donne toujours, sans excès : à noter quatre livres placés sous l'invocation exclusive de Vénus. La poésie religieuse subit un léger affaissement, elle ne remplit complètement que deux ouvrages ; reconnaissons qu'elle aide néanmoins à la confection d'un grand nombre d'autres.

Je ne trouve à classer que quatre volumes rédigés par des bucoliastes de pur sang. Décidément l'école bucolique se corrompt ; elle admet toutes sortes de compromis. Le grand poème philosophique est en complète décadence. J'ai distingué deux spécimens insuffisamment compacts pour être bien réussis. Comme poésie haineuse : un seul volume à signaler. D'autre part il faut mettre en évidence deux livres de tourisme pur.

La mode des anthologies se perdrait-elle ? Je n'ai qu'un florilège à désigner aux collectionneurs attentifs.

J'en compte un, deux et trois d'érudition littéraire, de pastiche ou d'adaptation. Je tire à l'écart un libelle douteux qui tient timidement de la fantaisie, de la satire et d'une foule d'autres choses.

L'exotisme marque à son actif un bouquin ; la chanson rosse triomphe dans un ouvrage unique. En dernier lieu, mentionnons deux minuscules plaquettes qui ont un fort parfum d'aliénation mentale...

Pour les autres livres, tous ceux qui ne se rangent pas avec décision dans une des classes ainsi improvisées, disons qu'ils sont à la fois guerriers et bucoliques, amoureux et philosophiques, religieux et satiriques, exotiques et érudits.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Colette (Colette Willy) : *L'Envers du Music-Hall*, E. Flammarion, 3.5o. — Fernand Aubier : *La Piste hallucinante*, Méricant, 3.5o. — René Benjamin : *Les Justices de paix*, A. Fayard, 3.5o. — Alexandre Bonnel : *Dodo*, Daragon, 3.5o. — Marcel L'Heureux : *La Jeunesse de Philippe Grandier*, E. Flammarion, 3.5o. — Nonce Casanova : *Populo*, E. Figuière, 3.5o. — Antoine Seuhl : *Le Comptoir du père Dentelle*, B. Grasset, 3.5o. — Jules Sageret : *L'Amour menteur*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Marc Elder : *Marthe Bouchard*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Renée d'Ulmès : *Histoire d'une petite âme*, Lemerre, 3.5o. — Pierre Corrard : *La Bohème d'aujourd'hui*, Albin Michel, 3.5o. — Henri Allorge : *Le Mal de la gloire*, E. Sansot, 3.5o. — M. Poradowska : *Hors du foyer*, « Temps présent », 3.5o. — Hilma Pylhkänen : *Le Sénateur Sonerva*, B. Grasset, 3.5o. — Capitaine Danrit : *L'Invasion noire* (tome II), E. Flammarion, 3.5o. — Henri Bachelin : *Sous d'humbles toits*, « Effort libre », 3.5o. — Henry de Fleurigny : *L'Armoire aux poupées*, Méricant, 3.5o. — Pierre Lièvre : *Ah ! que vous me plaisez*, « Les Marges », 3.5o.

L'Envers du Music-Hall, par Colette (Colette Willy). Je me suis toujours demandé pourquoi cette femme de génie consentait à danser sur les planches d'un théâtre (et quel théâtre, souvent !). Il me semblait que, lorsqu'on possède le merveilleux don d'écrire comme peut écrire Colette Willy, ou Colette tout court, on n'avait

pas besoin de nous montrer la souplesse d'un esprit, la vivacité d'une imagination dans la souplesse d'une taille et la vivacité de deux jambes nues. Maintenant je comprends mieux. Colette voulait se documenter. Comme toutes les femmes du monde, qui naissent la cuiller d'or à la bouche, cette enfant terrible voulait savoir si l'envers de la féerie qu'on lui montrait était pareil à l'endroit et elle eut vite fait de laisser là cette cuiller d'or qui ne vous nourrit que de la bouillie des conventions sociales, des fades préjugés reçus, pour aller goûter au brouet noir des pauvres diables d'artistes, de ceux qui n'ont pas toujours de génie, eux, à leur disposition pour les sauver du grand naufrage. Maintenant que l'enfant terrible en question n'ait pas pris plaisir à la danse de l'information, au pas du psychologue, qu'elle inventait en l'honneur de sa curiosité, ça, je n'en répondrais point, car, lorsqu'on est jeune, gaie, un peu gâtée par le public, surtout très belle, d'une plastique impeccable, on n'empêche pas l'ivresse de la danse de vous monter à la tête. (Plus vite ! Plus vite ! crient les petites filles qui font *vinaigre* en sautant à la corde !) Colette, son numéro terminé, tirait son *stylo* de sa poche (certain soir, elle manquait même de poche tellement elle avait peu de costume) et là, s'asseyant sur un morceau du décor représentant un rocher en bois, elle notait, imperturbablement ses impressions. Cette *Claudine des Claudines*, l'auteur des *Sept dialogues*, de *la Retraite sentimentale*, des *Vrilles de la vigne*, de *la Vagabonde*, écoutait les racontars de l'ouvreuse, de l'habilleuse, de la montreuse de chiens savants et des petites *girls*, à la fois innocentes et perverses, toujours si à plaindre parce qu'on ne devrait faire aux enfants nulle peine, la présenterait-on sous la forme d'une *amende*. Colette a tout vu, tout écouté, tout vécu. Elle a eu froid de leurs frissons, elle a étouffé de leur chaleur, et a senti son cœur tourner dans la grande giration, le cercle dantesque, l'horrible remous fleurant le gaz ou l'huile qui emportait ce qu'on appelle *la tournée*. Colette a tourné avec eux, avec elles ; Colette a donné à boire au chien blanc, le beau chien qu'elle pouvait acheter et qu'elle a su ravir à son tourment, elle a consolé la petite chanteuse, elle a encouragé le mime. En se faisant du mal, en se contraignant à vivre d'une existence basse et lassante, elle leur a fait du bien et elle a pu écrire, malgré certaines nausées, un livre *moral*. Mon Dieu, oui ! Voici le grand mot lâché. Le livre de Mme Colette est une œuvre doucement fraternelle, de très haute pitié. Selon son habitude, Colette n'en sait rien et ne voudrait pour un empire s'en douter (ou avoir l'air de s'en douter). Cette belle aventure-là est la bonne aventure des gens de génie ; en général, ils ne savent ce qu'ils font, parce qu'ils travaillent pour leur personnelle satisfaction. Croyez-vous que la pêche vermeille et parfumée, toute poudrée de soleil, puisse être le fruit d'une préméditation ! La rose

qui s'épanouit au rosier, vingt fois la même et vingt fois jamais tout à fait la même, connaît-elle les multiples aspects de sa splendeur? Non! Le génie est un don naturel. Il n'est pas plus moral en certain cas qu'immoral : *il est* et seulement pour ça il est le génie et ne peut pas ne pas être de pure essence! Si j'ai grande joie à dire ces choses, c'est que je les répète. Nous aimons tous à nous souvenir que nous ne nous sommes pas trompés. Je fus l'un des premiers, il y a de cela près de douze ans (et je suis le seul que ça ne rajeunit pas), à dire ici ce que je pensais du talent naissant de Colette Willy ou de Colette tout court. Elle était le beau fruit, la fleur superbe et si on a mis bien des chenilles et pas mal d'épines autour de ces parfaites productions de la nature, on est arrivé, enfin, à les dégager de toutes les mauvaises herbes de la Saint-Jean pour les laisser rayonner sur le public en leur éclatante simplicité. Colette ne dansera plus? Mais elle montera peut-être en aéroplane? Ça c'est encore possible! Laissons-la donc agir en pleine liberté. Elle est de celles qui feraient jaillir des étoiles en tombant du ciel sur la boue de notre pauvre terre. Et il nous suffit de savoir aujourd'hui que bien des lecteurs, en la lisant, trouveront des larmes attendries entre les deux réflexions comiques qu'elle risque sur la pauvre *Bastienne* dont « l'enfant de pie » nous avalerait un cent d'aiguilles!... Vous verrez qu'elle parlera des enfants avec le langage délicieux qu'elle a su déjà employer pour parler des bêtes, nos pauvres chers enfants inférieurs. Et, alors, Colette aura bouclé la boucle, accompli le tour du cycle divin de la femme, de la très noble femme.

La Piste hallucinante, par Fernand Aubier. Ah! oui, je préfère aux vaines psychologies de la sentimentalité très vulgaire d'un bon petit adultère mondain, la course folle sur cette piste hallucinante. C'est effarant, bien écrit, et très au-dessus de ce genre de feuilletons-là! Il ne faut pas se le dissimuler : une imagination ordinaire ne conduit pas facilement au succès de pareils tours de force. On croit qu'il est très élégant et très ardu de gémir durant une quinzaine de chapitres sur la mauvaise conduite de sa maîtresse ou de sa femme, c'est au contraire on ne peut plus commode, tellement commode, même, qu'on oublie trop que nos malheurs personnels n'intéressent généralement pas beaucoup les voisins. Je sais bien qu'il y a l'Amour. Mais l'amour heureux ou malheureux ne peut nous toucher qu'autant qu'il se rattache à une histoire, à une intrigue passionnante. Or, depuis nombre d'années, les auteurs de ces sortes de romans oublient que le *moi* est toujours haïssable. Ils nous racontent ça dans leur gilet. Ça ne s'extériorise jamais plus haut... et ça nous... ennuie. *La Piste hallucinante* est capable de nous faire oublier une douleur physique. C'est le plus beau compliment qu'on puisse écrire sur un livre! Je l'ai lu alors que j'avais la figure entail-

lée à la suite d'un accident d'auto... or, je n'ai plus pensé du tout à ma blessure et j'ai cherché, moi aussi, le second bouton de manchette de l'assassin !

Les Justices de paix, par René Benjamin, ou les vingt façons de juger dans Paris. Et il s'agit de justice paisible, rendue avec l'intention de mettre tout le monde d'accord. On se demande quelles peuvent bien être les autres justices de ce monde ! C'est bien là une satire de tous les attendus qui placent les pauvres diables entre le loup dévorant et le berger récalcitrant. Espérons que, pour l'amour de la littérature, on a exagéré de temps à autre; mais on a largement dépensé l'esprit, l'humour et la gaieté, dans cette œuvre, très fournie, très touffue, où cependant on n'a pas encore une seconde l'impression de la longueur, si on y a très parcimonieusement mesuré la justice en question aux malheureux plaignants. Livre bon à donner aux caractères chicaneurs ; ça les calmera peut-être ou ça leur fournira des armes contre leurs adversaires futurs.

Dodo, par Alexandre Bonnel. Ce vagabond de l'amour est un petit enfant... qui n'est pas de bohême, cependant ; sa première aventure, un peu leste, lui arrive avec une espèce de petite *roulure* des champs bien digne d'être une bohémienne, et, plus tard, il trouve dans sa propre famille une aimable personne, aussi tendre que facile, qui l'initie aux joies défendues. Dodo, de son vrai nom Ludo, de fillettes en filles, et de filles en femmes, atteint sa majorité, puis il se sent tout à coup mûr pour un mariage d'amour, lui qui ne connaît pas l'amour encore avec un grand A, et il épouse une petite personne, mi-froide, mi-savante, qui pourra bien lui en faire voir de toutes les couleurs lorsqu'elle aura compris. Roman léger, mais très lisible et sans les assommantes prétentions aux quadruples psychologies.

La Jeunesse de Philippe Grandier, par Marcel l'Heureux. Je m'empresse de dire que ce roman est fort correctement écrit et conçu, mais, comme la fameuse pièce jouée à l'Odéon intitulée *Son père*, elle donne le frisson de l'équivoque. Les jeunes papas qui ne peuvent pas vieillir et qui retrouvent leur fille grande, jolie, prête aux adulations de tous les genres, en deviennent presque amoureux et ont toujours l'air de l'enlever au lieu de chercher à l'élever. Comme résultat ou morale, il nous reste la prise de possession de *l'autre*, succédant au fiancé trop simple ou au père trop compliqué... et c'est le troisième, naturellement, qui triomphe : l'amour est une règle de trois, prétend un proverbe connu.

Populo, par Nonce Casanova. On dirait un roman du Zola de la bonne époque, et c'est tout à l'honneur de l'auteur d'avoir changé son style au point qu'on ne peut pas mettre une page de celui-ci en face d'une page des *Adultères vierges*, par exemple, sous la même

signature. Mais je sais une page, très au-dessus de tous les romans possibles de ce ton-là. Elle est située dans le chapitre : *C'est le printemps* avec le n° 127 ; il y est question d'un petit oiseau rouge enfermé dans une grande cage à perroquet, « qui peut-être bien ne chante pas », car il pleure, et je voudrais pouvoir la citer tant elle domine à elle seule tous les racontars ou toutes les plaintes du *populo*. Le populo n'a que ce qu'il mérite : son gouvernement et ses marchands de vins. Je lui préfère, à lui tout entier, ses ivrognes, ses socialistes et ses mères de familles, la plume de l'aile de ce petit oiseau-là, oui.

Le Comptoir du père Dentelle, par Antoine Seuhl. Il s'agit d'un brave épicier minutieux dans sa mise en scène de tous ses produits et qui rêve d'un comptoir qui paraîtrait en dentelle. Et plein de bonnes idées, honnête, patient, il se voit ruiner par les grandes maisons, les galéries du Gnome, par exemple. Il y a un inventeur qui invente l'aéroplane avant les Wright et des pauvres filles qu'on veut séduire, plus quelques bonnes réflexions sur l'art de jeter de la poudre aux yeux. Ce n'est même plus de la poudre, c'est du poivre.

L'Amour menteur, par Jules Sageret. Un oncle, un peu bien original, qui cherche à viriliser un être faible au point de lui faire oublier les joies de l'amour, même menteur. Naturellement le jour où l'on croit tenir en bride ce jeune étalon, il s'échappe, refuse la grosse fortune de l'oncle et se met une plus terrible corde au cou. Il épouse une femme sotte et accepte la vie médiocre. Il n'est peut-être pas déshonoré, ni si coupable.

Marthe Rouchard, par Mac Elder. Un patron qui prend la fille de l'ouvrier, le ferait-il légalement, et, pour la couvrir d'or, aura toujours tort et vis-à-vis de la dite fille et vis-à-vis de sa famille. Le seul patron qu'on respecte, c'est celui qui ne descend jamais et... *tue* de haut, sans voir, sans entendre, sans jamais manifester ni joie mauvaise, ni attendrissement : voyez plutôt Dieu, respecté chez un grand nombre d'artisans... de leurs propres peines.

Histoire d'une petite âme, par Renée d'Ulmès. Très à la mode, ces romans d'enfant, et chacun de raconter sa petite histoire, car on ne connaît guère l'enfance que par la sienne. Celle-ci est charmante. La fillette semble ignorer tout de la vie et cependant posséder une psychologie pas au-dessus de son âge. Elle fera, plus tard, une femme de lettres certainement.

La Bohême d'aujourd'hui, par Pierre Corrard. Existe-t-il encore des bohêmes ? Nous ne le croyons pas, simplement parce que le bohême pauvre a disparu (la vie est si chère à présent) ! Mais le bohême n'a pas besoin de crever de faim pour créer du désordre autour de lui ou des autres. Tout ce qui peut faire illusion dans la

quotidienne existence étant du domaine des rêveries d'art ou des artifices employés par les cerveaux excessifs est aussi de la vie de bohême. Le dilettante Brianne est un bohême qui ne fixe rien définitivement ni sur le papier ni sur la toile, et c'est un grand bohême. Il ne laissera qu'un souvenir magnifique. C'est peut-être beaucoup.

Le Mal de la gloire, par Henri Allorge. La grande musique et les grands musiciens? Hélas, il n'y a plus de place que pour les gens qui apportent des billets de banque entre les feuilles de la partition et plus on fondera de grandes scènes pour contenir les grands opéras, plus il faudra de grandes bourses. Le héros, heureux époux, se retire dans la ville du silence : Versailles, et là, parmi les vieux décors des anciens maîtres, il fait de vieille et bonne musique, se contentant de la gloire des autres en attendant la sienne... qui luira peut-être après sa mort !

Hors du foyer, par Marguerite Poradowska. Les filles froides ne doutent jamais de leur étoile ! Cette Polonaise court après son malheur sous prétexte de s'affranchir. Il lui faut une belle instruction et savoir aussi ce qu'on entend par les libertés défendues aux jeunes cerveaux. Elle s'éprend d'un nihiliste et, pour lui rester fidèle, trahit sa famille. La descendante d'une noblesse ancienne déserte son rang social pour aller courir les grands chemins avec des aventuriers. Au fond, elle ne descend pas, elle remonte à sa source. La noblesse ne consiste-t-elle pas à être un Barlerouge cruel et un peu fou?

Le Sénateur Sonerva, par Hilma Pilkhänen. La Finlande aux prises avec l'insolence russe et une jeune fille s'alliant avec l'ennemi moral de son frère, le sénateur Sonerva, pour plus de patriotisme. Où qu'on aille et quoi qu'on admette, il faut toujours rencontrer les enfants comme des ennemis héréditaires, ce qui ne donne pas une fière idée de la patrie, puisque le foyer en est une réduction.

L'Invasion noire, par le capitaine Danrit. Suite de cette guerre future entre le croissant et ceux qui n'ont plus une grande confiance en la croix. Le pèlerinage de la Mecque, où l'on voit un ballon illuminé faire un miracle à propos. La suite au tome III.

Sous d'humbles toits, par Henri Bachelin. L'histoire de *Chuchot* est une belle histoire vraie, ni drôle, ni triste. Le héros est très connu. Chaque village, chaque petite ville, recèle un *Chuchot*. Non seulement ils peuvent avoir leur vieille chaise à l'église, mais dans les hameaux ils font la loi, car on les respecte parce qu'ils sont innocents.

L'Armoire aux poupées, par Henry de Fleurigny. Des nouvelles amoureuses et... de bonne compagnie. Les poupées ne sont pas des jouets ordinaires, car elles s'amusent beaucoup plus avec les Messieurs (ces grands enfants, les hommes), que les Messieurs n'osent jouer avec elles.

Ah ! que vous me plaisez ! par Pierre Lièvre. Est-ce du théâtre, est-ce de la littérature dialoguée ? C'est simplement de la morale... dans une maison de rendez-vous. J'ai cru un instant que le héros avait payé pour seulement flirter avec l'objet aimé comme dans un salon... ce qui aurait été une scène à faire assez amusante, mais ça ne s'arrête pas là. Je le regrette cependant. C'eût été moins moral et sans doute moins spirituel.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Jules Lemaitre : *Les Péchés de Sainte-Beuve*, 1 vol. in-8° de 86 pages, 7.50, Dorbon Aîné. —Hector Fleischmann : *Une maîtresse de Victor Hugo*, 1 vol. in-18, 3.50, Librairie universelle. — J. de Mestral-Combremont : *La Belle Madame Colet. Une déesse des Romantiques*, 1 vol. in-18, 3.50, Fontemoing. — Georgette Leblanc (Mme Maeterlinck) : *Un Pèlerinage au pays de Mme Bovary*, 1 vol. in-12, 3 fr., Sansot. — *Le Livre des Trois Vertus de Christine de Pisan*, par Mathilde Laigle, 1 vol. in-8°, 7.50, Champion.

M. Jules Lemaître, qui aime beaucoup Sainte-Beuve et qui l'aime tel qu'il est, est fâché quand on dit trop de mal de lui. C'est pourquoi, écrit-il, je voudrais le défendre, expliquer du moins ses « péchés ». C'est ce qu'il fait dans ce luxueux volume tiré à petit nombre sur papier Edogawa du Japon : **Les Péchés de Sainte-Beuve**.

Il constate d'abord que, parmi les critiques qui ont écrit sous le Second Empire, c'est Sainte-Beuve qui est encore le plus lu aujourd'hui. Renan est un peu décevant et Taine est devenu assez difficile à lire. Sainte-Beuve, moins ambitieux et moins systématique, est moins sujet à l'erreur : « Il ne cherche qu'à comprendre les hommes, les individus : et cela est moins impossible que de comprendre le monde ou l'histoire. »

Il est extrêmement intelligent, écrit M. Jules Lemaître, et on dirait qu'il l'est de plus en plus en avançant dans son œuvre. Cette œuvre est presque une encyclopédie des esprits de chez nous, surtout dans les trois derniers siècles. Cela se feuillette un peu comme Montaigne. Cela parle de tout. On peut ouvrir au hasard, on est sûr de trouver son gibier.

Mais c'est l'homme surtout que M. Jules Lemaître veut défendre ; il trouve qu'on a pris l'habitude de parler un peu trop facilement de la « malignité » et même de la « jalousie » et de l' « envie » de Sainte-Beuve. Vous verrez, dit-il, que cette opinion finira par passer dans les manuels d'histoire littéraire. Il semblerait, à entendre certains critiques, que Chateaubriand, par exemple, est sacré : il ne faut y toucher que pour le présenter au public comme un ostensoir bénissant. J'aime de tout mon cœur, observe M. Jules Lemaître, les œuvres des écrivains illustres, mais je n'éprouve pas le besoin de respecter particulièrement leur personne. Et il n'est pas fâché que

Sainte-Beuve ait parlé librement de l'homme qu'a été Chateaubriand, et trouve extraordinaire qu'on lui en fasse un crime.

Quant à l'accusation de malignité du jugement littéraire de Sainte-Beuve sur les grands écrivains de sa génération, M. Jules Lemaître répond : «...Il était et il se sentait plus intelligent que ces « hommes de génie » qui presque tous blessaient son goût par l'emphase et le vide de leurs sentiments et de leurs idées, par leur manque de critique, par un certain fonds de sottise qui n'est pas incompatible avec la production même de belles œuvres d'imagination, par leur orgueil ridicule, par leur cabotinage. Modeste lui-même dans ses propos et dans ses écrits, ayant toujours eu d'excellentes « mœurs littéraires », il était d'autant plus offensé par ce charlatanisme et cette boursouflure. Qu'il lui soit arrivé d'en sourire, cela est vraiment excusable. »

Le grand péché de Sainte-Beuve, c'est la divulgation du *Livre d'amour* où il racontait sa liaison avec Mme Victor Hugo. Mais il faut se souvenir que ce recueil est resté ignoré du public et connu seulement d'une dizaine de personnes jusqu'à la mort de Hugo, et même assez longtemps après. Sainte-Beuve a écrit : « Mon intention expresse est que ce livre ne périsse pas. » Il voyait dans *le Livre d'amour* son chef-d'œuvre en poésie. Il pensait que ce livre « le ferait connaître plus tard avec honneur comme poète et lui serait une revanche du médiocre succès des *Pensées d'août* ». Il voulait surtout que la postérité le connût sous son jour le plus avantageux; il voulait que l'on sût qu'une femme, très belle, l'avait trouvé beau. Pour juger ce sentiment, il faut comprendre ce que Sainte-Beuve, d'une sensibilité si fine et si profonde, dut souffrir de sa laideur et de ses décourageants insuccès auprès des femmes. L'amour fut son bovarysme, pourrait-on dire; mais sans doute parce que se faire aimer était pour lui la chose la plus difficile. Mais il faut admirer cet orgueil d'un être qui ne veut pas être un vaincu et qui veut imposer à la postérité le jugement favorable qu'il se faisait de lui-même. Il demeure que son *Livre d'amour* est assez médiocre, et que l'amour qui l'inspira fut un bref éclair de joie orgueilleuse en une vie inquiète et tourmentée.

Mais la publication de ce *Livre d'amour* fut-elle une infamie, comme on l'a écrit, et comme on l'écrira encore tant de fois? C'est attacher à l'adultère une plus grande importance que n'y attachaient Sainte-Beuve, Victor Hugo et Adèle. Aucun de ces personnages n'en est diminué ni augmenté, et comme le dit très finement M. Jules Lemaitre : peut-être que, dans tout cela, le plus grand crime de Sainte-Beuve « est de n'avoir pas su faire, sur son amour, des vers assez beaux, et de s'être un peu trompé sur leur qualité ».

Son amour pour Juliette Drouet a mieux servi l'inspiration de Victor Hugo.

§

Sous ce titre : **Une Maîtresse de Victor Hugo**, M. Hector Fleischmann nous conte la vie de Juliette Drouet, qui fut une médiocre comédienne, mais une belle femme, et vraiment la femme de Victor Hugo. Mais pourquoi M. Fleischmann, qui a eu la délicatesse d'intituler un de ses volumes : *Les Maîtresses de Marie-Antoinette* (épuisé d'ailleurs, ce qui prouve le bon goût du public), s'improvise-t-il le chevalier servant de Victor Hugo contre Sainte-Beuve? Qu'est-ce que cela peut bien lui faire que Mme Victor Hugo ait couché avec Sainte-Beuve, et avec beaucoup d'autres poètes, littérateurs, peintres et sculpteurs? Il croit sans doute défendre ainsi la haute poésie. Il y a ici deux chapitres d'injures grossières contre Sainte-Beuve et un jugement littéraire qui mérite d'être cité. Sainte-Beuve est lâche, méchant, jaloux, jésuite, etc., etc. « Pour racheter tout cela, qu'a-t-il? Le génie ? Point. La splendeur de l'invention? Aucunement. L'esprit ? Peut-être, si l'esprit consiste en la mobilité des pensées et l'instabilité des opinions. Le style ? A peine. Il écrit mal, péniblement, poussivement... Il ignore la valeur des mots... il est incohérent... il est absurde. » Et quant au *Livre d'amour* : « Il demeure et marque au front le coupable de cette infamie. Il est bon, il est utile qu'on l'ait sauvé du naufrage du mépris, qu'on l'ait réédité ; c'est l'acte d'accusation et la condamnation du fourbe qu'on réimprimait en lettres rouges sur sa boueuse mémoire. » C'est joli, cette image ! et j'aime cette indignation qui ne fait pas de vers, mais seulement de la mauvaise prose vertueuse.

§

Encore une femme qui ne vivra dans la mémoire des hommes que par le souvenir de ses amours : **La belle Madame Colet**, *une déesse des romantiques*. Si elle n'avait été la maîtresse de Cousin, de Flaubert, de Musset, de Vigny, etc..., parlerait-on encore de ses vers médiocres? Mais elle vivra par la correspondance de Flaubert. Il y a, dans le choix qu'elle fit de ses amants, plus que du bon goût : un sens critique, que peu de femmes de lettres actuelles possèdent. Il est plus important, pour une femme de lettres, amoureuse de gloire, de se choisir un amant d'une renommée durable que de publier de nombreux volumes souvent si éphémères. Mais Louise Colet était belle, ce qui donna à ses contemporains l'illusion de son génie : le désir et l'admiration se marient facilement. Flaubert lui-même admira les vers de son amie tant qu'il l'aima, et bien d'autres écrivains se laissaient prendre à la vivante poésie qu'était cette déesse.

Mlle J. de Mestral-Combremont nous donne sur Louise Colet un livre amusant et ironique. On se demande même pourquoi elle a choisi cette Muse comme sujet de critique, si vraiment elle ne lui

reconnaît aucun talent. Certes Louise Collet fut insupportable, « insociable », comme Flaubert l'écrivait à Sainte-Beuve; mais si elle fit souffrir Flaubert, Flaubert ne la fit-il pas souffrir davantage encore par son amour de la solitude? Je trouve qu'il y a, dans cette femme un amour de la vie, une volonté et une obstination qui sont belles. Et ses romans auto-biographiques sont de curieux documents d'histoire romantique ; elle a tenu beaucoup de gloires dans ses mains.

§

Mme Georgette Leblanc est allée au village de Mme Bovary, pour retrouver, dit-elle, le souvenir de celle qui lui prêta sa beauté et sa pauvre petite âme de provinciale romantique. Et elle a écrit ce petit livre: **Un pèlerinage au pays de Madame Bovary**. Le souvenir de Delphine Delemare est demeuré vivant dans ce petit village de Ry ; « on croirait que le moindre paysan a lu le roman de Flaubert... Tous parlent de l'héroïne et de *Monsieur Gustave*, comme ils parleraient de leurs récoltes et de leurs bestiaux. » Pour eux, Mme Bovary fut une « dévergondée », mais l'œuvre de Flaubert en a fait une héroïne, et la vanité est flattée. Mme Georgette Leblanc a pénétré dans la maison de l'héroïne : voici, au fond du jardin, « le berceau tout étoilé de lumière où dort éternellement le drame ! » C'est là qu'autrefois Léon la contemplait durant les soirs d'été !.... « Tout est semblable, mais rien n'est demeuré. »

Mme Georgette Leblanc a rencontré de vieilles gens qui ont vu Delphine, mais pourquoi rapporter leurs propos : « celle dont j'entends parler n'est plus Emma, c'est la petite bourgeoise de Ry qui scandalisa les populations ». La rencontre la plus émouvante fut celle de la vieille Félicité, la servante d'Emma Bovary (morte depuis). Elle répète en secouant la tête : « J'ai rien à vous apprendre, puisque vous avez lu le livre. Tout est bien vrai, dà ! » Pourtant elle évoque le passé : « Elle avait une voix si douce qu'on aurait voulu ramasser tous les mots qu'elle disait. »

Elle conte encore en riant :

Le docteur disait à sa dame : « Fifine, je sors, je prends la clef, je te défends de sortir. » Mais, par aventure, je mettais un escabeau contre une fenêtre du jardin, et puis v'là mon oiseau parti !... Elle s'ennuyait tant, la pauvre petite ! Que voulez-vous, c'était jeune ! Fallait la voir au cou de son amoureux, quand il venait le matin ! « Emmène-moi, qu'elle lui disait, emmène-moi, si tu ne veux pas que je meure !.. » Il répondait toujours « demain... » Alors, on se bécotait, on se bécotait... Marchez !... le temps ne leur semblait pas long ! Et puis elle jouait toute seule que c'était impayable...

Elle jouait aussi à la Madame qui attend ses invités, des princes et des ducs... etc... Elle jouait avec ses rêves, ses désirs et ses ima-

ginations, sans se douter, cette petite paysane au cœur aristocratique, qu'elle serait, à la fois, l'héroïne du plus grand de nos romanciers, et qu'elle donnerait son nom (de roman) à une doctrine philosophique : le bovarysme de Jules de Gaultier. N'y avait-il pas de quoi la faire rêver, si l'intuition n'est pas un vain mot?

On nous donne en frontispice le portrait non pas de Delphine, mais d'une jeune fille à laquelle elle ressemblait. Il devait y avoir moins de candeur dans les yeux d'Emma. D'ailleurs ces rapprochement sont biens vains et eussent sans doute fâché Flaubert, qui disait : « Madame Bovary ? c'est moi. »

§

Voici un livre d'érudition écrit par une femme d'une grande culture spécialisée et d'un grand jugement : **Le Livre des trois vertus de Christine de Pisan**, par Mathilde Laigle. En nous révélant un peu plus profondément l'œuvre de Christine de Pisan, Mme Mathilde Laigle nous fait pénétrer en une période de notre littérature qui est encore assez mal connue du public lettré. L'œuvre de Christine de Pisan est très importante et eut une réelle influence non seulement sur la littérature qui suivit, mais sur la délicatesse des mœurs vis-à-vis des femmes : « L'accroissement de l'honneur féminin, « l'augmentation des meurs vertueulx », telle fut la constante pensée de Christine de Pisan. » Son *Livre des Trois Vertus*, ou *le Trésor de la Cité des Dames*, est non seulement, écrit Mme Mathilde Laigle, « un guide de morale et de « prudence mondaine », à l'adresse de tous les *estas* de femmes, depuis la plus haute princesse jusqu'à la simplette villageoise », mais encore un traité, où viennent se refléter, grâce à la personnalité de l'auteur et à son don d'observation exacte, la plupart des grands problèmes qui préoccupaient les esprits au début du xve siècle, tous les traits de mœurs qui donnent à cette époque sa physionomie si diverse et si agitée. » Grâce à ses notations exactes, nous pouvons pénétrer dans la vie opulente et élégante d'une maison princière au temps de Charles VI, et dans la chaumière d'un paysan. C'est là, et non chez les romantiques, qu'il faut aller chercher la vraie couleur locale et historique de cette époque qui fut, à certains points de vue, peut-être plus esthétique que la nôtre.

Notons que la présente étude est destinée à servir d'introduction au texte critique du *Livre des Trois Vertus*, qui sera publié prochainement.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Jean Lucas-Dubreton : *La Disgrâce de Nicolas Machiavel*. Florence : 1469-1527, « Mercure de France », 3 fr. 50. — Dr Cabanès : *Légendes et Curiosités de l'His-*

toire, Albin Michel, 3 fr. 50, ill. — Dr Cabanès : *Légendes et Curiosités de l'Histoire*, 2e série, Albin Michel, 3 fr. 50, ill. — Dr Cabanès : *Remèdes d'Autrefois* (2e série), A. Maloine, 3 fr. 50. — Memento.

Je veux dire tout de suite à M. Jean-Lucas Dubreton, uniquement connu de moi par son livre, **La Disgrâce de Nicolas Machiavel**, que cet ouvrage donne l'impression d'une chose forte, pas commune du tout, — l'effort le plus soutenu sans doute pour saisir dans sa *littéralité* la figure encore si facticement abstraite de Machiavel. Cela sort de l'ordinaire. C'est mon impression personnelle, et je la livre à M. Lucas-Dubreton en lui souhaitant de la prendre exactement pour telle, c'est-à-dire sans trop de négligence comme sans trop d'empressement.

Que M. Lucas-Dubreton n'ait pas jugé « indispensable de monter en chaire » pour parler de Machiavel, ce me semble à merveille. Relatées par lui, les principales paroles tombées d'âge en âge du haut de cette chaire doctrinale et trop souvent métaphysique ne donnent effectivement pas à regretter que M. Lucas-Dubreton n'en ait pas ajouté quelque autre du même goût. Laissons les morales toutes faites.

D'autre part, toutefois, je dirai, écrivant sous l'impression de cette lecture, que Machiavel ne donne pas non plus tellement au « goût de la haute cruauté, de la férocité savante et aussi du paradoxe » les satisfactions qu'a cru trouver la fatuité intéressée de Stendhal. Il y a bien de l'abstraction encore, quoiqu'en sens inverse, dans cette dernière attitude. Je crois pouvoir dire cela, bien que j'ignore le frisson Stendhalien. Je l'ignore. Je ne m'en vante pas ; je ne m'en désole pas non plus. Sous le rapport critique, je le regrette d'ailleurs : on ne sait jamais trop de choses, on n'étend jamais trop son jugement, on ne le libère jamais trop. Pour Stendhal, j'espère bien, sans tarder, ne plus le laisser bénéficier, dans mon esprit, de mon ignorance même à son égard, — de ma demi-ignorance. Déjà certains traits descriptifs sur la bataille de Waterloo, d'une sécheresse singulière, et indubitablement véridiques, m'ont averti. Je retrouverai chez lui, on me le dit, la même sécheresse (moins ou *plus* à la Machiavel qu'il ne se l'imagine) en présence d'autres grands objets, de la France de 1830, par exemple. Mais, là, je ne serai plus aussi sûr de la justesse du témoignage, d'un témoignage porté par un homme trop enclin à ne voir nulle part de sincérité. Il y a toujours moins de fausseté dans les choses qu'on ne se l'imagine. En voir partout est une faiblesse. En ce qui concerne Machiavel, certes, je ne range point parmi les sincères convenances morales ou critiques à juger avec modération dans l'époque de 1830, un pauvre essai doctrinaire comme celui d'Artaud de Montor. Je ne sais si Stendhal a connu cet écrit : si, l'ayant connu, il n'en a *rien* daigné penser, il a eu raison. Mais, à l'opposite, sa propre adhésion, —

exagérée et mi-imaginative — à Machiavel semble perdre de sa valeur comme leçon d'historique véridicité à l'adresse de l'époque de 1830, si l'on se dit que, par cette adhésion, Stendhal, en somme, fait le jeu de ses propres paradoxes bien plus que celui de l'esprit de Machiavel. Il y a là du trop et de l'à côté. Et, dans ces conditions, l'on peut regretter qu'il ait *trop* lu Machiavel, selon le fin reproche de Sainte-Beuve, cet autre désabusé cependant, reproche judicieusement rapporté par M. Lucas-Dubreton. Répétons-le après la lecture de ce livre, il n'y a point dans Machiavel tout ce qu'y a vu Stendhal : les égoïstes bourgeois de 1830 n'ont mérité ni l'excès d'honneur, ni l'indignité d'avoir pour historiographe un transcendant admirateur du *Prince*.

Ces réflexions, amenées par Stendhal, pourront être reprises, précisées, en quelque autre occasion. Mais il en reste ceci que « la grande invention de la critique machiavéliste au XIXe siècle » ne peut être, sans danger, — oui, vraiment, sans *danger* tant pour Machiavel que pour nous-mêmes ! — attribuée à Stendhal. Calmons-nous ! elle est, cette « grande invention », œuvre plus désintéressée ; l'œuvre, simplement, de la science historique, d'historiens scientifiques tels que Macaulay (joignons-y, quoique doctrinaire, son traducteur Guizot, et l'héritier de celui-ci en Histoire, Taine), pour qui, rappelle fort opportunément M. Lucas-Dubreton, « Machiavel est tout bonnement un homme de son temps, c'est-à-dire un singulies mélange de contradictions, un grotesque assemblage de qualité incongrues ».

Bien que cela, et je le crois, soit peut-être *trop* simple en effet, cela est aussi la manière de M. Lucas-Dubreton, qui s'est aidé des Lettres familières de Machiavel, grâce auxquelles « nous pouvons nous mettre au niveau de sa vie quotidienne ».La vie quotidienne de Machiavel ! On n'oserait en rêver, non par timidité morale (que celle-ci se rassure !), mais par l'excès du travail analytique imposé à l'imagination biographique ! Travail infiniment minutieux, en effet : rien de moins que... la désystématisation, dans les détails de la vie même, du monstre — après coup ! — du monstre, a posteriori, de doctrine, de morale, qu'est Machiavel, même chez Stendhal ! Cette désystématisation, ce déclassement, c'est là le tout, cependant. Il faut restituer à Machiavel *sa* vie ; il faut restituer à sa vie *ses* idées. Idées d'un vivant profond et douloureux ; explicables par ce que la vie a de plus obscur, de plus menaçant, ah ! oui, et de plus négatif pour les volontés en peine de salut ; idées où se surprennent les contradictions atroces, les hésitations mortelles, les brisures inexorablement énigmatiques d'un être conscient, mortifié, meurtri jusqu'en sa dernière fibre par l'absurdité d'une destinée sans merci. Stendhalise qui voudra ! Moi, je ne vois pas ici l'homme fort. Que

je remercie M. Jean Lucas-Dubreton de m'avoir fait descendre au fond de cette misère de Machiavel !

Ce n'est d'ailleurs pas un plaintif, une « victime », que montre l'étude de M. Lucas-Dubreton. Il ne faut pas s'y méprendre : Machiavel, malgré sa « disgrâce » et bien qu'à l'occasion « pleurard » (par politique), n'avait rien de ce qu'il fallait, heureusement pour lui, pour faire réellement figure de « victime », de « martyr ». Son dur bon sens le gardait de ces humiliations abjectes. « Douloureux », « profond », oui, mais, avec cela, et par-dessus cela, assez impassible, terre-à-terre, et jusqu'à en être terne. Il ne s'émeut guère. A Rome, cet humaniste reste insensible. Il n'a rien vu dans le « sanctuaire ». M. Lucas-Dubreton rappelle que l'on a nommé cela « son merveilleux silence ». Merveilleux, dans le sens de stupéfiant, peut-être. Mais M. Lucas-Dubreton, lui, ne s'étonne guère : comme il connaît son Machiavel, il ne cherche pas loin l'interprétation. « Il suffit de suivre Machiavel dans la monotonie de sa misère. Il fait son métier, renseigne ses patrons, et le reste du temps cherche de quoi vivre. » Un point, c'est tout. Voilà l'homme littéral, avec sa sécheresse. Ce même homme sans illusion, sans irradiation, demeure froid devant Jules II, Gaston de Foix : inconvénients de l'inaptitude à se duper. Mais tout cela est quand même appréciable, parce que c'est de tout cela aussi que, dans le malheur, dans la douleur, sera faite l'endurance, et même quelque chose de plus, la fierté secrète de Machiavel. Le tragique parfois atroce de ses maximes est d'un homme conscient des duretés de son destin, et ravagé par ces duretés, ravagé, oui, jusqu'à telles bassesses de conduite (mêlées d'ailleurs de comportements fort dignes) : mais il n'est jamais le tragique subalterne de la victime plaintive, du martyr démonstratif.

J'ai lu avec vive curiosité les pages relatives aux rapports célèbres du Secrétaire de la République florentine avec César Borgia. Elles sont écourtées, pour ce qui est des explications historiques. A cet égard, M. Ch. Benoist est plus complet (1). Mais M. Dubreton, qui s'est attaché surtout au contenu psychologique de ces « grosses heures », a fait des remarques intéressantes. « Ce que Machiavel a pris à Borgia de plus certain, c'est ce sens de la définition humaine, cette faculté de précision brutale qui illumine l'esprit : non la maxime, mais le portrait... » D'ailleurs, « si le Prince a enseigné Machiavel, il ne l'a peut-être pas transformé. Par artifice on a construit deux Machiavel : avant, après Borgia. Borgia, c'est la maladie, le poison, le virus qui transforme l'homme. De là ce Machiavel-Janus. » M. Lucas-Dubreton n'accepte pas tout à fait ce processus. Machiavel n'a-t-il été psychologue que dès ce moment-là ? On en peut douter. « Du

(1) Voir *Mercure de France* du 16 octobre 1907. M. Charles Benoist n'a-t-il pas publié la suite de cette œuvre ?

reste, le Prince qui naîtra plus tard, ce surhomme nietzschéen, est-il bien le même que ce jeune homme au sang échauffé, au visage flambant de pustules? »

M. Lucas-Dubreton a sans doute eu raison de largement réserver ainsi la part de Machiavel dans la conception du « Prince ». A trop rapporter les maximes de cette œuvre à César Borgia, on risquerait de les mal comprendre. L'œuvre appartient à Machiavel en un sens très intime. Elle est le produit de sa vie, de son caractère et de sa carrière aux prises avec les événements. M. Lucas-Dubreton a dégagé ce que l'on pourrait appeler la racine « fonctionnariste » du *Prince*. Secrétaire de la République florentine, diplomate, fonctionnaire infiniment capable, Machiavel, douze ans durant, participe à l'administration de l'Etat. C'est un fonctionnaire républicain, pauvre, mal payé, mais influent. Après le départ de Louis XII, une révolution chasse le gonfalonier Soderini, ramène le Médicis. Machiavel est révoqué. Que devient alors ce livre du *Prince*, dont le germe sommeillait depuis le temps de César Borgia? Non par développement peut-être, mais par « mutation » brusque, il devient une étude des relations du Pouvoir avec ses serviteurs. Qu'on note ceci : sous la République, Machiavel étant en place, cette étude eût pu, qui sait? aboutir à la fixation de quelque « statut des fonctionnaires », inspiré d'idées républicaines. Mais, voyez le changement (et, dans l'âme de Machiavel, la vacillation, la brisure) : le tyran revenu, Machiavel révoqué, le livre assemble bien les éléments d'un statut politique et administratif; *seulement*, tout, désormais, y est disposé en faveur du Maître. Et pourquoi? parce que, tel qu'il est à ce moment-là, le livre est celui d'un fonctionnaire révoqué, trop positif, trop averti, pour s'attarder aux fadaises des vengeances vaines, et qui croit mieux faire en tâchant de retrouver sa place. Et pour cela, il cherche à se rendre utile au maître, il lui enseigne « le moyen d'être plus sûrement le maître, trahit ses compagnons, sa classe, — exactement sa classe d'humble fonctionnaire mal payé, — bref, redemande à crever de faim avec honorabilité et décence ». Voilà! « Ce Machiavel, si retors et souterrain dans ses conseils au Prince, moins cependant que ne le croient ceux qui ne l'ont pas lu, est le plus naïf des serviteurs remerciés, dégommés. »

Ceci n'est pas beau, quoique poignant, quand on pense à l'homme et quelle intelligence, quelle capacité c'était. Mais voici une deuxième ou troisième manière (en supposant une première manière contemporaine de César Borgia), sous le jour de laquelle les plus terribles pages du livre admettent une interprétation plus relevée, oui, presque glorifiante. Devenu « le roman de l'Italie mourante », le livre affirme le droit à la vie « en dehors de toute préoccupation métaphysique », la légitimité du crime pour sauver l'homme et ce qui pour

Machiavel est la raison d'être de l'homme, l'Etat. » De ce fait, il y a dans le livre « une passion patriotique toute nouvelle », et ce fameux chapitre XVIII, toujours réprouvé, — « En quelle façon les Princes doivent garder leur foi », — qui fut sans doute écrit par Machiavel en ces jours où l'Italie, lui-même, semblaient à jamais perdus, — trouve sa naturelle explication, sa glorification même dans l'admirable : « Libérez l'Italie des Barbares. » C'est le moment choisi par M. Dubreton pour combiner, à l'intention de son grand homme, une fin, une péroraison, où s'ajoute, au chœur précédent des voix sombres, un buccin héroïque.

La longueur de ce compte-rendu montre à M. Jean Lucas-Dubreton l'importance attachée à son effort par une critique de bonne foi. Il y aurait encore maintes choses à dire : sur l'économie du livre, sur la mise en œuvre des divers écrits de Machiavel, sur l'étude des mœurs italiennes, sur l'humanisme, sur les exposés historiques (écourtés), etc. Qu'il me suffise d'avoir rempli mon devoir à l'égard de ce livre, en appréciant ce qui me paraît être, dans ses pages drues, l'essentiel.

§

Des deux séries que M. le Dr Cabanès consacre aux **Légendes et Curiosités de l'Histoire**, l'une se compose de sujets antérieurs, l'autre de sujets postérieurs, à la Révolution. L'on a maintes fois exposé ici même la méthode médicale de M. Cabanès en Histoire ; l'on se dispensera d'y revenir à propos de ces derniers livres. Rappelons seulement que, pour notre part, nous la croyons utile. Nous nous contenterons donc, pour ces ouvrages-ci, d'une rapide énumération analytique des matières, en rapportant sommairement l'opinion de M. Cabanès dans les principaux cas. Il y aura là de quoi renseigner le lecteur.

« Un maniaque sur le trône », c'est, dans la première série, Charles VI. Sujet d'un intérêt constant : Michelet, Louis Colas, Marcel Thibault, même le profond Brachet, ne l'ont pas épuisé. *Etat mixte*, tels sont les termes de M. Cabanès pour caractériser la folie intermittente de Charles VI. Ainsi isolés, ils sont surtout suggestifs pour les médecins : mais qu'on ouvre le livre, les exposés historiques et les explications pathologiques ne manqueront pas. Vient ensuite, longuement contée, l'histoire médicale de Barbe-Bleue, autrement dit Gilles de Rais. Conclusion : rien du Barbe-Bleue de la légende : mais « un anormal, un dégénéré, un maniaque dangereux », — le plus riche des documents psycho-physiologiques sur les Anormaux du Moyen-Age (et de toujours). Puis voici, dans une note reposante, « Notre-Dame de Beauté », Agnès Sorel, laquelle n'est pas autrement la cliente du médecin historique, sinon pour l'établissement de cette hypothèse qu'elle est morte, non pas empoisonnée, mais « d'une

mort naturelle ». Et c'est ensuite la santé de Louis XIV, les « vapeurs » qui, au physique, obnubilèrent le Roi-« Soleil ». Nous avions déjà la fameuse fistule. M. Cabanès, en une « observation » plus générale, étendue à l'ensemble de la vie du grand roi, signale, quant à lui, le régime, surtout l'estomac, et ce « bedon » peu sain montré par Thackeray en une caricature célèbre. Louis XIV, un de ces malportants solides et perdurables comme il y en a, fut tué par son régime. Aux pages suivantes, M. Cabanès aborde à son tour « l'énigme du Masque de velours » (le Masque de fer). On sait que le Masque de fer a été identifié avec Mathioli ; nous avons vu cela en son temps. Pour M. Cabanès, cette identification est sans valeur (patatras !) ; mais il ne nous en offre pas une autre. De sorte qu'on l'a toujours, intact, ce bon vieux masque de fer, ou de velours ; et vraiment ce serait dommage de casser le joujou, l'historique pupazzo, en voyant ce qu'il a dans le ventre. On peut continuer le petit jeu. Hâtons-nous : « Deux Duels mystérieux », ou comme quoi ni l'herculéen Maréchal de Saxe, mort d'une prosaïque pneumonie, ou même d'une sotte fluxion de poitrine, ni l'apoplectique bailli de Suffren, mort d'une saignée, ne furent tués en duel. Voici enfin : « L'inoculation à la Cour de France », à propos du « grand événement de l'inoculation de Mgr le duc de Normandie » ; « Où sont les restes de Mirabeau ? » A vrai dire, on n'en sait rien : peut-être aux Catacombes ; « Le Parrain de la Marseillaise », c'est-à-dire le médecin François Mireur, qui apprit l'hymne aux Marseillais. Etc.

La 2e série débute par de l'érudition napoléonienne : « Le masque de l'Empereur », histoire du fameux masque mortuaire de Sainte-Hélène ; « Un ménage royal à la Cour impériale », le triste ménage de Louis Bonaparte et d'Hortense de Beauharnais, avec, à travers cela, l'âcre physiologie qui ne perd jamais ses droits quand il s'agit de Louis Bonaparte ; « Une mort d'impératrice » (Joséphine. Là aussi bien des bruits coururent : la main des Bourbons ; prétendus secrets relatifs à Louis XVII, etc. ; or Joséphine est morte simplement d'une broncho-pleuro-pneumonie, compliquée d'une angine gangréneuse C'est la galanterie intempestive d'Alexandre qui lui valut ce fameux rhume.) Puis voici : « Une grossesse historique », celle de la Duchesse de Berry à Blaye ; « Louis-Philippe est-il fils d'un geôlier ? » (M. Cabanès a repris cette histoire qu'on a agitée ces dernières années. Nous nous en sommes occupé au passage. On a voulu faire de Louis-Philippe le fils d'un certain Chiappini, geôlier italien. Pensez ! les libertinages de Philippe-Egalité... C'est un roman forgé de toutes pièces par la fille de Chiappini, Maria-Stella, une « délirante » étudiée en cette occasion par M. Cabanès. Je demande à m'en tenir aux conclusions de notre docteur pour ne plus revenir sur cette fastidieuse histoire à quoi les haines légitimistes firent un

sort.) Voici encore : « La mort de l'Aiglon » ; tuberculose par hérédité maternelle ; le Duc de Reichstadt « est mort du sang apporté dans la maison d'Autriche par les Bourbons de Naples ». « Marie-Louise est-elle morte empoisonnée ? » Que nenni ! ça ne va pas avec elle. « Un illustre Pied-bot », Talleyrand ; rien de particulier, sauf que Lombroso fait une apparition dans l'ombre quasi-fourchue dudit Pied-bot, pour suggérer à M. Cabanès que : Napoléon, épileptique, ou tout au moins « dégénéré » (naturellement !) était un « comitial ». Autant de synonymies du génie, on le sait. Ce que c'est, tout de même ! Napoléon a gagné la bataille d'Austerlitz : faut-il qu'il ait été assez « comitial » ! Et la victoire d'Iéna : quel dégénéré ! Et la victoire de Friedland : quel épileptoïde ! Ne touchons-nous pas ici le point où la méthode de M. Cabanès *pourrait* aller à quelque exagération ? Mais rassurons-nous, M. Cabanès n'exagérera rien, certainement. Le titre des autres chapitres dira suffisamment leur intérêt : « Frère d'Empereur » (le duc de Morny, que chanta Loliée et qu' « observe » Cabanès : ce n'est pas rien à « observer » qu'un tel homme de plaisir.) « Comment périssent les prétendants : le Prince impérial, le Comte de Chambord. » « L'appendicite de Gambetta, » « La tragédie de Meyerling. »

Nous ne pouvons que signaler, la place se trouvant bien mesurée après ces deux comptes-rendus, le troisième ouvrage dernièrement ajouté par l'infatigable M. Cabanès aux deux précédents : **Remèdes d'Autrefois** (2e série). Science à double détente, historique, physiologique, M. Cabanès parcourt ici tous les registres de sa lyre, dont les cordes appartiennent par moitié, — et sont cependant indivises ! — à Esculape et à Clio. Quelques titres : « Les Rois guérisseurs », « le Toucher royal », « les Miracles de Jésus », « le Culte des pierres, des arbres et des eaux », « Amulettes et Talismans », etc., etc.

Memento. — Sous le titre de *Pro Juventute* (Bruxelles, Vve Ferdinand Larcier, s. p.), titre « exprimant avant tout des espoirs », M. Léon Hennebicq a rassemblé des Conférences choisies dans la multitude de celles qu'il fit en Belgique pendant ces seize dernières années. Durant cette longue campagne de Conférences, M. Hennebicq agita et étudia des idées que les partis politiques belges « négligent ». Dans les efforts auxquels se rattache le sien propre, se manifeste « une génération énervée par les luttes parlementaires, qui cherche à exprimer librement le sens de son milieu et de son temps ». Quelques titres préciseront rapidement la portée de ces remarques. Dans les Questions de politique économique : « Petite et Grande Belgique », « l'Expansion coloniale et la Fierté belge », « l'Entente hollando-belge ». Dans le chapitre de l'Histoire nationale : « La Belgique bourguignonne », « Rubens, génie occidental », « Anvers et l'Impérialisme anglais », « Le Roi Léopold II ». Dans la Question wallonne : « L'Affaire Niellon », « L'Art industriel wallon ». Questions juridiques : « Le Droit et la Mer. » Question militaire : « La Caserne et le parti ouvrier. »

Question de l'enseignement : « La Décadence universitaire. » Etc. Ces titres suffisent à indiquer la variété des points de vue topiques commandant cette histoire de la Belgique contemporaine.

Revue Historique de la Révolution Française (janvier-mars 1913). Frédéric Genty : Lettres inédites à Sir Francis d'Ivernois (1798-1803), publiées et annotées par M. Otto Karmin. Edouard Chapuisat : Une commune française au temps de la Fédération. R. Vallentin du Cheylars : Sanary et le siège de Toulon. Suite des Lettres de Marie-Caroline et de l'étude sur Edgar Quinet et Ch. L. Chassin. Mélanges et documents. Travaux bibliographi-Notes et gloses. Bibliographie.

Annales Révolutionnaires (mars-avril 1913). Joseph Letaconnoux : Le Comité des députés extraordinaires des manufactures et du commerce de France et l'œuvre économique de l'Assemblée Constituante, 1789-1791. (Titre bien laborieux. Ainsi engendre le mauvais style la spécialisation à outrance. Prenons-y garde!) Albert Mathiez: Les divisions de la Montagne, I, La chute de Danton. Auguste Quesnot : La cherté de la vie à Paris en floréal an III, d'après des lettres inédites. Albert Mathiez : Les dernières lettres de Vincent à sa femme (ventôse-germinal an II). Notes et gloses. Bibliographie. Chronique.

Revue des Etudes Napoléoniennes, mars 1913. Edouard Driault : Les Sources napoléoniennes aux Archives des affaires étrangères. Constantin Woensky : Bonaparte et les prisonniers russes en 1800. Henry Rollin : L'Amiral Villeneuve et Napoléon. Colonel A. Grouard : Les Derniers historiens de 1815 : Ligny. I. Mémoires et Documents : Une fête chez Mme Récamier en 1802 (Joachim Kühn). Ingres et les artistes français à la Trinité-des-Monts (Louis Hautecœur). La Réintégration du général Dupont sur les contrôles de la Légion d'honneur (P. D.). Bulletin historique, histoire intérieure des deux empires, 2e *bulletin* (Roger Lévy). Notes sur les publications roumaines les plus récentes concernant les deux Napoléons (N. Jorga).

Nous donnerons la prochaine fois les derniers sommaires de *la Revue des Curiosités Révolutionnaires*, de *la Revue du Midi*, etc.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

La Génération honnie. — Louis Estève : *Une nouvelle psychologie de l'Impérialisme, Ernest Seillière*, 1 vol. in-16, 2.50, Alcan. — Dr G. Dromard : *Le Rêve et l'Action*, 1 vol. in-18, 3.50, Flammarion. — Dr E. Tardieu : *L'Ennui*, 1 vol. in-8, 5 fr., Alcan.

La génération honnie! On le sait de reste; c'est la génération qui s'en va; c'est la génération dite des intellectuels, ce dernier mot étant pris péjorativement et enveloppant toutes sortes de griefs. Hélas! c'est ma génération; c'est la nôtre, ô mes pauvres contemporains qui nous essayions à philosopher vers les années 1880. Il n'y a pas à dire. Nos successeurs nous enterrent sans honneurs. Génération névrosée, décadente, en proie au mal de l'analyse, à l'opium déterministe, à la narcose pessimiste, au dilettantisme vieillot, à

l'immoralisme éhonté ! J'arrête là la liste des gentillesses dont on nous gratifie. — Mon Dieu ! je ne m'indignerai et je ne protesterai que mollement. Je suis trop bon déterministe pour m'indigner de quoi que ce soit. Il faut bien que la loi de fluctuation (la seule loi sociologique un peu claire) s'applique ici. La roue a tourné ; elle tournera encore et ramènera sans doute nos épigones aux attitudes aujourd'hui conspuées.

Il est curieux d'ailleurs pour les incorrigibles spectaculaires que nous sommes de voir un peu ce que va donner cette génération toute neuve qui ne parle que d'agir, de créer, de faire de grandes choses. Elle a déjà commencé sans doute, si j'en crois les congratulations un peu hyperboliques que lui jettent à la tête des écrivains de marque. Enfin, nous verrons bien ! — C'est égal ; devant ce tolle contre la philosophie d'hier et cette apothéose de la philosophie d'aujourd'hui ou... de demain, devant cet enthousiasme pour l'action, pour les convictions fortes et salutaires, pour la restauration de l'ordre, de la discipline intellectuelle et morale, la préface d'*Atta Troll* me revient, je ne sais pourquoi, à l'esprit. Voici que, chez nous aussi, « les Muses ont reçu l'injonction formelle de ne plus rêver désormais, insouciantes et paresseuses », et d'entrer au service de la bonne cause, à titre de vivandières de l'armée de la morale et du salut social. Et les flèches empennées du poète me sifflent aux oreilles : « Jamais les temps n'avaient été meilleurs pour l'ineptie vertueuse, pour les grandes convictions qui bredouillent et les nobles sentiments qui ne disent rien du tout. Le règne des justes allait commencer dans la littérature. Je me souviens d'un écrivain d'alors dont le principal mérite à ses propres yeux était d'avoir écrit pour la bonne cause sans savoir écrire ; en récompense de son style de plomb, ses compatriotes de Hambourg et de Francfort le gratifièrent d'une timbale d'honneur en argent. »

Soyons équitables. Il y a de fort bons esprits et de fort bons écrivains parmi les représentants de notre renaissance philosophique. Loin de moi la pensée de proposer pour l'ironique timbale d'honneur célébrée par Heine un écrivain tel que M. L. Estève qui n'est pas philistin pour un sou. — Dans la préface de son livre : **Une nouvelle psychologie de l'Impérialisme**, M. Estève signale avec sympathie les tendances actives, énergétiques, conquérantes, de notre jeunesse ; tendances qu'il oppose au romantisme moral de la génération précédente et qui lui paraissent s'orienter dans le sens de la conception éthique dont il est lui-même le fervent champion en même temps que le très exact et très intéressant interprète : la philosophie impérialiste de M. E. Seillière. J'ai déjà eu occasion de parler ici de l'œuvre magistrale de M. Seillière ; de cette philosophie de l'Impérialisme que j'admire comme une des plus

vastes et des plus fortes synthèses élaborées par la pensée indépendante de notre temps. Je me propose de dire quelque jour, en une étude à part, tout le bien que je pense de ce noble effort de pensée, en même temps que les points sur lesquels je me séparerais de M. Seillière. Pour aujourd'hui, je me bornerai à quelques remarques.

D'ordinaire ceux qui se rangent à une conception impérialiste de la vie se réclament du principe de la volonté de puissance ou, ce qui est la même chose, du principe schopenhauérien du vouloir-vivre. La thèse du primat du vouloir-vivre sur l'intellect leur apparaît comme une thèse essentiellement impérialiste; bien plus, comme la thèse impérialiste par excellence. Pourtant M. Estève repousse cette thèse. Au cours de développements où il veut bien à diverses reprises invoquer mon témoignage, il me reproche d'avoir fait mienne quelque part la thèse du primat de l'Instinct vital sur l'Instinct de connaissance. N'y a-t-il pas là une inconséquence de sa part? Cela n'est pas sûr. L'Impérialisme de M. Estève entend être un impérialisme rationnel. Or, la thèse du primat de l'Instinct vital lui paraît autoriser un impérialisme irrationnel, romantique.

M. Estève a fort bien vu que le problème qui est au fond du débat entre l'impérialisme rationnel et l'impérialisme qu'il nomme irrationnel est le problème des rapports entre conscient et inconscient dans l'être humain. Il y a en effet sur cette question deux thèses en présence. L'une, la thèse romantique (schopenhauerienne et nietzschéenne), soutient le primat de l'inconscient sur le conscient, du spontané sur le réfléchi, de l'irrationnel sur le rationnel. Et non seulement l'inconscient est antérieur au psychisme réfléchi et rationnel; mais il lui est, à certains égards, supérieur par la sûreté et l'opportunité de ses démarches. Pour beaucoup de romantiques, l'Instinct représente ce qu'il y a de meilleur en nous; il est la source des intuitions fécondes, des pressentiments, des révélations sur l'au-delà, des inspirations du génie. — D'après la thèse antiromantique, celle de MM. Seillière et Estève, l'instinct n'a qu'une existence secondaire et dépendante; il n'est qu'un résidu d'anciennes opérations intelligentes tombées par la suite au rang de l'automatisme (intelligence déchue). Et non seulement l'instinct a son origine première dans l'activité intelligente, mais il reste par la suite sous sa dépendance et sous son contrôle. Il a besoin d'être sans cesse surveillé et réglé par elle. A cette condition seule il peut jouer un rôle utile. Livré à lui-même, il n'est qu'automatisme aveugle, impulsion désordonnée et incohérente, principe de désordre et de mal. La Raison à laquelle M. Seillière fait appel et dont il proclame la nécessité comme principe réprimant dans l'homme n'est pas, d'ailleurs, la raison abstraite et raisonnante, faculté trompeuse et dangereuse, mais la « synthèse de

l'expérience sociale » déposée au cours des siècles et organiquement enregistrée dans les consciences individuelles. Partant de là, M. Seillière distingue un bon et un mauvais mysticisme selon qu'y intervient ou non le contrôle de la raison ou discipline sociale. Et M. L. Estève distingue, de son côté, dans une ingénieuse théorie du spectre mental, un *infraconscient* (expression des tendances obscures et troubles de la physiologie de l'individu) et un *ultra-conscient* qui comprend « les phénomènes mentaux dont les éléments seuls trouvent leur point d'appui conscient dans les mentalités individuelles, mais dont la synthèse exige une lucidité, une direction supérieure, une « aperception » qui dépasse éminemment ces dernières, — tels que les groupements sociologiques ». En résumé, pour M. Estève comme pour M. Seillière, l'expérience sociale, la pensée sociale, intégrée, il est vrai, dans les consciences individuelles, est posée comme incomparablement supérieure en lucidité et en clarté aux suggestions troubles et décevantes du sens propre, comme la partie saine en nous, comme le principe hégémonique de la vie morale.

La place me manque ici pour approfondir un pareil problème. Je dirai seulement que, sans partager l'optimisme romantique en ce qui concerne les suggestions de l'inconscient, je ne partage pas davantage l'optimisme de M. Seillière en ce qui concerne la sagesse sociale. — Loin de représenter une « lucidité supérieure », les idées et les croyances qui composent la pensée sociale sont la confusion même. Elles sont pleines d'incohérences et de contradictions. M. Dupréel l'a fort bien montré dans son récent livre sur le *Rapport Social*, à propos des idées courantes du mérite et du démérite, de la faute et de la responsabilité, etc., sans d'ailleurs conclure au rejet de ces idées. — De même, à un autre point de vue, la prétendue sagesse sociale ne me paraît pas moins automatique, moins inintelligente, moins aveugle et moins stupide dans ses réactions que l'instinct physiologique. Je n'admire pas autant que M. Seillière des réactions sociales telles que celles de la société anglaise contre Byron ou O. Wilde. On peut se demander quelle part d'intelligence « inventive et improvisatrice » entre dans ces ostracismes prévus, catalogués, qui se répètent uniformes, de génération en génération, contre les indépendants et les non-conformistes et qui rappellent par l'automatisme de l'attitude convenue la morale instinctive des sociétés animales. — Ce serait aussi une question de savoir s'il n'y a pas une part indestructible de vérité au fond de la thèse qui regarde l'appétit comme antérieur aux élaborations réfléchies, le fond physiologique de l'individu comme antérieur aux suggestions sociales, et non seulement antérieur, mais irréductible et imperméable à ces suggestions. Or dans tout impérialisme, il y a bien un élément affectif, impulsif, qui ne peut venir de la raison, laquelle est surtout un principe négatif

et réprimant, et en ce sens la thèse du primat de l'instinct vital reste bien la pierre angulaire de toute conception impérialiste de l'existence.

§

Dans la préface du livre de M. Dromard : **Le Rêve et l'action**, même note que dans celle de M. Estève. Il y est question de la génération nouvelle, de ses tendances, qui sont très finement analysées par l'auteur. « Nous sommes à l'action » ; « les hommes d'action sont les maîtres de l'heure » ; voilà ce qu'on entend dire de toutes parts. Sont-ce là de simples « baudruches verbales » ? M. Dromard ne le croit pas. Mais il ne faut pas confondre l'action et les contrefaçons de l'action ; or la grande source de contrefaçon de l'action est dans son divorce d'avec le rêve. « Quand on croit séparer pleinement le rêve de l'action, ce sont en réalité les contrefaçons du rêve et celles de l'action qu'on met en présence et l'on ne peut qu'opposer à l'action stérile un rêve également stérile ». Cette remarque peut servir à critiquer à la fois l'état d'esprit d'hier où domina le rêve séparé de l'action et l'état d'esprit d'aujourd'hui, où le danger inverse serait à craindre (pragmatisme brutal, cynisme actif). M. Dromard cherche à concilier les droits de la critique et ceux de l'action ; il appelle de ses vœux une élite qui pense jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au point où la pensée se fait action. « Ce mélange héroïque de scepticisme spéculatif et de foi débordante en la beauté de vivre, c'est l'horizon qui s'ouvre sur un point de vue nouveau et qui annonce un *tournant* de la philosophie... Cette reconnaissance est d'un réconfort singulier pour les esprits délicats et braves à la fois, qui entendent formellement ne point se laisser piper par l'activité brutale ou étroite qu'on prône aujourd'hui, sans retourner pour cela au triste étiolement du vieux romantisme. »

§

Pour finir, voici un survivant de la génération honnie ! C'est le Dr Tardieu avec son beau livre **L'Ennui**, dont la deuxième édition vient de paraître à la librairie Alcan. Au milieu des hymnes à l'action, des fanfares d'avenir et des airs de bravoure, voici un écho du pessimisme d'antan. M. Tardieu nous rappelle opportunément les sources éternelles de la misère humaine et de l'ennui humain. Eh oui ! nous avons des aéroplanes, des aviateurs, des tas de petits jeunes gens qui se croient très forts et très vivants. Mais tout cela n'empêche pas l'Ennui d'être le véritable Maître de l'heure, vu que « tout organisme naissant périssable se fatigue, s'épuise et partant souffre continuellement... ». Je demande pardon à mes lecteurs de finir sur cette pensée désolante ; mais je suis moi-même un survivant de cette généra-

tion vieillotte, dépassée, finie, qui s'efface de plus en plus pour laisser le champ libre à nos robustes et fiers jeunes gens.

GEORGES PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

Paul Leroy-Beaulieu : *La Question de la dépopulation*, 3 fr. 50. — Louis Delzons : *La Famille française et son évolution*, Colin, 3 fr. 50. — Gustave Verberckmoes : *Etude sur les éléments d'un projet de loi ayant pour but l'accroissement de la population en France*, Niort, imp. Martin. — Simone Bodève : *Celles qui travaillent*, préface de Romain Rolland, Ollendorff, 3 fr. 50. — André Vernières : *Camille Frison, ouvrière de la couture*, Plon, 3 fr. 50. — Jacques Trêve : *Du rôle de la femme dans la vie des Héros*, Figuière, 3 fr. 50. — Memento.

Il est certain que toutes les questions politiques et sociales sont primées en importance par **la Question de la population** qu'étudie en un substantiel volume M. Paul Leroy-Beaulieu. Une forte population est-elle un bien ou un mal ? telle est la première question sur laquelle il faut se faire une opinion. Autrefois, c'était un mal quand la population tirait toute sa subsistance du sol, et du sol local ; depuis que la science a décuplé les moyens d'exploitation du globe terrestre en centuplant les moyens de communication, une population peut se développer non seulement sans crainte, mais encore avec une confiance joyeuse, car il y a place sur terre pour quelques milliards d'habitants de plus. Ici le raisonnement de certains : moins on sera à se partager le gâteau et plus la part d'un chacun sera grosse, est fautif ; il faudrait dire au contraire : plus on sera à faire le gâteau et plus le gâteau sera gros. Et inversement : avec 10 0/0 d'habitants en moins, la richesse individuelle diminuerait même de plus de 10 0/0, car les impôts resteraient les mêmes et les intensités laborieuses iraient en s'étiolant. Ce qui est vrai d'un pays est d'ailleurs vrai aussi d'une famille ; un fils unique héritant de 100.000 fr. sera moins bien armé dans la vie et aura plus de chances de s'appauvrir, étant isolé, que quatre frères héritant de 25.000 fr. chacun et s'entr'aidant. Les peuples dont la période d'expansion (car tous les peuples ont des périodes alternatives d'expansion et de restriction) a coïncidé avec celle des grandes découvertes scientifiques et des grands établissements coloniaux ont bénéficié d'une chance incontestable et se trouvent par la force des choses à la tête actuellement de la civilisation.

Et ceci m'amène à considérer le problème pour la France. Nous avons, ici, joué de malheur : notre grande période d'expansion a été au Moyen âge, où surpopulation équivalait à famine, et notre période de restriction coïncide avec le moment où les autres s'emparent du monde. Tout cela d'ailleurs n'a qu'un temps et il ne faut pas calculer avec un effroi mathématique le moment où, de par sa baisse régulière de natalité, la France n'aura que 10 millions d'habitants quand l'Allemagne, de par sa hausse non moins régulière, en aura 100, ce

qui, équilibre des vases communicants, nous vaudrait une invasion irrésistible, même si elle est pacifique, de 40 millions d'Allemands venant cultiver notre sol sans paysans et notre sous-sol sans mineurs. Ces extrémités ne se produiront pas, mais le mi-chemin est déjà assez grave pour qu'on s'en préoccupe. Si la baisse de notre natalité continue, la France se trouvera bientôt dans une telle infériorité vis-à-vis de sa voisine que ce ne sera vraiment pas la peine de continuer à vouloir jouer un certain rôle politique, et les gens de lettres qui seraient tentés de faire bon marché du point de vue fusils et canons devraient se dire qu'au point de vue livres et journaux leur situation sera aussi peu brillante quand ils auront dix lecteurs seulement pour cinquante que trouvera un auteur allemand et cent un auteur anglais; quant aux simples mortels, qui ne sont ni gens de lettres ni militaires, ils auraient à voir que, puisque la richesse d'un pays est fonction du nombre de travailleurs qui l'exploitent, leur intérêt serait que cette diminution de la natalité s'arrêtât et que la France revînt à son taux d'il y a cinquante ans, d'un million environ de naissances par an au lieu de 742.000, comme aujourd'hui. — Cela est-il possible? Pour répondre à la question, il faudrait d'abord savoir d'où vient la dépopulation; si c'est un phénomène volontaire, on peut à la rigueur agir sur lui, mais s'il ne l'est pas? Je sais bien que tous les spécialistes admettent que la stérilité ou la faible prolificité est voulue, ce qui leur permet de véhémentes ou de désolées imprécations; mais, et bien que je sois à peu près seul de mon opinion, je me demande si elle n'est pas, au moins aussi souvent, involontaire. Tous les ménages sans enfants que je connais avouent leur regret de ne pas en avoir, et presque tous les ménages à un seul enfant invoquent la santé de la mère compromise par un mauvais premier accouchement; comme, dans les deux cas, il y a presque toujours en jeu une maladie vénérienne, j'en conclus qu'une chasse méthodique et opiniâtre à la syphilis et à la blennorrhagie, celle-ci plus grave ici que celle-là, pourrait, au bout de quelques années, relever sensiblement notre natalité. Quant à la restriction volontaire, que je ne nie certes pas, elle est de deux espèces: l'une va jusqu'à l'avortement, et pour celle-ci il faudrait être à la fois bénin et automatique; traiter l'avortement comme un crime est excessif et évasif; une forte amende pour l'avortée et quelques jours de prison pour l'avorteuse, ce sera très suffisant, pourvu que nulle n'échappe; et de ce simple fait, on gagnera de 100 à 200.000 naissances de plus, c'est-à-dire qu'on reviendra presque au taux d'il y a un demi-siècle. L'autre restriction, celle qui part d'un sentiment peut-être charitable, et plus probablement égoïste, la restriction jadis des bourgeois, et maintenant de tout le monde, ne disparaîtra certainement pas, mais diminuera sans doute si diverses mesures législatives se combinent pour la combattre: 1° que l'enfant

puisse travailler d'aussi bonne heure que possible et rapporter son petit gain à la maison ; tout ce qu'on a fait soi-disant pour protéger l'enfant, école prolongée, apprentissage surveillé, donc tardif, etc., n'a fait que rendre son entretien plus onéreux pour ses parents ; 2° que certaines faveurs (bourses, petits emplois, dispenses militaires surtout) soient réservées aux familles d'au moins trois enfants ; si notamment le père de famille de trois enfants était assuré, comme en Allemagne, de ne pas être dans les troupes de premier choc, on verrait le résultat ! 3° que chaque mère de famille au troisième enfant reçoive une allocation de 500 fr., payable moitié ou deux tiers à la naissance, le reste à l'anniversaire, cela coûterait 187 millions par an, mais, comme le dit M. Paul Leroy-Beaulieu, mieux vaudrait supprimer toutes les autres primes, ou rendre l'Ouest-Etat à une Compagnie ; 4° (ici je parle en mon nom) que tous les impôts de succession soient remplacés par celui-ci : chaque citoyen devant laisser 3 enfants, celui qui n'en laissera aucun ne pourra léguer que l'usufruit de sa fortune, celui qui en aura eu un seul, ne lui laissera sa fortune qu'un tiers en pleine propriété, deux tiers en usufruit ; celui qui en laissera deux, deux tiers en pleine propriété un tiers en usufruit, l'Etat entrant en possession immédiate de la nue propriété et servant la rente de l'usufruit. Ainsi tous les ménages devant vite avoir trois enfants, sans rien exiger de nos bons célibataires, ça ferait 15 millions d'enfants de plus, donc, pour la France, une population raisonnable de 50 millions d'habitants.

§

La question du nombre d'enfants est à peine indiquée dans le livre de M. Louis Delzons : **la Famille française et son évolution**, et pourtant c'est elle, je crois, qui rend le mieux compte de cette évolution. Autrefois, sur dix ou douze frères ou sœurs, deux ou trois seulement se mariaient et avaient alors dix ou douze enfants ; les neuf ou dix autres restaient au foyer et parfois devenaient grincheux en vieillissant ; il fallait donc une autorité indiscutable à la maison ; mais dans des foyers à fils unique ou sans enfants, à quoi bon la férule ? Il y a d'ailleurs, à ce changement des mœurs domestiques que nous voyons se poursuivre, bien d'autres causes que M. Delzons analyse avec une perspicacité parfaite ; il a raison de dater de l'avènement des 363 non seulement une ère politique nouvelle, mais une période de mœurs tout à fait différentes : discrédit du fonctionnarisme, poursuite des professions lucratives, hausse du luxe faisant équilibre à la baisse des anciennes distinctions sociales, ingérence des pouvoirs publics se substituant dans le domaine familial aux anciens pouvoirs privés en déroute ; en gros, la famille moderne, autrefois fondée sur la discipline imposée par la loi, la religion

ou la société, se reconstitue un peu péniblement, sur la discipline consentie ; elle n'en sera, à mon humble avis, que plus respectable et même plus solide. Mais avant de savoir ce que sera la famille de demain, ne faudrait-il pas, encore une fois, se demander, comme M. Leroy-Beaulieu, s'il y aura demain une famille ? Lois sur le salaire de la femme, loi sur le bien de famille insaisissable, loi sur la limitation de la puissance paternelle, loi sur l'enfance abandonnée ou coupable, tout cela est excellent, mais meilleure encore serait une loi comme celle dont M. Gustave Verberckmoes a soumis l'avant-projet au gouvernement et qui condense en 24 articles seulement tout ce qu'il faudrait faire pour arrêter le malthusianisme et l'alcoolisme, à quoi j'ajouterais volontiers le vénéréisme, et le politicianisme... Ah ! que d'ismes à percer !

§

Mais a-t-on remarqué qu'au fond de toutes ces questions c'est la femme qu'on trouve ? Famille, dépopulation, santé publique, tant physique et morale, tout cela n'est qu'histoire de femmes, et la difficulté vient de ce que les femmes sont tout à fait insensibles aux raisons patriotiques que nous apportons dans ces ordres d'idées, et de ce qu'elles cessent d'être sensibles aux raisons religieuses qui autrefois les faisaient marcher d'accord avec nous, chacun avec ses œillères. De là l'importance de tout ce qui rapporte à la femme, même économiquement parlant, et l'intérêt de livres comme **Celles qui travaillent**, de Mme Simone Bodève, et **Camille Frison, ouvrière de la couture**, de M. André Vernières. Le premier de ces ouvrages est une excellente monographie de l'ouvrière et de l'employée parisienne ; le second est, de plus, un petit tour de force élégamment réussi, puisque l'auteur a trouvé moyen de faire tenir toutes les discussions des problèmes féminins et féministes dans une histoire de midinette. Question délicate, aussi, que celle du travail féminin ! Les moralistes comme M. Deherme le blâment et pourtant que feraient chez elles tant de jeunes filles oisives, ou tant de femmes sans enfants, ou tant de femmes qui ont fini d'élever leurs enfants ? Mais le travail à l'atelier détourne de la maternité ! Est-ce bien sûr ? Et il pousse à l'immoralité ! Hélas ! celle-ci se pousse bien toute seule. Le travail n'a jamais nui à personne, et la jeune fille ou jeune femme qui aime son labeur aimera aussi le labeur féminin par excellence, sinon elle serait, dans son genre, ce que, dans le genre masculin, est un paresseux et un poltron ; et ceci ne me permet pas de souscrire au vœu de Mme Bodève, appelant « le jour où cette place que des personnes, des poètes, ont accordée à la mère sera enfin acquise pour toutes dans le domaine des faits parce que c'est la justice ». Laissons là la justice, et disons seulement que la logique et le

bon sens veulent que la place des mères reste aux mères, et aux mères seules.

§

Ce qui n'empêchera pas d'ailleurs la femme de pouvoir jouer, même en dehors de la maternité, son rôle dans la civilisation. Le livre, très noble d'inspiration et très poétique d'exécution, de Mme Jacques Trêve : **Du rôle de la femme dans la vie des Héros**, montre fort bien, par quelques exemples admirablement choisis, combien le sexe soi-disant faible est fort dans l'ascension commune vers les étoiles. « Il te suivra s'il te devine ! » dit dans le second Faust la *Mater gloriosa* à la Marguerite pénitente. Toute l'humanité vit dans quelques héroïnes symboliques : Pénélope l'épouse, Cornélie la mère, Béatrice l'inspiratrice. « Au travers de tes yeux, dit Dante, je contemple la haute lumière dont mes faibles regards sans eux n'auraient pu jouir. Ma faiblesse s'appuie sur ton amour. C'est toi qui me donnes l'essor. Ton génie m'emporte vers le ciel... » Mais la femme aussi est puissante pour le mal. Comme le dit notre auteur, « nul péché sur la terre ne se commet sans elle, nulle ruine morale à laquelle elle n'ait participé ». Et ce n'est pas seulement dans les temps mythiques que les Dalila entraînent à leur perte les Samson, et les Omphale les Hercule; qui sait si la cause profonde de la chute du Héros moderne n'est pas due à l'infériorité morale de celles à qui s'adressa son amour, de la charmante Joséphine, qui n'a pas dépassé le royaume des sens, de la sublime Walewska, qui s'est sacrifiée à une autre déesse, de la douce et molle Marie-Louise qui n'a su que servir et trahir. « Ces trois femmes ont méconnu le grand devoir héroïque de l'amour féminin, qui est de lire au firmament comme une étoile » et d'aucune, certes, l'homme du destin n'a pu dire ce que disait l'homme des cercles éternels de sa petite Portinari : « Béatrice regardait en haut, et je regardais Béatrice. »

Memento. — Hélas ! de ces hauteurs retombons à l'actualité politicienne. A. Dessoye : *Défense laïque*, Charpentier, 3.50. Recueil de discours et d'articles de ce député de la Haute-Marne, président de la Ligue de l'Enseignement. — Marc Sangnier : *La jeune République*, 2 vol. à 2 fr., librairie de la Démocratie, 32, Boul. Raspail. Autre recueil de discours sur une conciliation de la démocratie républicaine et de la tolérance religieuse. — Léon Daudet : *l'Avant-guerre : études et documents sur l'espionnage juif allemand en France depuis l'affaire Dreyfus*. Nouvelle Librairie nationale 3.50. L'espionnage que l'on connaît, ou même que l'on soupçonne, n'est pas le plus dangereux ; et d'autre part des livres de ce style surchauffé, en exacerbant dans la foule les sentiments anti-allemands, suscitent des provocations de brasseries comme celles de Nancy, qui nous obligent à d'assez piteuses et très officielles excuses. — Henry Girard : *Raymond Poincaré chez lui, au Parlement, à l'Elysée*, préface de Gabriel Hanotaux, Méricant,

3 fr. 50. Beaucoup d'anecdotes intéressantes, de photographies, d'appréciations sympathiques. Le chapitre XI est intitulé : La défense du régime parlementaire. Espérons que la prochaine édition contiendra un chapitre XI *bis :* L'amélioration du régime parlementaire. Il ne serait pas si difficile que ça de le faire écrire. — Vicomte Joseph de Bonne : *La Pensée de Paul Bourget*, Librairie nationale, 0 fr. 75. Il s'agit de la pensée politique. « La maladie de la France, dit M. Bourget, n'est pas dans les faits, elle n'est pas dans les hommes, elle est dans le manque de principes ou dans des principes faux, ce qui est pire. » Dire que, sur ces trois petites lignes, on pourrait écrire trois volumes pour, et trois contre, et trois entre les deux, et ne pas guérir la France, néanmoins. Alors n'écrivons pas les neuf volumes ! — Emile Janvion : *La Franc-maçonnerie et la classe ouvrière*, 0 fr. 15, chez l'auteur, boulevard Soult, 5. L'auteur, on le sait peut-être, est un anarchiste indépendant, qui voudrait faire prononcer « le divorce de ce mariage incestueux de la franc-maçonnerie et du syndicalisme » et prévenir l'établissement d'un « impérialisme ouvrier ». — P.R. et R.P. : *La Repopulation*, Vincennes, imp. Paturel. Encore un projet de loi repopulateur, mais enfantin. Ce n'est pas du sixième enfant que nous avons besoin, mais du troisième, et ce n'est pas la disparition du Bon Marché ou du Louvre qui nous donnera l'un ou l'autre. — Alphonse Momas : *Un Dieu, un Maître*, imp. Estampe-Duquenoy, 0 fr. 25. Encore d'excellentes intentions, mais il y a maître et maître, et même Dieu et Dieu, et puis un maître « mandataire terrestre de Dieu », brrr! — Paul Roux : *Guide pratique de science sociale*, Firmin Didot, 2 fr. Ceci est autrement sérieux. C'est le résumé des méthodes de travail de l'école Le Play-Tourville Demolins. Tout n'y est sans doute pas d'égale importance ou d'égale nouveauté, mais, tout de même, il y a là un mouvement qu'on n'a pas le droit d'ignorer, même à la Sorbonne. — Henry Gaston : *Où va l'Allemagne ? à la faillite ? à la guerre ? à la révolution ?* Editions, 40, rue de Seine, 2 fr. 50. De pareils livres sont bien regrettables en faisant croire que l'Allemagne est aux abois ! Je préfère encore les gens qui vous prédisent, *teste David cum Sibylla*, la ruine du Kaiser pour telle année : un nommé Fiensberg a trouvé que l'année de la mort de Guillaume, 1888, augmentée de la somme de ses chiffres, donnera la date de la ruine de son empire ; c'est donc pour 1913 ; attendons sous l'orme !

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Marcel Aubert : *Senlis*, Laurens, 2 fr. — J. Fennebresque : *Versailles Royal*, Champion, 6 fr. — Dr Raoul Laffon : *Les Annales de Saint-Gernin de Larche*, Ducourtieux et Gout, à Limoges, 3 fr. 50. — Pierre Marge : *Voyage en automobile dans la Hongrie Pittoresque*, Plon, 3 fr. 50. — Abbé Th. Moreux : *L'Assaut du Pôle Sud*, Jouve et Cie, 1 fr. 50. — Memento.

Parmi ses *Monographies des grands édifices de France*, la librairie Laurens a eu l'heureuse idée de placer un travail de M. Marcel Aubert sur **Senlis**, — qui ne se limite pas à la cathédrale seule, à un édifice unique, comme les autres volumes de la série, mais passe en revue les monuments et curiosités de toute la ville. — Senlis, on l'ignore trop, est un coin charmant, encore plein de jardins, d'ar-

bres, de vieux édifices comme de souvenirs historiques. Si l'endroit était en Allemagne ou en Italie, ou seulement à 50 lieues de la capitale, on y viendrait depuis longtemps en pèlerinage. Mais il est trop près; les curieux et les amateurs ont toujours le temps; ils reviendront plus tard, ou ne reviendront pas. — Je dois dire du reste qu'une grande partie du charme de Senlis était fait de son délaissement; on n'y va, maintenant encore, que par une traverse de Chantilly à Crépy-en-Valois et sur laquelle circulent des trains dont l'horaire est assez mal commode. Reste l'auto, mais qui n'est guère que pour ceux qui ne s'intéressent à rien. Il est possible aussi que des badauds se rendent de ce côté en villégiature et que des « misses » anglaises y viennent passer la « saison ». On a aménagé récemment, toujours est-il, les abords de la gare, tracé des avenues plantées d'arbres. La vieille petite ville encore s'étend du côté du faubourg de Paris, dont les maisons viennent border la Nonette, et à mon dernier passage il m'a bien paru qu'elle s'apprêtait à profiter de ce que tous les cuistres d'aujourd'hui appellent « les bienfaits de la civilisation ».

La monographie de M. Marcel Aubert, après d'assez nombreuses pages consacrées à la cathédrale et ses annexes, — l'évêché, la salle capitulaire — entreprend, je l'ai dit, de décrire la ville et commence par ses vieilles églises : *Saint-Frambourg*, ancienne collégiale, dont on a fait successivement un temple de la Raison, un manège, plus récemment une menuiserie; *Saint-Pierre*, un bijou de l'art ogival à ses diverses périodes, devenu un marché; *Saint-Aignan*, qui sert de théâtre; *Saint-Vincent*, vers la rivière, qui est la chapelle du Collège. Restent l'Eglise des *Carmes*, où l'on a mis une caserne; les ruines de l'*abbaye de la Victoire*, au faubourg de Villemétrie; *Saint-Etienne*, encore dans un faubourg, église ruinée transformée en grange; *la Charité*, bâtisse du XVIIIe siècle devenue le Musée. — C'est ensuite la première enceinte de la ville, enceinte romaine, qui subsiste à peu près intacte sur tout son périmètre, mais qu'on n'aperçoit qu'en de rares endroits : derrière l'évêché, où se montre une des tours qui avait été aménagée en chapelle, ou à l'autre extrémité de l'enclos, la *porte de la Chancellerie*, simple pan de mur qui traverse en arcade surbaissée un passage qui va rejoindre les rues du Grenier-aux-Pois et de la Chancellerie; enfin des arrachements de pierres où était la porte Saint-Rieul, — disparue comme la porte de Paris et la porte Bellon. Dans la propriété où se trouvent les ruines du château et le prieuré de *Saint-Maurice*, rue du Chat-Hérét, il subsiste encore deux tours de l'enceinte romaine et la base du *castrum*. Du château qui s'appuyait contre les tours, on peut visiter quelques salles et couloirs, ainsi que des ruines de la chapelle qui remontait à Louis VI. — L'époque romaine a laissé également à Senlis des Arènes, hors la porte de Creil et sur la route de Chantilly.

On peut mentionner encore dans les constructions civiles : l'ancien *hôtel de Raoul Vermandois*, contre la cathédrale ; l'*Hôtel des Trois-Pots*, sur le parvis ; l'*Hôtel-Dieu*, rue du Châtel, avec une galerie du XIIIe siècle dont les colonnes portent encore des traces très apparentes de coloration ; l'*hôtel du Petit Chaalis* ; l'*Hôtel de Ville* (XVe siècle) ; l'*hôtel de la Chancellerie* ; la *Poste aux Chevaux* ; les *hôtels du Flamand* et *du Hauberzier* ; l'*hôtel de Saint-Simon*, etc. — De la grande église Saint-Rieul, qui fut, croit-on, la cathédrale primitive et que détruisit la Révolution, il n'a subsisté que la *Chantrerie*, une de ses dépendances, et un bas-relief, d'ailleurs assez barbare, qui fut naguère reproduit dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*.

Mais si ce petit livre a de l'intérêt, il convient quand même d'indiquer les choses. Son premier projet dut concerner la cathédrale seule ; on y ajouta la ville ensuite. C'était toutefois un sujet trop vaste, où il fallait trop de développement, et qui rentre mal dans un cadre aussi exigu. M. Marcel Aubert n'a pu consacrer ainsi que quelques lignes à chaque édifice ou curiosité de la ville, et nous regrettons de ne pas voir figurer depuis longtemps Senlis dans la collection des « Villes d'Art » où la librairie Laurens en a mis nombre d'autres, — Saint-Pétersbourg ou Stockholm, pour ne citer que les plus récentes — qui sont loin d'avoir le même intérêt.

§

M. J. Fennebresque, de la *Société des Sciences, Lettres et Arts de Seine-et-Oise*, a consacré à **Versailles Royal**, création surtout de Louis XIV, un volume qui s'intéresse spécialement à divers épisodes de l'histoire du lieu, à quelques personnages d'une importance relative, — et toutefois vaut d'être consulté par tous ceux qui restent friands des choses de l'époque. — Les plus anciennes constructions de Versailles, s'il était permis de le rappeler, datent de Louis XIII ; c'était alors un pavillon de chasse, depuis englobé dans l'ensemble du palais et qui limite la Cour de Marbre ; on en a sottement exhumé, et ainsi surélevé le soubassement lors de récents travaux. Le Grand Roi, en somme, se défiait du Louvre, de Paris, qui s'était insurgé avec la Fronde, et entendait être maître chez lui. Les travaux du château à peu près achevés, toute une ville surgit devant l'édifice selon un plan parfaitement ordonné (1670) et, à partir de 1682, la Cour s'y établit à demeure. — Le Grand Canal (1668-1672), qui s'étend à l'arrière des jardins, vient rappeler que c'était l'époque de la guerre entre Venise et les Turcs, à laquelle Louis XIV prit une part indirecte. Mais avec la campagne de Hollande, on l'utilisa surtout pour des essais de navigation. — M. Fennebresque, à ce propos, donne un long historique des travaux d'adduction des eaux destinées

à Versailles, avant de parler du premier Trianon, — le *Trianon de porcelaine*, construit pour Mme de Montespan, et pour lequel on fit disparaître un village et une église — probablement Choisy-aux-Bœufs et Notre-Dame de Trianon, dont parle M. Conard. Mais c'est de ce moment aussi que date le fameux aqueduc de Maintenon, qui ne fut jamais achevé et donne à la campagne où il profile ses ruines un aspect des environs de Rome. — Dès 1672, on vit d'ailleurs évoluer sur le canal une véritable flottille, — des vaisseaux avec voiles et canons ; des galères, bateaux et barques de toutes les tailles et de toutes les formes : piote, hou, yole, yacht et même deux frégates ; des canots, chaloupes, gondoles royales et princières, et gondoles de suite. Pour les grands navires, ils étaient des réductions exactes de ceux qui allaient en mer ; mais c'était quand même une flotte de parade avec des marins de même goût, — on le voit rien qu'à la description des vêtements, — et de cette époque, qui s'amusait de petits bateaux, il est resté des vers du fontainier Denis, célébrant ces magnificences, et qui ne sont pas sans rappeler la phrase de ce chimiste à peu près du même temps, si j'ai bonne mémoire, qui disait en présence du Roi, au cours de ses expériences : « Ces deux gaz vont avoir l'honneur de se combiner devant Votre Majesté ! » — Versailles, à cette époque, vit des fêtes de jour et de nuit, — illuminations, feux d'artifice, — et il y eut là un personnel spécial d'environ quarante matelots, — Vénitiens, Génois, Français, — qui formaient une véritable corporation, et naturellement vivaient à l'écart des forçats qui devaient ramer sur la galère royale. C'était la *Petite Venise*, dont les bâtiments, — d'ailleurs très simples, — existent encore en partie à la tête du canal qui regarde le château. — Les travaux hydrauliques de Versailles et de Trianon avaient coûté environ 400 millions, — monnaie actuelle. Avec la Régence, les matelots se trouvèrent licenciés en grande partie ; sous Louis XV et Louis XVI, il y eut encore quelques fêtes ; puis vint la Révolution et tout le personnel fut incorporé au service général de la marine. Avec Napoléon Ier enfin, le Grand Canal revint à la mode ; on fit réparer les bateaux et l'on en construisit même encore.

M. Fennebresque nous parle ensuite de l'Orangerie, de la Pièce d'eau des Suisses et du potager ; des constructions que projetait encore Louis XIV, — un pavillon qui devait contenir la collection royale de tableaux, estampes et sculptures, ainsi que la Bibliothèque ; de Mme de Pompadour à propos des bâtiments de son *Ermitage*, — du côté où se trouve l'hôtel des Réservoirs ; de Mme Elisabeth, sœur de Louis XIV, guillotinée en 1794, sur laquelle il donne des choses assez longues, mais d'un intérêt relatif ; du Séminaire et de l'abbé Fr. Chauvet, etc...

§

Les Annales de Saint-Cernin-de-Larche, en Bas Limousin, sont encore un essai de monographie pour laquelle l'auteur, M. le Dr Raoul Laffon, maire de l'endroit, qui s'est longuement occupé de l'histoire locale, a réuni de nombreuses pièces d'archives. — C'était une dépendance de la Vicomté de Turenne, mais dont les terres relevaient de trois seigneurs. De l'époque romaine, on y a trouvé quelques débris, peut-être d'une villa ou d'un établissement de bains, et des origines chrétiennes il est resté des légendes concernant saint Sour, saint Cyprien et saint Amand. Durant la période féodale, Saint-Cernin fut rattaché, au moins pour une part, à Cousages, où subsistent les ruines d'un château. — Le Limousin ayant été réuni à la couronne, les Anglais, qui l'avaient occupé, en furent définitivement chassés en 1453. Enfin, vendu au Roi par le duc de Bouillon, vicomte de Turenne, vers 1730, Saint-Cernin-de-Larche fut rattaché à la généralité de Limoges et dépendit de l'élection de Brive. — L'auteur, pour ces vieilles époques, donne de nombreux détails sur les impositions, la fiscalité, des histoires de taille, le « rolle » des contribuables aux derniers temps de l'ancien régime. Larche était un prieuré et Saint-Cernin une annexe ; mais le village se trouva successivement de trois évêchés : Périgueux, Limoges et Tulle. En 1790 il comprenait, comme paroisse, quatre villages : Boissière, D'Autrement, Rignac et Peyrefumade et qui dépendaient de Saint-Cernin pour le spirituel, de Larche pour le temporel. — Trois ans plus tard, l'endroit changeait de dénomination ; il devenait la *commune de l'Union*. Cela dura jusqu'en 1795, — à peu près autant que les *certificats de civisme*, les *temples de la Raison* et de *l'Etre Suprême ;* pendant ce temps, les assignats de 100 liv. étaient tombés à 18, et l'année suivante (mars), 24 liv. de numéraire valaient 8.000 liv. de papier, — au poids ! Quant aux enfants à baptiser, on les affublait, toujours civiquement, de noms plutôt ridicules : *Decadi* ou *Quintidi*. — M. le Dr Laffon indique encore qu'à Saint-Cernin-de-Larche subsistent des biens communaux, comme au vieux temps, et à propos de la charge de notaire fait la curieuse remarque que tous les titulaires y faisaient précéder leur nom de la particule *de*, mais qui n'était pas un signe de noblesse. On dérogeait même en se mettant de la *patrocine* et d'après un arrêt du Conseil d'Etat donné le 4 juin 1668, les « notaires, greffiers ou procureurs devaient toujours être considérés comme roturiers ».

C'est du moins ce qui peut être à peu près retenu du travail du Dr Laffon — travail assez laborieux et même difficile — mais établi en toute conscience d'après des documents surtout originaux, et qui en somme est une bonne contribution à l'histoire provinciale.

§

De M. Pierre Marge, dont nous avons présenté déjà une très agréable promenade en Espagne, voici encore un **Voyage en automobile dans la Hongrie pittoresque**, randonnée dont le récit intéresse autant par ses observations que par ses péripéties diverses. Les voyageurs, après avoir gagné Vienne, traversèrent le champ de bataille de Wagram ; Brün, où subsistent quelques constructions anciennes — modernisées — et sur une colline la forteresse du Spielberg, prison du célèbre Silvio Pellico ; le champ de bataille d'Austerlitz, puis, un vilain pays avec Olmutz — dont les femmes sont, paraît-il, fort laides. C'est ensuite la Silésie autrichienne avec Teschen, qui domine l'Olsa aux eaux rousses ; la Pologne, pays misérable, inondé périodiquement et qui possède une population inénarrable de juifs, — sales ! sales comme la juiverie ! Le type du juif polonais, dit M. Pierre Marge, c'est « un chapeau haut de forme sur un paquet de crasse », — l'expression la plus complète de la malpropreté humaine. Mais Cracovie, dont les abords sont terriblement fangeux, reste une ville remarquable, pleine d'édifices, de curiosités, de richesses historiques et artistiques. L'auteur pousse une pointe à la frontière de Russie, où du reste l'autorité lui fait la grimace, visite les célèbres mines de sel de Wieliczka et entre en Hongie. C'est de ce côté la chaîne des Karpathes, montagnes sauvages, hostiles, avec des vallées où se dressent d'anciens repaires féodaux, où se trouvent des petites villes parfois curieuses, des églises fortifiées comme à Saint-Ivany, des grottes de glace comme celle de la Demonova et des régions d'une sauvage grandeur, telle que la vallée de la Vaag Blanche. La région est encore parsemée de lacs situés sur des hauteurs, parfois dans des sites superbes, puis devient délicieuse dans la vallée du Hernad. Plus loin sont la grotte de glace de Dobsina, à mi-hauteur du Kœnisberg ; les grottes de stalactites d'Aggtelck, qui s'étendent sur 8 kil. de longueur et ont été habitées dès les temps préhistoriques. On entre chez les Magyars, dans la plaine hongroise, qui fut le grand chemin des invasions asiatiques, et l'on arrive à Buda-Pesth, sur le Beau Danube bleu, — qui est du reste d'un jaune sale ; au lac Balaton, reste d'une mer qui couvrait autrefois tout l'Asfold et achève de disparaître ; enfin, c'est la Croatie, Agram, les monts Kapella ; — le golfe de Quarnero, — la Mer ! — le fiord de Buccari, Fiume, Trieste et la fin du voyage.

J'ai dit avant ce résumé, sans doute trop succinct, que les récits de M. Pierre Marge étaient agréables à suivre. Sans recherche très souvent, par l'expression directe des choses vues, il retient et intéresse, — qualités moins banales qu'on ne voudrait croire ; mais en bon automobiliste, il peste assez souvent contre le mauvais état de la

route; c'est que les indigènes n'avaient pas prévu cette invention, à laquelle en France sacrifient aujourd'hui nombre de bourses, et lui-même raconte que, tombant dans un village que dévastait un incendie, jusqu'aux pompiers lâchèrent les seaux et accoururent faire cercle, s'immobiliser — béats — devant sa mécanique...

§

L'Assaut du Pôle Sud, par M. l'abbé Moreux, est un résumé non seulement de la conquête du Pôle, mais des divers problèmes qui sont encore à examiner ; — la forme même de la terre, qui semble avoir pris, en se refroidissant, dit M. l'abbé Moreux, non une forme sphérique, mais à peu près l'aspect d'une poire, dont le pôle sud formerait le sommet et le pôle nord la base, — volume encore limité par des faces à peu près pyramidales et ayant la pointe au sud. C'est en somme un tétraèdre ; quatre bases, quatre sommets. — Mais le pôle nord paraît occupé par une mer glacée ; le pôle sud par un vaste continent. — Les explorateurs ont aussi nombre d'autres questions à résoudre : celles des pôles magnétiques ; la glaciologie ; les fonds marins ; le régime des vents ; la géologie, etc., que M. l'abbé Moreux examine avant de raconter les diverses entreprises dont la dernière, celle de Scott, a causé la mort de l'explorateur, tandis que la précédente, avec Amundsen, arrivait au résultat cherché, — la découverte du pôle même.

Memento. — Chez Hachette, MM. Jean de Foville et Auguste Le Sourd ont publié un répertoire des *Châteaux de France*, malheureusement encore incomplet et qui a surtout le tort d'écourter les indications qui concernent quelques-uns des plus intéressants, quand il ne les omet pas, comme pour Dourdan, Chevreuse, Caen, Dieppe, Angers ou Bourges. Il n'y a que quatre lignes sur Loches, autant sur Châteaubriant ; trois sur Saumur, un paragraphe sur La Ferté-Milon, etc. C'est dire que le texte de ce volume, même simplement considéré comme manuel, aurait besoin d'être remanié et complété pour les éditions prochaines.

Chez Jouve, 15, rue Racine, réimpression populaire du livre de M. de la Morinière de la Rochecantin : *Du Caire à Assouan*, promenades au pays des Pharaons, dont nous avons précédemment parlé. —Chez Flammarion, du grand ouvrage de René Ménard et Claude Sauvageot sur *la Vie privée des anciens*. Quatre volumes sont déjà en vente : *Les Peuples dans l'Antiquité : I. L'Egypte et l'Asie ; II. La Grèce et l'Italie ; La Famille dans l'Antiquité ; III. Constitution de la famille, le vêtement ; IV. L'habitation.* — Nous aurons à revenir prochainement sur cet intéressant travail

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Les Cahiers d'aujourd'hui : M. Tristan Bernard cite et commente un admirable et sage discours pacifiste qu'il eut la crânerie de prononcer en ces temps de paix

incertaine. — *La Revue hebdomadaire* : réponses de sept jeunes filles à une enquête sur les tendances de leur génération. — *L'Olivier* : fragments d'un beau poème de M. Lionel Baudoin. — Memento.

Au banquet que lui ont récemment offert ses « amis de la boxe », M. Tristan Bernard a prononcé un admirable discours. On a ri, au gré de l'orateur. A son gré aussi, l'auditoire fut tout à coup sérieux et pensif. C'est lorsque M. Tristan Bernard dit « du bien de la paix et du mal de la guerre ». **Les Cahiers d'aujourd'hui** (avril) reproduisent ces déclarations de l'auteur des *Mémoires d'un jeune homme rangé*, que ne crurent pas devoir imprimer les journaux qui lui demandèrent communication des paroles qu'il énonça, ce soir-là.

Les voici, agrémentées d'un commentaire de M. Tristan Bernard lui-même, qui ajoute encore à leur vaste signification :

Certains de mes camarades m'ont assuré que j'avais été très audacieux. Cette déclaration m'a un peu surpris. Un monsieur m'a même félicité d'avoir eu le courage de mon opinion !

L'idée que nous pourrions ne pas avoir le courage de notre opinion nous est tellement insupportable que beaucoup d'hommes préfèrent changer d'opinion plutôt que de voir diminuer leur courage.

Je vous avoue que je n'ai pas songé une seconde que mon opinion était dangereuse. M'en fussé-je aperçu que je l'aurais peut-être proclamée quand même, mais avec moins de sereine inconscience.

Comment ces tranquilles paroles, ces assertions de père de famille ont-elles pu paraître subversives ? voilà qui me dépasse absolument.

« Est-il possible, avais-je dit, qu'un partisan résolu de la suppression de « la guerre puisse être en même temps fanatique d'un sport que l'on « déclare être un sport violent ?... Cette contradiction n'est qu'apparente, « car il n'y a aucun rapport entre l'amour de la guerre et l'amour de la « boxe. Le sport de la guerre est barbare parce qu'il est trop incertain. « Plus nous irons, plus il y aura d'aléa dans les guerres, car les éléments « mis en présence seront de plus en plus formidables et difficiles à manier.

« Si experts, si savants que soient les généraux de n'importe quel pays, « ce ne sont après tout que de simples hommes que l'on armera de fléaux « énormes, beaucoup trop lourds pour leurs bras humains. En fin de « compte, ce sera le hasard qui décidera de la guerre.

« Or, le hasard, qu'on ne peut jamais bannir d'une épreuve de sport, est « le vrai ennemi du sportsman, c'est l'élément dont il faut réduire le plus « possible l'influence ; l'incertitude du sport est « glorieuse », mais il « importe qu'elle reste exceptionnelle.

« Donc, après avoir haï la guerre par humanité, par douceur de carac- « tère, je l'ai détestée par esprit sportif, par besoin de justice et de sin- « cérité. S'il arrivait une guerre, soyez certains que ce serait le triomphe « du lucky punch, du coup heureux. Jamais la victoire du meilleur ne « sera aussi peu certaine que dans ce sport barbare.

« Un jour, comme j'émettais une fois de plus ce souhait bien naturel de « voir la guerre abolie, je fus pris à parti par un vieux monsieur belli-

« queux. Ce vieux monsieur soi-disant civilisé, qui tenait à justifier son « amour de la guerre, prétendait qu'elle est nécessaire à l'humanité et que, « sans elle, les hommes deviendraient veules, le genre humain périrait « d'atonie.

« Alors on répétera cela jusqu'à la fin des siècles? On prétendra éter- « nellement qu'une humanité juste ne peut être énergique en même temps, « comme si la douceur et l'énergie étaient incompatibles, comme si le « mot énergie était synonyme du mot barbarie !

« Ne pouvons-nous faire ce rêve, tout proche de la réalité, de voir enfin « l'énergie physique des hommes disciplinée et féconde? L'humanité a « besoin de héros, c'est entendu, mais pourquoi tenons-nous absolument à « ce que ces héros soient malfaisants? Pour que j'admire un aviateur, il « n'est pas nécessaire qu'il emporte un engin destructeur dans son « monoplan.

« Nous sommes en paix depuis plus de quarante ans, et pourtant, jamais « autant que dans ces dernières années, la France n'aura vu surgir autant « de héros et d'athlètes prodigieux, de modèles étincelants où puisse venir « s'attiser l'énergie de la race. »

Ces paroles ne vous semblent-elles pas des plus raisonnables, des plus pondérées et ne sont-elles pas dignes de n'importe quel discours de comice agricole? Pourtant elles ont été retranchées soigneusement par tous les journaux à qui j'avais communiqué le texte de mon speech.

Ce vieux monsieur belliqueux dont j'avais parlé existe à un grand nombre d'exemplaires. C'est, naturellement, un ennemi de la boxe et des courses de taureaux, mais il attendait, ces derniers temps avec impatience, le massacre mutuel de deux immenses peuples innocents.

Ce vieux monsieur se prétend civilisé et il déteste les étrangers : c'est son affaire, mais est-ce une raison suffisante pour qu'il veuille les tuer (ou les faire tuer)? Beaucoup de pacifistes ont peut-être eu tort de lier deux idées : l'idée humanitaire, qui n'a pour le moment aucune chance de succès, et l'amour de la paix, qui est capable d'entraîner une majorité de suffrages considérable. Il faut dire et répéter aux bonnes gens qu'un pacifiste n'est pas nécessairement un antipatriote et qu'on peut adorer son pays et détester la guerre.

Malheureusement, ces idées ont une telle apparence de truismes qu'elles seront dédaignées par la plupart des écrivains soucieux d'originalité. Mais il me semble que ceux qui pensent que l'écrivain, avant tout, a un devoir social, que ceux-là devraient répéter, tous les jours, comme une litanie, leur horreur de la guerre. Ils devraient affirmer sans relâche que la violence ne dut jamais être tolérée, que le fait de la tolérer, quels que soient sa forme ou son prétexte, éternise l'état de barbarie. Quand on permet aux gens d'admirer la violence d'un guerrier, on n'a plus le droit de les empêcher de s'extasier devant l'audace d'un bandit. Car si l'on admet qu'il y a des raisons qui justifient la violence, le bandit vous dira qu'il a aussi ses raisons.

On n'a même plus le droit, quand on ne proteste pas contre la guerre, de maudire les catastrophes, pertes de navires ou éruptions de volcans. Le naufrage de *la Bourgogne* a attristé pendant quelques jours le monde entier, et l'on fut consterné par la barbarie céleste.

Mais à peu de temps de là, les amiraux américains, en guerre contre les Espagnols, firent, à eux tout seuls et sans le secours de la puissance céleste, une catastrophe beaucoup plus considérable.

Que voilà l'accent de la sagesse! Il étonne agréablement, dans le concert de sottises qu'on lit ou écoute, par ce beau printemps, plus précieux d'avoir assez tardé, — dès que les gens traitent de la guerre possible. Elle paraît une nécessité ou une fatale obligation, à la bourgeoisie qui se décerne ce double titre de « bien pensante » et de « classe dirigeante ». Reste à savoir si la grande masse ne se croit pas « mieux pensante » et se laissera « diriger »? Ce doit être une préoccupation des chefs politiques de la bourgeoisie, autrement cette guerre serait déjà de l'histoire.

Le réveil d'énergie nationale actuel est un heureux épanouissement. Il préparera d'admirables résultats, si on l'applique à des œuvres actives. Qu'en dire, si l'on en fait un moyen de destruction, à cette fin qui est une guerre et où le vainqueur se ruine lui-même? Le monstrueux exemple des Balkans comporte une terrible leçon. Et encore, là, la bourgeoisie commande, elle oblige à l'obéissance une population rurale malléable à force de misère. Une guerre, dans l'ouest de l'Europe, pourrait se compliquer de conflits intérieurs qui en doubleraient les effets meurtriers et favoriseraient le sort des armes, au détriment de la nation la plus consciente de ses droits de classes, même si elle a les meilleurs généraux. C'est pourquoi il ne faut pas désirer la guerre, à quelque classe sociale que l'on appartienne.

§

La Revue hebdomadaire (12 et 19 avril), qui avait consulté certains jeunes gens sur les tendances de leur génération, ouvre la même enquête auprès de certaines jeunes filles. « Je me suis efforcé de ne donner à cette consultation le moindre caractère tendancieux », dit M. Fernand Laudet. Il ajoute que « naturellement » il n'a pas choisi au hasard ses oracles. Les premières jeunes filles qu'il ait sollicitées « appartiennent au monde ». Le « monde », c'est, à Paris, la minorité. En province, on en appelle l'équivalent : « la société », plus modestement. Bref, les correspondantes de M. F. Laudet sont issues de familles favorisées, du moins en apparence.

Celles que la Fortune a comblées de ses dons s'insurgent contre une vie qui serait inutile. Elles aiment leur temps et n'ont ni le loisir ni le goût de se lamenter; la politique semble leur être indifférente, et seule l'action sociale appelle leurs sympathies. Elles mettent plus de poésie dans l'effort que dans la contemplation; elles parlent d'être gardiennes de joie, marchandes de bonheur, glaneuses de tout ce qui se perd, autant des biens créés que des forces morales inemployées. Elles manifestent le besoin de se donner. C'est leur manière d'exprimer leur christianisme, car elles sont

religieuses comme leurs mères, mais avec un caractère moins mystique, de même qu'elles aiment comme elles leur foyer, mais avec des goûts moins sédentaires. Peut-être seront-elles plus heureuses, car elles sont plus positives, elles voient la vie telle qu'elle est et n'attendent que le bonheur qu'elles veulent se faire et... se faire vite.

Ainsi sont résumées par M. F. Laudet les aspirations des jeunes filles du « monde ». Elles citent les ouvrages de MM. Bordeaux, Barrès et Bourget, puis ceux de M. Bazin, et le père Lacordaire. L'une avoue gentiment :

Le seul nom de certaines pièces actuelles : *Alsàce, Cœur de Française, Servir*, nous séduit et nous enthousiasme...

Ces trois pièces de théâtre ne pouvaient séduire, en effet, que par leur étiquette. Ce n'est pas ce qu'a voulu dire la charmante jeune fille.

Une autre écrit, avec un abandon fort distingué :

En regardant autour de soi, on comprend que la justice n'est pas de ce monde, que les bons ne sont pas toujours récompensés ; on devine que les êtres courageux dans la souffrance ont une beauté morale que les heureux ne peuvent égaler ; qu'il y a quelque chose de plus magnifique et de plus enviable que le bonheur : le sacrifice de soi à des êtres ou à une cause que l'on aime.

Elle cite M. Bazin, M. l'Abbé Pereyve, Vigny et M. Paul Déroulède, — celui-ci représenté par ces trois alexandrins :

Voici que maintenant les femmes de la France
Se lèvent, réclamant, superbes d'espérance,
Leur part de sacrifice et leur droit au péril.

Les causes que nous voulons « servir », leurs noms tiennent dans une ligne, c'est ce que nous avons de plus cher au monde, ce qui fait l'intérêt et la beauté de la vie : Dieu, France, famille, charité, art.

On peut préférer cette phrase-ci, moins éloquente, beaucoup plus émouvante :

Il faut faire aux petits une enfance aimée, douce, joyeuse, car, lorsqu'ils seront grands et que la vie leur sera dure, — hélas ! elle l'est presque toujours, — ces souvenirs rayonnants viendront les ranimer et les empêcher peut-être de sombrer dans le désespoir.

Nous rêvons, nous aussi, de nous établir *marchandes de bonheur*. Nos souhaits embrassent toute l'humanité, mais c'est vers nos proches que nous allons surtout.

La troisième jeune fille du « monde » vit tout à fait à la campagne. Elle exprime aimablement son idéal :

A la campagne, particulièrement, nous cherchons à rendre à nos rapports de voisinage toute leur joyeuse signification.

Elle cite Mgr Baunard, Galilée et « ce savant qui s'écria : Oui, il y a un Dieu ! après avoir examiné les yeux d'un oiseau ».

La quatrième jeune fille répond d'un château du Gers. Elle recourt à Mme de Sévigné, à Albert de la Ferronnays, aux Evangiles, à M. H. Bordeaux, à Eugénie de Guérin, Chateaubriand, Lamartine, à M. Bazin. Elle nomme Beethoven et M. Pierre Loti.

Parmi ses déclarations, en voici une qui est excellente :

Vienne l'époque des gelées et des marmelades, du fameux confit d'oies grasses, mets national de Gascogne, la jeune fille surveillera, et au besoin aidera. Elle s'intéressera même à certain personnage très important, dont le poids excite entre voisins des rivalités proverbiales. Elle a son cahier de recettes, ses mille petits secrets de cordon bleu dont elle est jalouse. C'est à elle que revient la confection du plum-cake ou du mousseline qui lui vaudra les éloges de ses amis. Et si tout est doré à point, la jeune artiste, un tantinet orgueilleuse, se croira presque une émule de Vatel. De temps en temps, elle rangera dans les vastes armoires les piles de linge azuré qui fleurent encore l'odeur de la prairie et du plein air. On lui confie sérieusement le trousseau de clefs, et peut-être s'assied-elle le soir devant sa petite table, pour annoter son livre de raison. Cela ne l'empêchera pas de reprendre sa couture ou son déchiffrage interrompu. Elle n'adopte pas à la lettre les raisonnements de Chrysale ; elle en prend seulement l'esprit, éprouvant un attrait réel, non à jouer à la fermière, mais à s'initier pratiquement à la transformation des choses. Voir s'épanouir les premières jacinthes, pincer ses chrysanthèmes, faire ses boutures, c'est le travail favori, et les bouquets si joliment nuancés faits de ces mêmes fleurs qu'elle a semées ou plantées ne sont-ils pas la fraîche parure du home que la jeune fille se plaît à embaumer et à embellir ?

La conclusion est délicieuse et sage :

La jeune fille rurale garde le culte intime de la petite patrie. Elle lui reste indulgente ; ses laideurs, ses défauts, son retard sur une civilisation vers laquelle tout converge, ce sont presque des défauts qu'elle aime, ou tout au moins qu'elle accepte d'un cœur léger. Eprise de cette nature où on ne lui mesure ni l'air, ni l'espace, ni la liberté, cette jeune fille rêvera d'un foyer où elle retrouvera comme transposé celui dans lequel elle a vécu. Elle désirera par-dessus tout être l'épouse, l'associée, dans le vrai sens du mot, d'un homme qui vivra à la campagne, ne dépendant que de lui seul, dans un domaine plus ou moins vaste qu'il aura aimé depuis toujours. Ils feront ensemble du vrai socialisme, initiés aux besoins de la population qui les entoure, ne se croyant pas quittes, en payant, de se désintéresser du travail de l'ouvrier. Par le fait de son éducation, elle envisage ces choses sous un tout autre aspect que la jeune fille mondaine ; elle appelle devoir ce que l'autre nomme utopie. Il y a une barrière entre elles, et ceci n'implique pas que la rurale, exclusive dans ses goûts, n'ait pas le désir de rien connaître en dehors de son royaume. Larges sont ses envolées, profonde son attirance vers les voyages, les chefs-d'œuvre de l'art, les belles paroles où s'affirme l'âme française et la culture de nos maîtres. Mais elle sait se créer des

jouissances intérieures qui défient tout ennui. Ce n'est pas une blasée, c'est une admiratrice du beau, sous quelque forme qu'il se présente ; elle le dit naïvement et hautement. Et si la destinée l'oblige à vivre une vie où elle devra s'extérioriser, elle conservera toujours le rêve du vieux logis, de la belle et bonne nature, qui est peut-être une des rares amies qui ne trompent pas...

Trois jeunes filles de l' « Enseignement » répondent à l'enquêteur.

Une « agrégée des Lettres », qui est la pondération même, déclare tout franc :

Chaque être peut avoir trois destinées à remplir : sociale, familiale, individuelle ; suivant les époques, l'une de ces destinées a primé les autres, mais c'est une souveraine injustice de supprimer complètement pour la femme la destinée individuelle. Nous donnerons à la jeune fille une éducation plus virile pour transformer l'opinion qu'elle a d'elle-même ; nous lui enseignerons que tout ce qui est vertu pour l'homme est vertu pour elle, mais que si elle a les mêmes devoirs, elle a les mêmes droits ; qu'elle n'est pas libre, qu'elle est subordonnée à toutes sortes de groupes, mais qu'elle a, elle aussi, une destinée individuelle qui ne doit être sacrifiée à rien.

Un « professeur à l'Ecole normale libre » dit :

Unissons-nous, organisons-nous, améliorons-nous. Matériellement d'abord en supprimant autant que possible l'insécurité troublante du lendemain pour celles qui viennent à nous. Nos syndicats défendent nos intérêts, nos mutualités assurent les secours et la retraite pour l'avenir. Organisons-nous moralement, surtout ; mettons toute notre probité dans la valeur de notre enseignement ; imposons-nous, avant même que la loi nous y contraigne, d'obtenir des titres équivalents à ceux de nos collègues universitaires. Si l'accès de l'un ou l'autre de ces titres universitaires nous était interdit comme l'est celui de l'agrégation des femmes, entrons bravement dans une autre voie : l'enseignement supérieur de la Sorbonne nous est encore ouvert. Ambitieuses peut-être, mais héritières après tout des grandes éducatrices chrétiennes et françaises qui nous ont précédées, nous voulons apporter à notre cause, avec un dévouement sans réserves, les ressources et les chances de réussite les meilleures.. Puissions-nous ne pas faire honte à nos devancières et répéter après elles, sans trop d'inexpérience, le noble geste qu'est l'enseignement catholique : le don de soi.

Un « membre participant de la mutualité Maintenon » constate la rareté des « vocations », « au sens plein de ce mot ». Cette jeune fille constate et critique avec intelligence. Elle remarque, parmi ses découvertes les plus curieuses :

Il y aurait de curieuses observations à faire sur l'attitude des étudiantes — puisque nous ne sommes encore que cela — envers la famille, non pas la famille dont elles sortent, et qui reste pour presque toutes le « foyer » tiède et doux, trop souvent lointain, où l'on va, aux vacances, se défendre

et se ressaisir ; mais leur famille de l'avenir, celles qu'elle sont, en tant que femmes, appelées à fonder. Si ce foyer qui se construit par le mariage et la maternité reste l'espoir profond et le désir du plus grand nombre d'entre nous, je le crois, il en est peu qui n'attachent pas à cet espoir un doute un peu mélancolique, ou qui n'apportent, dans ce désir, une défiance.

Un doute, parce que les conditions matérielles de la vie, il faut l'avouer tout humblement, rendent le mariage difficile à la petite étudiante sans situation ; un doute encore, et d'ordre plus élevé, parce que sa culture supérieure, qui l'a affinée et compliquée, lui rend impossibles certains mariages, par ailleurs très honorables. Non qu'il y ait chez elle la moindre suffisance d'esprit et qu'elle se considère comme un être supérieur : le pédantisme est à peu près inconnu chez nous, grâce au sérieux même et à la profondeur de notre travail, une union d'esprits et d'âmes. Et comme l'usage subsiste, dans notre siècle de lumière, de marier deux situations et tout au plus deux vies matérielles, goûts et manies compris, beaucoup plus que deux intelligences et deux âmes, elle redoute, confusément ou précisément, de se mésallier moralement ; et elle s'interdit, courageusement, de trop rêver au foyer qu'elle désire.

§

L'Olivier (mars) contient un remarquable poème : *la Nuée*, signé d'un nom nouveau dans les lettres : Lionel Baudoin. Voilà un poète qui est un véritable lyrique ! Un grand souffle en anime les vers, sans que l'auteur perde le contrôle de son œuvre. Il y a un luxe d'images éblouissant, un goût du mot juste, auprès de cela, un sentiment de l'harmonie et du rythme, qui permettent de fonder un bel espoir sur M. Lionel Baudoin :

LA NUÉE

. . . .

Le vent aime mon torse à l'opale ondoyante
Et me poursuit pour m'asservir
Et baiser les blancheurs de ma chair flamboyante
Que je m'amuse à lui ravir.

Je reste toujours libre en mon orgueil de reine
Et mon désir, mon seul tyran,
Est plus meurtrier que celui de la sirène
Et plus farouche qu'un torrent.

Chacun craint le courroux de mon âme amoureuse
Qui se rit de toutes les lois,
Et, si j'enlace d'une étreinte vaporeuse
Les pins pieux dans les grands bois,

Eux, les prêtres élus de la lumière sainte,
Tressaillent d'immenses terreurs,
Lorsqu'en ma chair d'orage et de sombre hyacinthe,
L'amour agite ses fureurs.

Le tonnerre est le rire ardent de mon ivresse,
Ma fièvre ignore le remords ;
L'éclair est le baiser félin de ma tendresse,
Ma passion donne la mort.

Mon furieux caprice a d'invincibles charmes.
Les monts altiers sont mes amants.
Et quand j'ai pleuré sur leurs cœurs toutes mes larmes,
Ils s'embrasent de diamants.

. . . .

Par les champs gras et chauds, sous les juillets en flammes,
Quand les opulentes moissons
Tombent, au vol égal et rythmique des lames,
Et la cadence des chansons ;

C'est, lourdes de ma sève heureuse, que les gerbes
Croulent en riches bouquets d'or
Et enflent les guérets de leurs vagues superbes
Et radieuses dans la mort.

Sur les coteaux baignés de chaleurs mûrissantes,
Si la vendange, avec amour,
Voit se gonfler l'orgueil des grappes florissantes,
Dans les tièdes rayons du jour ;

Si le sang de la vigne, en joyeuses fontaines,
Gicle sous la dent des pressoirs,
Comme le sang du jour tombe en nappes lointaines
Dans la coupe immense des soirs ;

C'est que le flot jailli de mes jeunes artères,
Et que je verse sans compter,
Toujours éteint la soif dévorante des terres
Qui se pâment de volupté.

Enfin, dans la fureur suprême de l'orage,
Qu'en de vastes baisers d'éclairs,
De mes sens allumés j'assouvisse la rage,
Ou, que de mes flancs purs et clairs,

Sur tous la pluie épanche une onde maternelle
Et les fasse un jour refleurir,
Mon âme souveraine, autonome, éternelle,
« Change, mais ne peut pas mourir ».

§

Memento. — *La Grande Revue* (10 avril). — M. E. Gauthier : « Nos armements et leurs conséquences financières. » — Hyacinthe Loyson : sa vie d'après ses mémoires. — Mme X... : « Guy de Maupassant intime. »

La Nouvelle Revue (15 avril). — M. E. Daufresne : « L'Origine des noms géographiques français. » — Dr G. Laumonier : « Les Animaux prophylactiques. »

La Revue de Paris (15 avril). — M. P.-A. Helmer : « Guillaume II et les pangermanistes. » — M. A. Guignard : « Le Transafricain d'Alger au Cap. » — M. S. Houllevigne : « La Carte du ciel. » — « Poèmes » de M. André Rivoire.

La Revue (15 avril). — M. le Dr Max Nordau : « Les Danses d'Echternach. » — « Les Maîtres d'histoire de Bouvard et Pécuchet », par M. R. Anchel.

Les Soirées de Paris (avril).— M. S. Voirol : « Paul Adam (notes pour un portrait). » — Poèmes de MM. G. Apollinaire et V. Muselli. — « Les Journaux de Paris : « le Gaulois », par M. L. Zavie. — M. Ch. Perrès : « Ouna Ragazza. » — M. E. Magne : « LaFausse gloire de Le Nôtre. » — M. A. Billy : « Tableau de la rue de Seine. » — « Anecdotes sur Henri Heine », par Le Crocheteur Borgne.

Græcia (1er avril). — M. C. N. Rados : « A propos de « Turquie agonisante » : réponse à Pierre Loti. »

L'Effort libre (mars). — M. G. Guy-Grand : « Renaissances. » — M.L. Bazalgette : « Europe. » — M.H. Hertz : « Anathème aux faux jours de fête. » — M. Ch. Vildrac : « Chanson de la Fortune. »— M. F. Jean Monique : « Remarques sur l'inspiration dans *Salammbô*. »— M. Ch. Albert : « La Loi de trois ans. »

La Revue du Foyer (15 avril). — M. le Lt-Cl Paul Renard : « Où en est notre flotte aérienne ? »

La Revue critique des Idées et des Livres (10 avril). — « M. R. de Gourmont ou le classique malgré lui », par M. A. du Fresnois.

Les Cahiers de l'Amitié de France (avril). — « Rome et Veuillot »,par M. D. Roland-Gosselin.

Revue bleue (19 avril).— M. A. Lefranc : « Le Roman d'amour de Clément Marot. »

La Vie (26 avril). — M.Tristan Leclère : « Sur l'Art social. » — M.Ch. Géniaux : « Petites villes de la Riviera. » — M.A. Dupouy : « Ch. Le Goffic et l'âme bretonne. »

Le Correspondant (10 avril).— M.A. Britsch : « Mme Lafarge et Louis-Philippe. »

Les Marches de l'Est (25 mars-10 avril), numéro consacré à « La Flandre wallonne et gallicane ».

La Revue du Centre (10 avril).—M.Ed.Briout : « L'Armée dangereuse. » — M. E. B. : « Fontgombaud. » — M. F. Lesoc : « La Pompe. »

Le Double Bouquet (avril). — M. A. Germain : « Notre malaise. »

L'Antivivisection (mars). —Dr Laurent : « Le bilan annuel de l'Institut Pasteur. »

Les Marges (15 avril). — M. G. Le Cardonnel : « Maurice Barrès. »— M. J. Ochsé : « H. de Régnier. » — M. Tristan Derème : « Rêverie du café. »— M.Michel Puy : « Faut-il fermer le Louvre ? »

La Revue du Mois (10 avril). — M. Ch. Maurain : « Les Desiderata actuels en aviation. » — M. A. Cresson : « L'Espèce et son serviteur. »

La Route (15 avril).— Mme Simone Brive : « La Solidarité. » — M. Antonin Seuhl : « Vieille Europe, nouvelle Europe. » — « Mohamed », conte par M. Jean Dmochowski. — « Un foyer d'Art », par M. Pierre Desclaux.

Le Divan (avril). — « Petits Poèmes », par M.Tristan Derème. — M. H.

Dérieux : « Gilbert de Voisins. » — M. P. Hepp : « Vieux burg féodal. »

Les Marches de Provence (1er trimestre 1913). — Numéro consacré à une excellente consultation sur « l'Esprit et la Fantaisie ».

Vers et Prose (janvier à mars). — « Diane de Poitiers », par M. de Faramond. — « Le vieux Roi », version définitive de la tragédie nouvelle de M. Remy de Gourmont. — M. G. Périn : « Deux poèmes. » — M. F. Divoire: « La Chasse de don Juan. » — « Le Roi sans couronne », drame de M. Saint-Georges de Bouhélier. — M. H. Spiess : « A Paul Fort. — Le Geste. » « Danses macabres », par M. F. Benoît. — Poèmes de M. P. Æschimann. — « Ballades », de M. Paul Fort.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

L'abbé Delille, prince des poètes (*L'Opinion*, 3 mai). — Sur la lettre de Vigny à Dorval (*L'Intermédiaire*, 20 avril).

Il paraît que ce fut le 2 mai dernier le centenaire de la mort de l'abbé Delille. C'est donc aussi le centenaire d'un deuil quasi national, car nul poète depuis Ronsard n'avait joui d'une telle gloire. Il était ou avait été professeur au Collège de France. C'est là qu'on exposa son corps sur un lit de parade. On aviva ses joues de vermillon, on ceignit sa tête d'une couronne de laurier et pendant plusieurs jours la jeunesse littéraire, les amateurs de poésie, les mondains défilèrent devant l'illustre dépouille. Après quoi, au milieu d'une foule immense et de l'émotion générale, les élèves des écoles, se relayant à tour de rôle, portèrent au cimetière le « précieux fardeau ». Ainsi finit dans une apothéose ce prince des poètes.

C'est M. Max de Fourcaud qui conte cela dans **L'Opinion**, avec une esquisse de sa vie. Arrêtons-nous sur les dernières années. Aussi bien on considère généralement Delille comme le représentant de la poésie du premier empire, quoique sa gloire ait eu pour vrai cadre les salons de la fin du XVIIIe siècle. Quant la Révolution arrive, il vient de dépasser la cinquantaine. Sa carrière ne semble lui promettre aucune surprise. Mais l'émigration commence et avec elle une nouvelle vie, un peu moins facile. Laissons parler M. de Fourcaud, qui résume cela très bien :

Tous les malheurs ensemble s'abattirent sur lui. Ce fut d'abord la dispersion de cette société élégante et légère dont il était l'enfant gâté ; puis la suppression de sa chaire du Collège de France et celle, plus sensible, de son bénéfice ecclésiastique ; et, enfin... son mariage. Car ce vieux garçon finit par où finissent la plupart de ses semblables : il épousa sa gouvernante.

La demoiselle Vaudechamps — ou Vaudchamps — avait eu une jeunesse agitée, si l'on en croit certains cancans de l'époque. Elle aurait été danseuse et équilibriste en plein vent, puis chanteuse dans un café du boulevard du Temple, le « Café Yon », aux appointements de trente sous par

jour... et une bouteille de cidre. C'est là qu'un jour Delille, altéré au retour d'une promenade au bois de Vincennes, avait fait sa connaissance et l'aurait enlevée au tenancier de l'estaminet. Selon d'autres, leur liaison se serait nouée à Stuttgart.

Retenons seulement que la Vaudechamps était une « femme à poigne ». Elle ne tarda pas à en convaincre son grand homme. Celui-ci, presque aussitôt, s'était décidé à émigrer, bien que l'amitié de Chaumette et quelques gages donnés aux jacobins l'eussent mis à l'abri de tout sérieux danger.

Le ménage quitta Paris au lendemain du 9 thermidor. Ce fut une manière de voyage de noces. Ils gagnèrent l'Allemagne par Saint-Dié et Strasbourg. En traversant furtivement la capitale de l'Alsace, Delille sentit son cœur battre au souvenir de la pompeuse réception dont il y avait été gratifié, naguère, de la part du gouverneur entouré des notables, des maréchaux « au sein de leurs états-majors » et des colonels à la tête de leurs régiments en grande tenue de parade — car tels étaient les honneurs qu'on avait su rendre, en l'an de grâce 1789, à un prince des poètes en voyage d'agrément...

Les temps étaient bien changés. Le poète était aujourd'hui menacé d'être arrêté comme suspect. Au surplus, il était atteint d'une cécité presque complète et dont il avait senti les premières atteintes au cours d'un voyage en Grèce fait, quelques semaines auparavant, en compagnie de l'ambassadeur à Constantinople, Choiseul-Gouffier : ce qui a fait écrire par l'acerbe Dupuy des Islets, déjà cité : « C'est dans ce voyage qu'il arrêta irrévocablement le parti qu'il avait déjà pris, de passer pour aveugle, afin de se faire comparer à Homère et à Milton. »

Il erra, durant quelques semaines, en Suisse, dans les provinces rhénanes, en Hollande, présentant partout sa femme comme sa nièce.

Le couple arriva à Londres en septembre et s'y logea d'abord chez un libraire français, nommé Lhomme. Ce fut alors que sa femme commença à mettre en coupe réglée sa fécondité de rimeur.

Delille était payé à raison de sept livres dix sols par vers. Chaque matin sa douce moitié lui imposait sa tâche quotidienne, qui était de trente vers, suivant M. Turquan (1), de cent vers selon Dupuy des Islets — ce qui eût été beaucoup. Quand le nombre fixé n'était pas atteint, le brave homme était impitoyablement privé de café-moka dont il était extrêmement friand. Chateaubriand, dans *les Mémoires d'outre-tombe,* confirme le fait et ajoute même qu'une fois, s'étant rendu chez lui, il l'avait trouvé les joues fort rouges. Mme Delille, paraît-il, le souffletait.

On dit même que, pendant leur séjour à Londres, la commère menait assez joyeuse vie, notamment avec un certain prêtre anglais nommé Courtenay, en compagnie duquel elle faisait des petits voyages de quelques jours. Le poète en devenait un peu boudeur, mais n'osait pas s'en fâcher. Il était alors occupé à la traduction du *Paradis perdu.* Ce fut à cette époque que Danloux fit le portrait des deux époux : il représenta l'aimable femme la plume à la main, écrivant sous la dictée du poète devenu presque aveugle.

(1) *Les Femmes de l'Emigration*, 1 vol. (Emile Paul).

Quand ils furent de retour à Paris, elle le tint jusqu'à sa mort soigneusement à l'écart du monde, l'obligeant à un labeur effréné.

« Cette influence domestique, écrit Sainte-Beuve, qui s'exerçait sur lui sans relâche, et qui, parfois, rabaissait son brillant talent à un usage presque mercenaire, ôtait quelque dignité à sa veillesse. Il récitait des vers au Lycée pour dix louis : on l'avait pour son ramage, comme on a, à la soirée, un chanteur... »

Il ne fallut rien de moins qu'un coup de sang mortel pour mettre fin à ce martyre domestique qui durait depuis vingt ans.

§

Détruire cette lettre était la chose la plus irrévérente que l'on pût faire envers la mémoire d'A. de Vigny. Il faut espérer que ce sacrilège n'a pas été consommé : il serait d'ailleurs inutile. En premier lieu, parce qu'il est bien certain que la lettre a été copiée. En second lieu, parce qu'en détruisant la lettre on n'a pu détruire son souvenir, que de nombreux documents attestent.

Pense-t-on que tout ce qui à été écrit autour d'elle, et pour ne pas chercher plus loin, que le commentaire explicite qu'en contiennent nos colonnes (transports d'une passion solitaire exaspérée jusqu'au spasme, — délectation solitaire) soit plus favorable à la mémoire du poète que la lettre elle-même? Ce qu'il y a de choquant dans l'action (dans l'action tout entière, on m'entend bien) subsiste sans atténuation, seule est détruite la beauté d'un texte dont le style avait, nous dit-on, de la magnificence, cela est irréparable et de pur vandalisme.

En outre on a, ce faisant, ouvert le champ à des suppositions pires que la vérité (puisque la lettre n'était pas impubliable). On a de plus détruit tout contrôle et vérification réelle des faux textes qui ne manqueront pas de circuler. On a rendu possible la publication, sous le nom de Vigny, de mille turpitudes, dont aucune d'ailleurs n'entachera sa mémoire, que rien ne saurait atteindre.

Nous ne devons pas, dans cette question, songer à l'intéressé. Rien n'eût été si malséant que de solliciter son avis sur pareil sujet. Nous dirons plus. Eût-il manifesté son désir de voir détruire cette lettre qu'il n'eût pas fallu lui obéir. Personne ne blâme les héritiers qui ont sauvé des ouvrages condamnés par leurs auteurs.

Mais nous sommes ici sur le point d'aborder la question de l'Art secret. Je ne pense pas qu'une Société aussi raffinée que celle des Intermédiaristes soit divisée sur ce sujet intéressant et délicat.

Toutes les époques, tous les grands maîtres — ou presque — ont produit des œuvres libres, dont maints sots chefs-d'œuvre. On s'indignerait à bon droit contre qui voudrait anéantir certains Rembrandt où certains poèmes de Gœthe, ou tels et tels antiques. Il n'y a guère de Cabinet qui n'ait son Cabinet secret. C'est là qu'un voluptueux dilettante aurait dû ranger mystérieusement la lettre d'Alfred de Vigny.

J'aime assez ces réflexions qu'un anonyme communique à l'**Intermédiaire**, et non moins celles du Dr Marcel Baudouin dans le même numéro, mais il faudrait savoir si la lettre a bien été brûlée,

si l'histoire n'est pas une simple vantardise de l'hypocrisie. Exacte, elle retombe sur Chéramy, qui aurait dû mieux veiller à la destinée de ses collections. Mais attendons la fin, c'est-à-dire le mois de septembre de la présente année.

R. DE BURY.

THÉATRE

Théatre de l'Œuvre : *La Brebis égarée*, pièce en 3 actes et un prologue, de M. Francis Jammes (9 avril).— Vaudeville : *Les Honneurs de la guerre*, comédie en 3 actes, de M. Maurice Hennequin (18 avril). — Memento.

Le Théâtre de l'Œuvre, qui joua Ibsen, nous donne maintenant des pièces catholiques, — un plaisant dirait des pièces du pape. Après *l'Annonce faite à Marie*, de M. Paul Claudel, *la Brebis égarée*, de M. Francis Jammes, je dirai tout de suite que le plaisant aurait tort. Sans doute, ces deux œuvres ne sont pas du théâtre, au sens, pas toujours si excellent, où on l'entend couramment. Peut-être même ne sont-elles pas des pièces du tout, en dépit d'un développement et d'une action qui se prêtent fort bien à la scène. Mais ce ne sont pas de mauvaises pièces. Elles ont, — et je préfère certes *la Brebis égarée* à *l'Annonce faite à Marie* parce que plus simple, plus humaine, plus vraie, — leur intérêt, et on peut même dire, par moments, leur beauté. J'ajouterai qu'à une époque où le théâtre juif, —juif par ses auteurs et juif par les sujets qu'il présente et surtout la manière dont il les traite, — occupe presque toutes les scènes, nous pouvons bien, une fois de temps en temps, écouter des pièces d'inspiration catholique. Si nous ne sommes plus en état, ce dont il faut, selon moi, nous féliciter, d'être touchés par leur mysticisme et de le sentir bien profondément, au moins, dans leur essentiel, sont-elles plus près de nous... rétrospectivement. Je dis cela, au reste, sans rien de personnel. L'inspiration religieuse de *la Brebis égarée* m'est certes aussi étrangère que l'extraordinaire vocabulaire de M. Henry Bataille ou les morbides inventions de soi-disant psychologie amoureuse de M. de Porto-Riche. Seulement, d'un côté, il y a un écrivain, un poète, la beauté de la simplicité et de la sincérité. Comment voudriez-vous que mon choix hésite ! Je ne serais d'ailleurs pas étonné que M. Lugné Poe ait pensé à ce contraste ; jouer des pièces religieuses, des pièces catholiques, quand partout, ou presque, sont offertes au public des œuvres foncièrement juives, en dépit des efforts de leurs auteurs à atteindre à notre ton et à notre esprit, je dis cela sans rien savoir de précis. Il me semble tout bonnement que c'est là une fantaisie qui peut venir, — qui peut même être venue ! — à un directeur de théâtre.

J'ai à peine besoin de présenter M. Francis Jammes aux lecteurs du *Mercure*. C'est un vrai poète, un poète charmant, et peut-être

un grand poète. Il a su parler de certaines choses sur un ton qui n'est qu'à lui. Il n'est pas une page de son œuvre qui ne donne l'impression de la sincérité, dans le style le plus simple. Aucune déclamation, aucune emphase, aucune recherche verbale. Les tableaux, les sentiments, les émotions les plus vrais. Evidemment, il y a de grands profits à retirer de la lecture des drames de M. Paul Claudel, nouveautés sans pareilles dans la littérature française. Il est toutefois plus sûr qu'il faut plaindre les gens qui n'ont pas lu M. Francis Jammes. Ils ignorent une poésie délicieuse, une poésie véritable, dans son extrême originalité.

Tous ces dons que je viens de dire, M. Francis Jammes les a montrés une fois de plus dans **La Brebis égarée**. Rien de plus simple que cette pièce. Elle est comme une suite de tableaux aux couleurs effacées. Imaginez des scènes de vie provinciale. C'est modeste, tranquille, sans le moindre éclat. Même les « orages du cœur » y ont quelque chose d'apaisé. Cela déconcerte un peu tout d'abord, semble fade, et charme ensuite profondément. La Brebis égarée, c'est l'épouse adultère. Françoise est une jeune femme à l'esprit romanesque mariée à un homme qu'elle trouve un peu simple. Elle s'est éprise d'un jeune poète, ami de son mari, pour avoir lu ses vers. Toute à son amour, elle fuit avec lui, loin de son mari et de ses enfants. Mais la pauvreté, et aussi la souffrance physique, à la suite d'une maladie, la ramènent à Dieu, et, par Dieu, au foyer qu'elle a quitté, et où l'accueille, dans un grand pardon, celui qui n'a pas cessé de la chérir. Un prologue, sorte de poème à deux voix, précise ces scènes, et les contient déjà tout entières, dans leur grâce, leur tendresse, leur émotion. J'aurais voulu pouvoir vous donner ici ce prologue, dans lequel la force se joint à l'ingéniosité, dans lequel la poésie s'exprime par les mots les plus naturels. Je veux du moins vous donner le monologue du mari, dans la scène où il attend le retour de sa femme.

Paul, *pense tout haut.* — L'heure s'avance. Il vaut mieux ne pas aller sur le quai... Il vaut mieux que je l'attende ici... à cause des gens... Si elle avait une crise devant ceux qui descendront... d'ici la voiture est tout près... à cause des gens qui pourraient s'étonner... encore à cause des gens... toujours à cause des gens...

Elle revient. Elle va être là ; être là. Je pense à nos fiançailles, *aux Cerises*, il y a neuf ans. J'étais si fier parce qu'elle était plus fine que moi ! Et j'avais peur, j'étais timide... On est timide quand on est devant quelqu'un dont on se pense indigne. Elle était si belle ! Et je ne savais que lui dire ; il aurait fallu avoir une autre langue que la mienne pour lui parler... la langue de celui qui m'a trahi. Elle relevait sa robe au-dessus des chevilles pour entrer dans l'étable où un petit veau venait de naître. Elle disait : « Il est bouclé et il est têtu. » Et elle disait encore : « Paul, vos instruments agricoles sont comme de beaux insectes avec leurs ailes d'a-

cier, leurs corselets rouges et verts. » Et moi je retenais des phrases comme celles-là parce que l'on retient tout de ceux que l'on aime... Il me semblait, lorsque je l'écoutais, que mon cœur mûrissait dans un soleil vivant et réjoui. Et quand, au soir, elle quittait les *Cerises*, je remontais faire les comptes des ouvriers. Et j'étais bête, comme on dit : je pleurais et je me disais : « Mon Dieu !... Pourquoi tant de bonheur ? Mon Dieu... que vous êtes bon ! »

... Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous accablé ?...

... Et quand Jacquot est né, elle m'a dit : « Je souhaite qu'il ait comme toi une âme saine... ô mon ami ! regarde : il a sur les cheveux un peu de l'or de ton caractère, de cet or que tu as fait croître dans tes champs bien tenus... »

Et lorsqu'il y avait de belles récoltes, je m'amusais de voir comment une vendange devenait le caprice de son beau cou, de ses doigts ou de son poignet. Et je me disais : Il est bon que je la gâte parce que je suis un peu devant elle comme l'enfant qui, en présence d'une chose trop précieuse mise à sa disposition, ose à peine s'avancer pour la toucher et se sent plein de larmes.

... O mon Dieu ! Pourquoi ai-je été frappé ? N'est-ce pas un mauvais songe ? Quelquefois le rêve a telle apparence de réalité, il semble qu'il dure si longtemps que, lorsque l'on se réveille, on ne peut croire à son bonheur... O mon Dieu ! réveillez-moi... Mais, hélas ! je n'ai pas besoin d'être réveillé... Car je suis ici, sur un banc, dans une vie et dans un pays qui existent, loin de ma contrée natale. Et en attendant réellement la femme qui m'a été infidèle, je me sens triste jusqu'à la mort et je dis : ô mon Dieu ! Faites que ce calice s'éloigne de moi...

Et cependant je ressens je ne sais quelle douceur dans mon humiliation. Que votre grâce ne m'abandonne point, Seigneur, car il se fait tard et déjà le jour de mes années décline et il faut l'employer avec miséricorde et charité, il faut soigner le repentir avec l'amour.

... Je l'aime. Je l'aime comme aux premiers jours quand elle riait d'être trempée par la tonnelle trop étroite pour nos baisers. Je l'aime, et si son corps a été fané par la douleur de la chair et de l'esprit, je la conserverai dans l'ombre, jalousement, comme une pensée en deuil entre les feuilles d'un paroissien sacré.

... Ah ! si en cet instant le reste du monde n'existait pas, mais seulement Françoise et moi et les enfants, il me semble que je ne souffrirais plus ; que sa faute serait comme n'ayant jamais été... Sont-ce donc ceux qui nous entourent qui rendent si lourde notre croix ? O mon Christ, si vous n'aviez pas créé les hommes, si vous n'aviez pas vécu parmi eux, si vous ne leur aviez pas prêché l'amour, vous n'auriez pas été crucifié. Il faut que le monde soit.

... Elle va être là. Elle va revenir.

Et succédant à ma douleur, voici la joie de Dieu qui m'inonde et il me semble que le ciel descend sur la terre parce que j'ai pardonné et parce que j'appelle le règne de l'amour dans mon cœur. Dieu ! Votre Règne est dans mon cœur, dans le cœur de cet homme quelconque, dans ce cœur où vous êtes entré comme la ronce fleurie qui pénètre dans l'enclos. N'ai-je pas été fait à votre ressemblance ? Les instruments du supplice n'apparais-

sent point toujours. Mais n'ai-je pas une couronne et un manteau et un sceptre dérisoires? « Voici l'Homme », a dit Pilate. Qui est là pour me bafouer ? Me voici. Je suis le frère de Dieu. La douleur m'a ouvert l'intelligence et je vois bien que la Passion est là encore et qu'il m'a été donné de la parfaire avec cette joie terrible qui fait frissonner de son souffle les feuilles de l'Evangile à l'heure où mon Sauveur s'écrie : « J'ai soif ! » J'ai soif aussi, moi, soif de l'âme que vous m'avez confiée et il ne sera pas dit que je n'ai pas attendu la maturité de la moisson pour arracher l'ivraie. J'ai soif de l'âme que vous m'avez confiée, sacramentellement... J'avais une unique brebis. On me l'a prise. J'ai pardonné. Au nom de mon amour, ô moi-même ! tais-toi !

Il regarde sa montre.

Elle va être là. Qu'est-ce qu'elle va faire quand elle va être là ? Va-t-elle se taire ? Elle a quitté Burgos il y a trois jours... Elle aura repassé, en chemin de fer, devant *les Cerises*... Aura-t-elle jeté un regard sur la maison déserte comme une alouette qui ne chante plus ?... Elle aura peut-être évoqué tout cela qui s'efface, qu'elle a effacé : le soleil sur les noyers ; les jeux des enfants dans la prairie; le salon grand ouvert dans la lumière, aujourd'hui glacée, où brillait son aiguille sur son ouvrage... Je la revois avec un morceau de fil blanc dans la bouche, et toute réjouie, avec ses fossettes de beau fruit... Ah ! Je ne savais pas, moi, exprimer ces choses-là en vers, mais je les ressentais. Est-ce qu'il y a besoin d'écrire l'amour pour qu'il soit vrai ? Est-il besoin, pour le donner, de raconter son cœur ? Je ne sais pas, moi, raconter mon cœur. Et quand Françoise et Pierre s'extasiaient sur la beauté des épis, je ne savais pas la peindre, moi qui les avais semés dans la joie, et mon âme n'avait qu'une prière muette comme la voix de ces épis. Pourtant je conservais en moi ces choses... Pour moi elles étaient de la vie, de la vie toute simple. Et j'aimais Françoise sans effort comme une pomme se colore pour se laisser découvrir dans le feuillage sans le quitter.

Elle va être là. Elle va être là, présente. C'est comme si la moitié de mon âme accourait à la rencontre de l'autre moitié. Il me semble que je ne l'ai pas quittée un instant durant ces mois longs et lourds... Il y avait dans mon cœur un point où aboutissait le sang de Françoise et, malgré la séparation, j'entendais en moi couler ce sang à gros sanglots. Ce n'est pas de la poésie cela, mais c'est peut-être de l'amour... Et quand je baignais, seul, mon enfant malade, et lorsque son cœur battait contre ma main comme celui d'un pauvre chat, je sentais bien que c'était aussi le cœur de sa mère qui battait là, en lui, et que nous ne sommes qu'une grande Communion des Saints.

La Brebis égarée a été représentée avec la mise en scène la plus simple. Comme décors, des draperies. Un simple meuble, différent à chaque tableau, situait la scène. Des toiles de fond, peintes d'après les maquettes de M. Charles Lacoste, donnaient tantôt un coin de paysage ou de ville. Jamaison n'a mieux montré l'inutilité des grandes mises en scène, dont on abuse tant aujourd'hui. On doit des élo-

ges à MM. Dhurtal, José Savoy, Mme Glady Maxhance, et, comme toujours, à M. Lugné Poe.

Voici maintenant un compte rendu du nouveau spectacle du Vaudeville :

« Le Théâtre du Vaudeville continue, avec **les Honneurs de la guerre**, l'œuvre entreprise par M. Paul Bourget, d'études sociales à portée moralisatrice. Certes, la comédie de M. Maurice Hennequin offre quelque chose de plus gai qu'*Un Divorce* et *la Barricade*, peut-être même est-elle mieux faite au point de vue dramatique, l'exposition au premier acte m'en semblant irréprochable et les scènes, au cours de la pièce, préparées avec plus d'adresse, plus d'ingéniosité, sans trahir le moindre effort. Le langage n'y est pas moins bon et, quant à l'idée génératrice (j'allais écrire la thèse), et qui est la conclusion que l'auteur voudrait que le public tirât lui-même (la carte forcée, quoi !), elle est, non moins que celles auxquelles tâche M. Paul Bourget, éminemment traditionnaliste. Le conflit psychologique que M. Maurice Hennequin nous expose se résout comme il convient à la satisfaction de la morale bourgeoise, grâce à ce sentiment qui, quoi qu'on en dise, perdure au fond de chacun : l'honneur. Que la guerre soit nationale ou conjugale, nous exigeons d'en remporter les honneurs. Se battre, encore et toujours, plutôt que souffrir une défaite et, plutôt interminablement se quereller devant l'office assemblé (l'office jouant ici le rôle des nations qui ne participent pas à la guerre), que de quitter la place en se reconnaissant cocu. O saine et sainte horreur du cocuage, gloire du sol gaulois, que de foyers sont demeurés debout par ta seule vertu !...

« Frédéric, comte de Cermoise, une fois entré dans la catégorie des « génaires » (on est « génaire » de quarante à cent ans) et las de faire la fête, a épousé, à Quimper, Huguette, fille du Marquis et de la Marquise de Kersalec. Mais Huguette, elle, en dépit des préceptes qui lui furent inculqués au couvent, en dépit de l'exemple vivant qu'est pour elle l'union parfaite et toujours énamourée de son père et de sa mère, Huguette ne rêve que petits théâtres et restaurants de nuit. Frédéric comprend qu'il serait vain de lutter contre le nietzschéisme inconscient qui la pousse à « vivre sa vie », car il voit au-dessus de lui, nouveau glaive de Damoclès, la paire de cornes symbolique prête à descendre sur son front. Que pourra-t-il, lui qui représente ici l'esprit de retour sur soi-même, l'esprit de la méditation, voire de la vie intérieure (il ne désire que cela, son petit intérieur !), que pourra-t-il contre toutes les séductions du siècle incarnées dans ce prestigieux meneur de cotillon que l'Europe et les Amériques s'arrachent l'une à l'autre, Stanislas de Pressigny ? Il se résout donc à refaire la fête. Malheureusement, ses forces physiques n'atteignent pas à la hauteur de son bon vouloir, et c'est une sorte de

somnambule qu'Huguette traîne après elle des Folies-Bergère à l'Abbaye ou au Monico, et du Monico dans son lit. Nouvelle résolution, il divorcera ; et, comme sa femme y consent, toux deux conviennent qu'un constat de flagrant délit d'adultère sera dressé par le commissaire de police, d'un adultère supposé commis par lui avec la complicité d'une jeune modiste de ses amies. Mais le cœur d'Huguette n'est pas moins français que le sien, et, après réflexion, telles ces dames de la Comédie, déclare indigne d'elle cette distribution des rôles. Etre cornarde? fi ! Elle réclame le droit qu'a quiconque de vivre son petit adultère et exige, pour elle, les honneurs de la guerre. Cette compétition d'intérêts semblables amène les deux parties à installer au domicile conjugal, chacun dans son lit respectif, qui son amant qui sa maîtresse. Comme on le voit, la situation est extrêmement tendue et, pour en sortir, il faudrait qu'un des deux adversaires consentît à la défaite, mais comme, malgré leurs défaillances morales, ils ont le cœur haut placé et de race, nul d'eux ne s'y peut résoudre. Pourtant, parce qu'il faut qu'au théâtre et dans la vie les choses s'arrangent, Frédéric et Huguette découvrent au fin fond d'eux-mêmes, comme derrière les fagots, à la lumière de la jalousie, un peu du vieil amour, grâce auquel la famille une fois encore est sauvée. L'affabulation de la pièce de M. Maurice Hennequin est au surplus toute dans cette bénédiction qu'apporte, en apothéose, aux deux époux, le Marquis et la Marquise de Kersalec, parangons de l'honneur conjugal.

« *Les Honneurs de la Guerre* sont supérieurement joués par MMmes Marie Magnier, Arlette Dorgère et Simone Frévalles et par MM. Rozenberg, Lérand et Plateau. »

Memento. — Vaudeville : *Hélène Ardouin*, comédie en 5 actes, de M. Alfred Capus (14 mars). — Théâtre des Arts : *Les Deux Versants*, pièce en 5 actes, de M. William Vaugan Moody (11 avril). — Théâtre Idéaliste : *Le Mystère du Chevalier qui donna sa femme au diable* (xve siècle), écrit de nouveau et mis en scène par M. Carlos Larronde (12 avril). — La Petite Scène : *La Gageure imprévue*, comédie en un acte, de Sedaine ; *le Faucon et les Oies de Boccace*, comédie en 3 actes, de la Drevetière de l'Isle (2 mai).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Théatre des Champs-Elysées : *Le Freischütz* de Weber ; *Benvenuto Cellini* de Berlioz ; représentations italiennes et concerts. — Théatre des Arts : *Pygmalion* de Rameau ; *le Festin de l'Araignée*, ballet de M. Gilbert de Voisins, musique de M. Albert Roussel ; *Mesdames de la Halle*, opérette d'Offenbach. — Opéra-Comique : *Il était une bergère*, conte lyrique de M. André Rivoire, musique de M. Marcel Lattès ; *le Pays*, drame de M. Le Goffic, musique de M. Guy Ropartz.

L'édifice que M. Gabriel Astruc baptisa **Théâtre des Champs-Elysées**, sans doute parce qu'il se dresse Avenue

Montaigne, est une construction modern-style dont l'extérieur, avec son parti-pris de lignes droites et ses vomitoires écrasés, fait un peu l'impression d'une gigantesque cage à mouches ; et cependant ce n'est tout de même pas mal du tout dans sa rigidité volontaire. On pénètre dans un hall d'hôtel ultra-select où, supplantant le désuet contrôle, de reluisants majordomes, en livrée et mollets, parés de chaînes nickelées, vous indiquent la direction de votre place. De non moins imposants larbins vous conduisent respectueusement jusqu'à votre fauteuil, et on peut contempler la salle. Etagée en courbes élégantes, couronnée de fresques signées Maurice Denis, inondée d'une lumière égale, tamisée, douce aux yeux quoique intense, elle est vraiment très bien, elle aussi, cette salle. Le gris des marbres et l'amaranthe des tentures forment un harmonieux contraste. C'est cossu, simple et de haut goût. Sans doute, tout cela semble peut-être encore un peu trop neuf, mais le temps se chargera, comme ailleurs, des atténuations nécessaires. Les sièges y sont confortables et, à quelque endroit qu'on se trouve, on voit toute la scène et on ne perd rien du spectacle. En vérité, c'est parfait. Asseyons-nous donc et écoutons. Au premier moment, on est assez surpris par la sonorité de l'orchestre. Encore que l'acoustique s'atteste assurément bien supérieure à celle de l'Opéra, cette sonorité apparaît comme ouatée et un peu grêle. On dirait qu'on l'entend, sinon de très loin, du moins d'une pièce voisine dont la porte serait entr'ouverte. Peu à peu, on remarque un certain manque d'équilibre entre les timbres associés. Les cordes, avant tout, cette âme de l'orchestre, ne sonnent pas, semblent comme enrouées dans les passages de douceur et dominées dans les *forte* par le reste. Le défaut est fâcheux, peut-être capital. Il sera évidemment indispensable de relever un peu le plancher de l'orchestre, qu'on logea ici dans un trou à l'instar de Bayreuth. Seulement le trou est trop profond sans doute. Le remède est donc facile ou, du moins, le paraît. On peut toujours essayer. Mais voici que l'Ouverture s'achève et que le rideau se partage. Et alors on se sent vraiment plutôt interloqué. Entre, non pas seulement le faste, mais le goût, la réelle qualité artistique de tout ce dont on fut entouré jusqu'ici, et l'acabit de ce qu'on découvre sur la scène, le désaccord est inopiné, le disparate d'une brutalité pénible à presque tous égards, et il persistera jusqu'au bout. On ne s'attendait assurément pas aux splendeurs rutilantes des Ballets Russes, qui d'ailleurs n'eussent point été de circonstance, et on admet volontiers qu'une entreprise régulière et dépourvue de subvention s'accommode difficilement des prodigalités propres à des représentations exceptionnelles ; mais M. Jacques Rouché a donné depuis deux ans au Théâtre des Arts des exemples dont le Théâtre des Champs-Elysées eût pu s'inspirer à bon compte. On n'imagine

guère la médiocrité et le pompiérisme des décors où il nous offrit le **Freischütz**. L'honnête Salle Favart des familles n'aurait pas trouvé mieux jadis pour montrer *le Pardon de Ploërmel* ou *Fra Diavolo*. Dans ce cadre banal et suranné sévit en outre une adéquate mise en scène évoquant sans effort les plus toulousains souvenirs. M. Van Dyck, qui fut ténor, a quelque temps collaboré naguère avec M. Pédro Gailhard, et on s'en aperçoit. Les mouvements des ensembles, les entrées, sorties ou évolutions des personnages sont d'une imperturbable maladresse ; les attitudes et les gestes de ceux-ci, à peu près, à l'avenant. Enfin on ne se douterait certes pas, et à aucun propos, que le Théâtre des Champs-Elysées dispose d'une machinerie perfectionnée. Les entr'actes étaient d'une longueur pareille, en somme, à celle à quoi nous sommes condamnés ailleurs, et néanmoins parfois insuffisante. Peut-être fut-ce pourtant un accroc accidentel qui provoqua, après l'introduction du 3e acte, l'interruption de quelques instants de silence en face du rideau obstinément baissé. Mais les apparitions et disparitions de Samiel et des autres spectres se divulguent d'une puérilité excessive. Dans la Gorge au Loup, malgré l'obscurité, on les distingue nettement, qui sortent de derrière quelque portant, s'avancent, puis se baissent et rejoignent à reculons leur cachette. La fantasmagorie romantique de ce tableau est, du reste, totalement ratée. Le décor est un fouillis quelconque aussi mal approprié que possible aux jeux de scène indiqués. Au milieu, un torrent de tout repos déroule par intermittence une cascade à mécanique. La plupart des prescriptions fantastiques du livret sont méconnues. La tempête est escamotée, comme aussi bien la Chasse infernale, que quelque projection cinématographique réaliserait cependant sans peine et à souhait aujourd'hui. Pour la mort de Kaspar, M. Van Dyck n'a pas manqué naturellement d'emprunter à notre Opéra le gros chêne fendu dans le tronc duquel surgit soudain le buste de Samiel ; seulement, au lieu d'un truc d'ombre et d'éclairage subit, il y emploie une simple toile très foncée et, à travers une sorte de grillage, on discerne Samiel qui la soulève tout bonnement avec la main pour apparaître et s'en aller de la même façon candide. Tout cela est regrettablement enfantin. M. Van Dyck eût pu précieusement s'aider des jeux de lumière plus ou moins polychromes, mais il n'a manifestement pas le plus léger pressentiment de la manière de s'en servir, et aurait bien besoin de demander quelques leçons à M. Albert Carré, qui en sait tirer un si heureux parti. A ce point de vue, les indications du dramaturge furent presque constamment faussées et le plus gauchement du monde. Bref, en tant que spectacle, la désillusion fut suprême autant qu'inattendue. Peut-être ne fut-on pas beaucoup moins déconcerté par l'aspect nouveau, encore qu'authentique, sous lequel nous

était présenté ce *Freischütz*. M. Georges Servières en a pour la première fois rédigé une traduction fidèle, strictement conforme à l'original, et on doit certainement l'en féliciter. Mais peut-être exagéra-t-il le scrupule et la révérence, en traduisant quasi mot à mot le livret de Kind. On avait la sensation gênante qu'il attribuât à ce texte innocent une valeur égale à celle de la musique de Weber. Il aurait pu, sans le moindre dommage, en condenser quelque peu l'essentiel et, sans en altérer l'ingénuité, en élaguer maint ridicule. D'autre part, nous ne sommes plus accoutumés à cette alternance de discours et de chants; nous en tolérons désormais malaisément la convention caduque, et la musique, qui seule ici constitue le chef-d'œuvre, semble perdre bien plutôt que gagner à ce morcellement. Malgré l'indéniable intérêt de cette restitution historique, je confesse humblement préférer encore les récitatifs de Berlioz, d'autant que, dès qu'il leur fallait parler, les acteurs s'attestaient presque unanimement à peine à la hauteur de l'amateur de salon le plus novice et souvent même bien au-dessous. Et je ne saurais guère contredire l'avis d'un mien ami, volontiers nomade, qui m'assurait dans les couloirs que, sur des scènes provinciales, certains des interprètes eussent récolté sous des huées une ample provision de pommes cuites. Par bonheur, il restait l'adorable musique, dont un siècle n'a pas effleuré la radieuse fraîcheur, et où la bonne volonté de la troupe se rattrapa, en somme, fort honorablement. Que le Théâtre des Champs-Elysées nous octroie seulement ainsi, sans vedettes, tout ce que promet son programme, et il aura droit à notre reconnaissance. Mais il semble bien qu'à ces fins le concours de M. Weingartner lui soit plus superflu que tutélaire. M. Weingartner s'est visiblement refroidi avec l'âge. Il paraît avoir renoncé à la gesticulation tintamarresque dont l'incontinence nous ahurit jadis jusqu'à l'angoisse de le voir se casser quelque chose au cours de ses violents exercices. Son virtuosisme impénitent cultive aujourd'hui l'effet contraire sans dépouiller le fignolage. Sous prétexte sans doute de germanique bonhomie, de *Gemüth*, sa direction traînarde affubla d'un bonnet de nuit le délicieux chef-d'œuvre. Celui-ci cependant sortit victorieux de toutes ces épreuves, dont aucune ne put prévaloir contre l'enchantement sonore.

Il n'en fut pas de même, hélas! pour **Benvenuto Cellini**. En vérité, on ne saurait sans injustice reprocher véhémentement à nos aïeux l'éclatant insuccès dont ils saluèrent cet ouvrage. Pour nous à l'heure qu'il est comme en 1838 pour eux, *Benvenuto* s'avère dans l'ensemble, à franchement s'exprimer, ce qu'on appelle « une barbe » en français véridique. Il est infiniment probable que la mise en scène de M. Van Dyck n'a pas été sans contribuer notablement à un désastre que l'ingéniosité de M. Albert Carré aurait peut-être conjuré. Le livret de *Benvenuto* est certes des plus fastidieux, aussi dénué d'é-

motion que même du moindre intérêt; mais sans doute aurait-il été possible de faire de cette sorte d'*opera-buffa* autre chose que du Guignol niais, encadré de décors étalant sans vergogne le poncif le plus conventionnel sous les plus maladroits éclairages. Le pittoresque même ne fut pas moins raté ici qu'ailleurs. M. Van Dyck a reçu joyeusement de M. Pédro Gailhard la tradition des feux de bengale rouges dont les exploits passés sont entre tous inoubliables. C'est sur cet immuable incendie qu'il plaqua le tohu-bohu d'un carnaval romain inopinément traversé par un quadrille de ballerines d'opéra exécutant sereinement, avec force sourires à la salle, le pas d'un divertissement bien symétrique. Il est curieux que la profondeur de la scène semble ici avoir éte si gauchement exploitée que ce tableau de vie et de multitude grouillantes en apparaît aussi étriqué que terne, en somme, et à la fois confus et compassé. Pour comble, le soir où je pris mon billet, il advint que les chœurs, ayant perdu la tramontane, s'arrêtèrent soudain de chanter au beau milieu du tumultueux finale en laissant à l'orchestre affolé le soin de terminer l'acte sans eux. Un semblable accident témoignerait, où que ce soit, de la plus déplorable négligence dans la préparation d'un ouvrage; ce n'est, au demeurant, pourtant qu'un accident, tandis que mise en scène, jeux de lumière et interprétation sont ici le résultat conscient d'efforts évidemment sincères. Et on peut s'en convaincre que, dans le meilleur cas, il ne pouvait rester de *Benvenuto Cellini*, au Théâtre des Champs-Elysées, que la musique toute nue, comme pour le *Freischütz*. Seulement, l'aventure était fort différente. *Benvenuto* est l'une des œuvres les plus inégales de Berlioz. A une verve mélodique parfois étincelante y succède tout à coup la torpeur quasiment désertique d'airs démodés et insipides. Il n'y a pas de milieu chez Berlioz entre l'originalité savoureuse et la pire platitude, et on conçoit que la réceptivité puisse être fortement décontenancée par les soubresauts d'une incohérence où la musique en soi est absolument incapable d'offrir quelque compensation. Au point de vue purement musical, en effet, *Benvenuto* a l'air d'une sorte de gageure. Son Ouverture en est peut-être l'unique morceau musicalement acceptable. En relisant la partition, on est positivement effaré de l'amusicalité constitutionnelle qu'elle trahit chez son auteur, de son impéritie harmonique et modulatrice, de son invraisemblable impuissance à manier spontanément le langage sonore. J'avais quelque remords de la sévérité d'une analyse publiée autrefois ici sous le titre de *Hector Berlioz « musicien »*, mais il faut bien se rendre à l'évidence. D'une façon générale, la musique de Berlioz ne vaut que pour l'éventuelle saveur de son inspiration mélodique dont il ne sait le plus souvent que faire. En dehors de cette monodie, la musique de *Benvenuto*, à proprement parler, n'existe pas; et, même aux plus

verveux instants de cette inspiration monodique, c'est à peine si le compositeur parvient laborieusement çà et là à la doter d'une harmonisation quelque peu pertinente. Certes oui, Berlioz a bien été « le moins musicien des musiciens », et il le fut rarement aussi peu que dans *Benvenuto*. Cependant, de ce diable d'homme, rien n'est indifférent, et on n'en doit pas moins louer hautement M. Astruc d'avoir essayé de réhabiliter cet ouvrage oublié du malgré tout génial et frénétique ancêtre de notre romantisme national, en même temps qu'il nous restituait un *Freischütz* authentique. On aimerait établir un rapport péremptoire entre la musicalité intrinsèque des deux œuvres et l'accueil qui leur fut respectivement réservé; mais le public du Théâtre des Champs-Elysées est si particulier qu'on craindrait d'être téméraire. Il est probable que *Benvenuto* le rasa carrément; quant à la musique du *Freischütz*, elle ne le gêna nullement pour causer de ses petites affaires. Autour de mon fauteuil, à tout le moins, les conversations animées ne se sont guère interrompues durant l'audition tout entière. N'empêche que *Benvenuto* ne déçoive à l'heure qu'il est tout le monde, profanes aussi bien qu'avertis, tandis que le *Freischütz* jouit toujours d'une jeunesse qui paraît intangible. L'un, et précisément le plus récent en date, est déjà périmé sans plausible recours; l'autre est « resté » et restera aussi longtemps que l'art harmonieux des sons charmera des sensibilités humaines. Et il en faut conclure une fois de plus que la pérennité des œuvres musicales est d'ordre exclusivement spécifique. Comme deux siècles plus tôt l'*Orfeo* de Monteverdi, qui nous émeut encore, le *Freischütz* marque un tournant de l'évolution sonore. Et c'est ici qu'on peut constater plus clairement que nulle part ailleurs peut-être le caractère objectivement déterminé de cette évolution dont j'entretiens souvent les lecteurs du *Mercure*. Avec l'intronisation décisive d'un accord fondamental de neuvième, issu du phénomène de la résonance naturelle, un concept harmonique étranger à la sensibilité des « classiques » instaure un langage nouveau et du même coup le « romantisme ». C'est uniquement cet accord rénovateur, que, pour la première fois dans la musique, on rencontre presque à chaque page, qui semble comme empourprer le chef-d'œuvre, et confère à son inspiration une saveur inconnue jusque-là. La cavatine d'Agathe est à cet égard sans exemple, sans précédent. Rarement le génie d'un musicien s'attesta aussi essentiellement harmonique que celui de Weber. La mélodie, chez lui, jaillit spontanément de l'harmonie, en paraît naître, constituée de sa sève et engendrée par elle comme un fruit. Grâce à cela, la musique du *Freischütz* est une pure émanation de la nature; nul chef-d'œuvre ne fut plus ingénu ni plus profond; aucun n'a moins à redouter du temps.

J'avoue ne pas être de ceux que scandalisa l'intermède de quelques

représentations italiennes, dédiées par le Théâtre des Champs-Elysées à l'art du *bel canto*. Les pensionnaires de nos scènes lyriques subventionnées ne pourraient que tirer profit à ne pas en manquer une seule. Le lamentable état de la science du chant dans notre capitale suffirait à excuser, en manière de leçon, la reprise même de *Lucie de Lamermoor*, et chacun sait que *le Barbier* est un chef-d'œuvre. En attendant sans doute l'organisation régulière d'un plus copieux répertoire, les soirées d'opéra du Théâtre des Champs-Elysées ont fréquemment pour lendemain des concerts symphoniques, qui semblent parfois dévoyer à des exhibitions de virtuoses. Le concert d'inauguration exhiba assez comiquement, dans le rôle de chef-d'orchestre, la fleur de nos musiciens consacrés dirigeant chacun à son tour un ouvrage de sa composition. On eut le droit de s'étonner parmi cette anthologie de notre art national, de ne pas trouver au programme le nom de M. Maurice Ravel, sans lequel une manifestation représentative de musique française contemporaine apparaît évidemment incomplète. La plupart des autres concerts furent employés par M. Weingartner à la révélation de Beethoven au prix de 18 frcs le fauteuil. Le public du Théâtre des Champs-Elysées est décidément très particulier. On n'en doit pas moins accorder un bienveillant crédit à cette entreprise visiblement encore inexpérimentée. Ce qu'elle nous donna jusqu'ici était, en somme et malgré tout, intéressant à plus d'un titre. Les projets qu'elle annonce sont audacieux et séduisants. Souhaitons que l'avenir les réalise.

§

La place m'étant mesurée, arrivant au Théâtre des Arts, j'en profiterai pour faire au **Pygmalion** de Rameau la charité de le passer sous silence. **Le Festin de l'Araignée**, qui suivait, imaginé par M. Gilbert de Voisins, est un spectacle de la plus curieuse originalité où, dans un piquant décor de M. Maxime Dethomas, on assiste aux péripéties tragi-comiques d'un drame réaliste et, au fond assez cruel, dont les héros sont des insectes. Tout cela est imprévu, un peu bizarre et fort attrayant. M. Albert Roussel en composa une partition assez fouillée, que j'ai relue deux fois depuis, où se retrouvent ses habituelles qualités de charme délicat, de finesse, de grâce tout ensemble ingénue et subtile, sans compter l'éclat chatoyant de la parure instrumentale. Loin d'en paraître incommodée, sa maîtrise dans le maniement des timbres se jouait avec désinvolture des difficultés inhérentes à l'orchestre réduit mis à sa disposition et semblait plutôt excitée par les entraves imposées à sa fantaisie. L'ayant chaleureusement applaudi moi-même à l'audition pour le grand plaisir que j'y pris, je pourrais me borner à constater le brillant succès qu'obtint cet ouvrage et qu'il mérite certes à tous égards. Mais

le musicien m'intéresse trop pour me contenter avec lui d'un compliment banal, encore que vérace, ou d'un examen superficiel. Et, à l'épreuve de lectures réitérées, il me faut confesser que la musique de M. Albert Roussel m'intrigue étrangement. Elle ne ressemble guère à quelque autre en sa complexité éclectique ; elle apparaît assurément bien à lui : elle est donc évidemment « originale ». Et pourtant il est singulier que les inspirations mélodiques de M. Albert Roussel, ses thèmes ou motifs, s'imprègnent malaisément dans la mémoire pour s'y graver indélébiles ; qu'on n'en puisse à l'occasion conserver, et dans le meilleur cas, qu'un souvenir de la plus vague imprécision. La « personnalité » d'un musicien s'exprimant le plus expressément, comme aussi bien le plus spontanément, dans son inspiration mélodique, il s'ensuivrait qu'il faille éventuellement distinguer entre l'originalité et la personnalité d'un artiste. Peut-être, et même en effet. Mais, s'il n'est pas douteux qu'une forte personnalité se puisse manifester dans un art peu ou prou dépourvu d'originalité véritable, le contraire n'en demeurerait pas moins assez troublant. La soirée s'acheva au milieu des bravos et des rires par une opérette datant de 1858, **Mesdames de la Halle**, où on découvre avec stupéfaction un Offenbach musicien charmant, spirituel, verveux, s'inspirant çà et là de la chanson populaire, parodiant plaisamment le grand opéra d'alors et devançant M. Gustave Charpentier dans une scène de « cris de Paris » autrement réussie que celle de *Louise*. Cette farce désopilante fut enlevée par toute la troupe avec une sûreté, un entrain, un brio vraiment extraordinaires.

§

En même temps qu'un lever de rideau dont la longueur rendait l'insignifiance un peu impertinente, notre Opéra-Comique a monté une œuvre considérable de M. Guy Ropartz, intitulée **le Pays**. J'ai toujours volontairement évité de parler de la musique de M. Ropartz, par scrupule de porter sur elle un jugement peut-être inconsidéré. En présence de cet art si noblement sincère, démontrant, non seulement le métier le plus solide, mais un incontestable talent, et où je ne parvenais pourtant à reconnaître qu'un pâle et inconscient pastiche de César Franck, il me semblait que quelque chose m'échappait que je ne devais pas comprendre, et je m'abstenais. Aujourd'hui, M. Guy Ropartz paraît avoir enfin dégagé sa personnalité propre de l'influence tyrannique de celui qui fut son maître. Ses aspirations ne sont pas moins élevées, sa probité est aussi parfaite et il n'a rien perdu de son habileté polyphonique. D'autre part, *le Pays* témoigne d'un effort digne de tous les respects, et on peut même en éprouver par instants, au théâtre, l'illusion de quelque puissance. Et cependant, quand je voulus en lire la partition que m'adressa aimablement son

éditeur, il me fut impossible d'en jouer plus de deux ou trois pages à la file, et bientôt je dus renoncer, déconfit, à poursuivre la tentative. Il est trop évident que sans doute une infirmité de l'esprit m'interdit à jamais la compréhension de cet art et, partant, le droit d'en parler. Je persisterai donc à m'abstenir sur cet aveu confus. *Le Pays*, à la scène, est un fort beau spectacle ; interprétation, décors et mise en scène y rivalisent en excellence ou perfection. Nul ne désire plus que moi qu'on goûte à sa musique une joie dont je suis privé.

JEAN MARNOLD.

ART

Le Salon des Artistes Français. — Le Salon des Artistes Français représente bien la moyenne de la production française et la moyenne de ce que peut admettre d'art un public moyen. On n'y trouve pas de frisson nouveau, pas de hardiesses juvéniles, pas de savantes audaces, mais de l'ensemble médiocre quelques belles œuvres et quelques recherches ingénieuses. Pas mal de bons devoirs d'élèves, beaucoup de travaux féminins très sérieux, selon la mode courante moyenne, de bonne tenue de distinction correcte et un peu terne ! C'est le Salon préféré de la bourgeoisie provinciale ; donc beaucoup de portraits de dames de province, portraits lisses et comme faïencés, beaucoup de portraits d'hommes importants dans leurs sphères d'action, très correctement présentés au repos, dans un fauteuil le plus souvent, dignes et graves, peints dans des notes neutres. Beaucoup des peintres de ce salon peuvent pratiquement espérer à titre d'encouragement un achat de l'Etat pour un musée de chef-lieu, donc de grandes vignettes poussées au grand format, au tumulte, au grouillement, des histoires choisies dans l'histoire. Un de ces peintres à qui l'on conseillait d'intéresser la ville de Paris en peignant la mort de Babœuf demanda « à quelle bataille » ? Les municipalités aussi achètent des toiles, favorisent les peintres de la localité et aiment voir reproduire les grands faits du passé de la cité. Alors il faut en trouver, on en trouve. Un peintre chargé ainsi de célébrer une ville où il ne s'était jamais rien passé, apprit qu'en 1870 il y avait eu là une ambulance installée loin du théâtre de la guerre. Il peignit « une ambulance à O... pendant la guerre de 1870 ». On l'acheta. La mentalité des peintres d'histoire se trouve ainsi conformée par des hasards, et n'en est pas surélevée. Ce Salon fournit aussi le monde entier de petites anecdotes peintes ; on y trouve donc des tableaux de genre. Aussi comme les grands industriels ne dédaignent pas de placer dans leurs bureaux des images de leur industrie, on vend au Salon des aspects d'atelier, des moments du travail. Ces besoins assez variés de la consommation

engendrant une production assez variée, il y aurait donc au Salon une certaine diversité si ces besoins ne se représentaient pas les mêmes tous les ans, de sorte que tous les Salons se ressemblent un peu beaucoup, et l'art du placeur n'a pour rompre cette monotonie que de maigres ressources. Donc les surprises sont rares au Salon, et cette année, sur ce point, le Salon ressemble aux précédents Salons.

Tout de même, les grandes machines y sont moins fréquentes. Est-ce un signe des temps! Si l'on veut : mais partiellement. Il apparaît que ces temps-ci les imitateurs, les Panurgistes sont plutôt lancés vers le tableau de genre, le tableau de corporations, le paysage animé. D'un autre côté les maîtres se reposent un peu et se délassent par le portrait; ainsi M. Cormon, ne pouvant apporter tous les ans un ensemble pareil à sa décoration du Petit-Palais, s'est complu à portraicturer M. Paul Déroulède; mais M. Rochegrosse soutient la tradition avec un grand décor, *l'Incendie de Persépolis*, qui a les qualités de détail, joliesse d'étoffes, intérêt de quelques attitudes bien traitées, qui empêchent cette grande toile d'être tout à fait froide sans toutefois lui donner la vie. C'est bien architecturé pourtant, et comme peu de gens s'y plaisent! Des efforts de ce genre devraient cadrer avec la réaction néo-classique ; elle ne les reconnaît pas. Et pourtant l'histoire et l'épopée ne sauraient-elles fournir des pages peintes? Delacroix en est le bel exemple! mais ces efforts académiques sont d'ailleurs au romantisme pictural ce qu'un tableau religieux moderne est à une toile de primitif. L'anecdote ancienne ne soulève plus ses interprètes de l'enthousiasme qui entraînait les romantiques vers l'évocation plastique du passé.

Le tableau de genre imité des Hollandais a toujours au Salon ses représentants émus. M. Bail est là avec une *Repasseuse*. Il a encore du monde devant son tableau, mais combien moins que M. Grün, qui fait émeute parce qu'on reconnaît sur sa toile Jules Chéret et M. Claretie et Mlle Vauthrin et M. Adolphe Brisson dans un décor bien lumineux. Ceci est un des plus gros succès de public au Salon. Que veut d'ailleurs le public au Salon ? On le comprend bien aux jours de vernissage et d'ouverture. Le public veut y voir des Parisiens en chair, en os, et en peinture. M. Grün qui n'oublie jamais de lui en montrer, et dont les personnages les moins célèbres sont toujours au moins connus de vue de tout le boulevard, deviendra vite un maître populaire : comme il a d'ailleurs un bon métier et le sens de l'attitude féminine, il n'y a pas grand mal. Mieux vaut ça que l'effet de vignette réaliste comme l'entend M. Etcheverry, ou l'effet dramatique de M. Boutigny, ou l'effet tendre de M. Geoffroy, ou l'effet de bruyères de M. Didier-Pouget. D'ailleurs, la méthode de M. Grün ne réussit pas à tout le monde et bien des peintres multiplient sur

leurs toiles les personnalités parisiennes les plus marquantes (par exemple tous nos directeurs de journaux) sans que la foule leur accorde un regard.

§

Les artistes les plus importants ici sont MM. Henri Martin et Ernest Laurent. Ils y soulignent la totalité de la victoire des impressionnistes et du faire moderne et du sentiment nouveau en face du classicisme. La *Pergola* de M. Martin est d'une belle luminosité et d'un arrangement naturel. Sa mendiante courbée passant sur un fond de feuilles pourpres tissées de belle lumière bleu et or est un beau morceau; les portraits de M. Laurent ont toujours leur intimité profonde, leur grâce un peu pâle et les accords de couleurs y sont toujours rares et précieux.

Parmi les jeunes maîtres, M. Adler, robuste, solide, dans des études populaires. M. Déchenaud qu'on admire toujours beaucoup pour sa solidité et qui est peut-être cette année trop solide et monotone. M. Gourdault avec des vivacités à la Regnault donne de belles images de Maugrabins. *L'Asile à Tolède*, de M. Balande, ne manque pas d'un certain mouvement, mais les personnages ne sont guère caractéristiques. Il y a de la verve chez les paysans corses de M. Cannicionni, de l'air, du large, du pittoresque dans le triptyque algérien de M. Cauvy et dans son marché. Le triptyque s'appelle Suite Algérienne; il y a des Mauresques au cimetière, une vue de port, des Mauresques sur des terrasses; c'est d'un art agréable, mais M. Cauvy a fait mieux dans le même genre. M. Tapissier apparaît depuis plusieurs années comme un chercheur; ses tableaux évoquent de nobles symboles et son lyrisme est servi par un beau métier; son carton pour les Gobelins, une « Fontaine de Jouvence », a de belles qualités d'ordre, de luxe et de clarté. M. Tapissier continue bien cette école lyonnaise de rêveurs qui a donné Bellet du Poizat, et Chenavard, et Puvis. Il semble compter parmi les meilleurs représentants de l'art classique et il n'est pas pompier. M. Clovis Cazes est un évocateur coloré de féeries antiques. Son *Soir païen*, un peu baudelairien, a aussi des grâces grecques. M. Grau ordonne bien, met en mouvement des figures de ton intéressant, d'un dessin parfois un peu bien hardi, ou un peu bien sommaire, mais ce n'est point ennuyeux. M. Duvocelle a une belle gravité. M. Finez, dans sa *Sortie d'école*, qui semble un peu, de par la mise en page, un Devambez très grossi, a de la fougue et du rythme. M. Jonas, en une grande toile destinée au lycée de Valenciennes, ne dépasse pas la vignette démesurément agrandie; on avait vu de cet artiste mieux que cette composition un peu émiettée, encore qu'il y ait là quelque effort pour composer d'éléments aussi divers que la fontaine de Carpeaux, d'une proces-

sion carnavalesque et du portrait de M. Harpignies un ensemble décoratif.

M. Gustave Pierre, avec sa *Promenade*, atteint à l'art. Le *Flirt breton*, de M. Hartsthorne, destiné à nous montrer un groupe de paysans bretons s'approchant, gauches et cauteleux, d'une haie de jeunes bretonnes, n'est peut-être point dénué d'observation, mais c'est une bien grande toile pour un mince sujet. Un bon tableau de M. Max Kahn est d'une intimité amusante. M. Sabatté a deux toiles : l'une, *les Tombeaux*, bien peinte et claire, n'est pas sans monotonie, mais un petit tableautin, *le Sommeil*, une femme couchée, a beaucoup de grâce et de blancheur fraîche. M. Du Gardier est large, ensoleillé, très artiste. M. Synave demeure un peintre élégant, ému, souriant. Un portrait d'homme de M. Roustan n'est pas sans valeur. M. Dangry a de la finesse et une vision de Paris assez aiguë. Sa petite marchande de statuettes est frêle un peu, et sentimentale aussi, mais elle se détache sur un fond de maisons pauvres bien vues et bien serrées en une harmonieuse impression triste. Un paysage de M. Tkatchenko, un peu dur, n'est point sans intérêt, M. Henri Bérard est un peu caricatural dans un *Philémon et Baucis* très moderniste d'intention et qui n'est point destiné à célébrer le bonheur conjugal chez les vieilles gens de la campagne. M. Maurice Orange dépeint en grandes dimensions Napoléon dans l'incendie du Kremlin. Il y a peu de peinture militaire à ce salon, mais la qualité n'en est pas meilleure. N'oublions point parmi les vignettes une première représentation des joyeuses commères de Windsor, avec un beau Shakespeare en collerette blanche, qui ne ramènera personne à cette peinture d'évocation érudite.

§

Il y a de bons paysages : d'abord cette allée du Luxembourg où Léandre promène des amoureux post-romantiques. Léandre a illustré *la Vie de Bohême* de Murger, il s'en souvient, ses figures d'étudiant et de grisette et son petit Eros moderne passent sous un ciel bien diapré. Il y a les paysages de Provence de M. Gagliardini, qui sont larges, spacieux, d'une très belle lumière. Il y a des moulins hollandais fougueusement brossés par M. Spriet, avec un très juste sens de l'atmosphère. M. Dabadie a une belle page algérienne. A noter encore M. Grosjean, M. Foreau, M. Grimelund, peintre de Norwèges embrumées. M. Morchain, qui peint spirituellement un bac sur la Loire. M. Mayor, qui présente un excellent paysage de ville, un Montreuil-sur-Mer aux maisons très pittoresques sous un ciel houleux. MM. Moteley, Quignon, Montézin, Luigi, Loir, Cabié, Chessay, Desurmont. Il y a de jolies fleurs de M. Quost, des Pointelin avec toutes les qualités d'élégance grave de ce peintre. Les paysages de M. Fer-

nand Maillaud, paysages berrichons à figures, sont d'une belle teinte, avec des allures intéressantes de personnages. C'est d'un joli sentiment, le sentiment y compte d'ailleurs beaucoup. Un quai à Paris, de M. Pagès, n'est pas mauvais. Les œuvres de femmes sont nombreuses à ce Salon. Il en est de bonnes et nombre de ces envois ne manquent ni de grâce ni de jolie tenue.

Après Mlle Dufau aux portraits toujours très gracieux, après Mlle Delasalle, dont un portrait de femme blonde est une des bonnes choses d'ici, on trouvera sous la signature de Mlle Blanche Camus des pages très ensoleillées ; Mlle Adour a donné d e la Glaucé de Leconte de Lisle une belle interprétation, Mlle Slôm a un large et beau paysage de port méridional. A citer Mlle Cahun avec un intérieur de modiste pimpant, un peu frêle, Mlle Alix avec une jolie vue de Paris pauvre, Mme Gibson avec un bon portrait. Mme Demont-Breton expose un bébé apprenant à lire sur les tatouages de son grand-père le mot France. Mlle Rondenay à ses débuts semblait avoir de la vigueur ; elle a des portraits très semblables à ceux de M. Humbert.

§

Parmi les portraits, ceux de M. Roybet intéresseront. Le portrait d'homme n'est pas très curieux, mais un portrait de femme a de l'élégance, de la psychologie, de la vie, une certaine grâce spirituelle ; celui de M. Jean Rameau rêveur, par M. Maillart, n'étonnera pas ; ceux de M. Bonnat sont tristes, ceux de MM. Ferrier et Comerre tristes aussi ; le portrait de M. Mathurin a de la fraîcheur, de la justesse ; il y a des centaines de portraits, mettons qu'il y en ait dix qui puissent arrêter un instant le regard du visiteur.

La sculpture ne nous réserve pas d'étonnement.

M. Jean Boucher expose un Victor Hugo tourmenté, traité en piéton de l'idéal en lutte avec la bourrasque. M. Bouchard, M. Niclausse, M. Quilivie, M. Bacqué, M. Morlon, M. Christophe, M. Abbal, M. Landowski, de goût puissant et barbare, M. Fernand David, avec sa fontaine, émergent d'un océan de pâleurs blanches ; parmi les animaliers, M. Perrault Harry maintient son art dans des régions pittoresques et ses chevreaux sont de la plus claire gaieté. Citons encore M. Desca, M. Lejeune, M. Porquet, dont le monument de Jules Renard n'est pas pleinement satisfaisant, M. Blondat, qui a infiniment de grâce, M. Béclu avec deux bons groupes, M. Bernstamm et son Massenet très juste et très bien campé. M. Gustave Jacquot a voulu donner une Jeanne d'Arc réaliste et de traits durs conduisant un troupeau de moutons, lequel est fort bien traité en masse confuse. M. Lorieux avec sa fête de sainte Catherine touche à l'illustration sculptée. Rien de tout cela n'apporte de formule neuve. De bons travaux d'artiste ou de bons travaux de praticiens, voilà ce

qui hérisse ce vaste préau couvert où quelques centaines de grands groupes tiennent à l'aise. A la gravure en médaille, une belle série de M. Victor Peter, où des portraits puissants alternent avec de très délicates plaquettes en illustrations de fables de La Fontaine. La grande science d'animalier de M. Victor Peter s'y unit à une parfaite fantaisie.

A l'art décoratif, des émaux de M. Feuillâtre, des vitraux de M. Laumonnerie, des cuirs de Mme Martin-Sabon.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ANGLAISES

Francis Thompson, par J. Kingsley Rooker (Herbert and Daniel). — A la fin de mai, nous aurons, en trois volumes, deux de poésie et un de prose, les œuvres complètes de Francis Thompson. Les volumes I et II comprendront *Poems*, *Sister Songs*, *New Poems* et un grand nombre de pièces, la plupart importantes, qui n'avaient pas encore été réunies ; deux portraits du poète seront placés en frontispice l'un d'après une photographie, l'autre d'après un dessin de l'Hon. Neville Lytton. Le troisième volume contiendra *Shelley*, *Health and Holiness*, un certain nombre de pages originales en prose, et un choix des articles de critique que Thomson publia dans des revues ; le frontispice sera un portrait inédit par Everard Meynell. L'ouvrage, dont chaque tome se vendra séparément, est édité par MM. Burns and Oates, de Londres, et nous en rendrons compte lorsqu'il aura paru. En attendant, nous donnerons quelques détails biographiques d'après le livre que, pour sa thèse de docteur d'Université de Paris, Mr Kingsley Rooker a consacré à *Francis Thompson*. Une biographie plus importante est actuellement en préparation par Mr Wilfrid Meynell, qui a très obligeamment documenté Mr Rooker.

Déjà, il y a quatre ans, M. Floris Delattre faisait, du poète et de son œuvre, une importante étude que publiait *la Revue Germanique* (juillet-août 1909).

Le 13 novembre 1907, dit M. Floris Delattre, dans un hôpital de Londres mourait le poète Francis Thompson. Quelques journaux à peine signalèrent la disparition du malheureux écrivain et consacrèrent à son œuvre, encore presque inconnue du grand public, une courte et banale notice. Deux ou trois revues littéraires, telles que *The Athenæum* ou *The Academy*, publièrent sur Thompson des articles chaleureux, d'un enthousiasme exagéré, et qui demeura d'ailleurs sans écho. Francis Thompson, en effet, était trop purement poète pour atteindre aussi tôt à gloire. Son œuvre assez restreinte, uniquement lyrique, d'un spiritualisme fervent et hautain, d'un mysticisme très intellectuel, où n'entrait aucune sentimentalité vulgaire, devait paraître bien froide à la moyenne des lecteurs. Son style dépourvu de cette élégance achevée, de ce fini qui, si souvent, par la simple

beauté de la forme, fait illusion sur le fond, ne manquait pas, avec sa rudesse abstraite, si obscure parfois, et que traversaient seuls les éclairs de ses métaphores et de ses symboles, de passer pour bien terne et diffus. Les légendes contradictoires enfin qui circulaient sur l'existence mystérieuse et vagabonde de ce poète catholique et demi-fou ne laissaient pas d'aggraver encore de méfiance délibérée l'incompréhension naturelle du public anglais, et l'œuvre de Francis Thompson ainsi semblait destinée à ne jamais sortir de l'ombre.

Cependant, les amis du poète et ses admirateurs continuèrent leurs efforts pour arracher son œuvre à l'oubli. En 1908, un de ceux qui lui avaient montré un dévouement touchant, Mr Wilfrid Meynell, publiait, chez Methuen, les *Selected Poems of Francis Thompson ;* ses *Poems* atteignaient, en avril 1910, leur onzième édition, et le *Hound of Heaven* était chaque année réimprimé en éditions séparées. Notons aussi qu'en juin 1909, M. Valéry Larbaud donnait dans *la Phalange* une excellente traduction de quelques poèmes de Thompson. L'importante étude de Mr Kingsley Rooker, les trois volumes de ses œuvres complètes, la biographie prochaine qu'annonce Mr Wilfrid Meynell, c'en est assez pour prouver que Francis Thompson vivra dans la mémoire des hommes, et qu'on le rapprochera de ces poètes morts jeunes : Chatterton, Keats, Shelley, et aussi Edgar Poe.

La vie de Francis Thompson fut toute de douleur et de misère, écrit M. Floris Delattre. Dans son corps fragile, débilité trop tôt par les privations et par les excès de narcotiques, vivait un peu de tout ce qui fait la joie de l'existence. Thompson se réfugia dans sa vie intérieure, toute lumineuse de ses ferventes visions, et il y oublia le sombre et froid isolement de sa destinée réelle. Il rappelle ainsi d'autres déshérités, d'autres « poètes maudits », tels que Chatterton ou Edgar Poe, qui firent leurs œuvres de la seule beauté de leur rêve, et qui, comme lui encore, y trouvèrent tous les bonheurs qu'ils n'avaient pas eus.

Francis Thompson naquit le 18 décembre 1859, à Preston, dans le Lancashire. Il passe là les dix premières années de sa vie. A l'époque du mouvement d'Oxford, et à la suite de Newman, son père, qui exerçait la médecine, s'était converti au catholicisme, avec un de ses frères. « Francis respira dès son enfance, dit Mr Rooker, une atmosphère chargée de toute l'ardeur sacrée que font rayonner autour d'eux les néophytes, » à ce point même que le jeune garçon manifesta longtemps l'intention de devenir prêtre. » En 1869, sa famille s'installa à Ashton-under-Lyne, et l'année suivante Francis fut envoyé à Ushaw, près de Durham, dans une sorte de séminaire où il reçoit une éducation religieuse très complète ; « il s'y éprend de la beauté du rituel et de la suavité des cérémonies catholiques, et il se livre à une lecture acharnée des auteurs classiques, grecs surtout, et des poètes anglais, de Milton entre autres et de Shelley. » La splendeur

de la mythologie antique le ravissait, écrit M. Rooker. Thompson resta huit ans à Ushaw, mais en 1878, comme il a renoncé à son projet d'entrer dans les ordres, il lui faut faire choix d'une profession. Ne se sentant pas de vocation très définie, il cède à la pression de ses parents, et, pendant les six années qui suivent, il étudie la médecine à Owens College, à Manchester. Mais il n'éprouve aucun goût pour ce genre d'études, au contraire ; les travaux pratiques le dégoûtent et la vue du sang lui répugne. Il passe son temps dans les bibliothèques, à dévorer toute la littérature anglaise, avec l'ambition de devenir un grand écrivain. « Timide et taciturne, il n'ose pas avouer à son père son antipathie pour les études médicales » et le résultat fatal se produit : il échoue à ses examens. Ce fut une grosse déception pour les siens ; lui-même tomba malade, et, au foyer paternel, où régnait maintenant la seconde femme de son père, il ne rencontrait que rebuffades. Après une discussion plus violente que les autres, Francis Thompson, affaibli et nerveux, tourmenté du remords d'avoir gâché son temps et perdu sa jeunesse, s'enfuit à Londres.

Il n'était guère préparé à se tailler une place dans la cohue de la métropole. Il n'a ni santé, ni ressources, mais seulement des illusions qui furent vite dissipées. Au début, son père lui envoya quelques shillings par semaine ; « il les reçut aussi longtemps qu'il lui plut d'aller les chercher », dit énigmatiquement M. Rooker, qui ajoute : « Il finit par rompre ce faible lien ; il lui fallut dès lors trouver par lui seul de quoi vivre. » D'abord, il entra comme employé dans un magasin de chaussures de Leicester Square ; puis, il est garçon de courses chez un libraire, mais il ne demeure longtemps nulle part, soit qu'il s'en aille de lui-même, soit qu'on le renvoie à cause de ses trop fréquents retards le matin, soit à cause de sa maladresse. Il a recours à des métiers de plus en plus humbles, et, à la fin de sa seconde année à Londres, il est descendu « jusqu'aux bas-fonds les plus sombres de la misère. Il est devenu un de ces vagabonds déguenillés qu'on rencontre si souvent dans les rues de l'énorme capitale, avec en outre la conscience navrante de sa déchéance. » Incapable, par sa débilité physique, de se livrer à un travail manuel, il vend des allumettes, *penny a box*, ou des journaux du soir, *all winna'*, aux abords de Saint-Paul ou de Ludgate Circus, et le soir il ouvre les portières devant les théâtres du West-End.

...Quand il a ainsi réuni les quelques *pence* dont il a besoin pour se nourrir, il passe chez le *fishmonger* où il mange un peu de poisson frit, et va s'abriter, pour le reste de la nuit, sous les arcades du marché de Covent Garden. Heureux encore quand, la journée ayant été infructueuse, le malheureux n'est pas contraint d'errer par les rues, dans l'espoir de rencontrer un passant charitable, ou même, comme il l'a rapporté dans un de

ses poèmes les plus poignants, une petite fille compatissante qui lui donnera le morceau de pain qu'elle mangeait, et qui se sauvera aussitôt, effrayée de son aspect de misère.

Pendant cinq ans, Thompson vit dans cette abjection. Pour supporter l'humidité glaciale des nuits passées sous les halles de Covent Garden, ou sous les ponts de la Tamise, pour y trouver un peu de sommeil, un instant d'oubli dans sa détresse physique et morale, il a contracté l'habitude de boire du laudanum, il a recours à des narcotiques que lui vend un pharmacien complaisant ou compatissant.

Mais, observe Mr Rooker, contrairement à de Quincey, dont la vie d'ailleurs offre des analogies curieuses avec la sienne, et à d'autres encore qui connaissent la douce puissance de l'opium, Francis Thompson n'y trouva jamais une source d'inspiration poétique ; et, chose étrange, lorsqu'il en reprit l'habitude, durant les dix dernières années de sa vie, il cessa de produire aucune œuvre importante.

Dans les premiers temps, il avait régulièrement fréquenté les bibliothèques publiques, mais bientôt, à cause de ses haillons et de sa mine de vagabond, il s'en vit refuser l'entrée. Néanmoins, il conserve jalousement dans sa poche un exemplaire d'Eschyle et *les Chants d'Innocence*, de William Blake. De temps à autre, sur des morceaux de papier qu'il ramasse au hasard, il griffonne des poèmes qu'il adresse à quelque directeur de revue ou de journal ; mais il n'obtient jamais de réponse.

En 1887, il envoie au rédacteur en chef d'une publication catholique : *Merry England*, quelques vers intitulés : *The Passion of Mary*, et il donne comme adresse Charing Cross, P.O., c'est-à-dire : poste restante au bureau de Charing Cross. A ces vers, il avait joint un court essai en prose : *Health and Holiness*, « santé et sainteté », où il démontrait la grandeur et la vertu de l'ascétisme. Les vers ne furent imprimés qu'un an plus tard. Le directeur de *Merry England*, qui était Mr Wilfrid Meynell, frappé du talent que décelaient ces poèmes, voulut savoir qui était ce poète, et il suivit sa trace jusqu'à la petite pharmacie où le malheureux achetait sa dose quotidienne de laudanum.

Le soir même, Thompson, qui avait vu ses vers imprimés, mais n'avait pas reçu l'argent qui lui était indispensable pour vivre, sachant fort bien qu'il ne pouvait plus subsister que quelques semaines, se décida à précipiter une mort inévitable en prenant une double dose de laudanum. Après avoir économisé de quoi acheter la quantité nécessaire de narcotique, il se retire aux environs de Covent Garden pour y passer sa dernière nuit. Déjà il a avalé la moitié du flacon lorsqu'il voit, comme il l'a raconté lui-même, l'ombre de Chatterton qui lui défend d'en boire davantage. Thompson, se rappelant l'histoire du malheureux poète et la lettre qui, au moment même où il se suicidait, l'attendait chez lui, portant en ses plis l'argent dont il avait besoin

prend la vision pour une intervention directe de la Providence. Et en effet le lendemain matin il trouve à la petite pharmacie une lettre de l'éditeur de *Merry England.*

Le poète était dans un état lamentable, couvert de plaies, tout en guenilles, mais ayant conservé malgré tout, dans les poches de son vieux veston, ses deux précieux volumes. On l'envoya tout de suite à l'hôpital. Une existence nouvelle commence pour lui, encore que son état mental donne certaines inquiétudes. Il va en convalescence au couvent des capucins de Storrington, dans le Sussex, où, au grand air, il reprend rapidement des forces. Mais la nostalgie de la capitale le tourmente. En 1890, il revient à Londres, où il fait un peu de journalisme. Deux ans plus tard, un nouveau séjour à la campagne s'impose, et il s'installe à Saint-Asaph. Ses deux premiers recueils, *Poems* et *Sister Songs*, parurent en 1895 et en 1897 ; ils lui valurent l'intérêt et l'amitié d'artistes comme Coventy Patmore, Burne-Jones, George Meredith. Les grands périodiques : la *Fortnighthy Review*, la *Nineteenth Century Review*, l'*Edinburgh Review*, la *Quarterly Review* lui décernèrent de justes louanges. Deux ans plus tard, en 1897, parurent ses *New Poems* où l'on trouve ce qu'il y a de meilleur et de plus profond dans son œuvre. Quand ce recueil parut, Francis Thompson venait de rentrer à Londres, et il commença une collaboration régulière à l'*Academy*, dont le directeur d'alors, Mr Lewis Hind, se montra pour lui un ami dévoué. De 1903 jusqu'à sa mort, il donna aussi des articles fréquents à l'*Athenæum.*

Son état mental était parfois alarmant. Pendant les dix dernières années de sa vie il ne produisit rien d'important. De plus en plus, il avait recours aux stupéfiants ; il ne fréquentait presque personne et sa raison assombrie ne s'illuminait plus qu'à des intervalles toujours plus rares. Pendant l'été de 1907, le poète commença à s'épuiser visiblement et, aux yeux anxieux de ses amis, la fin paraissait proche. Il put cependant se rendre chez Mr Wilfrid S. Blunt, près de Storrington, où, vingt ans auparavant, il avait recouvré la santé. Mais cette fois l'effort fut inutile. Il fallut le transporter à l'hôpital Saint-Jean et Sainte-Elizabeth, à Saint-John's Wood, et il y mourut dix jours plus tard, le 13 novembre 1907.

Sur la poitrine du poète, on plaça, par une délicate attention, des violettes cueillies par la main de celle qu'il avait divinement et purement chantée, et dans son cercueil des roses provenant du jardin de George Meredith, qui, de sa main tremblante, avait tracé ce salut à son jeune émule : « A true poet, one of a small band. »

Quelques amis attristés suivirent jusqu'au cimetière de Sainte-Marie, à Kensal Green, la dépouille légère du poète.

HENRY-D. DAVRAY.

LA CURIOSITÉ

Première vente Eugène Kraemer : Tableaux, Marbres, Meubles, Objets d'art. — Deuxième vente Eugène Kraemer : Pastels, Tableaux, Objets d'art, Meubles.

Les ventes qui ont lieu à l'Hôtel Drouot en toutes saisons ne sont pas à mépriser, certes. C'est souvent que l'on y voit défiler des choses intéressantes et qu'on y trouve des occasions de s'instruire. Cependant on ne peut pas s'attarder à toutes, et force nous est bien de ne nous arrêter qu'aux principales.

Ce sont les ventes des collections Eugène Kraemer qui inaugurent la série des grandes ventes de printemps : les deux premières viennent d'avoir lieu à la Galerie Georges Petit, où les organisateurs disposent d'une salle plus grande qu'à l'Hôtel Drouot et un peu plus confortable, heureusement. C'est même le seul endroit où ils puissent mettre en valeur les objets d'art importants.

Dans la **collection Kraemer** aucun objet précisément n'était indifférent. M. Eugène Kraemer n'était, il est vrai, qu'un antiquaire, mais c'était un antiquaire de la vieille école, aimant son métier avec passion, l'exerçant avec probité, et même avec scrupule, avide d'augmenter ses connaissances et toujours désireux d'affiner son goût. Il était, on le voit, le contraire de la plupart des antiquaires d'aujourd'hui qui ne sont que de simples faiseurs, ignorants et même ignares, dont l'unique souci et la seule science sont de tromper les amateurs.

Au cours de la visite que je fis aux expositions qui précédèrent ces ventes, j'ai entendu des gens dire que tel meuble avait été touché, que tel tableau ou tel pastel avait été restauré. En vérité, il y a bien peu d'objets anciens qui nous soient parvenus rigoureusement intacts. Tel meuble a eu besoin d'être réparé ou consolidé ou nettoyé ; il a fallu remédier à l'accroc d'un tableau, à l'accident survenu à un pastel. S'en suit-il que ces objets doivent être dépréciés, considérés comme truqués, ou simplement tenus pour suspects? Ce sont des opinions draconiennes, disons même puériles.

Ce qu'il faut affirmer, c'est que les collections Kraemer offraient un bel ensemble d'objets d'art. Seuls peut-être les professionnels savent les efforts, la patience, l'habileté qu'il a fallu pour le réunir, sans compter les capitaux qu'il a fallu engager.

Il y a lieu de croire que les héritiers de M. E. Kraemer sont largement rentrés dans ces capitaux. La première vente, qui eut lieu les 28 et 29 avril y donna en effet un total enviable de 2 millions 943.960 francs.

Parmi les tableaux on remarquait quelques œuvres précieuses dont *le Fleuve Scamandre*, par Boucher, si connu grâce à la gravure de N. de Larmessin. Il fut adjugé 29.000 fr. à M. Bousquet.

L'expert, M. Féral, en demandait 40.000 fr. M. Stettiner paya 41.000 fr. *Mme Dupillé et sa fille*, et 27.000 fr. *M. Dupillé*, par Antoine Coypel. Ces œuvres sont belles de couleur, amusantes de composition et d'un dessin énergique.

M. Wildenstein mit le gros prix de 125.000 fr. au *Portrait de Mlle de Romans*, par Drouais. Je n'aime pas beaucoup la composition de ce tableau, mais je conviens que tous les détails en sont peints avec un art minitieux et savant.

Le *Lever* représentait Fragonard dans la collection Kraemer, avec deux amours symbolisant l'un le *Jour*, l'autre la *Nuit*. Nous retrouvons là tout le génie du peintre : son dessin solide et fougueux, ses couleurs raffinées et joyeuses, son esprit un peu polisson. Le *Lever* est revenu à M. Féral pour 87.000 fr., ainsi que le *Jour* et la *Nuit* pour un peu moins de 30.000 fr. chacun.

Sur estimation de 6.000 fr., Mme la baronne de l'Epée a poussé jusqu'à 40.000 fr. *Jeune femme brodant*, par Marguerite Gérard. Cette toile est en effet charmante et elle prouve que Marguerite Gérard a beaucoup plus de talent que l'on a bien voulu lui en accorder jusqu'ici.

Deux grandes toiles d'Hubert Robert : *Une fête à la Villa Médicis* et *le Torrent*, sont montées à 100.200 fr., alors qu'une autre grande toile, *la Campagne de Rome*, restait à M. Gustave Laffon pour 10.100 francs.

M. Jonas paya 42.600 fr. *la Musette*, d'Antoine Watteau.

Toutefois, dans la peinture, c'est à *Lady Owen*, par Lawrence, qu'est allée l'enchère la plus élevée. M. Hodgkins se rendit acquéreur de cette œuvre pour 171.000 fr. sur demande de 200.000 francs.

Les marbres comprenaient un magnifique *Buste du cardinal de Polignac*, par Coysevox, vendu 48.100 fr. à M. Grange, et un curieux buste de Voltaire jeune que l'on attribue à J.-B. Lemoyne, et qui serait celui couronné en 1772 par Mlle Clairon à une représentation donnée par elle en l'honneur du poète. M. Jacques Seligmann le paya 26.000 francs.

Les meubles comportaient quelques numéros sensationnels dont 8 fauteuils en bois sculpté et doré, quelques-uns signés Tilliard, époque Louis XV, couverts en tapisserie de Beauvais, adjugés 140.000 fr. à M. Stettiner. Au même antiquaire revint pour 30.000 fr. un délicieux paravent à trois feuilles, tissu de la Savonnerie.

Enfin c'est M. Jacques Seligmann qui mit la dernière enchère de 127.000 fr. sur un bureau à cylindre dû à l'ébéniste Craemer, dont les bronzes sont particulièrement remarquables par leur richesse et par leur finesse de ciselure. Ce meuble aurait appartenu au roi de Sardaigne.

La **deuxième vente Kraemer**, confiée, comme la première,

à Mes Lair-Dubreuil et Baudoin et aux mêmes experts, MM. Jules Féral, Mannheim, Paulme et Lasquin, occupa les journées des 5 et 6 mai. L'ensemble des objets qui la composaient ne valait pas tout à fait celui de la première vente.

Parmi les pastels on en remarquait de Quentin de la Tour et de Perronneau. Mais il faut dire que ces œuvres ne sont pas parmi les meilleures de ces maîtres. Quelques-unes, en outre, semblaient avoir été retouchées assez sérieusement. Le *Portrait de M. de Montalembert,* par de la Tour, prisé 25.000 fr., resta à M. Gouin pour 17.500 fr.; le *Portrait de Raguenet de Saint-Albin*, par Perronneau, ne dépassa pas 23.000 fr. et échut à M. Paulme. Un pastel anglais de John Russel, *Mrs Geo Higginson née Issacson et son fils Georges Pawell*, revint à M. Féral pour 20.000 francs.

Les peintures étaient assez nombreuses. On en comptait 62. La plupart étaient intéressantes sans être de premier ordre. Toutefois, il y avait quelques morceaux importants, tels les quatre panneaux décoratifs peints par Fragonard, et provenant d'un ancien hôtel de la rue de l'Université, à Paris. Evidemment, on distingue dans ces œuvres la visible influence de Boucher, par exemple, une grâce qui touche à la mièvrerie. En revanche, Fragonard commence à se montrer tel qu'il sera plus tard, coloriste somptueux en même temps que précieux, amoureux de ces roses qui approchent du rouge et de ces jaunes lumineux et satinés. Sans doute, ces panneaux ont dû être restaurés, et peut-être les a-t-on revernis outre mesure. Ils n'en restent pas moins des œuvres gracieuses et charmantes, dignes de susciter les convoitises des amateurs et de provoquer des enchères sensationnelles. De ces quatre panneaux l'expert demandait 200.000 fr. Après des péripéties mouvementées, et une dernière lutte entre M. Lévy et Ristelhuber, ils furent adjugés au premier pour la somme de 355.000 francs.

De même la bataille fut chaude autour du *Portrait de Marie-Antoinette*, par Mme Vigée-Lebrun, qui monta à 180.000 fr. et revint à M. Hodgkins.

La collection Kraemer comprenait encore quelques œuvres importantes de la même artiste à qui on commence à rendre pleine justice, entre autres *la vicomtesse de Suffren* et *la marquise de Verdun*, acquises également par M. Hodgkins pour 20.000 et 27.000 fr., de même que le *Portrait présumé de la fille de l'artiste*, payé 43.000 francs.

Parmi les meubles se trouvait une grande commode à trois tiroirs, de l'époque Régence, estampille de Migeon, dont M. Stettiner offrit 16.025 fr. C'est elle qui a atteint le plus haut prix. Les autres commodes, d'époque Louis XV ou fin Louis XV, n'ont pas dépassé 10.000. Ce détail semble indiquer que les snobs reviennent de leurs préven-

tions sur l'époque Régence. Il faut s'en réjouir. La Régence est une époque extrêmement intéressante pour l'art français où la force et la magnificence du règne de Louis XIV s'allient à l'élégance et à la grâce de l'époque Louis XV.

Une poudreuse, marqueterie à fleurs à l'extérieur et à l'intérieur, avec pastel de jeune homme sur le volet intérieur du milieu, ne dépassa pas 5.520 francs.

Une petite table de dame, en marqueterie de bois de couleur, signée de Landrin, fin de l'époque Louis XV, fit 6.800 francs.

L'ensemble de la seconde vente Kraemer s'éleva à 1.676.030 fr., ce qui porte le chiffre global des deux premières ventes à 4.619.990 francs.

La troisième vente aura lieu les 2, 3, 4 et 5 juin. Il paraît que nous y verrons encore de fort belles choses.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Pierre de Bouchaud : *La Sculpture vénitienne.* Avec 16 gr.; Grasset. 3 50

Funck Brentano : *L'Ameublement français sous la Renaissance.* Avec 6 pl. en coul. et 46 grav. en noir ; Les Arts graphiques. 7 50

Folklore

Hugues Lapaire : *Le Paysan Berrichon.* Dessin inédit de P.-E. Colin ; les Cahiers du Centre. 1 »

Histoire

Guillaume Apollinaire : *La Rome des Borgia.* Avec 8 illust. h. t.; Bibl. des curieux. 5 »

Alphonse Boulé : *Catherine de Médicis et Coligny ;* Champion. 3 »

Boyer d'Agen : *Les Mémoires de Lady Newborough ;* Mignot. 3 50

Ernest Daudet : *Un Drame d'amour à la Cour de Suède, 1784-1795 ;* Hachette. 3 50

Edmond Lepelletier : *Histoire de la Commune de 1871.* III : *Le Gouvernement de l'Hôtel-de-Ville ;* Mercure de France. 7 50

René Perrout : *Au seuil de l'Alsace, 1870-1871 ;* Ollendorff. 3 50

S. Rubinstein : *Les Relations entre la France et la Pologne de 1680 à 1683 ;* Alcan. 4 »

Linguistique

Adrien Timmermans : *Eléments d'une science nouvelle du langage ;* Fischbacher. » »

Littérature

Luc Durtain : *L'Etape nécessaire ;* Sansot. 3 50

I. Gaujour : *Jules Renard et son œuvre.* Préface de Maurice Le Blond ; Imp. de la Tribune, Nevers. » »

René Gillouin : *Essais de critique littéraire et philosophique ;* Grasset. 3 50

Remy de Gourmont : *Epilogues,* Réflexions sur la Vie, 1905-1912. Volume complémentaire ; Mercure de France. 3 50

Auguste Libert : *L'Esprit des Contemporains ;* Ollendorff. 3 50

Musique

J. Combarieu : *Histoire de la musique.* I : *Des origines à la mort de Beethoven.* Avec de nombreux textes musicaux ; A. Colin. 8 »

Jacques Pillois : *Le Roseau,* mélodie pour chant et piano ; Mathot. 2 »

Occultisme

Albert L. Caillet : *Manuel bibliographique des sciences psychiques.* Tome I : A à B ; Lucien Dorbon. 20 »

Pédagogie

François Guex : *Histoire de l'instruction et de l'éducation.* Avec 138 grav. ; Alcan. 6 »

Philosophie

W. Bechterew : *La Psychologie objective.* Trad. du russe par M. Kostyleff; Alcan. 7 50

Raymond Meunier : *Les Désemparés ;* Sansot. 1 »

Raymond Meunier : *Les Rêveurs ;* Sansot. 1 »

Poésie

Ernest Lourdelet : *Les Rameaux inclinés ;* Grasset. 3 50

Gérard Mallet : *Heures et Rêves ;* S. n. d'éd. » »

Henri de Régnier : *Œuvres de Henri de Régnier : Les Médailles d'Argile. La Cité des Eaux ;* Mercure de France. 7 »

Gabriel Senlis : *Le Cahier de Phane ;* Grasset. 3 50

Paul Vaillant-Couturier : *La Visite du Berger;* Ed. du « Temps présent ». 3 50

Publications d'art

Camille Bellanger : *L'Art du peintre. Ecoles Etrangères.* Avec 200 gr. Garnier. 3 50

Robert de La Sizeranne : *Les Masques et les Visages à Florence et au Louvre ;* Hachette. 5 »

André Rouveyre : *Visages des Contemporains.* Portraits dessinés d'après le vif, 1908-1913. Préface de Remy de Gourmont ; Mercure de France. 3 50

Questions juridiques

Louis André : *L'Assassinat de Paul-Louis Courier ;* Plon. 3 50

Jean Baudéant et Dr Armand Pasturel : *Affaire Lafarge. Une réhabilitation qui s'impose ;* Maloine. » »

Léon Duguit : *Les Transformations du droit public ;* Armand Colin. 3 50

Roman

Catherine Aubure : *Celle qu'on n'épouse pas ;* Grasset. 3 50

Jean Berteroy : *Les Tablettes d'Erinna d'Agrigente ;* Calmann-Lévy. 3 50

Paul Brulat : *La Femme et l'ombre.* Illust. de H. Naurac; Albin Michel. 0 95

Léo Byram : *Les Amis de mon ami Fou Than ;* Plon. 3 50

Capitaine Danrit : *L'Invasion Noire,* II: Grand pèlerinage à la Mecque; Flammarion. 3 50

Prosper Henri Devos : *Un Jacobin de l'an CVIII.* Préface de Maurice Wilmotte ; libr. Moderne, Bruxelles. 0 95

Luc Durtain : *Manuscrit trouvé dans une île ;* Crès et Cie. 3 50

Albert Faure : *Justin Pinard, professeur en Sorbonne ;* Stock. 3 50

Albert Flament : *Aux Jardins d'Espagne ;* Lafitte. 3 50

Henri Gaudel : *Désiré Beaudru ;* Grasset. 3 50

Marion Gilbert : *Du sang sur la falaise ;* Fayard. 3 50

Paul Harel : *Madame de la Galaisière ;* Plon. 3 50

Francis Jammes : *Clara d'Ellébeuse ou l'Histoire d'une ancienne jeune fille.* Avec 52 illust. en coul. de Robert Beaufils ; Mercure de France. 30 »

Paul Lintier : *Un Croquant ;* Basset. 3 50

Lucien Marzac : *Vivre libre ou mourir;* Tallandier. 3 50

Pierre Mille : *Paraboles et Diversions ;* Stock. 3 50

Francis de Miomandre : *... d'Amour et d'Eau fraîche ;* Payot. 3 50

Octave Mirbeau : *Dingo;* Fasquelle. 3 50

Louis Noel : *Contes grecs ;* Grasset. 3 50

Albert Nortal : *Les Adolescents passionnés ;* Ambert. 3 50

Georges Richet : *L'Héritage de Tippou Akbar ;* Grasset. 3 50

Sciences

Pierre Delbet; *La Science et la Réalité;* Flammarion. 3 50

Félix Le Dantec : *Evolution individuelle et hérédité ;* Alcan. 6 »

Sport

G. Hébert : *Ma leçon type d'entraînement ;* Vibert. 1 75

Théâtre

Emile Bergerat : *Souvenirs d'un enfant de Paris*, 4e vol. : *Le Martyre théâtral*, 1882-1890 ; Fasquelle. 3 50

Georges Duhamel : *Le Combat*, pièce en 5 actes ; Mercure de France. 3 50

J.-E. Gillet : *Molière en Angleterre*, 1660-1670. 5 »

Willie G. Hartog : *Guilbert de Pixérécourt. Sa vie, son mélodrame, sa technique et son influence* ; Champion. 5 »

Arthur Schnitzler : *Anatole*. Traductions de Maurice Rémon et Maurice Vaucaire ; Stock. 3 50

Voyages

Ad. Van Bever : *Auvergne et Limousin*. Histoire, Tableaux pittoresques, Poésies, Chansons populaires, Contes et Legendes, avec une préface et des notes. Dessins et aquarelles de G. Fraipont ; Cie des Chemins de fer de Paris à Orléans. » »

Denis Guillot : *Croquis de Voyages* ; Edit. de « La Province ». 2 »

J. de Hermoso : *Impressions de Toreros*. Avec une Lettre-Préface de Laurent Tailhade. Nomb. illust. Version espagnole de Roman Adorea : Figuière. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort du professeur Erich Schmidt. — Le monument Jean Moréas. — L'inauguration du monument Catulle Mendès. — La Littérature française et les Universités de langue allemande. — Le Roman français en Angleterre. — Porcelaines allemandes. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Mort du Professeur Erich Schmidt. — M. Erich Schmidt, professeur de littérature allemande à l'université de Berlin, jouissait en Allemagne d'un prestige considérable. A l'occasion de son décès, survenu le 29 avril, Guillaume II adressa à sa veuve un télégramme, où il déclarait que ce savant garderait « dans le monde cultivé, chez les jeunes et les vieux, un nom honorable, pour tous les temps ». Et le Chancelier, renchérissant sur les éloges prodigués par son souverain, écrivait à son tour que « le subtil interprète de notre littérature classique conserverait encore pendant plusieurs générations l'influence profonde qu'il a exercée sur le monde cultivé ». Qu'un simple lettré, qui ne fut ni militaire ni ministre, reçoive ainsi une consécration officielle, le fait est assez rare pour qu'on en souligne l'importance. C'est qu'Erich Schmidt, à ses qualités d'érudit et d'orateur, avait su joindre celles d'un homme de cour. Il incarnait le prestige de l'université allemande, étant parvenu à imposer sa personnalité, lorsque, à l'occasion du centenaire de 1910, il reçut, en sa qualité de recteur, par une solennelle allocution, l'empereur et les princes allemands. Mais l'influence qu'il exerça sur la jeunesse par un enseignement vivant et imagé demeure également certaine. Tout ce qui s'est fait un nom depuis vingt ans dans la critique d'outre-Rhin a subi profondément son empreinte et il n'y a pas d'entreprise littéraire, née durant ces dernières années, à laquelle il n'ait collaboré, soit par une participation active, soit par un simple conseil. Il s'entendait à resserrer les liens qui l'attachaient à ses élèves en conviant ceux-ci à ses « mardis des germanistes » où, dans une brasserie près du pont de Potsdam, on discourait, en buvant des bocks, de sujets littéraires. Les classiques et les modernes y étaient jugés avec la même largeur d'esprit. Dans le moment même où il est coutumier chez nous de reprocher à l'érudition allemande son goût exclusif pour les « fiches », il convient de rappeler la règle qu'Erich Schmidt imposait à ses élèves. Les travaux de philologie,

pour lui, n'étaient pas une science morte. « Tu ne tueras point, mais tu feras revivre », disait-il au cours de ses entretiens familiers. Ce qu'il y avait de « prenant » dans sa personnalité, son caractère infiniment sociable, fit peut-être plus pour développer son prestige que la qualité véritable de ses travaux.

Né à Iéna le 20 juin 1853, fils du professeur de zoologie Oscar Schmidt, Erich Schmidt respira dès sa plus tendre enfance l'atmosphère de l'université. Il fut à Strasbourg élève de Wilhelm Scherer dont il devait s'appliquer à maintenir l'esprit dans les travaux de critique littéraire. Il lui succéda dans cette ville en 1877, comme il devait plus tard le remplacer à Vienne (1880) et à Berlin (1886). En 1885, la mort du dernier petit-fils de Gœthe permit à l'érudition allemande d'accéder aux richesses qu'avait laissées le poète. Erich Schmidt, nommé directeur du « Gœthe Archiv » de Weimar, créé aussitôt, fut le premier à pouvoir consulter l'amas de documents inédits qui dormait depuis 53 ans. Il en tira la première version de *Faust* et le texte complet des *Xenies*. Président de la Société Gœthienne, bien qu'il eût abandonné Weimar déjà au bout d'un an, il resta le *spiritus rector* du gœthisme germanique. Ses publications sur ce domaine sont innombrables. Mais il popularisa surtout son nom par une magistrale monographie consacrée à Lessing (1er vol. 1884; 2e vol. 1891), où son talent d'annalyste devait s'affirmer avec tant de sagacité.

Erich Schmidt, que l'empereur avait nommé « conseiller intime du gouvernement », s'adonnait avec passion au sport du patinage. Les jeunes philologues de son cours formaient un brillant cortège à ses évolutions sur la piste glacée. C'est là qu'il gagna la luxation du genou qui lui valut un accès d'artério-sclérose dont il ne devait pas se relever. Il traîna pendant deux ans pour mourir enfin, n'ayant pas atteint l'âge de soixante ans.

§

Le Monument Jean Moréas. — Nous donnons aujourd'hui la première liste de souscription :

Mercure de France	100	fr.
Anonyme	100	»
M. Louis Barthou	50	»
M. de Chauvigny	100	»
M. Karl Boès	50	»
M. Jacques Daurelle	10	»
M. Alfred Vallette	20	»
M. Georges Bonnamour	10	»
M. Alexandre Pallis	50	»
M. André Lebey	20	»
M. Roucoules	20	»
M. Edouard Goldstein	5	»
M. Godefroy	20	»
M. Dagan	20	»
M. Deperdussin	100	»
M. Raymond de la Tailhède	20	»
Total	695	»

Nous rappelons que les souscriptions sont reçues par M. Charles Durand, trésorier du Comité, au *Mercure de France.*

§

L'inauguration du monument Catulle Mendès aura lieu le dimanche 18 mai, à 10 h. 1/2, sur la tombe du poète, au cimetière Montparnasse.

Après l'inauguration, les amis de Catulle Mendès se réuniront pour déjeuner au restaurant Lavenue. Les adhésions au déjeuner (12 francs) sont reçues par le Secrétaire du Comité, M. Adrien Bertrand, 28, rue Jacob.

§

La Littérature française et les Universités de langue allemande. — Voici sur quels sujets des cours de littérature française seront professés, pendant le semestre d'été, dans les Universités de langue allemande (1).

Berlin : Morf, Histoire de la littérature française de la Renaissance. Haguenin, Histoire de la littérature française au temps de la Révolution et du premier Empire ; le Roman psychologique en France. — Berne : Michaud, *Explication d'auteurs français ; Histoire de la littérature française au XVIIe siècle.* — Bonn : Gaufinez, *le Réalisme depuis 1850 ; Boileau.* Heisz, *Aucassin et Nicolette.* Lote, *la Poésie symboliste et Verlaine.* Schneegans, Rabelais. — Breslau : Hilka, Histoire du roman français depuis le XVIIIe siècle. Rigal, *le Réalisme ; l'Œuvre de Gustave Flaubert.* — Brunswick (Ecole des Hautes études techniques) : Gauthey des Gouthes, Le Roman français récent. — Francfort-sur-le-Mein (Académie des Sciences sociales et commerciales) : Friedwagner, Histoire de la littérature française dans la première moitié du XIXe siècle. La Juillière, *Baudelaire, Verlaine et leur école.* — Fribourg : Paufler, Corneille et Racine, leur temps et leurs œuvres ; Jean-Jacques Rousseau. — Giessen : Franz, la Littérature française au XVIIIe siècle. Thomas, *les Poètes français contemporains.* — Gœttingue : Claverie, *Alexandre Dumas fils.* — Heidelberg : Schneegans, La Littérature française au XVIIe siècle ; La poésie française depuis l'Ecole du Parnasse, dans ses principaux représentants et directions. — Iéna : Hœpffner, Histoire de la Poésie française ; la Prosodie française. Desdouits, *Principaux Courants de la littérature au XIXe siècle.* — Innsbruck : Charles, *Boileau, sa vie et l'Art poétique.* — Kiel : Dumont, *le Lyrisme de Lamartine et le Lyrisme de Victor Hugo.* — Kœnisberg : Pillet, Histoire de la littérature française au XVIIe siècle. Flamand, *les Grands mouvements littéraires au XVIIIe siècle et au XIXe siècle.* — Leipzig : Birch-Hirschfeld, Histoire de la littérature française aux XVIe et XVIIe siècles. Friedmann, le Roman français dans la seconde moitié du XIXe siècle. Favre, *les Principaux romans français du XIXe siècle.* (Ecole des Hautes Etudes pour femmes) : Friedmann, le Roman français de la moitié du XIXe siècle jusqu'à maintenant. — Marbourg : Wechssler, Histoire de la littérature française au XIXe siècle. — Munich : Vossler, la Littérature française du XVIIIe siècle. Simon, la Littérature française du XVIIe siècle. — Munster : Wiese, Histoire de la

(1) Les cours dont le titre est en italique sont faits en français.

littérature française au siècle de la Renaissance. — Posen (Académie Royale) : Bastier, Histoire comparée de la littérature et de la culture de la France et de l'Allemagne aux XVIIIe et XIXe siècles ; la Poésie française depuis la Renaissance. — Prague : Rolin, *Le XVIIIe siècle en France*. — Stuttgart (Ecole des Hautes études techniques) : Ott, *Montaigne, sa vie et ses œuvres*.— Tubingen : Pfau, *Histoire de la littérature française au XVIIIe siècle*.— Vienne : Becker, Clément Marot. Gratacap, *le Roman au XIXe siècle*. — Zurich : Bovet, *Histoire de la littérature française, 1550-1610 ; Victor Hugo, poète épique*. Morel, *Histoire de la littérature française, 1800-1850*.

§

Le Roman français en Angleterre. — La maison Greening, qui existait depuis seize ans et publiait surtout des romans, a fusionné avec la maison Stanley Paul and Co. Interviewé à cette occasion par un rédacteur du *Globe*, Mr Stanley Paul a fait, sur l'état actuel du marché du livre en Angleterre, quelques déclarations intéressantes. La popularité du roman ne diminue pas, a-t-il dit, et le roman historique est particulièrement en vogue. Le lecteur anglais ne s'effraie pas de la longueur des livres qu'on lui offre, jusqu'à six cents pages et plus : « il en veut pour son argent. » Les traductions des romans français sont bien accueillies. Jadis, remarque Mr Stanley Paul, la plupart des romans français n'auraient pu être publiés en anglais, mais à présent les écrivains français paraissent « s'angliciser », — fait qui permet de traduire leurs œuvres qui se vendent bien et sont de la « saine littérature ». L'éditeur anglais ajoute que les « sex novels », les romans qui ont pour sujet les relations de l'homme et de la femme dans le mariage et en dehors, deviennent plus nombreux et ne sont plus aussi implacablement boycottés. Si donc les auteurs français s'anglicisent, c'est-à-dire n'accordent plus autant d'importance aux passions sexuelles ou les traitent avec plus de réserve, les auteurs anglais, de leur côté, ne les évitent plus aussi obstinément et savent les traiter avec assez de talent et de tact pour que le public les accepte sans redouter les protestations puritaines. Dans la voie nouvelle où ils s'engagent de part et d'autre, les romanciers français et anglais parviendront à un point de rencontre. En attendant, on ne traduit en anglais que les romans qui sont de « saine littérature », et, pour mieux dire, ceux qui peuvent être « mis entre toutes les mains ».

§

Porcelaines Allemandes. — Les porcelaines de Vienne et de Fulda ont atteint, aux dernières ventes qui viennent d'avoir lieu en Allemagne, des prix inconnus jusqu'ici. Un *Arlequin saluant*, de la collection Fr. M. Baer (Londres), a été acheté à Munich pour 9.000 mark, et une *soubrette* viennoise (1750) de quinze centimètres, en robe rouge à panier et en souliers jaunes, portant un service à chocolat, de la collection Dasch à Teplitz, a trouvé à Berlin amateur pour 9.300 marck (plus de 11.500 francs). Mais d'autres figurines aussi, de Meissen, p. ex., ont encore été enlevées à de jolis prix, des modèles de Kœndler pour la plupart : un groupe de *Fiançailles* à 8.200 mk ; un groupe d'*Amoureux* à 7.100 mk ; divers *Arlequins* de 2.600 à 5.300 mk ; puis des modèles d'Eberlein : deux *Arlequins* avec

une cruche à 3.700 mk, un autre avec une cage à 3.050 mk; les quatre statuettes des *Saisons* à 6.700 mk; un *Arlequin et Colombine* de Hœchst à 8.800 mk; un *Arlequin* de Nymphenbourg avec un singe à 4.700 mk; un *candélabre* blanc du service du comte Sulkowsky à 2.550 mk; sans compter les moindres bibelots : musiciens, vendeuses de fleurs, perroquets, qui n'ont pas dépassé 1.200 à 1.500 mark, à l'exception, cependant, d'un huilier en forme de *coq coquelinant* payé 1.800 mark.

§

Publications du « Mercure de France ».

Œuvres de Henri de Régnier, de l'Académie française. *Les Médailles d'Argile. La Cité des Eaux.* Vol. grand in-18 (0,20 × 0, 135) sur beau papier, 7 fr. (49 ex. sur vélin d'Arches à 20 fr.).

Histoire de la Commune de 1871, tome III : *Le Gouvernement de l'Hôtel-de-Ville*, par Edmond Lepelletier. Vol. in-8, 7.50.

Le Combat, pièce en cinq actes, par Georges Duhamel. Vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel.

... et servant en même temps de vestiaire aux agents, qui y déposent : parapluies, cannes, journaux, etc., bref tout ce qu'ils ont dans les poches. — *Petit Parisien*, 21 avril.

Le Prince des Poètes est allé porter la bonne parole française en Scandinavie. Il parlera ce soir à Copenhague. Il ira ensuite à Stockholm et à Amsterdam. — *Gil Blas*, 3 mai.

Il sera brûlé vif, après que sa tête aura été séparée de son corps. — *Mercure de France*, avril 1902, p. 132 (*Rituel et Code ésotérique des Boxers*).

Coquilles.

... Puis vient *Les Sœurs Vatard*, puis *En Ménage* et enfin *Veau à l'eau*. — *La Démocratie*, 11 mars.

Le clou de la partition est un petit quatuor qui, dans son genre, est un petit bijou. Deux couplets sortent victorieusement des épreuves imposées, ils arrivent en scène, etc.— *Gil Blas*, 31 mars.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France [G. Roy], 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

La raison du plus fort est toujours la meilleure. L'Europe le fit bien voir au roitelet lu Monténégro. Celui-ci, ayant occupé Scutari après un long siège et à la suite, dit-on, l'un marché avec Essad Pacha, le défenseur de la place, aurait bien voulu garder cette ille. G'eût été justice, en somme. Mais que faire devant la volonté contraire de l'Europe, inon céder, trop heureux, en retour, de recevoir quelque maigre compensation ? Donc le oi Nicolas a obéi à l'injonction de l'Europe qui va se charger d'organiser une Albanie utonome en même temps qu'internationale. Il y a eu aussitôt une détente dont tout le nonde se réjouit. Le marché, qui avait passé par de vives angoisses et subi des dépres-ions sérieuses, commence à se reprendre et les cours s'améliorent.

La rente française s'inscrit à 85,10, en perte de 1 fr. 50 sur la dernière quinzaine. L'Extérieure espagnole, à 90,50, s'est allégée également de près d'un point. Le voyage n France du jeune roi Alphonse XIII lui sera sans doute favorable.

Il n'y a pas grand changement sur les fonds des Etats Balkaniques. Le Bulgare 5 o/o 902 gagne un point à 501 ; l'Hellénique 1881 reste à 306 et le Serbe à 83,60. Quant au Turc Unifié il progresse à 86,45, tandis que le Roumain 4 o/o 1898 rétrograde à 86,50.

Les fonds russes ne marquent pas un grand changement. Le Consolidé 4 o/o cote 12, 25; le 4 o/o 1901, à 91,50; le 4 1/2 o/o 1909, à 100,50 et le 5 o/o 1906 à 102,50.

Les chemins de fer français fléchissent. L'Est est à 904, le Lyon, ex-coupon, à 1295, 'Orléans à 1330, le Nord à 1680, le Midi à 1130,50.

Les établissements financiers sont en bonne posture. Le Crédit Foncier s'avance à 895, e Crédit Lyonnais à 1670; le Comptoir d'Escompte perd quelques francs à 1058; la Banque de Paris revient à 1770, le Crédit Mobilier à 667, 50, la Banque Française à 514. La Société Générale gagne un point à 810.

Le Crédit Français s'inscrit à 528. Son Assemblée générale vient d'avoir lieu; le bilan démontré que, malgré les circonstances peu propices, son mouvement d'affaires n'avait essé de progresser.

L'Emprunt japonais, émis par la Banque Rothschild frères, a obtenu un plein succès. D'autres affaires sont prêtes à sortir. Elles sortiront en effet dès que l'Europe aura mis in peu d'ordre dans les questions balkaniques.

En attendant aura lieu prochainement l'emprunt de la Société russe du chemin de fer le Tauris, émis par la Banque Privée.

Cette ligne constitue l'extension en Perse d'un chemin de fer russe qui s'arrête pour e moment à la frontière. Le capital-actions de la Compagnie est possédé tout entier par e gouvernement impérial russe qui nomme directement tous les administrateurs. Les bligataires jouissent donc d'une véritable garantie morale du gouvernement russe. La ouvelle ligne, qui aura 140 kilomètres de long, sera construite sur une route déjà éta-lie et traversera une des plus riches provinces de la Perse. Elle aboutira à Tauris, un entre de plus de 300.000 habitants, et constituera la grande voie d'échange entre la Russie et la Perse. Le commerce déjà si intense qui s'effectue entre les deux pays va lonc se développer encore plus rapidement.

Le montant de l'emprunt sera de 38 millions et demi et ces obligations 5 o/o nettes

de tous impôts russes et français seront offertes à 96 o/o environ. C'est dire que le succès de l'émission est assuré d'avance.

La Banque Suisse et Française offre, de son côté, 20.000 obligations 5 o/o de 500 fr. au taux de 480 francs, dont le montant est destiné au Crédit Foncier de Buenos-Aires et des Provinces Argentines.

Enfin, la Société centrale des Banques de Province place 23.000 obligations de la Société Pyrénéenne d'Energie Electrique.

LE MASQUE D'OR.

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

L'Assemblée Générale des actionnaires de la Banque de Paris et des Pays-Bas a eu lieu le 22 avril sous la présidence de M. Ed. Noetzlin, Président du Conseil d'Administration.

Les résultats de l'exercice 1912 sont supérieurs à ceux de 1911, malgré les événements politiques du second semestre qui ont si considérablement ralenti le mouvement des affaires.

Après avoir enregistré le succès avec lequel s'est effectuée l'augmentation du capital porté de 75 à 100 millions et passé en revue les différentes opérations auxquelles la Banque s'est intéressée, le Rapport énumère tous les chapitres du Bilan, dont un résumé :

A l'actif. — Les espèces en caisse, les fonds disponibles chez les Banquiers, le Portefeuille-effets, les Reports et les coupons à encaisser représentent... 231.403.630 fr. 43
Les avances sur garantie et les divers comptes courants........ 275.728.954 77
Le Portefeuille-Titres.. 144.223.229 17
soit....... 651.355.814 37

Au passif. — Les sommes dues aux tiers se montent à 405.499.872 fr. 77 et les exigibilités sont pour la plus grande partie soumises à des conditions de préavis ou sont à des échéances fixes.

Le Compte de profits et pertes se solde par un bénéfice net de... 16.241.699 fr. 26
ce qui, avec le Report de 1911, ci........................... 14.178.066 85
donne un bénéfice total disponible de......................... 30.419.766 fr. 11
sur lequel il est réparti aux actionnaires......... 11.200.000
soit 75 fr. sur les 150.000 actions anciennes; aux
Administrateurs............................... 833.333,33
à la réserve légale............................ 2.500.000
14.583.333 fr. 33
et le reste soit....................... 15.836.432 fr. 78
est reporté à nouveau.

En y comprenant le report à nouveau, les Réserves de la Banque se montent à 145.336.432 fr. 78 pour un capital de 100.000.000 fr.

L'Assemblée à l'unanimité a approuvé les comptes et réélu Administrateurs MM. le Chevalier R. de Bauer, S. Dervillé et le Baron Hély d'Oissel.

Le Livre d'occasion

Il serait souvent utile aux Français amateurs de livres de connaître les ouvrages précieux qui passent aux enchères à l'étranger.

Notamment l'Angleterre et l'Allemagne sont riches en bibliophile qui poursuivent avec ardeur et poussent jusqu'à des prix considérables, non seulement des livres de leur littérature nationale, mais encore maints précieux ouvrages français.

Ces ouvrages sont-ils vendus plus chers là-bas qu'ici? Y a-t-il, à l'étranger, des pièces rares que recherchent certains de nos collectionneurs? Ce sont là des questions auxquelles il serait à souhaiter que quelque revue spéciale répondît avec précision.

Aux récentes ventes londoniennes, nous voyons les *Voyages et Descouvertures faites en la Nouvelle France*, de Champlain, édition de 1627, atteindre le prix de 1.150 francs. Une traduction française de Bacon : *Essays Moraux*, de 1619, est adjugée 1.500 francs. Un *Eloge de la Folie*, d'Erasme, édition de 1751, avec une belle reliure de Derome, trouve acquéreur à 875 francs. Le *Recueil de tous les Costumes des Ordres religieux et militaires*, de Bar, édition de 1778, est vendue 525 francs, tandis que l'*Histoire Naturelle des Chenilles*, de Harris, édition de 1794, est poussée jusqu'à 750 francs.

Quelques livres anglais ont atteint des enchères intéressantes. La *Faerie Queene*, de Spencer, édition de 1596, 2 volumes, est abandonnée pour 725 francs, tandis que la première édition de la *Version autorisée* de la Bible, portant la date de 1611, trouve amateur à 1.300 francs.

D'autres *Bibles* se voient consacrées par de belles enchères : 600 francs pour l'édition de 1537 et 625 francs pour la première édition de Cranmer, de 1540.

Cependant c'est un ouvrage moderne, les *Works*, de Chaucer, publiées en 1896 par la Kelmscott Press, qui atteint le prix le plus élevé avec une enchère de 1.850 francs.

Sans doute n'y a-t-il eu, depuis quelque temps, aucune vente sensationnelle comme celle des collections Robert Hoe, l'an passé à New-York, qui, sur 14.588 ouvrages, réunit 9.660.280 francs d'enchères.

Cependant, d'après les quelques prix que nous venons d'indiquer, on jugera de l'intérêt que présente pour les bibliophiles une chronique des livres d'occasion à l'étranger.

Nous nous proposons de signaler à nos lecteurs les enchères les plus intéressantes et les ouvrages les plus curieux.

diens Ambulants. Paris, Flammarion, 1896, relié souple avec la couverture.

Marquis de la Mazelière : Le Japon, Histoire et civilisation, trois volumes sur Hollande, reliés. Paris, Plon.

Aubrey Beardsley : Early Work of A. B., A Book of Fifty Drawings, A second Book of Fifty Drawings, The Rape of the Lock, The Pierrot of the Minute, Volpone, under the Hill.

DEMANDES

Paul Ferdinando, 11, rue de Châteaudun, Paris.

(Ancienne maison d'éditions Ch. Carrington) achat de livres d'auteurs modernes, sur grand papier. Catalogues d'occasion mensuels.

Dermée, 17, rue Berthollet, Paris-Ve.

Victor Bérard : Les Phéniciens et l'Odyssée, deux vol. Colin.
Berger : Histoire de la Vulgate, Hachette.
Ferradon : Des biens des Monastères à Byzance.
Strindberg : Plaidoyer d'un Fou (1895).
Rey : Grandes Ecoles Syriennes, Leroux.
Guerville : Au Japon.
Du Cange : Glossarium, 10 vol.
Aucassin et Nicolette.
Balzac, 24 vol. 1869-70.
Tous dictionnaires, lexiques ou glossaires du 14e ou du 15e siècle.
Catalogue de la vente Doucet.
Suarès : Voyage à Pascal.
Dozy : l'Histoire de l'Islamisme.
H. Taine : Origines de la France contemporaine.
Quitard : Dictionnaire des Proverbes, 1842
Petit de Julleville : Histoire de la Littérature
Tous livres anciens sur les sports.
Le Bouquet parlant, in-8, 1780.
Bourrienne : Vie de Napoléon, 4 vol. 1836.
Tous articles ou volumes en français sur le Browning.
Sieur de Champlain : Voyages à Nouvelle France, in-4, 1613.
Chants et chansons populaires, 4 vol., 1848
P. J. Girard : Traité des Armes, in-4, 1740
La Fontaine, Contes et Nouvelles, 2 vol. 1762
La Pucelle d'Orléans, 2 vol. 1797.
Lescarbot : Histoire de la Nouvelle France in-8, 1618.
Le Vaillant : Histoire Naturelle des Oiseaux d'Afrique, 6 vol.
L'Heptaméron Français, 3 vol. 8°, 1780.
Longus : Daphnis et Chloé, 8°, Paris, 1718
A. Racinet : Le Costume Historique, 4°, 1888
Carlyle : Sartor Resartus, 1834.
Viollet le Duc : Dictionnaire du mobilier Français, 6 vol. 8°, 1868-75.
Dr Mardrus : Les Mille Nuits et Une Nuit 16 volumes, Revue Blanche.
Les Mille et une nuits, en anglais, par Richard Burton.
Michelet : Histoire de France (illustr. de Daniel Vierge).

Le Home et la Santé

LES MEUBLES
(*Suite*)

—

Juvénal des Ursins, parlant de l'entrevue qui eut lieu, en 1393, entre le duc de Berry et le roi d'Angleterre, près d'Abbeville, dit que le « duc de « Bourgogne fit dresser une moult belle « tente en forme et manière d'une ville « environnée de tours. En icelle il y « avait grand logis et assez d'espace « pour retraire trois mille hommes. A « l'entour, par dedans, il y avait salles « et chambres, où étaient tendues diver- « ses tapisseries, les unes de laine à « batailles diverses, toutes battues en « or; ès autres était la Passion et « étaient tenues moult belles et moult « riches; et puis il y avait les sièges « des seigneurs très noblement parés, « qui était bien plaisante chose à voir. « Et le bas comme le plancher était « couvert de tapis velus, et disaient les « Anglois que onques n'avaient vu « chose ou tel cas si riche ni si bien « ordonné... »

Vers la même année, un moine de Saint-Denis, dans son histoire de Charles VI, parle aussi de la richesse des tapisseries de l'époque : « Quoique les « tapisseries de laine puissent être si « bien travaillées qu'on ne les estime « pas moins que les plus richement « étoffées, et qu'on eût pris soin d'en « apporter des plus rares, il y en avait « tant de relevées d'or et de soie qui « représentaient tout ce que l'antiquité « nous a laissé de mémorable, que ceux « que leur éclat invitait à les considé- « rer ne demeuraient pas moins ravis « de la beauté et de la délicatesse que « de la richesse de l'ouvrage. »

Les tapisseries de Bergame, fabriquées avec des laines grossières de différentes couleurs disposées en losanges ou en pointes, avaient moins de prix que celles de Flandre. Les tapisseries de points de Hongrie, moins grossières que les Bergames, contenaient de la soie et se fabriquaient surtout en

Normandie. Mais les tapisseries restèrent longtemps un objet de haut luxe, apanage des seuls seigneurs très fortunés. Ce fut sous Louis XIV qu'elles connurent leur apogée.

A cette époque, la manufacture des Gobelins surpassa par la beauté de ses productions toutes les fabriques étrangères. On sait quelle fut l'origine de cette gloire de l'industrie française : un teinturier de Reims, nommé Gilles Gobelin, vint s'établir à Paris sous le règne de François Ier et y fonda une teinturerie sur la rivière de Bièvre. L'établissement se fit tout de suite remarquer par la beauté de ses couleurs rouges qu'on appelait alors *l'écarlate-gobelin*. Régnier chantait aussi le noir-brun des Gobelins. Louis XIV fit de la teinturerie un établissement royal et, en 1665, Colbert mit à la tête des Gobelins le célèbre peintre Le Brun. Un tapissier renommé de Bruges, Jeans, y exécuta les premières tapisseriers de haute et basse lisse. Sous la direction de Le Brun, et ensuite de Mignard, les Gobelins reproduisirent les tableaux des plus grands maîtres, et, quoique fermé à plusieurs reprises par pénurie du trésor, l'établissement a résisté à toutes les crises. Les fabriques de Beauvais et d'Aubusson, de Felletin fournissaient des tapisseries moins belles et moins chères.

Au XVIIIe siècle, la vogue s'orienta sur les damas et la soie, comme complément aux boiseries et aux dorures. Les manufactures de Tours et de Lyon supplantèrent Gênes et l'Italie d'où l'on tirait encore les damas, sorte de soie brochée. La brocatelle de Venise fut également imitée en France par un mélange de laine et de soie plus économique que le damas pour l'ameublement.

Puis vinrent les toiles peintes de la Perse et de l'Inde que la France se mit aussi à fabriquer au XVIIIe. Et enfin le papier peint, qui devait supplanter les tapisseries, venu de la Chine et d'abord introduit en Angleterre. Ce fut seulement vers 1760 qu'on commença à fabriquer en France le *papier de tenture*. Mais comme ce genre d'ameublement réunissait l'économie à l'élégance, il fut tout de suite extrêmement goûté.

Dr ARGYRE.

Chronique Automobile

(*Suite*)

Puisque pendant deux chroniques j'ai longuement étudié l'achat d'une voiture d'occasion, je puis bien causer aussi de l'achat d'une voiture neuve.

Pour celui qui est un chauffeur de vieille date, qui a déjà eu plusieurs voitures, cela est assez simple, puisqu'il est à même d'avoir des désirs nets et précis et de savoir exactement ce qu'il veut obtenir de son nouveau véhicule.

Mais, pour le débutant, que d'hésitation, et comme cela lui est difficile d'arriver à une décision. D'abord, s'il songe qu'il achètera une voiture dans un temps prochain, il commence à en parler dans tout son entourage, sa famille, ses amis.

A la suite de ces diverses consultations, il s'aperçoit qu'il n'est pas plus avancé qu'avant ; chacun lui a prôné la voiture qu'il possède, personne ne lui a dit qu'il était mécontent, au contraire ; tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

C'est donc la même incertitude ; alors on continue à attendre en se demandant ce que l'on va faire. L'acquéreur futur écrit alors à diverses maisons, beaucoup de maisons, de vouloir bien lui envoyer leur catalogue.

Au bout de quelques jours, je dirai même pas mal de jours, tous ces livres d'images sont arrivés ; notre futur chauffeur les examine, les compulse, les compare un jour, puis encore le lendemain, le surlendemain. C'est encore le chaos, la confusion dans son esprit. Les alésages, les courses de moteurs, forment des chiffres qui dansent une sarabande effrénée.

Des moteurs de 65 × 110 s'appellent 8 chevaux chez l'un, 9 chevaux chez l'autre, 10 chez un troisième. De même les 75 × 120 qui s'appellent 10, 11, 12 chevaux, quand ils ne s'appellent pas 10/12 ou 12/14, etc., etc. Je comprends que cela devienne complètement effarant.

Notre acquéreur, qui voudrait cepen-

ant bien arriver tout de même à :laircir un peu cette salade, se rejette ır les prix. Alors c'est encore pis...

Voilà une quatre cylindres de 65 × 110 e 3.500 francs, et en passant par oute la gamme de 4.000, 4.500, 5.000, .500, en voilà une à 6.000. Que faire? ue penser de ces écarts considérables, resque du simple au double. Ce n'est onc pas encore la consultation des atalogues qui aura dissipé l'incerti- ude des premiers jours. Il ne reste lus qu'à aller dans les magasins exa- niner les voitures et aussi les châssis euls. Les voitures sont belles, pim- antes, bien vernies, très tentantes, nais on ne voit que la carrosserie et lles se ressemblent à peu près toutes ur ces châssis de petites forces. Alors, llons examiner chez les constructeurs es châssis, et non pas les châssis olis comme à l'Exposition, mais les hâssis tels qu'on les livre au client. Sans y voir grand'chose, vu son in- ompétence de débutant, notre chauf- eur cependant aperçoit quelques dif- érences, ou du moins croit les aper- evoir ; mais ce ne sont que des ques- ions de détail, ensemble de lignes plai- sant ou non à l'œil. En un mot, rien encore de précis. Que doit faire enfin le néophyte, puisque le temps a passé pendant toutes ces pérégrinations et que la saison s'avance. Ma conclusion sera aussi nette que pour la voiture d'occasion : Acheter une voiture de marque. Les raisons ?

Le bon marché est souvent cher ; revent facile lorsque l'on veut changer, budget annuel diminué par la bonne qualité, satisfaction de rouler sans ennui, et au bout de quelques années, certitude d'avoir les pièces de rechange nécessaires.

Je terminerai donc ces chroniques sur l'achat des voitures d'occasion ou neu- ves, en posant un principe absolu :

« En automobile plus qu'en n'im- porte quoi il faut acheter de la bonne marchandise et ne pas se laisser ten- ter par une économie apparente, éco- nomie qui n'est que sur le prix d'a- chat et que l'on reperd double, triple et même quelquefois quadruple par le budget d'entretien annuel et la revente.

G. Cernay.

L...C... à **L...** — de **M...** à **N...R..** à **F...**— Accordez moi quelques jours, vous répondrai par lettre.

HENRI DE RÉGNIER
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Œuvres de Henri de Régnier. Les Médailles d'Argile. — La Cité des Eaux. Vol. grand in-18 (0,20×0,135) tiré sur beau papier..... 7 »

EDMOND LEPELLETIER

Histoire de la Commune de 1871. III : Le Gouvernement de l'Hôtel de Ville. Vol. in-8............... 7 50

GEORGES DUHAMEL

Le Combat, pièce en 5 actes, représentée pour la première fois à Paris sur la scène du Théâtre des Arts, le 14 mars 1913. Vol. in-18.............................. 3 50

REMY DE GOURMONT

Epilogues, 1905-1912. Réflexions sur la Vie. Vol. complémentaire. Vol. in-18.............................. 3 50.

ANDRÉ ROUVEYRE

Visages des Contemporains. Portraits dessinés d'après le vif. 1908-1913. Préface de Remy de Gourmont. Vol. in-18................. 3 50

FRANCIS JAMMES

Clara d'Ellébeuse ou l'histoire d'une ancienne jeune fille. Orné de 52 illustrations en couleur de Robert Baufils. Vol. in-8 (0,26 × 0,20)............................ 30 »

GUILLAUME APOLLINAIRE
FERNAND FLEURET ET LOUIS PERCEAU

L'Enfer de la Bibliothèque Nationale

Icono-bio-bibliographie de tous les ouvrages composant cette célèbre collection. Vol. in-8.............................. 7 50

ALBERT SAMAIN

Œuvres de Albert Samain. Au jardin de l'Infante, augmenté de plusieurs poèmes. Vol. grand in-8 sur beau papier (0 20 × 0,135)... 7 »

LAFCADIO HEARN

Fantômes de Chine, Six Légendes, trad. de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-18....... 3 50

RENÉ ARCOS

L'Ile perdue, poème dramatique. Vol. in-18........... 3 50

TRISTAN KLINGSOR

Poèmes de Bohême, Vol. in-18............... 3 50

CÉCILE SAUVAGE

Le Vallon, poèmes. Vol. in-18..................... 3 50

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages
et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzeville.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro........	1.50
Un an.............	25 fr.	Un an.............	30 fr.
Six mois..........	14 »	Six mois..........	17 »
Trois mois........	8 »	Trois mois........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.